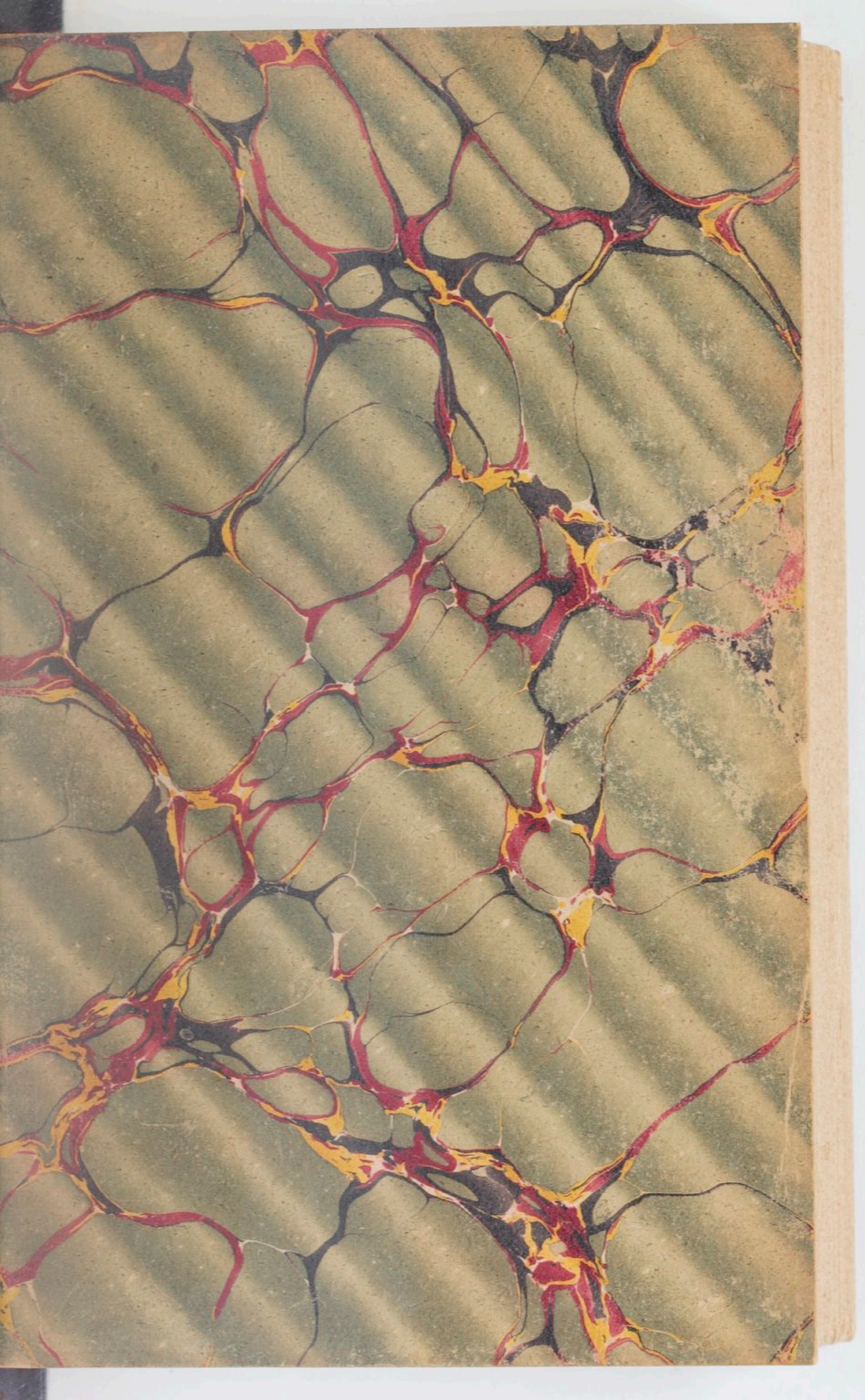
Paris canaille, moeurs contemporaines, par Édouard Ducret


BnF Gallica







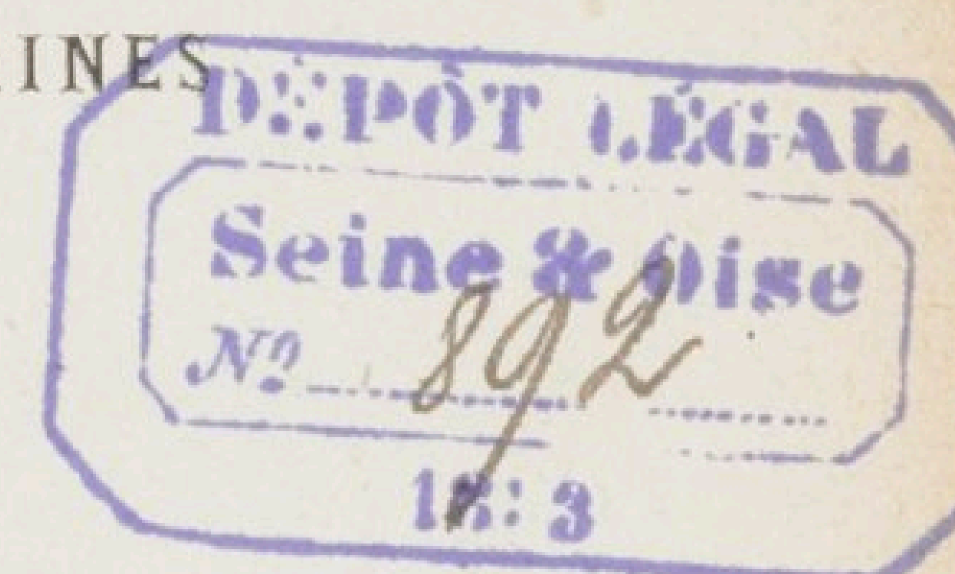
PARIS-CANAILLE

2895-83 — IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN

PARIS-CANAILLE

MŒURS CONTEMPORAINES





PAR

ÉDOUARD DUCRET

PARIS
HENRY ORIOL
ÉDITEUR
11, RUE BERTIN-POIRÉE, 11



PARIS-CANAILLE

I

LA TAVERNE AMÉRICAINE

On était à la fin du mois de janvier. Cette nuit-là, il faisait un froid très vif et par moment il tombait des paillettes de givre qui formaient sur la chaussée et sur les trottoirs des boulevards une sorte de verglas. Aussi peu à peu les passants se faisaient-ils rares.

Boulevard des Italiens, le chasseur de la Taverne Américaine, — ce rendez-vous des noctambules depuis deux générations, — se promenait mélancoliquement devant la porte cochère superbement illuminée par deux grandes lanternes. Il frissonnait sous sa livrée, relevant le col de son habit vert et or et enfonçant sur ses oreilles sa casquette galonnée.

— Il n'y aura pas grand monde ce soir, madame Jenny, dit-il tout à coup à la bouquetière, qui tout emmitouflée se blottissait dans le coin de la porte, couvrant ses fleurs de son manteau pour les garantir de la gelée.

— Ah ! vous avez raison, monsieur Auguste, répondit celle-ci en soupirant. Quel chien de temps ! Et puis, d'ailleurs, ça ne marche plus. On ne soupe plus maintenant. Et ceux qui soupent sont d'un rat à faire pitié

Où est-il le temps où, quand une petite dame descendait avec un noceur ayant bien soupé, elle lui faisait donner vingt francs pour un bouquet !

— Les noceurs d'aujourd'hui, repartit le chasseur, ne m'en parlez pas ; ce sont des chiens, ils rechignent pour donner quarante sous.

Tiens, une voiture !

Et il se précipita pour ouvrir la portière d'un coupe qui venait de s'arrêter devant le restaurant.

De ce coupé descendit une femme enveloppée dans une grande fourrure, et la tête couverte d'une mantille de dentelle ; malgré le verglas elle courut jusqu'à la porte.

—Bonjour, madame Jenny, dit-elle en entrant. Y a-t-il du monde là-haut ?

— Personne, madame Léda, répondit celle-ci, trois ou quatre *pannés*, et c'est tout.

Celle qu'on avait appelée Mme Léda monta rapidement, sans s'arrêter, à l'entresol où se trouvent ces fameux cabinets particuliers qui font rêver les clercs de notaire de Pézenas ou de Brives-la-Gaillarde. Puis, arrivée sur le palier du premier elle enleva brusquement sa mantille et son manteau les jeta aux mains d'un garçon, et fit son entrée dans la grande salle.

— Tiens, voilà Léda ! s'écrièrent deux femmes qui causaient, attablées à l'entrée.

— Bonjour ! Marie, bonjour Nadine, dit la nouvelle arrivée, et elle s'assit à leur table.

C'était une grande fille aux cheveux teints, élancée, jeune encore et d'une véritable beauté, mais d'une beauté à laquelle des yeux gris d'une dureté indéfinissable donnaient un caractère presque sauvage.

Elle était habillée simplement d'une robe de laine noire serrée à la taille ; mais elle avait au cou un assez beau médaillon tout en diamants et aux oreilles des

boucles qui, sans être d'une énorme valeur, faisaient un assez grand effet.

Ses deux amies formaient avec elle un contraste frappant.

L'une, Nadine, très jeune, petite, mince, d'un blond cendré qui ne devait rien à la teinture, était en toilette de bal avec des fleurs au corsage et dans les cheveux; l'autre, Marie, très brune, grosse, déjà mûre, étalait une robe rouge brodée de fleurs jaunes de l'effet le plus tapageur.

Toutes trois d'ailleurs, même la plus jeune, étaient parfaitement et complètement maquillées.

— Oh! ce n'est pas gai ici cette nuit, dit Léda, en tirant une petite glace de sa poche et en rétablissant la symétrie de ses frisons. Il n'est pas tard pourtant.

En effet, la salle était morne.

Les deux cents bougies de ses trois lustres éclairaient des banquettes et des fauteuils vides. Les petites tables chargées d'assiettes et de verres qui s'allongeaient le long des murailles, semblaient attendre des convives qui ne venaient pas.

On aurait dit un décor de théâtre avant le lever du rideau. Cette grande halle du plaisir où se débitent à prix fixes et au comptant le champagne et la chair humaine a en effet tous les aspects d'un décor.

Ces grands lambrequins de soie écarlate qui tombent des fenêtres retenus par des cordons jaunes à glands dorés, cette grande cheminée, ornée d'un des bronzes les plus chastes de Barbédienne, *la Petite Sœur*, ces peintures vert et or, aux tons criards, tout cela a l'aspect de ce luxe de convention qui, aux feux de la rampe, prend l'apparence d'un luxe véritable.

Or, il n'y a rien de triste comme un décor vide.

Il faut le bruit, le mouvement des figurants et des

figurantes pour donner une apparence de vie aux paillettes de la mise en scène.

Il faut aussi à cette grande salle, à ce grand décor de la débauche, ses figurants et ses figurantes. Il lui faut le va-et-vient des garçons, le bruissement des robes de soie, les éclats de rire bêtes des filles, les exclamations imbéciles des ivrognes, il lui faut les quolibets qui se croisent, les injures, les mots grossiers, il lui faut cette atmosphère enfiévrée et moite du tabac et des parfums qui grisent.

Cette grande salle presque vide avait cette nuit-là un aspect lamentable.

Trois ou quatre joueurs décavés venaient de souper rapidement et de s'en aller.

Dans un coin quelques femmes, les unes les coudes sur la table, les autres vautrées négligemment dans des fauteuils, étalant avec une impudeur inconsciente leurs bas de soie rouge ou noire et le fouillis de dentelles de leurs jupons, écoutaient distraitement les plaisanteries de deux jeunes gens assis près d'elles.

Ceux-ci, en revanche, étaient franchement gais et faisaient honneur au champagne et au perdreau servis devant eux.

— Écoute Raoul, disait le plus âgé, un grand brun déjà un peu chauve, au monocle vissé dans l'œil, tu es un provincial, mon ami, et tu prends le strass pour du diamant. Ne regarde pas ainsi ces *honnestes dames*, c'est du faux.

— En voilà un faiseur de boniments, dit une grosse blonde. Veux-tu une remise pour te taire, tu empêches le commerce, mon garçon ?

— Tais-toi, reprit le jeune homme, tu devrais prendre ta retraite, et épouser le sommelier d'ici que tu as enlevé à sa cave et que tu viens de mettre dans

ses meubles. — L'heure de se ranger est venue, ma fille!

— Mais sur ma parole, reprit en riant l'autre soupeur, tu es le Vapereau de ces dames. Tu connais par cœur leurs biographies !

— C'est la seule chose qui me reste de toutes les nuits que j'ai dépensées à boire dans cette maison, en regardant ces aimables pastels et, ma foi, c'est quelque chose. Oui, mon ami, cette maison dont le numéro a tous les droits pour être énorme, car on y trouve tout ce qu'il faut pour falsifier l'amour, est une des bases de la société parisienne.

Ici c'est le Capharnaüm où on trouve pêle-mêle les grands seigneurs et les grecs, les honnêtes gens et les gredins.

Ici, j'ai vu plus de dix fois le prince de Galles, et Lebiez est venu y manger les économies de la vieille femme qu'il avait artistement découpée en menus morceaux. Les voleurs viennent en sortant des cercles y faire royalement souper les pigeons qu'il ont plumés et y coudoient des grands seigneurs qui y terminent bêtement une nuit d'orgie.

Pour les femmes, c'est le grand égout qui mène à tout : à Saint-Lazare ou à la fortune. On trouve d'anciennes habituées de la maison dans les bouges de barrière les plus infects et certaines sont devenues des artistes à la mode.

La petite Betty du Palais-Royal, dont l'hôtel, les fêtes et les chevaux occupent les gazettes du high life, je l'ai vue ici étrennant sa première robe de soie. Dans un théâtre subventionné, je sais certaine jolie fille qui jadis a bien connu ces banquettes.

On trouve tout ici : Gomorrhe, voire même Sodome étaient des couvents de jeunes filles auprès de cet aimable lieu. C'est le grand bazar du vice, et comme le

vice sous toutes ses formes est une des grandes forces humaines, je me résume et je conclus : la Taverne Américaine est une véritable force sociale.

— Ferme ta boîte, Mangin, et donne-moi un verre de champagne, dit une rousse qu'on appelait Adèle en s'approchant de la table.

— Tiens, Raoul, reprit le jeune homme en versant le champagne demandé, regarde cette fille qui vient d'entrer, la belle Léda ; il y a un an, elle était la maîtresse d'un attaché à l'ambassade russe, et avait chevaux et voitures.

Deux ou trois drôles qui, pour être proprement vêtus, n'en ont pas moins tous les droits à la *rouflaquette* traditionnelle, lui ont mangé tout cela ; puis elle est tombée de Charybde en Scylla, et s'est acoquinée à un voleur. Celui-là a fait mieux, pour être plus sûr d'elle il l'a épousée et l'attend tous les matins au célèbre cabaret d'Arabi, rue de la Michodière, à la sortie de cette maison.

On dit même que cet aimable monsieur est bigame et que jadis il a épousé en Espagne une danseuse.

La conversation fut interrompue à ce moment par l'arrivée de trois messieurs dont deux correctement mis, cravates blanches, habits noirs, et le troisième en costume de voyage. Tous trois parlaient anglais avec cette volubilité que donne l'abus du champagne.

Aussitôt les femmes s'étaient levées et avaient couru à ces étrangers.

— Nâo, dit celui qui était en costume de voyage et qui paraissait le plus gris des trois, car il se soutenait à peine, nâo, moa je vôlais oune cabinet.

Seule Léda n'avait pas bougé, mais elle regardait fixement un des nouveaux arrivés, si fixement même que celui-ci eut un mouvement d'impatience presque imperceptible.

— Oui, un cabinet, mon English, s'écrièrent en chœur les femmes, et toutes, sauf Léda qui resta toujours à sa place, entraînèrent vers l'escalier les trois Anglais. Celui qui sortit le dernier, présentait cette particularité qu'ayant encore le visage jeune il avait une très longue barbe blanche, et que ses cheveux fort longs également étaient de la même couleur. — Enfin il portait des lunettes. Ses deux compagnons avaient, l'un, une longue barbe noire, et l'autre, l'Anglais en costume de voyage, — une moustache blonde. Ce dernier cependant était un homme déjà mûr et ayant dépassé la quarantaine. Son visage était basané, et il paraissait plus âgé que son compagnon à cheveux blancs.

Quant à celui qui portait une barbe noire, il avait un signe destiné facilement à le faire reconnaître ; c'était sous l'œil gauche une grande cicatrice, couverte d'une légère baudruche.

Au bout de quelques minutes toutes les femmes remontaient avec désappointement.

— Des Anglais gris, ma chère, disait Adèle à une de ses camarades, il n'y a rien à en tirer. Et avec volubilité elle raconta qu'un des Anglais était parti et que les deux autres dormaient ivres sur le sopha du cabinet.

— Pourtant, dit une autre, il n'y en avait qu'un à mon avis de complètement *parti*. On aurait dit que les deux autres jouaient l'ivresse.

Puis toutes se mirent à récriminer sur le marasme des affaires. La discussion dura longtemps.

— Vous êtes des maladroites, mesdames, dit tout à coup le gérant de la maison. Ce sont des gens *très chics*. Celui qui était parti est revenu, ramenant une femme très voilée.

Tous ont fait un bruit d'enfer dans ce cabinet, et au bout de vingt minutes deux des Anglais sont partis, ont payé l'addition, donnant vingt francs de pourboire au

garçon et recommandant bien dans leur charabia qu'on ne dérangeât pas leur ami qui était en conversation intime avec une dame.

A ce moment, un garçon tout effaré se précipita dans la salle.

— Monsieur Léon, monsieur Léon, dit-il au gérant, il se passe en bas quelque chose d'extraordinaire. Impossible d'ouvrir le cabinet des Anglais, la serrure est bouchée avec du mastic.

Nous avons frappé en vain, on ne nous a pas répondu, mais nous avons cru entendre comme un gémissement!

Il y eut dans toute la salle à la fois un mouvement de curiosité et un mouvement de terreur.

Toutes les femmes s'étaient levées d'un bond, surexcitées par cette passion du drame et de l'imprévu, un des caractères dictinctifs des filles qui souffrent d'une perpétuelle névrose.

Le gérant se précipita dans l'escalier et dans le premier mouvement d'effarement, il fut impossible aux garçons d'empêcher les femmes de le suivre.

Les deux jeunes gens qui finissaient leur souper furent emportés eux-mêmes par la curiosité et descendirent à leur tour.

En un clin d'œil, le couloir des cabinets particuliers fut encombré.

Une ordonnance de police, aujourd'hui en désuétude, exigeait jadis que les portes des cabinets de restaurants eussent toutes une grande glace, dépolie, de façon qu'on pût la briser en cas de crime ou d'accident. La Taverne américaine est un des rares établissements qui respectent encore cette ordonnance.

Après avoir frappé sans recevoir de réponse, le gérant s'enveloppa la main d'une serviette et d'un coup violent brisa la glace.

Un horrible spectacle s'offrit alors aux yeux de ceux qui étaient là.

Sur le tapis un homme gisait dans une mare de sang. Ses mains et ses pieds étaient attachés solidement avec des cordes et des serviettes. De plus, il était bâillonné et semblait avoir dans la bouche une sorte de poire d'angoisse. Il avait à la gorge une plaie béante.

Plus loin sur le divan une femme était étendue à moitié nue, les cheveux en désordre, couverte de sang.

Le gérant livide, les yeux hagards, ne put que s'écrier d'une voix entrecoupée.

— Vite... les agents !

Aussitôt un garçon dégringola l'escalier plutôt qu'il ne le descendit.

Parmi toutes ces femmes, tous ces garçons qui encombraient le couloir, il y eut tout d'abord comme une explosion d'horreur.

— Oh ! quelle chose épouvantable ! s'écriaient les unes.

— Les misérables ! s'écriaient les autres.

— Quel malheur, disait le gérant, quel scandale pour la maison !

Puis la curiosité reprenant le dessus, toutes les femmes se pressèrent, se bousculèrent pour approcher de la porte et bien voir cette scène sanglante.

— Remontez, mesdames, s'écria le gérant en les repoussant, et comme machinalement, il répéta sa phrase sacramentelle.

— Allons vite, à vos places !

A ce moment, le garçon revint tout essoufflé suivi de deux gardiens de la paix.

Les femmes se collèrent au mur pour les laisser passer et quelques-unes se hâtèrent de remonter pren-

dre leur manteau, mues par cette terreur instinctive qu'inspire la police aux filles.

— Tudieu ! quelle boucherie, dit un des agents ; puis il ajouta, s'adressant à son camarade :

Va prévenir au poste ; dépêche-toi, qu'on réveille le commissaire, moi je ne bouge pas d'ici !

Et il se plaça devant la porte.

Les deux jeunes gens étaient restés dans le couloir fort émus eux aussi par cette scène et Edmond n'avait encore dit que ceci à l'oreille de son ami Raoul :

— Mon cher, tu voulais connaître Paris, voilà un de ses côtés sinistres que je n'aurais pas pensé pouvoir te donner en spectacle.

Mais en voyant l'agent se placer en faction devant la porte du cabinet, il s'avança.

— Pardon, dit-il, le commissaire ne suffit pas, il faut aussi un médecin.

— Oui, qu'on prévienne aussi le docteur Jobert, cria l'agent à son collègue, qui était déjà presque au bas de l'escalier, c'est le plus près !

— Fort bien, reprit Edmond, mais ces deux malheureux ne sont peut-être pas morts encore ! Je suis médecin, ouvrez vite la porte ; une minute peut ici coûter la vie d'un être humain.

Le gérant, l'agent hésitaient, ils avaient une sorte de scrupule à faire quelque chose avant l'arrivée d'un magistrat, d'une autorité suffisamment constituée ; néanmoins l'humanité l'emportant, le gérant passa la main à travers la glace brisée et ouvrit la porte.

— Mais avant tout, que les femmes s'en aillent, dit-il, et qu'on ferme en bas pour que personne n'entre plus.

Il n'y avait qu'un désordre relatif dans le cabinet. La table avait été repoussée dans un coin près de la fe-

nêtre, et on aurait dit que cette scène de carnage s'était passée presque sans lutte.

Pourtant on marchait littéralement dans le sang ; une flaque énorme allait du corps de l'Anglais au divan. De larges taches avaient jailli sur les murs, sur la table, partout.

Edmond se pencha d'abord sur l'homme étendu à terre ; c'était l'Anglais en costume de voyage.

Au bout de quelques secondes il se releva.

— Rien à faire pour celui-là, dit-il, il est mort, on lui a tranché net l'artère carotide.

Puis il se tourna vers la femme couchée sur le divan.

Elle aussi était bâillonnée de la même façon que l'Anglais mort et ses mains étaient attachées derrière la tête.

Elle était presque nue ; on lui avait arraché ses vêtements, son manteau de fourrure était jeté sur le tapis, déchiré, piétiné. Il ne restait sur elle que les lambeaux d'une robe de chambre de satin rose brodé d'or et quelques fragments d'une chemise de batiste. Il était évident que les assassins, avant de la frapper, avaient essayé de la violer.

C'était une toute jeune femme, admirablement belle. Ses grands cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules et sur sa peau ferme et blanche, on voyait au-dessus du sein gauche une blessure assez large dont quelques gouttes de sang coulaient encore.

— Edmond écouta le cœur, tâta le pouls. Elle vit ! s'écria-t-il.

Puis pendant que l'agent défaisait le bâillon et les cordes qui serraient la tête et les mains de la jeune femme, il prit dans sa redingote une petite trousse de poche dont il tira une sonde, et saisissant une carafe

qu'on lui tendait, il nettoya la blessure et se mit à la sonder délicatement.

La douleur fit rouvrir les yeux à la patiente et elle poussa un léger cri.

— Celle-là vivra, dit Edmond, le coup a glissé sur une côte, la blessure est sans gravité. Le gérant s'était fait apporter un flacon de sels ; sur l'ordre d'Edmond, il l'approcha du visage de la femme.

Brusquement elle se dressa, regardant autour d'elle comme une hallucinée, puis la mémoire semblant lui revenir :

— William ! s'écria-t-elle, avec un accent de douleur impossible à rendre.

Et, s'élançant du divan, elle vint tomber sur le corps de l'Anglais et s'évanouit.

Le sang s'était remis à couler de la plaie. On n'avait pas le temps de replacer la blessée sur le divan, Edmond la laissant étendue à cette place, se pencha, arrêta l'hémorragie et fit un pansement sommaire.

Peu à peu la jeune blessée reprit ses sens ; tout d'abord elle releva la tête et regarda autour d'elle, avec des yeux hagards. Ensuite elle s'assit en croisant les jambes, puis malgré le sang qui couvrait le tapis, se traîna jusqu'au cadavre, prit la tête sur ses genoux et se mit avec un mouvement de berceuse à fredonner une chanson dans une langue bizarre.

Cette scène avait tellement frappé ceux qui y assistaient qu'ils étaient tout d'abord restés stupéfaits ; et que pas un n'avait pensé à arrêter le mouvement de la jeune femme.

— La malheureuse est folle, dit Edmond !

La jeune femme partit aussitôt d'un éclat de rire nerveux, d'un de ces éclats de rire sinistres qu'on entend dans les maisons d'aliénés.

La caissière et la lingère appelées par le gérant avaient apporté une chemise et un jupon empruntés à une bonne. Edmond fit lever la blessée qui obéit docilement et la porta sur le canapé. On l'habilla à la hâte, on lui jeta sur les épaules son manteau de fourrure et deux garçons la transportèrent dans un cabinet voisin où un grand feu était préparé, et où on l'étendit sur un lit de camp dressé en toute hâte.

Elle se laissa faire comme une enfant sans mot dire, et quelques minutes après elle s'endormit.

Toutes les femmes avaient quitté le restaurant. Léda seule était restée, appuyée contre le comptoir ; elle causait avec la caissière. Il semblait qu'il lui était impossible de quitter la maison.

Elle ne voulait s'en aller à aucun prix. Elle attendait même avec une impatience qu'elle pouvait à peine dissimuler, l'arrivée du commissaire de police. Elle avait hâte d'en savoir le plus possible. On aurait dit qu'elle avait dans toute cette affaire un intérêt personnel.

Tout à coup on entendit sa voix à la porte du cabinet.

— Monsieur Léon, dit-elle au gérant, voici le commissaire ! Et elle se dissimula dans l'ombre pour laisser passer le magistrat qui entra suivi de quelques agents et du docteur Jobert, qu'il avait rencontré à la porte venant lui aussi en toute hâte.

Le commissaire de police, M. de Vieuval, était un grand vieillard de près de soixante ans, qui touchait à la limite d'âge et qui terminait sans beaucoup d'enthousiasme les quelques mois qui le séparaient de sa retraite. C'était un ancien beau, qui passait encore pour adorer les femmes un peu plus qu'il ne fallait. Il s'était mis dans la police parce qu'il était ruiné et que des amis influents l'avaient fait nommer commissaire

presque d'emblée. C'était un homme du monde très correct, mais d'une nullité parfaite.

Pour l'instant, il était de fort méchante humeur, n'aimant point à être réveillé la nuit.

— Il se passe de jolies choses dans votre maison, dit-il au gérant, cela va vous coûter votre permission de nuit, mon cher.

— Mais, monsieur le commissaire...

— Il n'y a pas de mais. Est-ce qu'on peut laisser ouverte une maison où on assassine ? C'est un coupe-gorge ici.

— Il n'y a réellement pas de notre faute.

— Suffit, mais quels sont ces messieurs?

— Monsieur le commissaire, dit alors le docteur Jobert, un gros vieillard, courtaud, joufflu, haut en couleur, je vous présente mon collègue et ami, le docteur Edmond Durcourt; un médecin de beaucoup de talent, qui, malheureusement pour les malades, possède trente mille francs de rente et n'exerce qu'en amateur. Il est accompagné de M. Raoul de Moussy, un de ses amis, avocat à Lyon.

M. de Vieuval s'inclina.

— Eh bien, monsieur, dit-il à Edmond, puisque vous êtes ici, veuillez nous raconter ce que vous avez vu, votre témoignage a une grande importance!

Edmond lui fit alors le récit complet, et de l'arrivée des Anglais, et de tout ce qui s'était passé ensuite depuis la découverte du crime.

Tout en l'écoutant, le commissaire se grattait légèrement le front avec l'index de la main gauche, et il songeait :

— Voilà une affaire suffisamment embrouillée et qui va me donner bien des ennuis.

Cependant il se consolait avec ce correctif :

— Oui, mais cela va me mettre en vue et les journaux vont parler de moi.

Aussi tout à coup se mit-il à prendre des notes sur son carnet pendant qu'Edmond continuait à parler, — interrompu de ci de là par le gérant qui, avec opiniâtreté, spécifiait bien tous les plus petits détails pouvant prouver que sa surveillance n'avait pas été en défaut un seul instant.

— Ainsi, dit le commissaire, quand le jeune médecin eut fini, voici comment les choses se sont passées : trois Anglais paraissant absolument gris sont arrivés vers deux heures et demie du matin. Ils sont descendus dans un cabinet et ont bu encore du champagne.

— Combien de bouteilles ?

— Quatre, répondit le gérant.

— Ensuite un d'entre eux est sorti et, au bout de quelque temps, il est revenu avec la femme qu'on a tenté d'assassiner. Puis au bout d'un peu plus d'une demi-heure, l'Anglais qui avait ramené cette femme et un de ses compagnons sont partis, recommandant bien qu'on ne dérangeât pas leur ami qui était resté en tête à tête avec une dame. Enfin on s'est aperçu peu de temps après que la serrure était bouchée avec du mastic.

— Oui, c'est un garçon en se trompant de porte, interrompit le gérant, car il allait porter une addition dans un cabinet voisin, le seul qui fût occupé.

— D'après ce que vous venez de me dire, monsieur, dit alors le commissaire en s'adressant à Edmond Durcourt, il est évident qu'avant de frapper l'autre victime, la femme dont vous parliez tout à l'heure, les misérables ont voulu la violer.

— Cela est certain.

— Mais où est cette femme dont la blessure est, dites-vous, sans gravité ?

— Sans gravité, sans doute, répondit Edmond, mais il lui faut de grands ménagements, et j'allais justement vous dire que la pauvre femme est folle et qu'avec les plus grands soins nous l'avons installée dans un cabinet voisin. Elle s'est endormie avec calme, comme si elle avait perdu tout souvenir de ce qui s'est passé ; maintenant, était-elle folle avant, ou est-ce la scène horrible où elle a figuré qui lui a troublé la raison? je ne sais.

Toujours est-il que c'est par elle surtout que vous pourrez retrouver les fils de cette ténébreuse affaire.

Je vous conseille de ne pas essayer de l'interroger, ce qui du reste serait pour l'instant difficile, car elle ne doit pas parler français ; il ne lui est échappé que quelques mots d'anglais, et tout à l'heure elle chantait une chanson bizarre qui doit être de l'indou ou de l'arabe. Son type de beauté, d'une grande pureté, me ferait même croire qu'elle est de la pure race indienne.

— Voici, ajouta-t-il en ramassant sur le tapis un collier assez étrange, brisé, écrasé, voici un bijou qu'elle devait avoir au cou et qui est certainement d'origine orientale. Cette robe de chambre qu'elle portait et dont vous voyez des morceaux sur le divan a également, avec ses broderies d'or sur du satin rose, un cachet étrange.

— Enfin, dit à son tour le gérant, ce n'est point une habituée de la maison. Et moi qui connais le tout Paris, fit-il en se rengorgeant, je dois même déclarer que je ne l'ai jamais vue nulle part.

Pendant ce temps, le docteur Jobert avait déshabillé et examiné soigneusement le cadavre de l'Anglais. Il n'avait rien trouvé. La chaîne de montre du gilet avait été brisée ; la montre volée ; dans leur précipitation, les malfaiteurs avaient laissé toutes les poches retournées.

– On l'a saigné comme un mouton, dit le docteur. Le gredin qui a fait le coup a dû être boucher, car il s'y connaît.

M. de Vieuval continuait à se gratter le front, mais maintenant avec le petit doigt de la main droite.

— On dirait que le vol est le mobile du crime, dit le docteur Jobert.

— C'est bien improbable, répondit Edmond.

Cette femme attirée ici pour être égorgée en même temps qu'un homme qu'elle aimait (cela est certain à l'accent avec lequel tout à l'heure elle a crié William et à la douleur qu'elle a manifestée, quand elle a eu comme un éclair de raison). Cet Anglais assassiné par deux autres Anglais, ayant des allures de gens du monde et paraissant ses amis presque intimes ; le lieu choisi par les assassins pour commettre leur crime, tout cela constitue un ensemble étrange. Certes le mobile est difficile à découvrir, mais ce ne peut être un vol vulgaire. D'ailleurs, ce qu'il faut avant tout, c'est reconnaître l'identité du mort et de la jeune femme.

— Combien de temps est resté absent l'Anglais qui, en revenant, a ramené cette femme ? interrompit le commissaire.

Le gérant appela le chasseur et lui posa la question.

— Ma foi, monsieur, dit-il, je l'ai bien vu sortir et rentrer avec la dame, mais je n'ai point regardé ma montre.

— Pourtant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, je crois bien qu'il n'est pas resté dehors plus de vingt minutes.

— Etait-il en voiture ? dit vivement le docteur Jobert.

— Non, reprit le chasseur après avoir encore réfléchi, et il a dû venir du côté de la Chaussée-d'Antin.

— Ainsi, dit alors Edmond Durcourt, il y a un point

dès à présent démontré, c'est que cette femme n'était pas loin d'ici ; le costume dans lequel elle était — une simple robe de chambre — prouve également qu'elle est venue en toute hâte, attirée sans doute par quelque mensonge ; de toutes façons, quand même, la folle ne pourrait parler ; il est certain que l'identité de l'Anglais assassiné sera facilement reconnue à la suite d'une rapide enquête.

— Mon cher, fit le docteur Jobert, vous êtes M. Lecoq en personne !

Sur la demande du commissaire, le chasseur et le gérant donnèrent un signalement complet des deux Anglais assassins, n'oubliant ni les cheveux blancs et les lunettes de l'un, ni la belle barbe noire et la cicatrice de l'autre.

M. de Vieuval ayant pris toutes ses notes, ferma son carnet et passa accompagné du gérant dans le cabinet voisin où reposait la blessée sous la garde de la caissière et d'un garçon.

Léda s'était faufilée jusque-là et regardait tout en causant à voix basse avec la caissière.

— Que faites-vous ici ? lui dit le gérant durement.

— Mais je... regarde, monsieur Léon, fit-elle toute craintive.

Le commissaire intervint.

— Toutes les femmes sont curieuses, dit-il avec cet accent caressant que savent prendre les vieux galantins, car la grande taille, les cheveux jaunes et l'allure élégante de Léda l'avaient frappé.

Puis il ajouta toujours galamment :

— Je ne me plains nullement de votre présence, madame ; car je crois que vous pourrez donner quelques utiles renseignements. Veuillez m'attendre dans le couloir.

Durcourt s'était avancé avec le docteur Jobert.

— Laissez dormir cette pauvre femme, dirent-ils d'un commun accord en montrant au commissaire la folle étendue sur le lit de camp, dans l'intérêt même de vos renseignements, laissez sa raison se remettre par le sommeil ; il lui faut beaucoup de repos. La fièvre occasionnée par la blessure commence.

M. de Vieuval contemplait la jeune femme endormie.

— Saperlotte, s'écria-t-il, qu'elle est belle ! Toute réflexion faite, ajouta-t-il, vous avez raison, laissons-la dormir.

Et il regagna suivi de tout le monde, même de Léda, le grand cabinet où l'assassinat avait été commis.

— Monsieur le commissaire, lui dit alors Raoul de Moussy qui jusqu'à présent s'était contenté d'écouter et de regarder, je viens d'examiner avec une plus grande attention les bâillons que les assassins avaient mis à leurs victimes, ils sont très curieux et j'ai vu les pareils dans un musée d'Italie. Ce sont, paraît-il, des poires d'angoisse dont se servaient les Thuggs de l'Inde.

— Mais c'est un véritable conte des *Mille et une Nuits*, dit le commissaire de police complètement abasourdi.

Trois Anglais, une femme violée ! des poires d'angoisse ! les Thuggs de l'Inde...! J'y perds mon latin.

Puis il prit les bâillons que lui tendait de Moussy et se mit à son tour à les examiner curieusement.

Tous s'étaient rapprochés et regardaient les engins de torture ; Léda surtout semblait avide de voir ; elle s'était presque penchée sur l'épaule de M. de Vieuval qui toujours galant la laissait faire, jetant sur elle par instant un coup d'œil très amoureusement éloquent.

Mais tout à coup elle regarda d'un autre côté ; puis soudain se baissa avec une agilité de chatte pour ramasser son mouchoir qu'elle venait de laisser tomber.

Edmond fut seul à remarquer ce mouvement.

M. de Vieuval remit les poires d'angoisse sur la table et, tirant sa montre :

— Six heures passées, s'écria-t-il? Messieurs, je vous rends votre liberté ; moi je vais rédiger mon rapport sommaire ici même pendant qu'on ira chercher mon secrétaire. Il faut que je prévienne immédiatement le parquet et la préfecture.

Ce cadavre ne peut rester ici longtemps et je ne peux le faire transporter à la Morgue qu'après la visite du juge d'instruction.

Il faut aussi qu'on porte la femme dans un hôpital.

Puis se tournant vers Léda :

— Ah ! je vous oubliais, madame. — Vous ne connaissez ni cet homme, ni cette femme?

— Non, monsieur, répondit-elle.

— Vous n'avez jamais vu aucun des deux Anglais assassins, vous qui avez l'habitude sans doute de fréquenter les endroits où l'on s'amuse ?

— Non, monsieur.

— Veuillez me donner votre adresse. On peut avoir besoin de votre témoignage.

Léda tira une carte d'un mignon portefeuille.

— C'est bien, je vous remercie.

Léda sortit. Edmond Durcourt et son ami qui n'avaient pu s'empêcher de sourire en écoutant cet *important* interrogatoire, saluèrent le commissaire de police, et après avoir serré la main du docteur Jobert, descendirent à leur tour.

Sur le boulevard, ils trouvèrent déjà un petit rassemblement devant la porte.

Le bruit du crime s'était rapidement répandu. Des femmes, des garçons étaient venus des autres restaurants de nuit. Il y avait aussi quelques soupeurs attardés, des joueurs, des croupiers de cercle; leur curiosité était d'autant plus alléchée que, depuis la

découverte du crime, personne n'avait pu pénétrer dans la Taverne Américaine ; la porte cochère ne s'était ouverte que pour le commissaire et le docteur Jobert.

Des agents faisaient circuler tous ces curieux.

Léda fendit le rassemblement et monta très vite dans un coupé de louage qui attendait devant la porte.

— Je te parie, dit Durcourt, que sa voiture va s'arrêter rue de la Michodière, chez Arabi, cette dernière halte des noctambules.

Ma foi, puisque nous sommes en veine d'exploration parisienne, allons-y à notre tour.

Et il prit le bras de Raoul de Moussy.

II

MARI ET FEMME

On voulut arrêter au passage le jeune médecin et son ami, pour savoir quelque chose. Mais sans répondre, ils traversèrent si rapidement le boulevard que personne n'osa les suivre.

Il était six heures et demie du matin. Le verglas de la nuit avait fondu et était devenu de la boue. L'air était tiède, mais une brume légère enveloppait le boulevard donnant à la lueur des réverbères des teintes bleuâtres.

On aurait dit qu'un léger voile de gaze couvrait Paris.

La grande ruche parisienne, — éveillée depuis deux heures, se mettait en mouvement.

Déjà, tous ceux qui travaillent étaient debout ; des groupes d'ouvriers débouchaient de la Chaussée-d'Antin, marchant très vite, tout en causant à voix haute et

jetant un regard de mépris sur les noctambules attardés ; les porteurs de journaux pliant sous le poids du papier imprimé allaient vivement de kiosque en kiosque. Les voitures commençaient à circuler, les grelots des lourds camions de messageries résonnaient par instant, puis on entendait la clochette monotone de ces tombereaux qui vont de porte en porte ramassant les détritus de la grande cité.

Des chiffonniers les précédaient, leur falot à la main, interrogeant les tas d'ordures d'un rapide coup de crochet. Des fiacres couraient déjà, chargés de malles, apportant à Paris les voyageurs des premiers trains du matin.

Sur un banc, un ivrogne dormait et deux gardiens de la paix cherchaient en vain à l'éveiller. Quelques filles attardées traversaient le boulevard relevant leurs jupons jusqu'aux genoux, pataugeant dans les flaques d'eau. Quelques escarpes déguenillés, souteneurs sans emploi, remontaient vivement vers Clichy ou Montmartre. Des escouades de balayeurs et de balayeuses refoulaient la boue vers les ruisseaux d'un même mouvement lent et monotone.

Paris faisait sa toilette, se hâtant de faire disparaître les ordures de la veille et jetant à l'égout les immondices de la nuit, la boue, les rôdeurs et les filles.

Quiconque, au sortir d'un bal ou d'une orgie a traversé Paris à pied à cette heure matinale, a éprouv comme une sorte de honte.

En voyant cette immense machine se mettre en branle, ces hommes, ces femmes, qui courageusement vont au travail, tandis que d'autres se hâtent d'aller se coucher, le débauché le plus endurci éprouve comme un remords.

Les deux amis cheminaient en silence ; eux auss

subissaient cette influence du contraste de l'orgie et du travail.

Et le souvenir du spectacle sanglant qu'ils avaient eu sous les yeux leur rendait encore l'antithèse plus frappante.

Au bout de quelques minutes, ils arrivaient à la rue de la Michodière.

Le cabaret d'Arabi, bien connu des noctambules, est à l'entrée ; il donne presque sur le boulevard. C'est une étroite boutique de trois mètres de largeur sur quatre ou cinq de longueur, éclairée par deux becs de gaz.

La maison est tenue par un jeune homme et une jeune femme, les plus honnêtes gens du monde. Ils servent leur clientèle et paraissent ne rien savoir et ne rien entendre de ce qui se fait ou se dit autour d'eux.

Les cochers sont venus à ce cabaret qui ouvrait avant les autres du quartier : puis ils y ont amené les filles leurs clientes. Celles-ci à leur tour y ont conduit d'abord leurs amants de cœur, puis tous leurs amants indistinctement.

Les croupiers, les garçons des restaurants de nuit ont suivi, c'est comme cela peu à peu que s'est trouvé réuni chaque matin, dans un étroit espace, le monde le plus hétérogène, le plus bizarre qu'on puisse rêver. Et là le spectacle est d'autant plus curieux qu'on est les uns sur les autres et que la promiscuité y est presque forcée.

Le garçon du restaurant y *blague* le client qu'il servait tout à l'heure avec respect : les souteneurs y débattent leurs petites affaires avec leurs douces moitiés au nez et à la barbe de ceux qui viennent de payer ces filles.

C'est la tour de Babel de la débauche nocturne.

Ordinairement, vers cinq ou six heures, au plus tard, cette clientèle s'est envolée et les ouvriers, les balayeurs

qui viennent *tuer le ver* remplacent autour des deux tables de marbre, les filles aux robes de soie.

Mais ce matin, la nouvelle du crime commis à la Taverne Américaine avait retenu tout ce monde interlope.

Nadine, fort grise, adossée au comptoir, venait de conter la chose d'une façon assez pittoresque, car tous riaient à se tordre.

Sa mantille de dentelle lui était tombée sur le dos, ses cheveux blonds à moitié défaits étaient en train de suivre le même chemin. Son manteau était dégrafé et on apercevait dessous sa robe de bal délacée. Elle retroussait d'une main sa jupe, étalant le falbala de ses jupons, de l'autre elle tenait un verre de cognac qui décrivait dans l'air des zigzags fantastiques et, peu à peu, se vidait sur les voisins.

Trébuchante, laissant aller son corps en avant dans une sorte de danse du ventre de l'ivresse, elle disait d'une voix traînante à Léda qui venait d'entrer et qu'elle avait arrêtée au passage :

— T'as pas eu peur de la rousse ! n... de Dieu, puisque t'es restée avec le quart d'œil ! Conte-nous ce que t'as vu.— Est-ce qu'elle avait aussi la gargamelle fendue, la petite du canapé ?

— Ah ! mes enfants, faut que je me grise pour ne plus penser à ça. Y en avait-y du sang partout ! Je ne me couche plus de huit jours ; j'aurais trop peur la nuit, malheur ! fit-elle se raccrochant à un voisin pour ne pas tomber et lâchant son verre qui se brisa sur le sol. Malheur ! j'verrais tout le temps des Anglais qui me découperaient, qui m'assassineraient, qui me mettraient en chair à pâté !

Zut ! maintenant, quand je verrai un English, je prendrai l'omnibus de Meudon ; ah ! j'ai soupé de leurs binettes, aux Anglais, suffit !

Léda la laissa débiter son boniment puis, pressée de questions par tous, dit qu'elle ne savait rien, sinon que la femme assassinée n'était pas morte, et que seul l'*English* était *claqué*.

Ensuite elle alla s'asseoir à côté d'un individu blond, sans barbe, assez bien mis, mais dont toute la physionomie avait ce qu'on appelle dans le langage familier une expression canaille.

— Je parie, dit Durcourt à son ami qui la suivait du regard, je parie que c'est son mari.

Parmi toutes ces femmes et tous ces hommes, beaucoup connaissaient de vue le jeune médecin ; depuis l'arrivée des deux jeunes gens, tous brûlaient d'envie de les interroger ; néanmoins, personne n'osait.

Seule, Nadine s'avança vers Durcourt ou plutôt tomba sur lui.

— Mon p'tit docteur, dit-elle, faut raconter l'histoire à ta p'tite Nadine ; y paraît que t'es entré dans le cabinet à la boucherie !

— Ma pauvre enfant, dit Edmond, en la repoussant doucement, mais d'un ton qui ne voulait pas de réplique, je ne sais rien de plus que ce que tout le monde connaît.

Nadine vint s'affaler sur un tabouret en disant :

— T'es pas chic !

Puis elle s'absorba dans la contemplation du parquet, ou plutôt elle tomba dans une douce somnolence.

Léda restait calme et silencieuse à côté de son compagnon, buvant avec conviction un *mêlé-cassis*.

Mais peu à peu le cabaret était envahi par des ouvriers, des porteuses de pain, des balayeurs, des balayeuses, qui venaient s'offrir mutuellement le traditionnel vin blanc du matin.

Tous ces laborieux regardaient d'un air gouailleur

ces filles et ces hommes qui finissaient leur nuit dans ce bouge fumeux.

On leur céda la place. Déjà la nuit n'était plus si noire, le jour commençait à poindre; les réverbères étaient éteints.

Peu à peu garçons de restaurants, croupiers, filles, tout ce monde s'envola.

Léda monta dans le coupé qui l'attendait, avec l'individu qui était à côté d'elle.

— N'est-ce pas son mari ? dit Durcourt à Nadine qui semblait se réveiller et se dégriser un peu.

— Pardi, répondit-elle, c'est Baltid le bigame ; c'est très gentil, tout se passe en famille chez Léda !

Le jeune médecin paya et entraîna dehors son ami.

— Mon cher Raoul, lui dit-il, viens chez moi te reposer un instant sur un divan. Il est trop tard ou trop tôt pour rentrer à ton hôtel. Tu dormiras demain.

Et les deux jeunes gens se dirigèrent vers la rue Taitbout où Durcourt habitait un élégant rez-de-chaussée, au n° 112.

Edmond Durcourt avait vingt-neuf ans ; docteur en médecine depuis quatre ans, reconnu par tous les professeurs comme destiné au plus brillant avenir, c'était un enfant gâté de la vie parisienne.

A vingt ans, il avait perdu son père et s'était trouvé à la tête de trente mille livres de rente.

Depuis, il avait joui et abusé de la vie, mais il avait conservé sa passion de la science et sa fortune.

C'était aussi un franc et loyal garçon que le monde interlope intéressait plutôt qu'il ne l'amusait, et qui passait dans toutes les fanges sans en rapporter une tache.

Son ami, Raoul de Moussy, était un provincial, que son père, riche avoué de Lyon, ne laissait venir à Paris qu'à de rares intervalles depuis qu'il était avocat.

Lui aussi était une nature droite et honnête. Tous

deux s'étaient connus par hasard dans un casino de ville d'eaux, et depuis ils avaient conservé l'un pour l'autre une amitié sincère.

Arrivé chez lui, Durcourt alluma le feu préparé dans sa cheminée et voulut offrir un cigare à son ami, mais la fatigue avait triomphé de Raoul de Moussy. Il s'était endormi sur un fauteuil.

Le jeune médecin n'avait pas envie de dormir.

Tout ce qu'il avait vu pendant cette nuit étrange repassait devant ses yeux comme un horrible panorama et il ne pouvait s'empêcher de songer avec une sorte d'attendrissement à la belle jeune femme qu'il avait trouvée, gisant dans un cabinet de la Taverne Américaine, avec un coup de poignard dans la poitrine.

Il alluma un cigare, s'assit près de la cheminée et se mit à réfléchir.

Ce drame l'intéressait, le passionnait ; il se perdait en conjectures, repassant toutes les circonstances dans son esprit cherchant à démêler la vérité.

— J'aurais bien voulu entendre ce que Léda et son mari ont pu se dire, pensait-il, ce devait être intéressant.

En effet, l'image de Léda se présentait à chaque seconde à sa pensée, avec une persistance étrange.

La conduite de cette fille, qui était restée à la Taverne Américaine jusqu'au dernier moment, l'intérêt qu'elle avait pris à toute cette affaire pouvait sans doute s'expliquer par un accès de curiosité féminine.

Néanmoins, son allure avait paru étrange au jeune médecin ; il avait cru remarquer chez elle, à certains moments, un froncement de sourcils, comme une contraction nerveuse du visage, exprimant une sorte d'angoisse.

— Aurait-elle joué un rôle dans cet horrible drame ? se demandait-il.

Non, c'était impossible ! Il était ridicule d'avoir une présomption aussi grave, sans avoir l'ombre même d'un indice !

— Pourtant, se demandait-il encore, pourquoi s'est-elle si brusquement baissée dans le cabinet?

Mais, après tout, n'était-il pas tout naturel qu'elle eût ramassé son mouchoir tombé sur le tapis ?

— Allons, se dit enfin Durcourt, je me forge de véritables chimères, et je serais décidément un mauvais juge d'instruction! capable même de faire condamner bien des innocents!

Et cependant tout ce qu'il savait sur le compte de Léda et de son mari, la légende qu'on lui avait contée sur ce ménage étrange lui revenait à la mémoire.

Mais qu'y avait-il de vrai dans tout cela ?

Léda était une superbe fille, qui pour parler le langage des femmes de son espèce, faisait d'excellentes affaires. Elle avait été jadis modèle dans les ateliers de peintre, et la pureté de ligne de son torse était quasi célèbre. Elle avait même une spécialité : c'était de faire payer vingt francs aux habitués de la Taverne Américaine, pour montrer seulement ses seins, dont la fermeté était presque proverbiale.

On savait qu'elle avait un souteneur, le sieur Baltid, un drôle grouillant dans les bas-fonds de la vie parisienne. On savait qu'elle l'avait même épousé, quoiqu'elle haussât les épaules toutes les fois qu'on lui parlait de ce bizarre mariage.

Mais est-ce que les filles qui fréquentent les restaurants de nuit n'ont pas presque toutes des amants de cœur, des souteneurs ne valant pas mieux que Baltid ?

On racontait, il est vrai, que le ménage s'était souvent permis maints vols ou maintes escroqueries.

On disait que Léda n'avait épousé Baltid que parce qu'elle était liée à lui par une complicité constante, et

comme preuve, on la montrait, ayant par foucade d'autres amants de cœur, sans que son mari s'en préoccupât le moins du monde. On affirmait que leur liaison était une simple association.

On comptait même une anecdote assez drôle.

Si l'on en croyait quelques femmes plus ou moins jalouses des seins de Léda, et de l'argent qu'elle *faisait* si facilement, sans fatigue, cette fille avait une déplorable habitude : celle de fouiller dans les poches de ses amants d'occasion.

Or, un jour, en sortant d'un cabinet de la Taverne Américaine, un soupeur quelconque s'aperçut de la disparition de l'unique billet de cent francs qui lui restait et ne put payer l'addition.

Furieux, il accusa formellement Léda et, prenant une voiture, courut au domicile de cette fille.

Il était six heures du matin, la porte cochère était ouverte.

Le volé monta l'escalier quatre à quatre, et arrivé devant l'appartement de Léda, trouva Baltid sa clé à la main en train de rentrer chez sa femme.

— Que voulez-vous, monsieur? fit Baltid visiblement inquiet.

Le soupeur était embarrassé; néanmoins il fit bonne contenance.

— Je viens simplement réclamer cent francs que Léda m'a volés, s'écria-t-il.

Baltid pâlit, puis grimaçant un sourire.

— C'est une simple plaisanterie, monsieur, dit-il obséquieusement, et tirant son portefeuille il tendit un billet de cent francs à son interlocuteur qui resta absolument stupéfait.

On parlait aussi à mots couverts de l'arrestation à Trouville, de Baltid et de Léda, à propos d'un vol de trente mille francs, commis dans une chambre d'hôtel

voisine de la leur ; on les avait ensuite relâchés, mais les auteurs du vol n'avaient jamais pu être découverts.

On disait enfin que Baltid et Léda rendaient des services à la police et que c'était pour cela qu'ils jouissaient d'une impunité complète, malgré toutes les mauvaises affaires dans lesquelles ils avaient été compromis.

Durcourt pensait à toutes ces choses qu'on lui avait maintes fois racontées, et qu'il avait retenues, parce que pour lui elles constituaient un curieux ensemble d'études parisiennes.

— Un homme et une femme qui ont un semblable passé, se disait-il, sont bien capables d'être mêlés à un assassinat !

— Mais pourquoi Léda serait-elle ainsi restée ? Est-ce que sa présence, comme curieuse, ne prouvait pas au contraire son innocence ?

Enfin le médecin avait entendu chez Arabi un croupier reprocher à Baltid d'avoir passé toute la nuit dans un tripot de l'avenue de l'Opéra. Et puis quel rapport pouvait-il y avoir entre ce gredin de bas étage et les deux Anglais aux allures d'hommes du monde qui avaient commis l'assassinat ?

Et Durcourt, de plus en plus persuadé qu'il se forgeait de véritables chimères, cherchait à penser à autre chose.

Mais malgré lui sa pensée revenait toujours au ménage Baltid-Léda.

N'était-ce pas une monstruosité entre toutes les monstruosités des bas-fonds parisiens, que ce ménage interlope, cette exploitation légale de la prostitution d'une femme par son mari ?

— Quelle curieuse chose que la vie parisienne ! pensait Durcourt, et que l'intérieur de ce ménage-là doit être étrange !

Et il se répétait encore :

— Je voudrais bien savoir pourtant ce que le mari et la femme ont dû se dire, comment ils ont apprécié ce crime mystérieux qui demain va être le grand événement du jour. Leur conversation devait être intéressante !

Mais peu à peu le jeune médecin succomba à la fatigue ; son cigare était fini ; il se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit.

Edmond Durcourt avait pensé juste.

Ce que Léda et son mari s'étaient dit était fort intéressant.

Jusqu'à la rue de Moscou où elle demeurait au numéro 46 bis, occupant à l'entresol un assez coquet appartement, elle n'échangea que quelques mots avec son époux qui d'ailleurs semblait préoccupé.

Enfin elle arriva chez elle.

— Tu n'es pas aimable, lui dit en entrant dans sa chambre le joli monsieur qu'on appelait Baltid.

Léda se redressa, un éclair jaillit de ses yeux d'acier, elle marcha vers lui et dit d'une voix mordante :

— Tu assassines donc, maintenant ?

— Es-tu folle ? dit-il très pâle.

— Imbécile, qui crois pouvoir me cacher quelque chose ! Oui, tu assassines. Je t'ai reconnu malgré ta perruque, ta barbe et ta cicatrice !

Je ne veux pas de ces complicités-là, entends-tu? Volons tant qu'il te plaira, mais je ne veux pas que l'on me coupe le cou, moi !

Baltid frissonnait.

— Est-ce que la femme a parlé ? fit-il avec angoisse.

— Non, elle est folle. Mais, monsieur l'assassin, vous êtes un naïf; quand vous ferez un mauvais coup, ne laissez pas une carte de visite.

— Une carte de visite ? s'écria-t-il éperdu, livide.

— Tiens, dit alors Léda en lui tendant un bouton de manchette qui portait ses initiales, voilà ce que j'ai ramassé dans le cabinet ; sans moi, nous étions perdus. Regarde ce bouton avec mes initiales enlaçant un cygne ; je l'ai longtemps porté et tout le monde le connaît ! Si on l'avait trouvé, son propriétaire n'aurait pas tardé à être arrêté ! As-tu le second au moins ?

L'homme saisit le bijou et respira bruyamment.

— Oui, j'ai l'autre, s'écria-t-il, et je croyais avoir perdu celui-là dans la rue !

Puis il sauta au cou de sa femme, l'embrassa longuement, et lui dit :

— Ah ! merci, tu me sauves, quel bonheur d'avoir une femme aussi intelligente que toi !

III

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Le même jour, vers onze heures du matin, une jeune fille traversait la place Clichy.

Quoiqu'elle fût modestement mise, plus d'un passant se retournait pour la regarder. Elle portait un petit chapeau très simple, une robe de laine noire et un petit manteau de drap gris. Mais ce petit manteau moulait une taille ravissante, la robe se relevait sur un pied tout mignon. Et du chapeau s'échappaient des cheveux d'un blond éclatant qui reluisaient au soleil comme des fils d'or.

Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, élancée, gracieuse, et elle marchait avec cette allure vive et charmante qu'ont d'instinct toutes les Parisiennes. Sous sa voilette qui s'arrêtait un peu au-dessus

d'une bouche toute petite aux lèvres roses, on voyait briller deux grands yeux bleus d'une douceur pénétrante.

Elle allait vite, retroussant légèrement sa robe, sautillant gracieusement de pavé en pavé pour éviter la boue, et montrant à peine le haut de sa bottine.

Comme elle passait devant le bureau des omnibus. un grand jeune homme à la moustache noire, à la figure ouverte et souriante, s'approcha d'elle très vivement et la saluant :

— Bonjour, mademoiselle Ninette, dit-il d'une voix un peu tremblante d'émotion.

— Bonjour, monsieur Henri, balbutia t-elle en rougissant sous sa voilette.

— Oh! que vous êtes bonne d'être venue !

— Je vous l'avais promis, fit-elle simplement en lui tendant la main.

Le jeune homme prit cette main et la serra avec passion.

— Si vous saviez, dit-il, tout le bonheur que vous me donnez ?

— Chut, répondit-elle, parlez plus bas et marchons, j'ai peur qu'on nous remarque.

Traversant rapidement le boulevard, elle prit la rue de Douai et en arrivant sur la place Vintimille, entra dans le square toujours suivie du jeune homme.

Tous deux s'assirent sur un banc et se mirent à causer tout bas, bien qu'ils furent absolument seuls.

Le soleil venait de percer le brouillard du matin et de gros nuages blancs chargés de neige disparaissaient emportés par le vent. Une tiédeur douce, presque printanière avait envahi l'atmosphère.

On aurait dit que la nature faisait un cadre tout exprès à cette idylle toute fraîche, toute naïve, et toute parisienne.

Il y eut un silence entre les deux jeunes gens.

— Vous sortez de votre théâtre, mademoiselle Ninette, demanda enfin le jeune homme.

— Non, monsieur Henri, dit la jeune fille, j'y vais; aujourd'hui c'est à Montmartre qu'a lieu la répétition.

— Oh! mademoiselle, que je suis heureux d'être là, seul, près de vous, de pouvoir vous dire tout ce que je ressens, tout ce qui se passe en moi depuis la nuit où je vous ai vue pour la première fois.

— Oh! cette nuit-là, monsieur Henri, je ne l'oublierai jamais. Sans vous, j'étais perdue. Ces ivrognes m'avaient entourée, j'allais m'évanouir. Comme vous avez été courageux!

— J'espère bien, interrompit le jeune homme, que depuis votre mère ne vous laisse jamais revenir seule du théâtre!

— Ma mère! fit la jeune fille avec un accent douloureux. — Non, elle ne me laisse plus revenir seule, mais ce n'est point seulement pour me préserver d'une semblable aventure! Du reste, ajouta-t-elle en souriant malicieusement, vous devez bien le savoir, car mon petit doigt m'a dit que toutes les nuits, quand je sors du théâtre, un monsieur que vous connaissez bien nous suit de loin jusqu'à notre porte.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit le jeune homme d'un ton suppliant. Si vous saviez! c'est mon seul bonheur de vous voir chaque soir au théâtre et de vous suivre après, de loin, de très loin. Je ne puis vous parler, mais quand je vous entends, jouant vos rôles si bien, avec cet accent de sincérité qui va au cœur, il me semble que c'est pour moi seul que vous jouez, il me semble que c'est à moi que vous dites : Je vous aime!

— Monsieur Henri! fit la jeune fille toute rougissante.

— Ne m'en veuillez pas, repartit le jeune homme! C'est plus fort que moi. Tous les soirs, je suis dans un petit coin du parterre et je ne vois que vous, je n'entends que vous! Oh! hier, comme vous avez bien joué *Hernani*. Savez-vous, mademoiselle Ninette, que vous avez bien du talent?

— Vous êtes trop indulgent.

— Oh! non. Tout le monde le dit, tout le monde vous aime dans le quartier vous êtes notre étoile.

Mais c'est un bien vilain métier pour une fille aussi... charmante que vous. On prétend qu'il se passe de vilaines choses dans les coulisses des théâtres. Et puis, il y a de méchantes gens qui parlent aussi de votre mère et qui disent qu'elle a pour locataires des femmes...

— Oh! monsieur Henri, s'écria la jeune fille en se levant d'un mouvement brusque, n'est-ce pas que vous ne croirez jamais le mal qu'on pourra vous dire de moi? Je ne sais s'il se passe au théâtre de vilaines choses, mais je ne regarde jamais autour de moi, et je ne veux pas regarder! Je vous jure que tout le monde me respecte!

Quant à ma mère, fit-elle embarrassée, je vous promets qu'elle m'aime beaucoup; mais elle n'est pas riche et il faut bien qu'elle trouve des locataires pour ses chambres meublées! Il ne faut pas lui en vouloir.

Le jeune homme, très ému, lui prit les mains.

— Mademoiselle Ninette, dit-il d'un ton de reproche, est-ce que je puis penser du mal de vous! Mais pour moi vous êtes la plus adorable jeune fille qui soit au monde!

Vous savez que j'ai tout fait pour vous revoir après cette nuit où j'ai eu la bonne fortune de vous délivrer des drôles qui vous insultaient. Je vous ai écrit audacieusement au théâtre. Enfin, avant-hier, j'ai pu vous

rencontrer dans la rue. Vous avez été assez bonne pour me laisser vous parler et vous m'avez promis de venir aujourd'hui causer quelques instants avec moi. Vous avez tenu votre promesse et je suis bien heureux!

— Il fallait bien vous remercier de ce que vous aviez fait pour moi, dit Ninette. Mais je vais être en retard pour la répétition; au revoir, monsieur Henri.

— Vous partez déjà? quand vous reverrai-je?

— Me revoir? mais...

— Oh! oui, je vous en supplie... promettez-moi de venir encore causer avec moi quelques instants.

— Eh bien! dit très vite la jeune fille; je passerai demain à midi place Clichy.

Et serrant la main du jeune homme, elle sortit vivement du square.

Elle prit alors la rue de Bruxelles, marchant d'un pas pressé, traversa le boulevard Clichy, monta à la hâte la rue Lepic et enfila la rue qui débouche sur la place du théâtre Montmartre. Mais avant d'entrer, elle s'arrêta un peu essoufflée et se retourna.

Le jeune homme l'avait suivie de loin comme machinalement. Il s'était arrêté au coin de la place et la regardait de tous ses yeux comme s'il eût voulu profiter de ce dernier instant pour emporter son image toute fraîche.

La jeune fille, émue de ce dernier témoignage d'amour, ne put s'empêcher en entrant dans le théâtre de lui envoyer un petit sourire d'adieu.

Sur la place, devant le café des Colonnes, Baltid causait avec un jeune homme aux cheveux rouges, rasé comme un curé, qu'à son allure, à son veston anglais, à son petit chapeau, on reconnaissait à première vue pour un cocher endimanché.

— Bigre, dit Baltid en voyant passer Ninette, quelle jolie fille!

— C'est la fille de Jonas, répondit le jeune homme, cette petite bête dont je t'ai parlé et qui m'a valu tant d'histoires.

— Ah oui! la vieille est jalouse de sa fille, elle prétend que tu lui fais de l'œil.

— Je t'assure que j'en ai par-dessus les épaules de la vieille, et que si la petite avait voulu, je n'aurais pas été fâché de me consoler avec elle des mauvais moments que me fait passer sa mère, mais pas mèche!

— Pourquoi?

— Figure-toi, mon vieux, que la fille de la Jonas s'avise d'avoir des idées d'honnêteté. Elle tenait à sa fleur d'oranger. L'autre jour, une affaire superbe, Benoit, le gros boursier, le noceur que tu connais, a offert des sommes folles pour l'emmener souper. Eh bien! la Jonas n'a jamais pu décider, cette garce-là, à y aller.

— Tiens, regarde, Auguste, interrompit à ce moment Baltid qui venait d'apercevoir le sourire que Ninette adressait comme un adieu au jeune homme qui la suivait. Ton innocente m'a l'air de faire un œil énorme à Henry Nangin, le graveur.

— Tu as ma foi raison, repartit celui que Baltid venait d'appeler Auguste. Je vais raconter cela à la Jonas! Quelle vie elle va faire, mes enfants! Ah! Ninette, ma mie. Ah! la belle aux cheveux d'or, comme on l'appelle au Théâtre-Montmartre, vous vous payez des caprices, ma mignonne? C'est maman qui va être contente! Mais allons au télégraphe, il faut que tu envoies ta dépêche.

— En effet, dit Baltid, la situation est assez dangereuse. Il faut prévenir notre homme en toute hâte.

Et tous deux, gagnant le boulevard Clichy, se dirigèrent vers le bureau télégraphique qui se trouve près de la place Moncey.

Le compagnon de Baltid, le cocher Auguste, était un de ces types de dépravation complète et presque inconsciente, comme on n'en trouve guère que dans le fumier de la débauche parisienne. Il était employé à ses moments perdus chez un loueur qui le gardait malgré ses fugues fréquentes, parce qu'il avait une superbe clientèle de femmes et que nul ne savait faire rapporter plus que lui à une voiture.

Du reste, il ne travaillait que la nuit. L'après-midi il rôdait les cafés de Montmartre, et le soir il était un danseur assidu de l'Élysée. Depuis sa plus extrême jeunesse, il avait vécu aux dépens des filles. En ce moment, il était l'amant de la Jonas, et l'on racontait que cette vieille créature était folle de lui.

De son nom et de son origine on ne savait rien. Enfant perdu, abandonné, il avait poussé dans la boue parisienne comme une mauvaise plante.

Le monde interlope qu'il fréquentait ne le connaissait que sous le nom d'Auguste.

Un beau jour, il avait disparu des bouges et on ne l'avait plus revu d'une année.

Il prétendait être allé en Angleterre ; d'aucuns affirmaient qu'il avait passé ce temps dans une maison centrale.

Baltid et lui étaient deux inséparables. On savait dans les bouges de Montmartre que jamais Baltid n'aurait fait une affaire sans y associer son ami.

Auguste était détesté mais craint de tout le joli monde qu'il fréquentait, car on connaissait sa force physique qui était extraordinaire.

Une nuit, il y avait bal masqué à l'Élysée; Auguste, lâchant sa voiture, était venu avec une fille dont la célébrité était grande sur les hauteurs de Montmartre, depuis qu'elle était sortie d'une maison centrale, où elle avait passé trois ans. C'était une maîtresse

femme, elle avait été condamnée pour avoir aidé son amant à fabriquer de faux billets de banqne et à les passer.

Tous les souteneurs du quartier se disputaient à ce moment-là ses faveurs — mais elle s'était prise d'une belle passion pour Auguste.

Quand le cocher parut avec sa conquête au bras, il y eut une explosion de colère parmi les autres souteneurs évincés, et cinq d'entre eux jurèrent de se venger.

Ils attendirent Auguste à la sortie et le suivirent dans l'ombre jusqu'à l'avenue Trudaine, qui était absolument déserte. Là, ils se jetèrent sur lui et la femme.

D'un coup de savate et d'un coup de poing, Auguste envoya deux de ses adversaires mordre le macadam.

D'un coup de tête il jeta le troisième sur l'angle du trottoir. — Les deux derniers prirent la fuite.

Depuis ce moment-là, personne ne se serait avisé de lui chercher querelle.

Les femmes l'adoraient; on prétendait parmi les habituées de l'Élysée-Montmartre que c'était le mâle le plus solide de tout le quartier. En même temps, il savait rendre service, — il était au mieux avec les agents des mœurs, et il évitait adroitement bien des désagréments à plus d'une malheureuse qui, filée par un agent, ou prise en grippe par lui, se voyait à la veille d'aller coucher à Saint-Lazare.

Aussi la Jonas était-elle terriblement jalouse de son homme. Maintes fois elle l'avait menacé de lui lancer du vitriol au visage. Auguste avait haussé les épaules, mais au fond il avait une véritable frayeur qu'un jour ou l'autre elle ne lui jouât un mauvais tour.

D'un autre côté, il ne voulait la quitter à aucun prix. La Jonas avait le sac et était fort généreuse. Elle se *fendait* facilement d'un jaunet. Elle n'était même pas

trop dure à la détente pour un *fafiot* de cent francs.

C'était une maîtresse précieuse, et Auguste avait assez d'expérience pour savoir que maintenant que les témps sont durs on ne trouve pas facilement une *entreteneuse* aussi cossue.

Auguste était fort perplexe ce jour-là. Baltid lui avait raconté ce que Léda lui avait dit et le cocher avait sans doute de bonnes raisons pour être inquiet, car tout en causant il fronçait le sourcil, serrait les poings, et semblait en proie à la plus vive agitation.

— Alors, dit-il tout à coup à Baltid en cheminant avec lui, si cette satanée femme recouvre la raison, nous ne tarderons pas à être f... outus ?

— Dans ce cas, répondit Baltid, nous n'aurions qu'à prendre rapidement le train, et à nous *cavaler* le plus loin possible.

— J'ai eu bien raison de ne pas tremper dans l'assassinat; de me contenter de vous trimbaler dans ma voiture toute la soirée.

— Oui, mais ta complicité est évidente.

— Peuh!

— N'essaye pas de faire le malin avec moi. Tu ne peux plus nous lâcher, et il s'agit de mener à bonne fin l'affaire commencée.

— Parbleu ! Je ne puis plus lâcher, mais toucherons-nous seulement ?

— Nous tenons l'homme ; il ne peut manquer ses promesses.

— Ainsi, tu ne me donnes que mille francs?

— Je n'ai eu que deux mille.

— Tu ne me *carottes pas* ?

— Quel intérêt aurais-je, pour quelques centaines de francs, à ne pas être *honnête* avec toi ?

Les deux hommes continuèrent à marcher.

— As-tu bien pris tes précautions au moins ? dit Au-

guste à Baltid avant d'entrer dans le bureau du télégraphe. Cette dépêche est dangereuse à envoyer.

— Ce qu'il faut avant tout, repartit Baltid, c'est que notre homme qui arrive ce soir à Londres, sache que la femme n'est pas morte et qu'elle est folle. D'ailleurs, mes précautions sont bien prises et tu vas voir que la dépêche que j'envoie n'a rien de compromettant.

Tous deux alors entrèrent dans le bureau et Baltid rédigea la dépêche suivante :

« Monsieur James World, Royal Tavern.
Wellington Square, London.

« Affaire courses Nice manquée à moitié. Un seul cheval parti. Demoiselle blessée non grièvement, mais la bête est en folie; avisez.

« ÉMILE, piqueur à Chantilly. »

Auguste approuva d'un signe de tête. Baltid remit sa dépêche à l'employé, paya et tous deux sortirent.

Quand ils furent sur le boulevard, Baltid dit à son ami :

— Il faut maintenant que nous montrions la plus grande circonspection. Nous ne devons pas nous voir avant quelques jours à moins d'événements graves, dans ce cas, tu sais comment nous devons nous prévenir. Dès que j'aurai des nouvelles de Londres, tu seras averti.

Et les deux hommes se séparèrent après s'être serré la main.

IV

CHEZ LÉDA

En quittant son ami Auguste, Baltid se dirigea vers la rue de Moscou. Il entra très vite sous la porte cochère et prit l'escalier de service. Jamais dans la journée il ne montait autrement chez lui, ou plutôt chez sa femme. De cette façon, il n'était jamais indiscret et personne ne pouvait s'apercevoir de sa présence dans l'appartement de Léda à un moment inopportun.

— Madame est seule? dit-il à la bonne dans la cuisine.

— Non, monsieur, répondit celle-ci, Mme Nadine est avec elle.

— Ce n'est que cela ? reprit Baltid.

Et il se dirigea vers le boudoir de Léda dont il ouvrit la porte.

— Bonjour, Nadine, dit-il en entrant.

— Tiens, vous voilà? fit avec une petite moue la jeune femme dont le visage pâle et les yeux cernés rappelaient l'ivresse du matin.

— Ça va-t-il mieux depuis ce matin ? dit Baltid en ricanant.

— Vous le voyez bien, répondit-elle sèchement.

Léda, pendant ce temps, avait pris un petit coffre-fort dans son armoire à glace, l'avait ouvert, et en avait tiré une liasse de billets de banque.

— Ainsi, dit-elle à Nadine continuant la conversation commencée avant l'arrivée de Baltid, c'est trois cents francs que tu veux sur ton bracelet ?

— Oui, répondit celle-ci en détachant de son bras un

cercle d'or où brillaient quelques diamants. Tu vois qu'il vaut bien plus que cela.

— Peuh! au Mont-de-Piété on ne t'en donnerait pas deux cents. Enfin, il faut toujours obliger une amie. Voici tes trois cents francs. Tu me les rendras le mois prochain, mais avec trente francs d'intérêt. Tu vois que ça n'est pas cher, c'est tout au juste 10 0/0.

— Par mois, fit Nadine en riant.

— Tiens, dit Baltid, les affaires sont les affaires.

Nadine ne répondit pas, elle fit encore sa petite moue dédaigneuse, embrassa Léda et sortit en disant simplement :

— Bonsoir, monsieur Baltid.

Resté seul avec sa femme, Baltid s'étendit sur la chaise longue, déboutonna son gilet, et dit en allumant une cigarette :

— Tout va bien, j'ai envoyé une dépêche.

— Encore une imprudence, fit Léda qui semblait toute nerveuse, et qui, debout devant la cheminée, déchirait presque convulsivement son mouchoir. Je ne vis plus maintenant! me voilà dans une angoisse perpétuelle ; depuis ce matin, chaque fois que l'on sonne, il me semble que c'est la police qui vient nous arrêter!

— La police? fit tranquillement Baltid, mais elle est pleine d'égards pour nous, la police! Est-ce qu'elle n'a pas besoin de nous, d'ailleurs? Jamais elle ne me soupçonnera!

— Tiens, ta tranquillité me crispe, s'écria Léda en marchant toute fiévreuse. Ah! tu avais bien besoin de te mettre dans cette affaire-là! Si tu m'avais consultée, au moins.

— Les femmes ne donnent jamais de bons conseils, repartit avec calme Baltid en lançant au plafond une bouffée de fumée. D'ailleurs, il s'agit de cinquante mille francs. Pour cela, on peut bien risquer quelque chose.

— Combien d'avance ?

— Rien.

— Tu mens, fit Léda en se campant devant lui les bras croisés.

— Je te jure...

— Tu mens encore une fois, je te connais trop pour te croire capable de faire un coup semblable sans qu'on te donne de l'argent comptant.

— Tu es folle !

— Ah ! çà, me prends-tu pour une imbécile ? Tu crois que tu vas faire la noce avec l'argent que tu gagnes ainsi, en assassinant ? Tandis que moi je trimerai comme une malheureuse, je passerai mes nuits à m'éreinter pour arriver à nous mettre un peu d'argent de côté !

— Voyons, fit Baltid d'un ton caressant, calme-toi.

Il tira alors de sa poche un gros portefeuille, y prit deux billets de mille francs et les tendit à sa femme.

— C'est tout ?

— Oui, il avait été convenu que nous aurions comme à compte ce qu'on trouverait sur l'Anglais. Il n'avait que trois mille francs. J'en ai donné mille à Auguste.

A ce moment, la sonnette retentit. Baltid se précipita dans une pièce voisine et Léda referma soigneusement la porte sur lui.

Presque aussitôt, trois femmes entrèrent : c'étaient Nadine, Adèle et la grosse Marie. Ces deux dernières se précipitèrent au cou de Léda pour l'embrasser.

— Figure-toi, ma chère, dit Marie, qu'Adèle est venue m'apporter une bouteille de frontignan. Je me suis écriée : allons la boire chez Léda, elle nous donnera des détails sur l'affaire de cette nuit et nous jaboterons une bonne heure. En route, nous avons rencontré Nadine qui venait de chez toi, nous l'avons décidée à remonter et nous voilà !

Toutes trois, en un clin d'œil, avaient défait leurs manteaux et leurs chapeaux.

Elles allèrent les porter sur le lit dans la chambre à coucher, et Léda sonna sa bonne pour lui donner l'ordre d'aller chercher des gâteaux.

— Baltid n'est plus là? fit Nadine.

— Non, répondit Léda, il vient de sortir.

— Dis donc, Léda, s'écria Adèle, c'est-y vrai l'histoire de ton mariage avec lui?

Léda haussa les épaules.

— Oh! dit Nadine, il y a des gens qui vous ont vus vous marier à la mairie du VIII[e] arrondissement. On dit même que vous vous êtes mariés aussi à l'église.

— Et puis après! quand ça serait vrai, dit Léda d'une voix saccadée, cela prouverait simplement que j'ai de la religion!

Le ton dont avait parlé Léda ne permettait pas de continuer la conversation sur ce sujet.

La nuit était venue peu à peu. Léda alluma un candélabre sur la cheminée et offrit des cigarettes à ses amies qui toutes trois furetaient, curieuses, dans tous les coins.

Le boudoir de Léda, tendu de cretonne rose avec des colombes et des amours blancs, était meublé sur le modèle presque uniforme que les tapissiers ont adopté pour les appartements des femmes galantes, depuis quelques années.

Dans un coin, quelques chaises; en face de la cheminée, une grande toilette, avec des rideaux semblables à la tenture. Une chaise longue, quelques gravures polissonnes accrochées aux murailles; puis des flacons d'odeur partout; des gants, du linge, le tout placé au hasard, dans le plus grand désordre.

Près de la fenêtre, le chien bien-aimé de Léda dormait, s'étant fait dans une chemise de soie une niche

bien chaude. Sur la chaise longue, gardant encore l'empreinte de la tête de Baltid, on voyait des jupons ayant déjà servi et dont les dentelles étaient encore frangées de la boue de la veille.

Sur la cheminée, au milieu de quelques bibelots sans impórtance, un corset de satin rose, un porte-cigarette tout ouvert, quelques bijoux dans une coupe, un exemplaire de *Nana*, et puis des chiffons de papier, des cartes de visite pêle-mêle avec du rouge pour les lèvres, du noir pour les yeux, des épingles à cheveux et quelques faux frisons.

La bonne apporta sur un plateau des verres et quelques gâteaux. Aussitôt Marie déboucha la bouteille et servit ses amies.

— Ouf ! qu'il fait chaud ici ! fit Adèle, et elle dégrafa son corsage.

— Tu as ma foi raison, dit Nadine qui en fit autant.

Quant à la grosse Marie qui était venue en peignoir, en voisine, elle desserra son corset.

Tout en buvant et en grignotant les gâteaux, les trois femmes se rapprochèrent de Léda qui mettait un peu d'ordre sur la cheminée et lui dirent :

— Allons Léda, il faut maintenant que tu nous contes ce que tu as vu cette nuit, toi qui es restée la dernière à la Taverne Américaine.

— Pas grand'chose, allez, reprit celle-ci.

Une femme assez belle, qu'on a voulu violer, paraît-il, avant de lui donner un coup de poignard et qui maintenant est folle.

— Un viol dans un cabinet ! dit avec regret la grosse Marie ; quand au premier il y avait tant de femmes qui ne demandaient pas mieux ! c'est donc une affaire d'amour ?

— D'amour brutal, interrompit Nadine.

— Fais donc la mijaurée, reprit la grosse Marie; tu voudrais bien que ton Dara, ton beau chanteur de café-concert, te viole un peu. Mais je crois bien que c'est lui que tu violes, car il a assez de toi!

Nadine, furieuse, s'était levée et semblait vouloir se jeter sur la grosse Marie. Mais à ce moment on entendit la sonnette.

— Silence, dit Léda, vous vous disputerez plus tard. Voici quelqu'un.

La bonne entra.

— Madame, dit-elle à l'oreille de sa maîtresse, c'est M. de Vieuval, commissaire de police.

Léda, très pâle, pouvant à peine dissimuler ses craintes, demanda à la bonne :

— Il est dans le salon? il n'a personne avec lui?

— Non, madame.

— Filez vite, dit Léda à ses amies, c'est quelqu'un de très sérieux et qui ne veut pas être vu.

— Pas de chance, dit Adèle. En voilà un gêneur! Tu n'as eu le temps de nous rien raconter.

Tout en maugréant, les trois femmes rajustèrent leurs corsages, allèrent reprendre leurs manteaux et leurs chapeaux, puis s'en allèrent sur la pointe du pied.

Seulement, avant de sortir, Nadine jeta un regard rapide dans l'entre-bâillement de la porte du salon. Elle reconnut, réfléchie dans une glace, la physionomie de M. de Vieuval, chez qui elle avait été appelée au commencement de l'hiver à la suite d'un crêpage de chignons, à la sortie de la Taverne Américaine, une nuit de bal masqué.

— Que vient faire le commissaire de police chez Léda? se demanda-t-elle aussitôt; mais elle se garda bien de faire part de sa découverte à ses camarades.

Nadine n'était pas dépourvue d'intelligence; elle avait même une finesse assez rare chez les femmes qu'abrutit une débauche quotidienne. Elle savait, comme on dit, *sa Léda par cœur.*

Ce caractère étrange, d'une perversité inouïe, servie par une habileté que plus d'un diplomate envierait, l'effrayait parfois.

Elle ne soupçonnait pas jusqu'où pouvait aller dans le crime l'association de Baltid et de Léda; mais elle avait entendu conter tant de choses étranges sur ce ménage; elle savait si bien que Léda faisait toutes sortes d'affaires, depuis l'usure jusqu'à l'escroquerie, que la présence du commissaire de police lui sembla bien étrange dans cette maison.

— Est-il là parce que Léda a une mauvaise affaire sur les bras? se demanda-t-elle, ou bien est-ce un habitué?

Et puis son caractère gouailleur reprenant le dessus, elle se dit :

— Ah! cela est drôle, par exemple, — Léda ayant un commissaire de police pour amant; ce serait véritablement un comble!

Et une fois dans la rue, Nadine se mit à rire, au point que ses amis lui demandèrent ce qu'elle avait.

— Je n'ai rien, dit-elle, mais je ne puis jamais sortir de chez Léda sans pouffer de rire. Quelle maison! mes enfants. Ce ménage est vraiment trop drôle! Et puis comme tout est mystérieux! Baltid disparaît par des petites portes qui rappellent les féeries du Châtelet; on sonne! la bonne parle à l'oreille de madame! C'est le Grand Turc qui arrive, et qui a peur d'être vu, faisant une infidélité à ses deux mille femmes! Non, c'est trop drôle!

Et riant aux éclats, elle prit congé d'Adèle et de Marie.

Dès que les trois femmes furent parties, la bonne introduisit M. de Vieuval dans le boudoir de Léda qui avait eu le temps de regarder dans la glace si ses cheveux n'étaient pas dérangés et si les dentelles de l'élégant déshabillé rose qu'elle portait ne s'étaient point fripées.

— Bonjour, la belle enfant, dit le commissaire de police entrant tout souriant, tout pomponné, ganté de frais.

Léda d'un coup d'œil comprit qu'il n'y avait aucun danger de ce côté.

— Je suis vraiment confuse de vous recevoir ainsi, monsieur, dit-elle en lui lançant un sourire provocant, mon cabinet de toilette est dans un désordre...

Puis, jetant dans un coin les jupons qui encombraient la chaise longue, elle y fit asseoir M. de Vieuval, prit elle-même une chaise et se plaça tout près de lui. Ses genoux, par instants, touchaient les genoux du vieux galantin dont les narines aspiraient avec des battements fiévreux les parfums grisants qui s'échappaient de cette belle fille à l'œil brillant, à la lèvre sensuelle.

— Qui me vaut, monsieur le commissaire, l'honneur de votre visite? dit Léda toujours souriante.

— Ma... chère enfant, dit M. de Vieuval, dont les yeux papillotaient et dont les mains avaient des mouvements convulsifs, j'avais encore quelques renseignements complémentaires à vous demander. Je n'ai pas voulu vous déranger, vous faire venir pour cela à mon bureau.

— Je suis toute à votre disposition.

— Les renseignements de police affirment que vous êtes à même plus que qui que ce soit de nous dire quels seraient les individus interlopes ayant l'habitude de fréquenter assez la Taverne Américaine pour avoir

l'idée de choisir cet endroit pour commettre un crime.

— Oh! monsieur, on me calomnie, dit Léda se levant vivement.

Dans ce mouvement brusque, elle se pencha sur M. de Vieuval, si bien que ses frisons lui effleurèrent le visage.

Un flot de sang monta au cerveau du commissaire de police; par une étreinte passionnée, il attira Léda sur ses genoux, et se mit à couvrir de baisers fous les cheveux, la nuque, le visage de la jeune femme.

Léda, tout d'abord, s'abandonna presque dans les bras du vieillard; elle le laissa même arracher les agrafes de son déshabillé et s'enivrer follement de sa belle chair moite.

Puis tout à coup elle glissa entre les mains du commissaire et bondit à l'autre bout du boudoir, rajustant en un clin d'œil le désordre de son corsage.

— Oh! monsieur, c'est mal, dit-elle doucement.

M. de Vieuval se leva, et sortit chancelant comme un homme ivre oubliant les renseignements qu'il prétendait être venu prendre, oubliant même de dire adieu à Léda.

Quand celle-ci eut entendu la porte de l'antichambre se refermer sur lui, elle partit d'un grand éclat de rire.

Baltid sortit alors de la petite pièce où il était entré si brusquement au moment de l'arrivée des amies de sa femme.

— Es-tu folle, dit-il, d'être sauvage comme cela! si tu avais voulu, tu aurais pu tirer de cette vieille bête les renseignements les plus utiles sur l'instruction de l'affaire.

— Imbécile, fit Léda en haussant dédaigneusement les épaules, c'est toi maintenant qui vas m'apprendre mon métier?

V

L'HÉRITIÈRE

Trois jours après le crime commis à la Taverne Américaine, M. de Vieuval se promenait avec impatience dès neuf heures du matin dans les couloirs du Palais de justice, attendant l'arrivée de M. Barbot, le juge chargé de l'instruction de cette mystérieuse affaire.

Ce crime étrange passionnait Paris depuis quarante-huit heures, les journaux boulevardiers lui avaient consacré leur première page presque tout entière : par ordonnance de police, on avait dû fermer jusqu'à nouvel ordre la Taverne Américaine tant la foule des curieux était grande.

La veille, le juge d'instruction avait, comme on dit, vivement secoué M. de Vieuval, lui reprochant de n'avoir pas encore terminé son enquête ; aussi le commissaire de police avait-il passé toute la soirée à recueillir des témoignages et la nuit tout entière à rédiger son rapport définitif.

Son amour-propre avait été piqué.

Depuis deux jours, il voyait son nom à toutes les lignes des journaux. Les reproches du juge d'instruction l'avaient vivement touché. Il voulait lui aussi avoir sa petite part de gloriole dans cette cause destinée évidemment à devenir célèbre.

M. de Vieuval, pour la dixième fois, venait de regarder l'heure à sa montre quand tout à coup un petit homme d'une quarantaine d'années, au crâne chauve, à l'allure obséquieuse, s'arrêta devant lui, le chapeau à la main.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur le commissaire, dit-il en s'inclinant respectueusement.

— Ah! c'est vous, Firmin? fit M. de Vieuval; que venez-vous faire ici ce matin?

— Monsieur le commissaire, je viens apporter à M. le juge d'instruction quelques rapports de la part de M. le chef de la sûreté.

— Fort bien! et depuis hier soir avez-vous pu recueillir quelque indication importante?

— Rien, monsieur le commissaire, mais je crois que nous ne pouvons pas nous plaindre. Il est fort heureux d'avoir pu connaître l'identité de la victime quelques heures après le crime.

— C'est à vous qu'on doit cela, Firmin!

— Oui, fit l'agent en se rengorgeant un peu. Mais c'était bien facile; après les indications fournies par le chasseur de la Taverne Américaine, il n'y avait qu'à chercher dans le quartier; j'ai eu simplement l'idée d'aller dans tous les hôtels voisins demander si des voyageurs n'avaient pas disparu.

Le hasard a voulu que j'allasse tout d'abord à l'hôtel de Rome, rue de la Chaussée-d'Antin. Là j'ai appris que deux Anglais, le mari et la femme, étaient arrivés à cinq heures du soir, que vers huit heures, après le dîner, l'homme était sorti, qu'à deux heures du matin, un individu était venu chercher la femme et l'avait emmenée précipitamment; j'ai su enfin que, depuis, les deux voyageurs qui s'étaient fait inscrire sur le livre d'hôtel sous le nom de M. et Mistress Gardiner, venant de Calcutta, par Marseille, n'avaient point reparu. Le garçon de l'hôtel a reconnu le cadavre de l'Anglais assassiné et la folle. Vous voyez, monsieur le commissaire, que c'était bien simple,

— Vous êtes modeste, Firmin, dit M. de Vieuval en souriant.

— Monsieur le commissaire est trop bon, répondit l'agent.

— Mais avez-vous aussi retrouvé un indice quelconque qui puisse vous mettre même vaguement sur les traces des deux assassins?

— Monsieur le commissaire, j'ai retrouvé un chiffonnier qui à peu près à l'heure indiquée, a vu deux hommes répondant au signalement des deux Anglais, monter dans une voiture, rue du Quatre-Septembre.

— Mais avait-il remarqué le numéro de cette voiture?

— Hélas non, et pour une bonne raison, c'était une voiture de grande remise.

A ce moment l'huissier s'approcha.

— Vous pouvez entrer, monsieur le commissaire, dit-il, M. le juge vient d'arriver et il vous attend.

M. de Vieuval s'empressa d'entrer dans le cabinet de M. Barbot qui, assis déjà devant son bureau, compulsait les notes que l'agent Firmin avait remises à l'huissier.

— Bonjour, monsieur le commissaire, dit le juge sans lever les yeux, veuillez vous asseoir.

M. de Vieuval obéit.

— Monsieur le juge, dit-il en tirant de sa poche un paquet de papiers assez volumineux, j'ai enfin terminé ma première enquête et voici mon rapport.

— Fort bien; avez-vous quelques renseignements nouveaux sur l'identité de la victime?

— Nous avons retrouvé le cocher qui a conduit l'Anglais et sa femme, de la gare de Lyon à l'hôtel de Rome.

— J'ai déjà appris cela, mais le cocher ne sait pas grand'chose. J'attends de l'ambassade d'Angleterre des renseignements plus importants, que j'ai fait demander avant-hier et qu'on a promis de me donner rapidement,

ment, car l'ambassade a télégraphié immédiatement à Londres.

— Nous avons fait une découverte importante, dit M. de Vieuval en tirant de sa poche un petit sac de femme. En retournant hier à l'hôtel, j'ai trouvé derrière un fauteuil ce petit sac qui a l'air d'être bourré de papiers. Il est fermé à clef. Je vous l'apporte absolument intact.

A ce moment, l'huissier entra et donna à M. Barbot une grande enveloppe fermée par trois larges cachets.

— Ah! voici la réponse de l'ambassade anglaise, dit le juge d'instruction en brisant les cachets. Les Anglais vont vite quand il s'agit d'un de leurs compatriotes.

Puis il lut à haute voix :

« Monsieur le juge d'instruction,

« Nous avons reçu ce matin une réponse de Londres, William Gardiner est un négociant de Calcutta très connu dans la Cité. Parti il y a quinze ans pour les Indes, il a fait une très grosse fortune dans une factorerie. Il jouit parmi les commerçants et les banquiers de la meilleure réputation. Il avait signalé son arrivée à Paris (où il ne devait d'ailleurs rester que quelques jours) par une dépêche datée de Marseille et adressée à sa mère qui habite Londres avec son frère James Gardiner.

« James Gardiner était parti pour les Indes en même temps que William. Ils fondèrent ensemble la factorerie, mais des dissentiments s'élevèrent entre les deux frères et James revint en Angleterre avec une assez grosse somme d'argent qu'il a perdue ensuite dans une maison de banque.

« Depuis plusieurs années il ne vivait que de la pension que William faisait à sa mère. James Gardiner passe pour être un catholique fervent et mène une existence calme et retirée. On n'a sur lui que de bons renseignements.

« Aussitôt la dépêche reçue, un employé de police s'est rendu auprès de lui. On l'a trouvé en proie à une grave maladie. Depuis vingt jours il souffre d'une fièvre cérébrale des plus dangereuses et les médecins l'ont même condamné. Mme Gardiner, qui le veille, a failli devenir folle de douleur en apprenant la nouvelle de l'assassinat de son fils aîné.

« Le bureau de Scotland Yar a aussitôt fait commencer une enquête. On se perd en conjectures sur les mobiles des meurtriers. Le correspondant à Londres de William Gardiner sait qu'il n'avait sur lui que quelques billets de mille francs et des lettres de crédit dont les assassins ne pourront se servir. Il avait pris soin d'envoyer à l'avance en Angleterre des bijoux d'une grande valeur. Il avait même avant son départ écrit qu'il n'aimait pas voyager avec des valeurs importantes. Enfin, personne, sauf sa mère, n'avait été prévenu de son arrivée.

« La jeune femme qui l'accompagnait, et qui a failli, elle aussi, être victime de ce crime affreux, est une jeune Indienne qui vivait avec lui depuis quelques années et qu'il emmenait avec l'intention formelle de la présenter à sa mère et de l'épouser. On ne lui connaît pas d'enfants.

« Il paraît qu'il y a quelques mois, William Gardiner avait été pris de la nostalgie du pays natal. Il a vendu sa factorerie et réalisé toute sa fortune qui est entre les les mains de la maison Rothschild de Londres et qui s'élève à plus de cinq millions.

« Deux détectives ont reçu l'ordre de partir immédiatement pour Paris; ils arriveront ce soir et se mettront à votre disposition. A partir d'aujourd'hui, vous pourrez communiquer directement avec la police de Londres qui va se mettre en campagne de son côté.

« La nouvelle du crime est connue depuis hier soir

dans la cité; dès qu'on a appris le nom de la victime, l'émotion a été grande, et on espère que les assassins ne tarderont pas à être découverts.

« La famille de sir Gardiner vous prie de faire immédiatement transporter à Londres le cercueil où il a été enfermé hier. »

Il faut avouer, dit alors le juge d'instruction reposant la lettre sur son bureau, il faut avouer que, si l'ambassade anglaise a mis de l'empressement à me répondre, les renseignements qu'elle me donne ne sont pas de nature à éclaircir beaucoup ce drame singulier.

— Si le vol n'a pas été le mobile du crime, dit M. de Vieuval, cette affaire doit cacher quelque terrible histoire d'amour.

— J'ai fait déjà prendre des renseignements à la Compagnie des messageries maritimes à Marseille et au chemin de fer de Lyon. Le chef de la sûreté a marché avec la plus grande célérité et les notes que je lisais tout à l'heure contiennent toutes les indications qu'il a pu recueillir ou qu'on a télégraphiées de Marseille.

Sir Gardiner est revenu de Calcutta à bord du paquebot l'*Amazone*, des messageries maritimes; il n'a lié connaissance avec personne restant toujours auprès de la jeune femme qui l'accompagnait et qui souffrait beaucoup du mal de mer.

Il s'est arrêté un jour seulement à Marseille et est reparti pour Paris sans être même suivi d'aucun passager de l'*Amazone*. Sa mère seule avait été avertie de son arrivée, d'après les renseignements qu'on nous adresse de Londres; ce ne doit pourtant pas être elle qui l'a fait assassiner?

Enfin, dans les malles trouvées à l'hôtel on n'a pu découvrir aucun papier. Sir Gardiner devait avoir dans son portefeuille des pièces importantes que les assassins ont dû lui voler.

— Eh bien! et la folle?

— Hélas! plusieurs médecins l'ont examinée déjà. J'ai essayé moi-même de l'interroger avec un interprète anglais. On n'a pu tirer d'elle que des mots sans suite. Il paraît que sa folie est du caractère le plus grave; que sa raison avait déjà été ébranlée dans son enfance par une très vive émotion, et que le drame de l'autre jour l'a définitivement rendue folle, presque sans espoir de guérison.

Le docteur Charcot veut encore tenter sur elle des expériences; et on l'a transférée ce matin dans son service à la Salpêtrière.

M. Charcot est le seul médecin qui prétende qu'elle n'est pas inguérissable.

— Monsieur le juge, dit alors le commissaire de police, je crois que vous feriez bien d'examiner ce que peut contenir le sac que j'ai découvert hier à l'hôtel de Rome.

— Voyons, fit M. Barbot; et il prit le sac que lui tendait M. de Vieuval.

Une simple pesée avec des ciseaux suffit au juge d'instruction pour faire sauter la serrure.

Le sac contenait deux grandes enveloppes cachetées mais sans aucune suscription.

Le juge d'instruction, sans hésiter, les décacheta. La première contenait un double de l'acte de vente de la factorerie de Calcutta et une copie de compte, aux noms de différents banquiers français ou anglais. Dans la seconde, il y avait un acte très long écrit en anglais.

M. Barbot, qui ne connaissait qu'imparfaitement l'anglais, fit appeler aussitôt un des interprètes attachés au Palais de justice, et celui-ci traduisit immédiatement ce document.

C'était un testament écrit tout entier de la main de

sir Gardiner. L'Anglais y exposait longuement ses dernières volontés. Après avoir raconté comment il était parvenu à faire sa fortune aux Indes, il déclarait que, ne voulant en aucune façon manquer au respect qu'il avait pour sa mère, il l'instituait sa légataire universelle s'il venait à mourir avant d'avoir épousé sa maîtresse.

Puis il faisait le récit de ses amours avec miss *Lakmi*, fille d'un radjah dépossédé qu'il avait recueillie chez lui presque mourant de faim, à qui il avait fait donner une éducation tout européenne et que, disait il, il considérait absolument comme sa femme.

Il ajoutait que si le malheur voulait qu'il mourût avant qu'il ait pu épouser celle qui était déjà la compagne de sa vie, il lui assurait cent mille francs de rente viagère.

Enfin, la dernière partie du testament était consacrée à un point très important qui attira toute l'attention du juge d'instruction et du commissaire de police.

Sir Gardiner déclarait que, dans sa jeunesse, il avait eu à Londres des relations avec une jeune institutrice française, nommée Marie Duval, et qu'un beau jour se voyant ruiné, il avait dû l'abandonner pour aller aux Indes. Depuis il avait appris que la malheureuse femme était enceinte au moment de son départ et, quelques mois après, était accouchée d'une fille.

Dès que la nouvelle lui était parvenue aux Indes, il avait écrit en Angleterre et fait faire démarches sur démarches pour rechercher Marie Duval et son enfant. On n'avait rien trouvé. Un mois après la naissance de sa fille, Marie Duval, réduite à la misère la plus atroce, voyant son mobilier vendu par son propriétaire, avait quitté brusquement Londres sans dire où

elle allait, et depuis ce moment, on avait absolument perdu ses traces.

« J'ai depuis de longues années, disait Gardiner, un éternel remords d'avoir ainsi abandonné cette infortunée et son enfant qui était aussi le mien. Dès que je serai arrivé à Londres, je mettrai tout en œuvre pour retrouver Marie Duval et sa fille. Je ne me marierai même qu'après avoir retrouvé et reconnu mon enfant.

« Si je meurs avant d'avoir pu accomplir ce devoir, je veux que mes héritiers fassent tout leur possible pour arriver à donner à celle qui est la chair de ma chair, le sang de mon sang, la fortune et le nom qui lui appartiennent. »

— Eh bien, cela se complique, fit M. Barbot.

A ce moment, l'huissier vint annoncer le chef de la sûreté M. Massin.

Tout le monde connaît cette physionomie si parisienne ; ce petit homme blond, chauve et dont les yeux de fouine se cachent sous d'épaisses lunettes.

— Monsieur le juge d'instruction, je viens de recevoir une visite importante. M. Martial, qui, depuis de longues années, est chargé de tous les achats pour la *Ville de Calcuttà*, la fameuse maison de châles, s'est présenté ce matin à mon bureau et m'a donné des renseignements sur M. Gardiner, qu'il a connu aux Indes. Je l'ai prié de venir jusqu'ici, et il attend dans le couloir. — Voulez-vous l'entendre ?

— Mais volontiers, qu'il entre !

Quelques secondes après, M. Massin introduisit dans le cabinet du juge d'instruction M. Martial.

Celui-ci, sur l'invitation de M. Barbot, prit une chaise et raconta qu'à tous ses voyages dans l'Inde il ne manquait jamais de rendre visite à sir Gardiner.

— J'avais avec lui, dit-il, les meilleures relations et je dois déclarer que parmi les commerçants anglais

de la colonie, nul n'avait une meilleure réputation. Il était établi à Calcutta depuis dix-neuf ans.

— Les renseignements de l'ambassade anglaise disent depuis quinze, fit M. Barbot.

— C'est une erreur. Je me rappelle fort bien ce que m'a dit M. Gardiner à ce sujet ; il y a dix-neuf ans qu'il a quitté l'Angleterre.

Sir Gardiner, continua M. Martial, était un homme d'une loyauté parfaite et qui n'a dû sa fortune qu'à son énergie et à son travail. Un soir, il trouva dans une rue de Calcutta, une toute jeune fille, évanouie contre une borne. Sa beauté le frappa ; il la fit porter chez lui. La malheureuse mourait littéralement de faim. Gardiner la soigna, la recueillit. C'était la fille d'un radjah fusillé par les Anglais dans une des dernières révoltes indiennes.

Sauvée par un vieux serviteur, elle avait vécu dans un village pendant quelques années; puis, un soir, le pauvre Indien était mort et la jeune fille sans ressources, sans abri, s'en était allée vers Calcutta espérant y trouver un asile chez un ancien ami de son père, devenu un des plus fervents soutiens des Anglais.

Elle avait en vain frappé à cette porte et, torturée par la faim, désespérant de vivre, elle s'était laissée tomber au coin d'une borne.

Sir Gardiner s'attacha à cette enfant que le hasard avait jetée sur son chemin ; il fit donner à Lakmi (c'est ainsi que s'appelait la jeune fille) une éducation tout européenne.

Puis, quand il vit l'enfant devenir une superbe créature, réalisant la beauté splendide du type indien le plus pur, il en devint amoureux fou.

De son côté, la jeune fille s'était attachée profondément à son bienfaiteur.

Elle comprit son amour et le partagea.

Vivant très retiré, habitant en dehors de la ville, et n'ayant aucun souci des préjugés du monde, Gardiner installa Lakmi chez lui comme si elle était sa femme. Pourquoi ne l'épousa-t-il pas à ce moment ? Je ne sais; cependant je crois me souvenir qu'à mon dernier voyage il m'a dit qu'il voulait, avant de se marier, accomplir un devoir auquel il avait manqué jadis.

C'est il y a six ans, je crois, que Lakmi, la belle Indienne entra à la factorerie. James Gardiner était encore l'associé de son frère, avec lequel il avait eu déjà à plusieurs reprises de graves discussions d'intérêt.

Mais deux ans après l'entrée de la jeune fille dans la maison une scène terrible éclata entre les deux frères. Jamais William n'a raconté ce qui s'est passé ce jour-là entre lui et James. Cette scène n'eut que Lakmi pour témoin ; elle non plus, n'a jamais laissé échapper un mot sur la cause de la rupture des deux frères.

Un domestique m'a seulement conté qu'on avait vu ce jour-là William menaçant James de son revolver, et que le soir même ce dernier quittait la factoterie pour n'y plus rentrer.

Quelques jours après, les deux Gardiner réglaient leurs affaires d'intérêt chez un notaire de Calcutta, et James repartait pour l'Angleterre.

— Je vous remercie, monsieur, des renseignements que vous nous donnez, fit M. Barbot quand M. Martial eut terminé, et si vous le permettez, je vais vous poser une question. Puisque vous étiez fort lié avec William Gardiner, pourriez-vous nous dire si vous lui connaissiez quelque ennemi, si vous soupçonneriez quelqu'un d'avoir commis le crime horrible dont nous recherchons les auteurs ?

— Ma foi, monsieur le juge d'instruction, je ne puis

soupçonner personne. William Gardiner n'avait véritablement aucun ennemi.

— Mais, dit M. de Vieuval, est-ce qu'il n'y aurait pas là-dessous quelque terrible histoire de jalousie ?

Est-ce que Lakmi n'aurait pas été aimée de quelque jeune homme ? Dans ce pays-là les passions sont chaudes, et les vengeances terribles !

— Cela me semble bien improbable ; elle vivait dans la factorerie, volontairement recluse comme dans un sérail. Enfin elle adorait William. Malgré la disproportion d'âge qui les séparait, elle avait pour son amant, un culte véritable.

— Encore une fois, merci, monsieur, dit le juge d'instruction, et si vous le permettez nous aurons sans doute encore recours à votre obligeance.

M. Martial sortit en saluant ; le commissaire de police, le juge, et le chef de la sûreté restèrent seuls.

— Eh bien ! que pensez-vous de tout cela, messieurs, dit M. Barbot.

— Je suis très perplexe, répondit le chef de la sûreté à qui M. de Vieuval venait de raconter en deux mots la découverte du sac faite à l'hôtel de Rome et les dispositions du testament de sir Gardiner.

La rapidité avec laquelle le viol et l'assassinat ont été commis, le lieu choisi, tout prouve que les meurtriers connaissent bien Paris et surtout la Taverne Américaine ; d'un autre côté, ces singuliers bâillons dont ils se sont servis, la constatation évidente qu'ils sont anglais, l'intimité dans laquelle ils semblaient être avec la victime, tout cela prouve également que les assassins ont sans doute habité l'Inde et qu'ils ont été prévenus, par un complice de Calcutta, du départ de Gardiner. Ils ont sans doute épié son arrivée à Paris et l'ont attiré, lui et la jeune indienne, dans cet étrange guet-apens.

Enfin le viol dont a été victime celle qu'on nous dit s'appeler Lakmi, complique singulièrement l'affaire et ouvre un champ vaste à toutes les hypothèses.

Malgré toutes les recherches, il a été impossible de savoir ce qu'a fait Gardiner de huit heures du soir à deux heures du matin.

On continue l'enquête, mais étant données l'habileté et l'audace des coquins qui ont fait le coup, j'ai bien peur que ce point-là reste obscur.

— Avez-vous, dit M. Barbot, fait également une enquête sur les individus qui ont l'habitude de fréquenter la Taverne Américaine? Vous avez maintenant sous vos ordres le service des mœurs, et vous devez bien connaître tout ce monde interlope.

— De ce côté, mes agents ne sont pas restés inactifs — vous savez que parmi ces gens-là, nous avons un certain nombre d'indicateurs, hommes ou femmes, qui, ayant eu maille à partir avec nous, sont absolument dans notre main. Les deux meilleurs sont une fille nommée Léda et son... mari (car elle est mariée), un parfait gredin nommé Baltid ; un instant j'ai même pensé que ledit Baltid pourrait bien ne pas être étranger à l'affaire, mais j'ai su par un de mes agents qu'il avait passé presque toute la nuit dans un tripot de l'avenue de l'Opéra. A quatre heures du matin, il l'a vu encore ronflant dans un coin — sur une banquette, où il s'était installé à minuit après un décavage complet.

En entendant prononcer le nom de Léda, M. de Vieuval eut un froncement imperceptible des sourcils.

Le chef de la sûreté continua :

— J'ai convoqué Léda pour ce matin à mon bureau, et j'ai donné l'ordre, si elle venait en mon absence, de l'envoyer ici — mais ne seriez-vous pas d'avis, monsieur le juge, que nous fassions rechercher immédiatement cette femme Duval et sa fille, qui est en somme

l'héritière de sir Gardiner? Il y a là un nouvel incident tout aussi mystérieux que les autres, qui pourrait bien nous mettre sur la voie de la vérité...

Comme M. Barbot approuvait cette proposition, l'agent Firmin entra, toujours obséquieux, l'échine courbée, il annonça à son chef que la fille Léda venait d'arriver.

— Qu'on la fasse entrer, fit le juge d'instruction.

Firmin s'inclina, partit, et presque aussitôt ramena Léda.

Pour la circonstance, elle avait pris ce que les femmes de cette catégorie appellent une *tenue de femme honnête.* Elle portait un petit chapeau fermé très simple, recouvert d'une épaisse voilette, et sous sa fourrure entr'ouverte on voyait une robe de soie noire d'une parfaite sévérité. Néanmoins, il s'exhalait de toute sa personne ce léger parfum de la femme galante, ce je ne sais quoi provocant qui fait qu'un Parisien expérimenté reconnaît aussitôt ce que nos pères appelaient une *cocotte*, et ce que l'argot du jour appelle une *belle-petite.*

M. Barbot, d'un geste, indiqua un fauteuil à Léda.

— Mademoiselle, dit-il avec une politesse un peu hautaine, M. le chef de la sûreté m'affirmait tout à l'heure que nous pourrions compter sur vous pour tous les renseignements dont nous pourrions avoir besoin.

— Oui, fit en souriant M. Massin, Mlle Léda a de bonnes raisons pour cela!

Sans paraître avoir entendu, Léda dit tout bas et avec un accent de crainte et d'humilité :

— Monsieur, je suis toute à votre service.

— Parmi les gens que vous connaissez, ne s'est-il rien passé d'extraordinaire? Parmi tous les habitués de la Taverne Américaine, n'en est-il aucun dont l'allure vous ait paru louche depuis quelque temps? Vous avez

déjà dit à M. le commissaire de police que vous n'aviez reconnu aucun des deux assassins, mais n'auraient-ils pas des complices parmi tout... ce monde que vous fréquentez ? Parmi les autres... femmes qui, comme vous, soupent chaque nuit, n'y en aurait-il pas une de mêlée à ce crime ?

— Je ne sais pas, monsieur, dit Léda avec le plus grand sang-froid. Néanmoins, je vais observer attentivement et, dans deux jours, je pourrai vous dire si je me suis aperçue de quelque chose.

— Envoyez-moi Baltid, s'écria M. Massin.

Léda fit un signe d'acquiescement et, comprenant qu'elle en était quitte pour ce jour-là, elle demanda la permission de se retirer et sortit.

— Allons, messieurs, dit le juge d'instruction quand elle fut partie, je crois que nous n'avons plus rien à faire aujourd'hui. Je vous donne rendez-vous demain à la même heure.

— Ah ! dit le chef de la sûreté. j'oubliais de vous parler d'une visite que j'ai reçue. M. Durcourt, le jeune médecin qui assistait à la découverte du crime, est venu me voir et m'a demandé l'autorisation de visiter la jeune Indienne à la Salpêtrière. Cette affaire l'intéresse, le passionne ; je lui ai donné un mot pour le directeur de l'hôpital, et, du reste, il connaît le docteur Charcot.

— Vous avez bien fait, répondit M. Barbot en se levant.

M. de Vieuval quitta le premier le cabinet du juge d'instruction, le chef de la sûreté ayant encore quelques mots à dire à M. Barbot au sujet d'une autre affaire.

A peine fut-il dans le couloir, qu'il s'élança et descendit l'escalier presque en courant.

Léda, en revanche, ne s'était pas pressée de s'en aller. Pendant tout le temps qu'elle était restée dans le cabinet du juge d'instruction, elle n'avait pas regardé

le vieux commissaire de police, mais, du coin de l'œil, elle avait suivi néanmoins tous ses mouvements et s'était parfaitement rendu compte de son trouble. Elle avait senti qu'elle tenait toujours le vieux galantin sous sa puissance, et elle était certaine qu'il la rejoindrait avant qu'elle fût sortie du Palais de justice.

Comme elle allait entrer dans la cour, elle entendit derrière elle un pas pressé. Elle ralentit encore le sien et, presque au même instant, M. de Vieuval fut à ses côtés.

— Léda, dit-il très bas, d'une voix presque étranglée! Il faut que je vous voie, je vous en supplie.

— Je rentre chez moi, dit-elle simplement : je vous attendrai. Puis elle passa rapidement devant lui, traversa la cour et monta dans le fiacre qui l'attendait.

Le visage de M. de Vieuval rayonnait. Il respirait bruyamment. Aussitôt il s'élança derrière Léda avec une vivacité de jeune homme, et sauta dans la première voiture qu'il rencontra avec une agilité dont il ne se serait vraiment pas cru capable.

Comment ce vieillard qui passait pour avoir eu dans sa jeunesse tant de succès auprès des femmes, en était-il arrivé à chercher ses amours dans la boue, à aimer follement une fille qu'il savait être un objet de commerce à la disposition du plus offrant?

Il aurait été incapable de le dire lui-même, car il était en ce moment absolument inconscient de ses actions.

Tout ce qu'il savait, c'est que la nuit où il avait vu Léda pour la première fois, il avait cru tout d'abord à un caprice passager, mais le lendemain, une force plus puissante que sa volonté l'avait amené chez cette femme, et quand il était sorti de cet appartement de la rue Mosnier, il lui avait semblé qu'il avait un grand vide dans le cerveau.

Tout ce qu'il savait, c'est que cette créature avait fouaillé sa chair de désirs insensés, c'est que la résistance inattendue qu'il avait trouvée chez elle avait troublé sa raison.

C'est qu'en ce moment à la pensée qu'il allait se trouver près d'elle dans son boudoir, qu'il allait se griser de son parfum, qu'il allait enfin serrer dans ses bras cette taille onduleuse comme un roseau, ses tempes battaient, tout son sang affluait à sa tête.

Au souvenir des petits frisons, que Léda avait sur la nuque, il lui passait par tout le corps — comme des secousses nerveuses.

Le malheureux en était arrivé à cette intensité de la passion qui mène à la folie, et dont le dernier accès est terrible chez un vieillard.

Léda en rentrant trouva dans l'antichambre Baltid qui l'attendait anxieux.

— Eh bien ? fit-il en refermant la porte.

— Tout va bien, dit-elle encore un peu suffoquée par la précipitation avec laquelle elle avait monté l'escalier ; mais je t'expliquerai tout cela plus tard. Vite, cache-toi, le vieux monte derrière moi, sa voiture est arrivée presque en même temps que la mienne.

En effet, à l'instant même un coup de sonnette retentit.

Baltid disparut, et Léda passa dans son boudoir en disant à la bonne qui allait ouvrir la porte :

— Faites entrer ici, immédiatement.

La bonne introduisit M. de Vieuval dans le cabinet de toilette.

— Dès que la porte fut refermée et que la bonne eut disparu, le vieux commissaire de police s'élança vers Léda, et lui prenant les deux mains :

— Oh ! merci ! merci ! fit-il avec passion. J'avais besoin de vous voir !

Et saisissant brutalement la jeune femme, il se mit comme la première fois à couvrir son cou, ses cheveux de baisers fous.

— Voulez-vous bien finir, fit Léda, en se dégageant doucement, je n'ai pas même eu le temps de retirer mon chapeau ! Allez vous asseoir dans un coin pendant que je vais me mettre à mon aise ! vilain !

M. de Vieuval se faisant violence, obéit comme un chien, et alla s'asseoir sur la chaise longue.

Aussitôt Léda commença à se déshabiller en coquette savante qu'elle était. Elle eut des petits mouvements de pudeur enfantine en dégrafant son corsage, mais ces petits mouvements avaient pour résultat de découvrir sa belle chair blanche, aux reflets moirés; enfin elle parut si troublée en dégrafant son corset, elle procéda si maladroitement à cette opération si simple que ses deux seins dont la fermeté était célèbre à la Taverne Américaine, ses deux beaux seins jaillirent hors de la chemise , semblant menacer le vieux galantin de leur pointes rosées.

M. de Vieuval sauta sur Léda, en poussant une sorte de rugissement.

Elle se laissa tomber tout alanguie dans les bras du vieillard et lui abandonna ses lèvres.

Le malheureux commissaire en était arrivée au *summum* de la passion ; en fille d'expérience, Léda le laissa s'enivrer de ses lèvres, l'embrassant même par instant comme malgré elle, sans lui permettre toutefois d'aller plus loin, et bientôt le vieillard brisé par l'intensité même du désir tomba sans force sur la chaise longue.

Léda profita de ce moment de répit, elle courut à une armoire, prit un peignoir de satin bleu, et s'en enveloppa avec un mouvement de chatte frileuse — puis elle revint vers M. de Vieuval.

— Veux-tu être assez gentil pour me défaire mes bot-

tines ? lui dit-elle en souriant et en le tutoyant pour la première fois.

Puis s'asseyant sur la chaise longue, pendant que le commissaire de police se mettait à genoux devant elle, l'adroite créature lui tendit ses petits pieds l'un après l'autre. M. de Vieuval, maladroitement, s'y reprenant deux fois à chaque bouton, troublé par les éclaircies de chair que le peignoir lui laissait entrevoir en se déplaçant à chaque mouvement de Léda, parvint enfin à défaire les bottines.

— Causons, maintenant, fit alors Léda en passant ses pieds dans des babouches. Je suis curieuse comme toutes les femmes ; il faut que tu me dises où en est cette fameuse affaire, pour laquelle on m'a fait lever à dix heures du matin.

Câlinement elle passa ses deux bras au cou du vieillard.

M. de Vieuval oubliant absolument le secret professionnel, et s'interrompant par moment pour embrasser Léda, conta à cette fille tout ce qu'il savait, lui donnant les détails les plus circonstanciés sur le testament de sir Gardiner.

Quand le commissaire de police eut fini, Léda parut regarder la pendule comme par hasard.

— Deux heures ! fit-elle, et je n'ai pris qu'un bouillon. Vite, sauve-toi, mon chéri, il faut que je déjeûne à la hâte, car j'attends des visites !

— Mais quand seras-tu à moi ? fit le commissaire de police, presque désespéré. Tout à fait à moi !

— Il ne faut pas tout avoir le même jour, répondit Léda en souriant. Cela donne plus de saveur au plaisir.

Puis elle ajouta à l'oreille du vieillard :

— Viens demain, à minuit, apporte quelques frian-

dises, nous souperons ici comme deux amoureux, et puis... tu resteras.

M. de Vieuval se leva, et tirant un billet de cent francs de son portefeuille, il le tendit à Léda, en lui disant :

— Je veux que tu t'achètes un bibelot quelconque avec cela.

Le visage de Léda devint triste ; on aurait dit qu'une larme allait jaillir de ses paupières.

— Oh ! c'est mal ! s'écria-t-elle ; non, c'est bien mal !

Puis, s'élançant au cou du commissaire de police, elle lui dit à l'oreille, tout bas.

— Tu ne m'as donc pas comprise, méchant. Je n'aime pas les petits jeunes gens, moi. Et de toi je ne veux rien, absolument rien, entends-tu ?

M. de Vieuval sortit complètement grisé et à peine était-il dans la rue qu'il rêvait déjà au bonheur qui lui était réservé pour le lendemain.

Pendant qu'il regagnait son bureau, l'esprit plein d'amoureuses chimères, Baltid, qui était sorti de la chambre, où il avait tout entendu, comme la première fois, s'était mis à causer avec sa femme.

— Cela devient grave, dit-il ; cette héritière inattendue ne fait pas nos affaires. Il faut que j'écrive à Londres.

Ah ! si je pouvais la retrouver, moi, la fille de Gardiner, en voilà une qui serait bien sûre de ne jamais hériter, ou qui me ferait au moins une grosse part dans son héritage.

VI

LAKMI

Ce n'était point un coquin vulgaire que Baltid ; il avait même de superbes états de service dans cette armée du crime qui est comme la plaie de Paris. Son dossier, à cet égard, était édifiant.

Néanmoins, la police se servait de lui, c'était même un des meilleurs auxiliaires du service de sûreté, — mainte et mainte fois, il avait apporté de précieux renseignements à M. Massin, qui le considérait comme un des rouages les plus utiles de la police parisienne. Car la routine est telle, dans l'administration française, que depuis Vidocq, les théories policières se sont fort peu modifiées. — On n'oserait plus mettre à la tête du service de sûreté un forçat échappé du bagne, voilà tout. Mais la police accepte comme auxiliaires tous les bandits grouillant dans les bas-fonds de la capitale — qui veulent bien ajouter à toutes les autres infamies qu'ils ont sur la conscience cette infamie nouvelle : être dénonciateurs, être mouchards, trahir leurs compagnons, ceux-là mêmes à qui ils sont liés par la plus terrible solidarité, la solidarité du crime.

Dans l'espèce, Baltid était passé maître, et quoiqu'on connût parfaitement ses relations avec la police, il n'était point mal coté, parmi ses pareils.

On savait qu'il ne dénonçait jamais les gens qu'à

bon escient, et qu'il était assez habile, au contraire, pour sauver à propos un ami.

On contait même avec complaisance les bons tours qu'il avait joués à la police, laquelle n'y avait vu que du feu. On disait qu'une fois, par exemple, ayant affaire à des complices peu scrupuleux qui ne lui avaient pas donné sa part d'un coup qu'il avait indiqué, il avait été le dénonciateur du vol qu'il avait inspiré. De cette façon, ne pouvant avoir sa part du gâteau, il avait eu tout au moins sa prime de dénonciateur — prime que la sûreté ne marchande pas aux indicateurs; car c'est le nom que porte cette sorte d'agents secrets, que la police n'ose même pas avouer.

Ce sont là des choses qui semblent extraordinaires, et pourtant qui sont vraies. Il y a trois ans, elles ont été prouvées lors du fameux procès, dit de la *Préfecture de police.*

Donc Baltid, dès que sa femme lui eut fait part de l'ordre de M. Massin, n'hésita pas une seconde à se rendre au bureau du chef de la sûreté.

Il fut obséquieux, habile, il énuméra des noms, se mit tout à fait au service de M. Massin, et partit après avoir reçu l'autorisation de *présenter bientôt une note de frais*, pourvu qu'il apportât en même temps des renseignements.

Puis il rentra chez Léda, tranquille pour l'avenir, et songeant à mettre à exécution les instructions qu'il avait reçues de Londres en réponse à sa dépêche.

Le soir, il vit Auguste, à la sortie de l'Élysée-Montmartre — et lui dit simplement ceci :

— Mon vieux, ce n'est pas fini ; l'Indienne a eu la vie trop dure ; si la raison lui revient nous sommes f..tus. — L'ordre est de la supprimer ou l'affaire est manquée.

Le lendemain, à la suite de cette conversation avec son complice, conversation dans laquelle, toujours prudent, il avait négligé de parler du testament de sir Gardiner, Baltid se rendit dans la petite chambre d'une maison de la rue de Provence qu'il avait depuis longtemps louée sous un faux nom.

C'est là qu'il avait installé ce qu'il appelait son matériel — car Baltid avait tout comme le fameux Lecoq une habileté extraordinaire pour se costumer, et se grimer. On a déjà vu que lors du crime de la *Taverne Américaine*, il avait su se rendre absolument méconnaissable. Ajoutons qu'il parlait très bien l'anglais et l'allemand.

La maison de la rue de Provence avait été choisie par lui avec une très grande adresse. C'était une de ces vieilles masures à deux étages, comme on en trouve encore quelques-unes au centre même de Paris, derniers vestiges des bouges et des cloaques qui existaient jadis là où l'on voit aujourd'hui des voies spacieuses et de splendides maisons de pierre de taille.

Comme la plupart des vieilles bicoques de ce genre, la maison en question n'avait point de concierge, et les deux étages étaient occupés par deux filles publiques, dont les fenêtres bien reconnaissables étalaient les rideaux roses et blancs, qui sont comme les enseignes de la prostitution de la rue. (Dans leur argot, les agents des mœurs appellent « chapelles » ces sortes de fenêtres.)

Au deuxième étage, à côté de l'appartement d'une des filles, se trouvait un méchant cabinet qui presque jamais ne trouvait de locataires, et que l'épicière d'à côté, chargée des intérêts du propriétaire, avait été fort heureuse de louer à Baltid pour quatre-vingts francs par an.

Baltid s'était fait passer pour un cocher en condi-

tion dans une maison bourgeoise ; il avait loué au nom de Jean Durand, avait apporté quelques meubles, plusieurs malles, avait payé d'avance et s'était sans aucune difficulté fait donner une clef de la porte.

Il avait eu un double but en choisissant cette maison. D'abord elle n'avait point de concierge, ensuite les allées et venues des clients des deux filles lui permettaient d'entrer et de sortir sous ses divers déguisements sans jamais être remarqué ; enfin la fille dont l'appartement était contigu à sa chambre était absolu- à sa dévotion. Il connaissait même sur elle quelque terrible secret, car la malheureuse créature était véritablement son esclave.

Arrivé rue de Provence, Baltid s'enferma soigneusement dans sa chambre, et vingt minutes après, il descendait absolument transfiguré.

De gros favoris poivre et sel encadraient sa figure, une perruque grise achevait de rendre son visage méconnaissable. Serré dans une redingote très sévère et très correcte, il avait, à s'y méprendre, l'air d'un étranger, d'un Allemand surtout.

Il héla au passage le premier fiacre qu'il trouva, et dit au cocher :

— A la Salpêtrière !

Tous les journaux avaient annoncé que, ce jour-là, le président de la République devait visiter la Salpêtrière. Dès une heure, un assez grand nombre de curieux stationnaient sur le boulevard de l'Hôpital, maintenus par de nombreux agents, que commandaient deux officiers de paix. A la porte même de l'hôpital, on voyait le chef de la police municipale, causant avec quelques journalistes et quelques médecins.

Baltid descendit de sa voiture et dit au cocher de

l'attendre, puis, fendant la foule, il marcha droit au chef de la police municipale — qu'il salua.

— Voici ma carte, monsieur, dit-il avec un fort accent allemand, je viens vous prier de m'autoriser à accompagner le président de la République dans sa visite comme mes confrères de la presse française.

Le chef de la police municipale lut tout haut la carte qui venait de lui être présentée.

FRITZ WAGNER

Correspondant de la « Gazette de Mayence ».

Baltid le matin même s'était fait faire des cartes à ce nom.

Le chef de la police municipale ne connaissait guère la *Gazette de Mayence*, et encore moins son correspondant ; cependant l'attitude de Baltid était à la fois si naturelle et si correcte, qu'il n'hésita pas à lui accorder l'autorisation demandée. D'autant plus qu'il n'aurait voulu à aucun prix qu'on dît dans la presse allemande qu'un haut fonctionnaire de la police parisienne avait manqué d'égards envers un journaliste étranger.

La police est en effet toujours et partout pleine d'égards envers les journalistes étrangers.

Le nouveau venu était absolument inconnu de tous les reporters qui étaient là ; — néanmoins Baltid sut si bien poser quelques questions, et raconter à deux ou trois d'entre eux qu'il était arrivé d'Allemagne la veille ; il avait une allure si digne, et si prévenante à la fois pour ceux qu'il appelait ses confrères ; il s'était mis si consciencieusement à prendre des notes sur son carnet, que personne n'eut le moindre soupçon sur l'identité du correspondant de la *Gazette de Mayence.*

Du reste, au bout de quelques minutes, le président de la République arriva; l'attention de tout le monde fut attirée par le cortège gouvernemental, et Baltid entra dans l'hôpital sans encombre côte à côte avec le ministre de l'intérieur.

La visite officielle fut ce que sont toutes les visites de ce genre. Le président parcourut les cours, les dortoirs des indigentes ; on le mena aux cuisines, on lui fit goûter la soupe et il la déclara excellente. Tout cela est obligatoire, et depuis Louis XIV jusqu'à M. Grévy, aucun chef d'État n'a manqué à ces formalités.

Enfin l'on passa dans le quartier des aliénés. Baltid savait que la jeune Indienne y avait été transportée depuis la veille. C'était M. Massin, le chef de la sûreté, qui lui-même lui avait donné complaisamment ce renseignement.

Le président de la République visita encore toutes les cours, tous les dortoirs ; enfin on le mena dans la section des agitées, dans la cour spéciale où les folles dangereuses ont chacune une sorte de cabanon où elles sont enfermées sous la perpétuelle surveillance des gardiennes qui ont mission de ne pas les laisser seules une minute, ni le jour, ni la nuit.

Comme s'y attendait Baltid, on conduisit aussitôt le président de la République droit au cabanon où se trouvait Lakmi.

— Monsieur le président, dit en s'arrêtant le directeur de l'hôpital, c'est ici qu'a été transportée la victime du crime dont tout Paris s'occupe depuis quelques jours.

Le docteur Charcot, qui veut étudier ce genre de folie et qui espère la guérir, a demandé lui-même qu'on la plaçât dans son service.

Sur un signe, deux infirmières firent sortir du cabanon la jeune Indienne. Lakmi était déjà presque com-

plètement guérie de sa blessure; elle était encore un peu faible, mais elle marchait cependant sans dificulté, s'appuyant à peine sur le bras des deux infirmières qui l'accompagnaient.

Elle était vêtue du costume de laine de l'hôpital, mais ses longs cheveux noirs dénoués lui tombaient sur le dos, et encadraient merveilleusement son beau visage, aux grands yeux mélancoliques.

La beauté étrange de la jeune femme fit une impression profonde sur tous ceux qui étaient là. Le président de la Républiqne s'avança et lui adressa la parole.

Lakmi semblait ne pas entendre — ses yeux semblaient regarder sans voir. — Par moment sa bouche s'entr'ouvrait, comme machinalement, et elle murmurait en anglais quelques mots sans suite.

Peu à peu Baltid s'était approché.

Tout d'un coup, les yeux de la jeune femme rencontrèrent ceux de l'assassin, et prirent aussitôt une fixité terrible ; tout son corps fut agité de secousses nerveuses ; enfin elle poussa un cri d'épouvante et s'évanouit.

Si cuirassé qu'il fût contre toute espèce d'émotion, le gredin se sentit frissonner et pâlir ; — néanmoins il fit bonne contenance, et se contenta de détourner un peu la tête.

Le directeur de la Salpêtrière expliqua au président que la crise que venait d'avoir la jeune Indienne était un des caractères distinctifs de sa folie, et la visite continua.

Enfin le président de la République quitta l'hôpital.

En sortant de la Salpêtrière, Baltid, toujours son carnet à la main, s'approcha d'un infirmier, et peu à peu lia conversation avec lui. — Il finit même par l'entraîner dans un café voisin, sous prétexte d'obtenir de lui des renseignements complémentaires sur l'organisation de l'hospice.

L'infirmier était très flatté d'être ainsi l'objet des attentions d'un journaliste étranger; il donna à Baltid toutes les indications qu'il pouvait désirer.

Au café, l'infirmier rencontra le cuisinier-chef de l'hospice. Le prétendu correspondant de la *Gazette de Mayence* voulut lui offrir aussi des consommations. Et le cuisinier, comme l'infirmier, lui donna les détails les plus minutieux sur la façon dont on nourrissait les malades. Baltid insista surtout pour savoir comment on leur portait leur nourriture.

Quand il quitta ces deux braves gens, notre gredin avait déjà arrêté dans sa tête tout un plan pour en finir avec l'Indienne qui restait comme une menace perpétuelle suspendue sur sa tête et celle de ses complices.

Déjà il s'était reproché maintes fois d'avoir laissé à un autre le soin de frapper Lakmi. Il s'était chargé de sir Gardiner, lui, et il n'avait point manqué son coup.

Aussi avait-il résolu, avant toutes choses, d'achever ce qui avait été commencé. Lakmi pouvait recouvrer la raison, et alors le danger devenait terrible. Les morts seuls ne parlent pas.

Un renseignement surtout avait frappé Baltid : il s'était frotté les mains quand le cuisinier lui avait dit qu'il manquait d'aide en ce moment.

Il rentra chez sa femme tout joyeux.

Deux jours après, Durcourt assistait à la visite du docteur Charcot, à la Salpêtrière, et suivait avec la plus vive attention les expériences du savant médecin.

Quand on en vint à Lakmi le docteur demanda à Durcourt quelques détails sur les premières paroles prononcées par la folle, quand elle avait repris connaissance dans le cabinet de la *Taverne Américaine*.

Le traitement qu'on faisait suivre à l'Indienne lui avait déjà procuré une sorte de soulagement, et M. Charcot s'expliquait difficilement la crise qu'elle

avait éprouvée, lors de la visite du président de la République.

La folie de Lakmi avait cette gravité particulière qu'elle se compliquait d'une nature absolument hystérique.

Néanmoins, le docteur ne désespérait pas, sinon de la guérir absolument, du moins d'arriver à ressusciter chez elle, au moins temporairement, la raison et le souvenir.

Durcourt s'approcha de la malade; Lakmi lui sourit; on aurait dit qu'elle se souvenait de l'avoir déjà vu.

Un des internes, qui accompagnait le docteur Charcot, parla anglais à l'Indienne; elle parut comprendre.

Quand il prononça le nom de William Gardiner, elle se mit à fondre en larmes; puis elle passa la main sur sa tête avec un geste de désespoir; on voyait qu'elle faisait des efforts surhumains pour se ressouvenir, et qu'elle n'y parvenait pas.

Mais c'était déjà un pas important de fait, c'était pour le docteur Charcot un indice précieux, d'autant plus que l'état général de la malade était bon; les secousses nerveuses qui l'agitaient devenaient moins fréquentes.

Durcourt, la visite terminée, resta longtemps à causer avec le professeur et lui demanda l'autorisation de revenir souvent assister à ses leçons de la Salpêtrière. Il lui avoua qu'il était vivement intéressé par la mystérieuse affaire où le hasard lui avait fait presque jouer un rôle.

Quand il quitta l'hospice, il trouva à la porte un individu assez mal mis qui causait avec le concierge.

Cet individu avait une barbe blonde qui lui couvrait une partie du visage.

Durcourt passa devant lui, leurs regards se rencon-

trèrent, et il sembla au jeune médecin qu'il avait déjà vu ces yeux-là.

Mais l'homme s'était brusquement retourné, Durcourt ne put fixer ses souvenirs et oublia bien vite cette rencontre.

Quand il fut parti, l'individu qui parlait au concierge de l'hôpital se dirigea vers les cuisines et demanda obséquieusement le chef.

Un grand gaillard, vêtu du costume traditionnel, se présenta.

— C'est moi, dit-il, que voulez-vous?

L'individu salua très bas.

— Je viens, dit-il, vous demander une place d'aide.

— Qui êtes-vous?

— Monsieur le chef, voici une lettre de recommandation qu'on m'a donnée pour vous.

La lettre était signée Fritz Wagner, correspondant de la *Gazette de Mayence.*

Rappelant au cuisinier comment il avait fait sa connaissance au café, lors de la visite du président de la République, le journaliste allemand lui recommandait vivement un pauvre diable qui, à la suite d'une maladie, avait dû quitter la place d'aide chez le comte de Woyhen.

La lettre contenait en outre deux billets de faveur pour un petit théâtre.

Le cuisinier fut excessivement flatté de cette attention.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à l'homme.

— François Marc.

— Vous avez des certificats?

— Plusieurs.

Et l'homme tira d'un portefeuille assez crasseux quel-

ques papiers qui semblaient jaunis et salis par un long séjour dans ledit portefeuille.

Le cuisinier y jeta à peine les yeux.

— C'est bien, dit-il, puisque vous êtes recommandé par mon *ami* M. Wagner, je vous accepte.

Aussitôt le nouvel aide s'installa, il avait à tout hasard apporté son petit baluchon avec lui. Il eut bien vite endossé l'uniforme de marmiton, et avec conscience il se mit à éplucher des légumes.

Tout en travaillant avec un zèle indiscutable, il cherchait toujours à se rapprocher du chef et à engager la conversation. Ce dernier étant très bavard, ce ne fut point difficile.

Au bout d'une heure, le chef était complètement conquis par le protégé de son ami Wagner, et il l'emmena *prendre quelque chose.*

Arrivé dans le petit café où il s'était trouvé déjà avec le prétendu journaliste allemand, le brave cuisinier commença un éloge pompeux de son ami.

Il fallut que François Marc racontât comment il connaissait Wagner. Alors, avec modestie, l'aide déclara qu'il n'avait jadis embrassé la profession de cuisinier qu'à son corps défendant à la suite de revers de fortune, et qu'il avait fait de bonnes études. Wagner avait été élevé avec lui dans une petite pension des environs de Paris.

Puis, il y a peu de temps, les deux anciens camarades séparés de longues années par la guerre s'étaient rencontrés en Allemagne où le pauvre Marc était allé chercher fortune comme cuisinier français. Wagner qui est un cœur d'or avait ramené à Paris son ami de pension, et s'était immédiatement occupé de l'aider et de lui trouver une place.

Grâce à l'obligeance du cuisinier, Marc était bien

content; il avait maintenant une place sérieuse, et il espérait finir ses jours à la Salpêtrière.

— Si cela ne dépend que de moi, mon brave, dit le chef, vous ne nous quitterez jamais. — Vous m'allez; mais où demeure M. Wagner? Je voudrais bien le remercier des deux places de théâtre qu'il m'a envoyées.

— M. Wagner, fit vivement l'aide, n'était que pour peu de temps à Paris, et il était descendu au Grand-Hôtel, mais il est reparti ce matin pour Mayence.

— Ah! c'est fâcheux, dit le chef : alors je lui écrirai.

A ce moment il fut appelé par un de ses amis qui jouait au fond du café, et voulait le prendre pour juge d'un coup de piquet douteux.

Resté seul, le nouvel aide-cuisinier de la Salpêtrière ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

— En voilà un animal qui me force à faire des frais d'imagination!

Le lendemain, François Marc était placé sur sa demande à la tête d'un service délicat, c'était lui qui était chargé de surveiller les cuisines spéciales faites pour les pensionnaires très malades.

Ce jour-là, il fit faire pour ses débuts un rôti aux champignons, dont la sauce parut exquise au chef.

Enfin, pour bien montrer son zèle, l'aide voulut accompagner lui-même les marmitons qui portaient les plats dans les cabanons.

Puis il demanda la permission de quitter le service une heure plus tôt, afin, dès le lendemain matin, de pouvoir apporter sa malle et s'installer définitivement.

Le cuisinier lui donna cette autorisation de grand cœur.

Quelques heures après, l'hospice était en émoi, une folle, une hystérique de la section des agitées, dont le cabanon était mitoyen avec celui de Lakmi, se tordait dans d'atroces douleurs.

Les internes de service accoururent. On reconnut aussitôt les symptômes d'un empoisonnement.

Malgré tous les soins qui lui furent prodigués, au matin, la malheureuse expira.

Une enquête fut immédiatement commencée : on fit l'autopsie du cadavre — il fut reconnu que la folle avait été empoisonnée par des champignons vénéneux. — Il restait à la cuisine un certain nombre de champignons qui n'avaient pas été employés la veille. On en trouva plusieurs d'absolument vénéneux. Par un heureux hasard, on n'en avait employé qu'un ou deux de mauvais, sans cela un grand nombre de malades auraient été empoisonnées.

Le chef fut vivement tancé pour sa négligence ; il se rabattit sur le fournisseur de l'hôpital, qui, lui, perdit immédiatement cette grosse clientèle, et fut bien heureux encore, grâce à de puissantes protections, de ne pas être traduit devant les tribunaux.

A sept heures du matin, le nouvel aide, François Marc, était à son poste; déjà le chef avait reçu un vigoureux galop du directeur ; par un juste système de compensation, il se répandit en invectives contre son subordonné.

François Marc avec beaucoup de douceur lui fit observer que ce n'était pas même lui qui avait coupé les champignons, et que par conséquent il était bien injuste de l'accuser.

Le pauvre garçon était assez désolé, il avait eu des larmes plein les yeux quand on lui avait annoncé qu'une folle était morte empoisonnée !

Mais le chef ne fut pas touché par le désespoir de son aide; emporté par la colère, il finit même par lui dire :

— F..tez-moi le camp! je n'ai que faire ici d'un imbécile de votre espèce.

Docilement, sans rien répondre, mais les yeux pleins

de larmes, François Marc refit son petit baluchon et quitta la Salpêtrière.

— Il est bien heureux que je n'ai pas encore apporté ma malle, dit-il en quittant les cuisines et ce fut sa seule observation.

Comme il sortait, la concierge avec laquelle la veille il avait causé quelques instants, l'arrêta au passage et lui demanda pourquoi ayant été embauché la veille, on le renvoyait si brusquement.

— Que voulez-vous, fit-il en soupirant, le chef est en colère! Il a reçu de graves reproches au sujet de l'empoisonnement de cette nuit.

— Ah! oui, vous savez que la malheureuse est morte.

— Hélas! la pauvre fille n'a pas de chance! échapper à cet affreux crime de la *Taverne Américaine* pour venir mourir empoisonnée dans un hôpital.

— De qui donc parlez-vous?

— Mais de la morte de cette nuit; de celle qu'on appelait Lakmi l'Indienne.

— Vous n'y êtes pas, mon garçon! Ce n'est pas elle qui est morte!

François Marc eut un mouvement de surprise si grand, qu'il en laissa tomber le petit paquet qu'il avait à la main.

— Qui donc est morte? dit-il d'une voix presque étranglée.

— Mais sa voisine...

L'aide-cuisinier ne laissa pas achever la concierge. Il avait déjà repris tout son sang-froid.

— Ah! quel malheur, interrompit-il; au revoir, madame, je vais chercher une place!

Il n'y eut aucune enquête judiciaire. La folle, pour toute famille, avait un mari qui, fort amoureux en ce moment d'une autre femme, ne fut pas autrement fâ-

ché de devenir veuf d'une façon si inopinée et se garda bien de faire du bruit.

L'affaire fut étouffée par l'administration et ne fut divulguée, qu'un an après, par un journal qui ouvrit une campagne contre l'assistance publique et cela à la suite d'un grand procès criminel.

VII

NINETTE

C'était une singulière femme que la Jonas, la mère de Ninette, cette gracieuse jeune fille, que nous avons laissée entrant vivement au théâtre Montmartre pour ne point manquer l'heure de sa répétition.

La Jonas exerçait une industrie très répandue dans le IXe et le VIIIe arrondissement. Elle était loueuse en garni pour femmes, exclusivement.

Au n° 1 bis de la rue Mosnier, elle occupait un grand appartement situé au premier et comprenant un salon, une salle à manger et cinq chambres à coucher. Quatre étaient louées à des femmes galantes et la cinquième, qui n'était en réalité qu'un petit cabinet, était occupée par Ninette. La Jonas couchait dans la salle à manger.

Les quatre locataires qui se renouvelaient fréquemment, étaient toujours des habituées des restaurants de nuit, des débutantes dans la vie galante, qui n'avaient pas encore assez de crédit pour obtenir d'un tapissier qu'il les meublât — *à tempérament* — ou des chevronnées de la débauche, qui n'avaient plus de crédit du tout.

La Jonas ne logeait pas seulement, elle nourrissait *obligatoirement* ses pensionnaires. C'était un prix fait. Chaque chambre coûtait avec la nourriture 15 fr. par

jour. Tant pis pour la locataire si elle déjeunait ou dînait en ville, ou même si elle s'absentait pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures; elle avait quand même ses quinze francs à payer. De plus, la Jonas ne faisait crédit qu'à bon escient. Pour obtenir de leur propriétaire quelques jours de répit, il fallait que les femmes lui offrissent une garantie plus que suffisante par une garde-robe très complète.

On comprend que, dans ces conditions, la Jonas réalisait d'assez beaux bénéfices, d'autant qu'elle avait encore d'autres sources de revenus. C'était une experte personne en matière de galanterie, et elle rendait d'importants services à ses pensionnaires, — à la condition, toutefois, que ces services fussent grassement rémunérés.

C'est ainsi, par exemple, qu'elle les mettait volontiers en relations avec d'autres matrones, ayant la spécialité de favoriser les rencontres entre personnes de sexes différents, et tenant dans ce but salon ouvert.

La Jonas enseignait aux débutantes l'art de se faire passer dans ces honnêtes maisons pour des demoiselles de magasin, ou des femmes d'employés de ministères, ayant besoin par leur *travail* personnel d'augmenter les modestes ressources de leurs ménages. Cela fait toujours bien près des messieurs naïfs et les *femmes honnêtes* ont dans ces maisons-là un tarif plus élevé.

D'un autre côté, elle savait être bonne personne, et quand il se présentait pour une de ses pensionnaires ce qu'on appelle dans ce monde-là une bonne affaire, elle fournissait volontiers une chemise de soie nécessaire, un corset élégant indispensable. Parfois même elle louait des diamants destinés à donner le change à quelque brave étranger sur la situation occupée par une femme à la cote officielle de la galanterie.

Enfin elle avait pour ses locataires des attentions;

elle n'était point chiche de liqueurs et de plats sucrés ; elle les consultait sur les menus du jour ; elle les amusait par ses grosses grivoiseries ; elle leur tirait les cartes ; et chez elle les journées se passaient assez gaiement.

La Jonas n'avait qu'un défaut, et ce défaut lui coûtait fort cher — elle aimait trop les jeunes gens.

En vertu du proverbe : ce qui vient par la flûte s'en retourne au tambour, — sa passion pour les gaillards de l'espèce d'Auguste, l'ami et le complice de Baltid, ne lui avait guère permis de faire des économies.

Ce qui la rendait encore assez agréable pour les femmes qui habitaient chez elle, c'est qu'en raison même de son faible pour les liaisons *sentimentales*, elle recevait volontiers à sa table les amants de cœur de ses pensionnaires ; on faisait ainsi la *popote* en famille et c'était vraiment charmant !

Comment Ninette avait-elle grandi dans ce milieu, sans devenir elle-même une fille ? Comment n'avait-elle rien pris des exemples qu'elle avait sous les yeux ?

Comment, avec une mère semblable avait-elle pu rester honnête ?

Comment cette fleur avait-elle pu pousser dans cette boue ?

C'était là un de ces phénomènes étranges, une de ces surprises stupéfiantes comme on en trouve à chaque pas dans les côtés les plus vils de la vie parisienne.

La Jonas du reste passait pour aimer sa fille ; elle rappelait même souvent à Ninette qu'elle avait fait et qu'elle faisait toujours pour elle des sacrifices énormes !

En effet, Ninette avait reçu une instruction bien supérieure au milieu où vivait sa mère.

On ne connaissait que fort peu de chose de la jeu-

nesse de la Jonas. Ninette elle-même savait seulement que depuis sa plus tendre enfance jusqu'à treize ans, elle était restée dans un pensionnat à Saint-Germain, où la Jonas toujours en grande toilette, toujours parfumée venait la voir deux ou trois fois par an ; c'est là qu'elle avait passé les années les plus heureuses de sa vie, quoiqu'elle ne sortît jamais même pendant les vacances.

Comme elle venait de faire sa première communion, la Jonas était arrivée et l'avait emmenée.

L'enfant s'était donc trouvée brusquement transportée, de ce pensionnat où elle babillait comme un oiseau, où elle jouait avec d'autres enfants, où elle n'avait jamais reçu que des leçons de morale, où elle n'avait appris de la vie que ce qu'en disent les romans de Berquin, dans cet appartement de la rue Mosnier, dans ce milieu de filles, où l'on parlait une langue qu'elle ne comprenait pas.

Les filles aiment les enfants ; on en voit parfois qui se prennent même de passion pour le bébé joufflu d'une concierge ou d'une bonne. La tendresse pour l'enfance est innée au cœur de la femme ; c'est comme l'instinct de la femelle pour les petits.

Quand Ninette arriva, toutes les pensionnaires de la Jonas lui firent fête.

Elle était si gracieuse la chère mignonne ! c'était à qui la mangerait de caresses, la bourrerait de bonbons.

Il y eût grand dîner à la maison, le jour du retour de l'enfant dans le bouge maternel.

La Jonas avait même, pour la circonstance, acheté quelques bouteilles de bon vin, et l'on fit ripaille !

Pendant la première partie du repas, la Jonas et ses locataires s'observèrent. On fit raconter à Ninette toutes

ses impressions de pension; et c'étaient des rires sans fin, aux récits naïfs de la fillette.

— Était-elle assez innocente!

Enfin, le cœur tout gros, elle dit qu'elle avait eu une petite amie qui était morte le mois passé.

Les deux enfants s'étaient juré de s'aimer toute leur vie, elles s'étaient promis de se marier le même jour, et puis Ninette avait vu un matin son amie, étendue pâle dans son lit, secouée par une toux sèche.

La semaine suivante, un corbillard tout blanc emportait un petit cercueil.

Ninette à ce souvenir se mit à fondre en larmes. Aussitôt ce ne furent que sanglots autour de la table ! Tous les bons souvenirs de l'enfance, qui s'impriment au cœur d'une façon indélébile, revenaient à la mémoire de ces filles !

Ce fut encore à qui consolerait Ninette, à qui l'embrasserait, à qui caresserait ses jolis cheveux blonds.

Mais bientôt on arriva au dessert ; on prit le café et les liqueurs circulèrent.

Ninette ouvrit de grands yeux étonnés quand elle vit toutes ces femmes allumer des cigarettes, s'étendre sur leurs chaises dans des poses alanguies, déboutonner leurs peignoirs, se vautrer toutes dépoitraillées sur la table.

Peu à peu les yeux des convives étaient devenus brillants ; le bon vin et les liqueurs produisaient leur effet.

La conversation s'anima ; et on oublia l'enfant.

Ninette entendit alors des choses qu'elle ne comprenait pas bien, mais qui néanmoins la firent rougir jusqu'aux oreilles.

— Ah ! quelle bonne nuit je vais passer toute à mon homme! au diable les *michets!* dit une fille.

A ce moment on sonna, la bonne alla ouvrir, et un grand gaillard entra.

La fille qui venait de parler sauta au cou du nouvel arrivant et Ninette, stupéfaite, la vit coller ses lèvres à la bouche de l'homme.

Puis, la fille entraîna son amant dans sa chambre, et autour de la table ce furent des lazzis grivois, des mots grossiers, des éclats de rire !

Ninette s'enferma dans son petit cabinet le cœur tout gros, et quand elle fut couchée dans son petit lit de fer, elle se mit à sangloter ! Elle ne comprenait pas encore, mais elle sentait instinctivement qu'elle allait vivre dans un milieu fangeux !

Le lendemain et les jours suivants, il fallut bien comprendre ! Ninette avait une intelligence trop précoce pour que longtemps elle pût se faire illusion sur ce qui se passait autour d'elle.

Alors il se fit un grand vide dans son cœur ; elle aurait voulu mourir.

Elle demanda à sa mère de la renvoyer à la pension. La Jonas lui répondit par un soufflet.

Elle s'isola dans sa chambre. — Elle avait quelques francs, ses économies de fillette ; elle acheta des livres, travailla, se fit une existence à part.

Enfin la Jonas la mit bientôt au Conservatoire et lui donna en même temps une maîtresse de piano et de français.

Ninette très vite en sut presque autant que sa maîtresse. En peu de temps, elle fut une des meilleures élèves du Conservatoire.

Mais peu à peu elle avait grandi ; l'enfant était devenue une adorable jeune fille.

Alors elle surprit entre sa mère et les femmes qui demeuraient chez elle d'étranges conversations.

— Croyez-vous que celle-là aura un jour des che-

vaux, des voitures et un hôtel, si elle n'est pas trop bête ? disait la Jonas à une de ses pensionnaires.

— C'est un morceau de prix, avait répondu celle-ci ; et, ma chère madame Jonas, vous pouvez être assurée d'avoir des rentes sur vos vieux jours.

Ninette ce soir-là s'enferma dans sa chambre sans dîner, et pleura toute la nuit.

Quoi? sa mère voulait donc faire d'elle aussi une femme entretenue, une fille que les passants méprisent et montrent du doigt?

Ah ! non ! jamais. Au Conservatoire, elle avait déjà vu des fillettes de quinze ans foncièrement perverties; elle avait entendu parler d'amants qui donnent des chevaux et des hôtels, et son cœur s'était soulevé de dégoût !

Ah ! ce qu'elle avait vu de la débauche, de la vie galante n'avait fait que lui en inspirer l'horreur absolue!

Elle qui se sentait l'âme pleine des plus généreuses aspirations, qui se sentait dans le cœur un trésor de bonnes et loyales tendresses, se vendre ! jamais ! elle aurait mieux aimé se marquer le visage d'un fer rouge ; elle aurait mieux aimé devenir monstrueusement laide, puisque c'était sa beauté dont on voulait faire un objet de commerce !

Quelques jours après, sa mère la faisait venir dans le salon, et la présentait à un gros homme rougeaud, commun, qu'elle appelait M. Benoît avec un grand respect.

M. Benoît voulut embrasser Ninette, et la Jonas, en riant, lui en donna l'autorisation.

Mais quand il approcha son gros museau rouge du visage de la jeune fille, celle-ci poussa un cri et s'enfuit.

Sa mère la gronda fort. Elle n'était qu'une petite bête qui n'arriverait jamais à rien.

Ninette trouva tout à coup un engagement assez avantageux, deux cents francs par mois au théâtre de Montmartre. Elle s'était prise pour son art d'une véritable passion, et bientôt on l'avait signalée comme une des élèves de la classe de tragédie destinées au plus brillant avenir.

La directrice des théâtres de Montmartre et des Batignolles avait entendu parler de Ninette. Elle lui fit des propositions.

La jeune fille les transmit à sa mère.

— Tu veux donc être une cabotine de barrière? fit dédaigneusement la Jonas.

— Mais, ma mère, il s'agit de deux cents francs par mois !

— En voilà une misère! quand on a une frimousse comme la tienne, et que si on voulait on serait une femme *chic !*

— Enfin, je puis arriver, au théâtre...

— Tu n'es qu'une imbécile ; fais tout ce que tu voudras.

Ninette signa un engagement de trois ans. Son cœur battait bien fort, quand elle aborda la rampe pour la première fois dans les *Deux Orphelines*.

Elle jouait le rôle de la petite aveugle persécutée et fut si touchante que le public lui fit une véritable ovation.

A partir de ce moment, elle se mit au travail avec une véritable fièvre. Elle fut presque heureuse. Le drame la passionnait, l'électrisait ; c'était bien autre chose que les froides tragédies qu'on lui avait fait étudier au Conservatoire.

Elle ne s'occupait plus du tout de ce qui se passait chez sa mère. Elle restait d'abord fort peu de temps chaque jour dans l'appartement de la rue Mosnier; et quand elle y était, elle n'entendait plus, elle ne voyait

plus ce qui se disait, ce qui se faisait dans cette maison.

Mais tout d'un coup sa mère revint à la charge. La Jonas voulut un soir que Ninette allât souper avec M. Benoît, elle avait appris que le gros boursier venait de gagner un million sur la hausse des actions du canal de Suez.

Ce fut presque avec brutalité que la jeune fille refusa.

A partir de ce moment, la logeuse fut d'une dureté excessive pour sa fille. La pauvre enfant s'isolait de plus en plus dans son théâtre, et ne répondait jamais à toutes les méchancetés que sa mère lui lançait presque à chaque moment.

Mais elle avait un supplice épouvantable à supporter : la présence d'Auguste dans la maison.

La Jonas n'avait aucune pudeur pour sa fille, et Ninette était obligée souvent d'entrer dans la salle à manger quand l'amant de sa mère était encore couché.

Par instant, il lui prenait l'envie de s'enfuir au hasard, de courir devant elle ; où irait-elle? elle n'en savait rien, mais peu lui importait pourvu que ce fût bien loin, bien loin. Est-ce que partout elle ne serait pas plus heureuse que dans cette horrible maison?

Un soir, à l'heure du dîner, la Jonas était descendue acheter quelque chose qui manquait au repas, et toutes les pensionnaires étant absentes, Ninette resta seule avec Auguste.

Le cocher la prit alors brusquement par la taille et voulut l'embrasser.

La jeune fille se défendit comme une lionne, elle appela au secours, elle mordit Auguste, mais le misérable surexcité par cette défense même, l'étrangla à moitié et la jeta évanouie sur le parquet.

A ce moment, la Jonas rentra, fort heureusement.

Il y eut une scène terrible entre elle et son amant.

En fin de compte, le gracieux couple se raccommoda, et toute la colère de la Jonas tomba sur Ninette, qu'elle accusa d'avoir fait des coquetteries, des avances à Auguste.

La jeune fille eut un désespoir épouvantable. A quoi bon vivre si l'existence n'était qu'une suite d'infamies de ce genre ?

En allant au théâtre, elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de courir se jeter à la Seine; mais n'était-ce pas dur de mourir à dix-huit ans !

Le lendemain, vers minuit, comme elle revenait seule du théâtre des Batignolles où avait eu lieu la représentation, elle fut brusquement sur le boulevard entourée par une troupe de mauvais drôles qui voulurent la prendre par la taille et l'embrasser.

Ninette cria, se débattit.

Tout à coup, un jeune homme accourut, la canne levée, et se jeta avec courage sur les agresseurs.

Lâches comme tous les drôles de cette espèce, ils s'enfuirent avec d'autant plus de rapidité qu'ils voyaient poindre deux gardiens de la paix à l'horizon.

Ninette reconnut son sauveur, c'était un grand jeune homme, d'une physionomie ouverte, indiquant la franchise et la loyauté — elle l'avait souvent remarqué au premier rang du parterre, et bien des fois aussi elle l'avait vu la suivre de loin à la sortie du théâtre.

Ninette, avec effusion, remercia le jeune homme, qui l'accompagna jusqu'à la porte de la Jonas, et naïvement lui avoua qu'il l'aimait follement.

Les paroles de cet ami inconnu furent pour la jeune fille une musique adorable. En rentrant, elle prit à peine le temps de raconter à sa mère ce qui lui était

arrivé, et quand elle fut seule dans sa chambrette, les verrous tirés, elle s'abandonna à un rêve délicieux.

A partir de ce moment, sa vie se trouva remplie.

Elle se donna tout entière à cet amour qui lui semblait comme une consolation inespérée dans sa douleur.

Après le premier rendez-vous de la place Vintimille. où nous l'avons vue écoutant toute rougissante les déclarations du jeune homme, bien d'autres suivirent, mais toujours aussi naïfs, aussi chastes.

Ninette, sans en avoir l'air, avait questionné habilement un acteur du théâtre qui était lié avec son amoureux; elle sut qu'Henri Nangin était un brave garçon, un travailleur, un graveur sur bois du plus brillant avenir, qui malheureusement ne travaillait pas à son compte et se laissait exploiter par son patron, le fameux Badin, dont la renommée était grande et qui avait su même avoir maintes médailles au Salon — pour des gravures faites par ses ouvriers ! — car tous les initiés de la partie savaient fort bien que si M. Badin était un excellent négociant, c'était à peine s'il pouvait tenir un burin.

Ninette faisait des rêves d'avenir! ce serait si bon d'être la femme de ce garçon loyal, d'être sa compagne pour la vie!

Elle avait entendu dire qu'une femme de théâtre était fatalement une mauvaise femme de ménage. Mais c'était faux; elle savait bien au contraire qu'on pouvait rester honnête dans n'importe quel milieu. Elle savait que même dans les coulisses, où le langage est le plus libre, on pouvait, si on le voulait bien, n'entendre que ce qu'on devait écouter; elle était bien certaine de n'être jamais tentée par les hommages et les déclarations! N'avait-elle pas résisté à la dépravation même de sa mère?

Quelle bonne vie elle pourrait avoir aux côtés de son Henri ! Tous deux travailleraient joyeusement, en s'aimant beaucoup, en n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, ils se conteraient chaque soir leurs succès ou leurs déboires ; et ils marcheraient dans la vie loyalement la main dans la main, ayant près d'eux quelques jolis bébés bien roses.

Ninette était devenue une gaie jeune fille ! Elle chantait souvent des heures entières, à la stupéfaction de la Jonas, qui ne comprenait rien au changement opéré dans le caractère de sa fille.

Auguste lui avait bien raconté qu'il avait vu Ninette souriant à Henri Nangin ; elle connaissait cette amourette mais elle n'y attachait pas d'importance. Elle avait un plan, et après tout, cela ne la gênerait peut-être pas pour le mener à bonne fin. Au contraire.

Une semaine s'était écoulée depuis le crime de la Taverne Américaine, quand Nadine devint la pensionnaire de la Jonas.

La pauvre fille avait eu son mobilier vendu et elle était obligée de se remettre en garni.

Nadine était ce qu'on peut appeler un type vraiment parisien.

C'était une sorte de gavroche femelle, rieuse, gouailleuse, capable à certains moments d'un dévouement extraordinaire, et à d'autres n'hésitant pas à se *crêper le chignon* avec une amie ; ayant le défaut de se griser souvent, pleurant à chaudes larmes quand elle voyait un chien écrasé ou un cheval tombé : c'était en résumé une bonne fille dans toute l'acception du mot.

Son père et sa mère étaient marchands de volailles à la Halle ; c'étaient de très braves gens qui disaient que leur fille était morte, depuis qu'elle était partie, enlevée par un cabotin de café-concert.

Un jour, le père de Nadine l'avait rencontrée au bois

de Boulogne en grande toilette, et, la jetant hors de sa voiture, lui avait administré une verte correction.

L'entrée de la jeune femme dans la maison de la Jonas fut presque une joie pour Ninette.

Il semblait à la jeune fille que celle-là valait mieux que les autres.

Nadine, de son côté, s'était prise d'une grande passion pour Ninette.

Elle attendait la jeune fille à sa rentrée des répétitions, babillait avec elle, jouait comme une enfant, la faisait rire par de grosses plaisanteries, mais en gardant toujours une retenue dont Ninette lui sut tout de suite le plus grand gré.

Aussi la petite actrice, qui n'avait jamais eu une amie depuis qu'elle était sortie de la pension de Saint-Germain, s'abandonna-t-elle peu à peu à la sympathie que Nadine lui avait inspirée.

Bientôt elle commença à lui faire des confidences et lui conta son amour pour Henri Nangin.

Cette amourette de jeune fille amusait fort Nadine.— Chaque soir, un peu avant le dîner, elle entraînait Ninette dans un coin pour lui demander si elle avait vu Henri et ce qu'il lui avait dit.

Enfin, un beau jour, comme Ninette revenait de la répétition, toute rouge, elle fit signe à Nadine qu'elle avait à lui parler de choses graves et intéressantes.

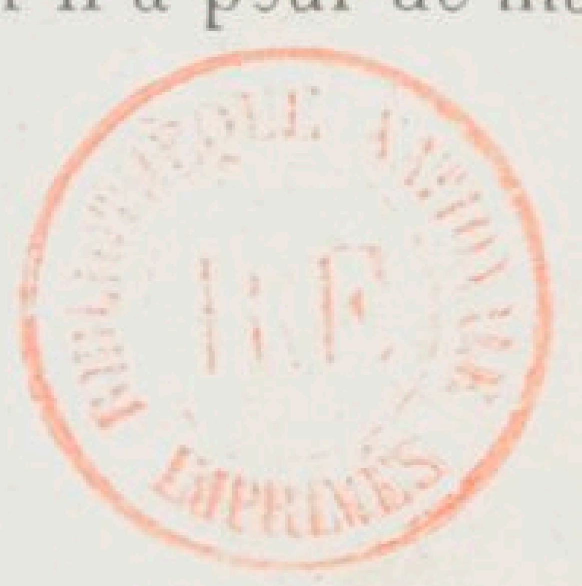
Nadine comprit et entra dans sa chambre; Ninette l'y suivit.

— Oh! madame Nadine, il va se passer quelque chose de grave dans mon existence, dit la jeune fille.

Henri veut demander ma main à ma mère.

— Ah bah! Mais c'est très gentil, cela.

— Il paraît que le pauvre garçon est orphelin. Il aurait bien voulu avoir un parent quelconque pour faire cette démarche, car il a peur de ma mère, mais il



n'a qu'un oncle qu'il voit rarement. Il s'est décidé à venir lui-même, et, en ce moment, il se promène sur le trottoir pour se donner un peu de courage avant de monter.

— Alors, Ninette, vous allez vous marier ?

— Je n'ose croire à ce bonheur-là ! j'ai peur de ma mère ! Qui sait si elle ne refusera pas ?

— Pourquoi ?

— Je crains qu'elle n'ait d'autres visées sur moi, fit Ninette avec amertume.

A ce moment, Henri Nangin sonnait à la porte. La Jonas alla ouvrir elle-même, et le fit entrer dans le salon.

— C'est lui, s'écria Ninette toute palpitante d'émotion.

La chambre de Nadine avait une porte ouvrant dans le salon.

La jeune femme approcha son oreille de la serrure, et dit à Ninette :

— Faites comme moi, nous entendrons tout.

— Oh ! c'est mal d'écouter aux portes, dit la jeune fille.

— Bah ! puisqu'il s'agit de votre bonheur.

La tentation était trop forte. Ninette aussi s'approcha. Elle entendit alors Henri Nangin qui disait à la Jonas d'une voix mal assurée :

— Madame, je viens... vous demander la main de Mlle Ninette.

— La main de ma fille ? Vous êtes fou, mon garçon ?

— Mais, madame, nous nous aimons !

— *Je m'en fiche pas mal !* la frimousse de Ninette n'est pas faite pour crever de faim dans le lit d'un ouvrier !

— Je suis artiste, plutôt qu'ouvrier, je travaille.

— Allons, oust ! Dehors, mon garçon, et que je ne voie plus votre *trompette* flâner autour de ma fille.

Il semblait à Ninette, en entendant cela, qu'elle se sentait mourir. Elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Comme la Jonas reconduisait vivement jusqu'à la porte de l'antichambre Henri Nangin, qui sortait la tête basse, atterré, anéanti, Nadine fit irruption dans le salon.

— Voyons, madame Jonas, dit-elle vivement, c'est de la folie ! Vous voulez donc que Ninette soit malheureuse ?

— Ma belle, mêlez-vous de ce qui vous regarde, et ne vous occupez pas de faire des mariages chez moi !

Ninette parut à la porte, très pâle, se soutenant à peine.

— Quant à toi, pimbèche, lui dit sa mère, tu ne vas pas continuer à m'embêter comme cela. Si tu es amoureuse de ton graveur, fais avec lui ce que tu voudras, je m'en moque, mais je ne me suis pas saigné les quatre membres à t'élever pour que tu me laisses crever de faim sur mes vieux jours.

Fais comme moi, mêle l'utile à l'agréable.

Henri Nangin te plaît, paye-toi ce caprice, mais M. Benoît, voilà le sérieux, ne l'oublie pas.

Ninette sanglotait.

Elle ne voulut pas dîner, resta seule dans le salon, absorbée dans son désespoir ; puis elle partit pour son théâtre sans avoir prononcé une parole.

— Allons, se dit la Jonas, cela passera, et il faudra bien qu'elle en arrive où je veux.

VIII

BATAILLE DE FEMMES

On venait d'installer, place Pigalle, le cabaret du Hanap d'Or, une innovation dans l'industrie de la limonade.

C'était le premier établissement de ce genre ouvert à Paris. Depuis, on a créé partout des tavernes ayant des prétentions artistiques avec de vieux meubles, de vieilles tapisseries, des escabeaux au lieu de chaises, des verres à forme antique, etc., etc.

Mais, à ce moment, le cabaret du Hanap d'Or étant le premier, avait attiré rapidement l'attention de tout le quartier, et s'était fait une clientèle nombreuse.

On disait partout qu'il avait été fondé par un vieux marchand de curiosités, qui avait mis là tout ce qu'il avait de mieux dans son magasin. Tout d'abord, on était venu pour voir, puis on avait trouvé cette brasserie plus *chic* que les autres et on y était revenu.

La clientèle du Hanap d'Or était fort mêlée néanmoins. Les artistes, les gens de lettres y coudoyaient les filles du quartier et leurs amants.

Baltid y donnait souvent rendez-vous à Léda — et quand il y avait bal à l'Élysée-Montmartre — Auguste venait y boire à la santé de la Jonas.

Ce soir-là, le mari de Léda était seul à une table au fond de la brasserie, et regardait à chaque instant l'heure à sa montre, semblant attendre quelqu'un avec impatience. Enfin, Auguste entra.

— Ah ! te voilà, fit Baltid qui semblait de bien mauvaise humeur, tu me fais *poser* depuis une heure.

— Ma foi, je n'ai pu quitter mon *crampon* plus tôt! La Jonas avait encore une scène de jalousie à me faire.

— Je me moque pas mal de la Jonas! Il s'agit de choses sérieuses. Il n'y a rien à faire à la Salpêtrière. Quand l'autre jour j'ai pu visiter l'hôpital, j'avais imaginé un moyen ingénieux de faire parvenir à la folle, dont il faut à tout prix nous débarrasser, un *bouillon d'onze heures*, mais tout a manqué.

— Comment?

— Je t'expliquerai cela plus tard, nous n'avons pas de temps à perdre, notre homme est à Paris.

— Depuis quand?

— Depuis hier. Il peut, dès cette nuit, avoir besoin de ta voiture. Tiens-toi prêt de minuit à deux heures du matin.

— Où?

— Rue de la Chaussée-d'Antin, au coin du Bar, près du Vaudeville.

— J'y serai dans une demi-heure. Au revoir!

Comme Auguste sortait, Nadine entra au bras d'un beau gaillard, rasé, pomponné. Tous deux s'assirent non loin de Baltid.

— Bonjour Dara, dit le mari de Léda.

Le nouvel arrivé répondit par un geste amical, et Nadine se contenta de faire un léger signe de tête.

Du reste, Nadine ne se préoccupait guère de ce qui se passait autour d'elle. Elle dévorait des yeux son compagnon, et peu à peu elle rapprochait sa chaise; on aurait dit qu'elle avait besoin de le toucher avec son genou, avec son coude; elle se pelotonnait contre lui comme une chatte, sans se soucier des autres consommateurs.

La pauvre fille adorait, en effet, son amant. Elle n'avait dans sa vie que cette passion. C'était lui qui l'avait enlevée de chez ses parents. Il l'avait séduite par la

façon dont il chantait l'*Amant d'Amanda*, et depuis, elle n'avait jamais eu qu'une pensée : le conserver.

C'est pour cela qu'elle était devenue une fille. Dara, chanteur de café-concert, la coqueluche de toutes les femmes, aimait vivre largement, et il avait trop d'occasions. Pour ne le point perdre tout à fait, il fallut que Nadine fît comme les autres et gagnât à tout prix de quoi donner un peu de bien-être à son homme.

Depuis deux jours, la malheureuse éprouvait toutes les angoisses de la jalousie la plus terrible. On lui avait dit que Léda était allée un soir aux Folies-Batignollaises où chantait Dara, et qu'en sortant, elle s'était écriée :

— Voilà un gaillard qu'il faut que je me paye !

Et Nadine savait que Léda n'était pas une femme à reculer devant quelque chose quand il s'agissait pour elle de satisfaire un caprice.

Aussi, depuis qu'elle avait appris que Léda avait un *béguin* pour Dara, ne le quittait-elle plus ; au point même que le chanteur lui avait déjà dit deux fois avec mauvaise humeur :

— Est-ce que tu vas longtemps me *cramponner* comme cela ?

Mais Nadine n'en continuait pas moins, avec une persistance de caniche, à suivre partout *son homme*, *son mâle*. Elle se ruinait même complètement pour cela. Déjà il y avait quelques semaines, Dara ayant été traqué de trop près par un créancier qui l'avait menacé d'une poursuite en escroquerie, Nadine avait dû vendre son mobilier.

Maintenant, elle ne s'occupait *plus de faire de l'argent*, et pour subvenir aux exigences de son amant, elle avait dû engager tous ses bijoux, et commençait même à vendre ses robes.

Peu à peu, le cabaret du Hanap d'Or s'était rempli

de monde. Adèle, Marie, étaient venues entourées d'une bande de petits gommeux qui, ce soir-là, avaient trouvé amusant d'aller faire du *chahut* à l'Élysée-Montmartre. Toute la clientèle de la brasserie remplissait les tables.

En revanche, Baltid avait disparu sans parler à personne, en voyant un individu dont le visage était enveloppé d'un cache-nez, se promener sur le trottoir devant la porte de la taverne.

Dans un coin, près du comptoir, l'agent Firmin qui, depuis quelque temps, ne quittait plus Montmartre, faisait une partie de dominos avec un de ses collègues, observant avec attention ce qui se passait autour de lui.

Tout à coup, Léda entra. Elle courut presque à la table où se trouvaient Nadine et Dara, et sans dire bonjour à sa camarade, elle se pencha vivement à l'oreille du beau chanteur.

Nadine n'entendit que ce mot, prononcé à mi-voix par son amant :

— C'est entendu.

Puis Léda sortit aussi vivement qu'elle était entrée, se contentant d'envoyer de la main un salut amical à Marie, à Adèle, et à tous les hommes qu'elle connaissait.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, cette *garce-là ?* fit Nadine, en jetant sur son amant un regard brillant de colère.

— Mais rien du tout, répondit négligemment Dara, qui semblait parcourir avec la plus vive attention un journal illustré.

— Elle te fait la cour, sans doute?

— Mais non, tu m'embêtes !

— Ah ! si je la tenais! Je lui ferais passer le goût du pain, à cette misérable!

— Écoute, dit alors Dara, j'en ai par-dessus la tête de tes histoires, au revoir!

Et prenant brusquement son chapeau, il sortit avant que Nadine eût eu le temps de le retenir.

La pauvre fille s'affaissa sur sa chaise ; et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Tiens, fit alors la grosse Marie qui, debout contre la devanture de la brasserie, regardait sur la place, voilà Dara qui monte dans la voiture de Léda !

Nadine bondit.

— Tu dis qu'il vient de monter dans la voiture de Léda ? s'écria-t-elle d'une voix saccadée.

— Oui, et voilà même le coupé qui enfile le boulevard au grand trot.

Nadine voulut se précipiter dehors, mais ses forces la trahirent, et elle tomba dans les bras d'un garçon.

Cela fit une véritable révolution parmi les habitués de la brasserie. On s'empressa autour de la jeune femme, on lui mouilla les tempes ; elle eut une crise nerveuse, se débattit, hurlant, essayant de mordre ceux qui voulaient la maintenir.

Enfin ses nerfs se détendirent, et elle fondit en larmes.

Adèle se prodiguait auprès de Nadine ; elle pleurait avec elle, la couvrant de caresses, l'embrassant avec une sorte de frénésie, et lui disant d'une voix entrecoupée :

— Calme-toi, ma chérie, les hommes sont tous des gredins ; veux-tu venir chez moi, je te soignerai bien, et tu oublieras ce gredin ?

Marie dit alors en riant à l'oreille du jeune homme près duquel elle était assise :

— Il y a longtemps qu'Adèle en *tient* pour Nadine, mais elle perd son temps.

En effet, Nadine tout en se laissant embrasser par

Adèle, ne semblait pas entendre un mot de ce que celle-ci lui disait.

— Quelle misérable que cette Léda, fit-elle tout à coup, interrompant Adèle.

— Oh ! tu ne peux pas trop te plaindre, dit Marie, elle te rendra ton Dara, et pas trop détérioré. Les caprices de Léda ne durent guère plus de deux jours.

Nadine, d'un mouvement de colère, jeta à terre un verre plein de cognac qu'Adèle venait de lui faire servir, et silencieuse, farouche, elle s'absorba dans ses réflexions.

Deux heures à peine s'étaient écoulées depuis le départ de Dara, on allait fermer le cabaret du Hanap d'Or, quand, à la stupéfaction de tous, Léda rentra dans la taverne.

Ses cheveux étaient défaits et s'échappaient en désordre de son chapeau, ses yeux un peu cernés, semblaient encore plus brillants que d'ordinaire, son visage exprimait cette satisfaction sensuelle du gourmet qui vient de s'offrir un plat de son goût.

Crânement, elle s'avança jusqu'à la table où Marie était assise en face d'Adèle et de Nadine et prit une chaise.

— Ouf ! fit-elle en souriant, je suis fatiguée ! et *ça m'embête* d'aller cette nuit à la Taverne américaine ! Pourtant il le faut ! j'y suis attendue dans un cabinet par un vieux singe qui m'ennuie, mais qui a toujours cinq *heures*[1] à ma disposition.

Marie, Adèle, très inquiètes de l'audace de Léda, ne sachant ce qui allait se passer, n'osaient lui répondre. Quant à Nadine, ses mains se crispaient sur la table ; ses narines battaient d'un mouvement fiévreux, les

1. Dans l'argot des filles du boulevard, *heure* veut dire *louis* ; cinq *heures*, cinq louis.

dents serrées, fronçant les sourcils, elle fixait sur sa rivale des yeux ardents de colère.

Un jeune homme, qui était à une table un peu éloignée, s'approcha alors de Léda et lui dit tout bas :

— Tu n'as pas été longtemps dehors ! mais qu'as-tu donc fait de Dara ?

— Dara ? Il doit dormir chez lui du sommeil du juste ! Et il doit bien dormir ! répondit tout haut Léda en accentuant ces derniers mots.

D'un bond, Nadine s'était levée et, avant qu'Adèle ait pu retenir son mouvement, elle s'était précipitée sur Léda et lui avait allongé un soufflet en criant :

— Ah ! salope ! je vais te *crever*.

Léda riposta d'un coup de poing, mais Nadine ne parut même pas le sentir ; les ongles en avant, elle se jeta de nouveau sur sa rivale, lui arracha son chapeau et essaya de lui déchirer le visage.

Léda se défendit avec énergie ; d'une main elle cherchait à préserver sa figure, de l'autre, elle avait saisi Nadine par les cheveux et lui secouait la tête.

Les fausses nattes des deux femmes étaient tombées à terre, leurs robes étaient déchirées, les boutons en étaient arrachés.

Enfin, d'un mouvement brusque, Léda se dégagea et, saisissant un verre sur une table, le brisa sur le front de Nadine.

Le sang jaillit.

Alors, tous les hommes qui étaient là, faisant cercle, regardant en ricanant cette lutte répugnante des deux femmes, jugeant les coups en amateur, pensèrent que le moment était venu de séparer les combattantes.

Mais la douleur même avait porté au paroxysme la fureur de Nadine ; elle échappa aux mains de deux hommes qui l'avaient saisie par les bras et bondit sur

Léda, lui labourant le visage de ses ongles, cherchant à lui arracher les yeux.

Léda chancela et tomba entraînant son adversaire avec elle, et l'on vit alors ces deux femmes se rouler à terre en poussant de véritables hurlements de rage.

Dans la bagarre, leurs jupes s'étaient retroussées; leurs pantalons s'étaient fendus, leurs jarretières avaient éclaté, leurs bas tombaient, c'était un enchevêtrement de dentelles en lambeaux et d'étoffes déchirées, de chairs égratignées, qui paraissait fort réjouir les spectateurs de cette scène d'une horrible bestialité.

Par un violent effort, Léda se releva; son corsage était déjà entièrement arraché; elle n'avait pas de corset; dans ce mouvement sa chemise se déchira laissant les seins à nu.

A la vue de cette belle poitrine dont sa rivale était si fière, Nadine devint folle de rage.

— *Ah! vache!* je vais te marquer, hurla-t-elle, et se jetant sur Léda comme une bête fauve, elle lui coupa le bout du sein d'un coup de dents.

La douleur fut si vive que Léda s'évanouit.

Baltid venait de rentrer dans la brasserie. Il fendit le cercle des curieux et courut à Léda.

Quand il vit sa femme étendue, sanglante, la poitrine mutilée, il poussa un rugissement et s'élança sur Nadine, que deux garçons maintenaient.

— Tiens! *saleté*, fit-il avec la rage d'un maquignon à qui l'on vient de couronner son meilleur cheval, et il envoya un coup de pied dans le ventre de la jeune femme.

Puis, fou de colère :

— Il faut qu'on l'arrête! elle a tué Léda, s'écria-t-il.

Deux agents justement étaient entrés au bruit de cette bagarre.

Quand ils entendirent Baltid s'écrier que Nadine ve-

nait de tuer cette femme qu'ils voyaient étendue par terre, les deux gardiens de la paix saisirent la maîtresse de Dara et l'entraînèrent brutalement dehors, sans lui donner même le temps de jeter son manteau sur ses épaules.

Nadine était en proie à une exaltation terrible ; c'est à peine si elle s'était aperçue que Baltid lui avait donné un coup de pied. Elle se débattait, elle criait. Quoique sa robe fût en lambeaux et qu'elle fût presque nue, elle ne paraissait sentir ni le froid, ni la pluie qui commençait à tomber.

Mais quand elle fut arrivée au poste, sa fureur s'évanouit, et elle se traîna aux genoux du brigadier le suppliant de ne la point arrêter, de la laisser rentrer chez elle.

L'agent Firmin avait suivi les gardiens de la paix; il s'avança et dit à Nadine :

— Vous savez que vous méritez de passer en cour d'assises.

— Moi? en cour d'assises, pour avoir touché à Léda, s'écria la pauvre fille, à la tête de laquelle remontait toute sa rage, toute sa colère, je ne l'ai pas tuée! je l'ai seulement mordue, cette vipère!

La plus malade ce doit être moi, ajouta-t-elle en s'essuyant la bouche avec un geste de dégoût. Je dois être empoisonnée!

Puis, fondant en larmes :

— Il est vrai que je n'ai personne pour me protéger, tandis que Léda est l'amie d'un commissaire de police !

— D'un commissaire de police? fit curieusement Firmin.

— Parbleu, M. de Vieuval va toujours chez elle! Et pourtant c'est une voleuse, et Baltid, son mari, est un escroc. Mais voilà les gens que protège la police!

L'agent Firmin dit à l'oreille du brigadier :

— C'est une simple histoire de femme! Et si par hasard cette fille disait vrai, il ne faut pas que le nom d'un commissaire de police soit sali dans tout cela. Remettez-la en liberté — Léda ne déposera pas de plainte — elle s'en gardera bien.

— Allez-vous-en, dit durement le brigadier à Nadine, mais attendez-vous à être arrêtée pour tout de bon, si vous vous avisez de recommencer !...

Nadine remercia avec effusion le brigadier, les agents, Firmin, tout le monde, et demanda qu'on lui fît avancer une voiture pour rentrer chez elle ; elle sentait que son sang se glaçait dans ses veines.

Quand elle arriva rue Mosnier, elle eut de la peine à monter l'escalier. Ses dents claquaient, elle était agitée de frissons fiévreux, elle éprouvait dans le ventre des douleurs intolérables.

Se sentant bien mal, elle frappa à la porte de sa petite amie ; Ninette accourut et l'aida à se coucher.

A peine fut-elle dans son lit, qu'elle eut le délire !

Le lendemain la Jonas, de très mauvaise humeur, fit appeler un médecin ; il déclara que l'état de Nadine était très grave ; le coup de pied de Baltid lui avait donné une péritonite, et comme elle avait pris froid elle était atteinte d'une fluxion de poitrine double.

IX

LA FIN D'UNE PÉCHERESSE

Ninette s'installa au chevet de la pauvre fille et montra un dévouement admirable. Dans les moments où elle n'avait pas le délire, Nadine la remerciait avec effusion.

— Je suis une brute, moi, disait-elle; mais vous, Ninette, vous êtes un ange! Grâce à vous, je ne crèverai pas comme un chien!

— Vous ne mourrez pas, répondait Ninette qui sentait les larmes lui venir aux yeux.

— Ah! je sens bien que je suis perdue! mais je n'ai que ce que je mérite! Et puis, s'en aller maintenant ou plus tard, quand on a mon existence, peu importe!

Par moment pourtant elle se raccrochait à la vie avec désespoir.

— Je n'ai que vingt-deux ans, disait-elle, je ne voudrais pas mourir!

— Mais non, lui répondait Ninette, à votre âge on ne meurt pas comme cela! nous vous sauverons!

— Vous croyez? Oh! si c'était possible! Ce serait si bon de revoir le printemps? N'est-ce pas, Ninette, que vous voudriez bien venir à la campagne avec moi?

Puis, rendue toute joyeuse par cette espérance de guérison, se croyant déjà sûre de vivre, elle disait :

— Oh! nous courrons comme des enfants à travers les champs, nous cueillerons de belles fleurs, et nous reviendrons toutes rouges, tout essoufflées. — Et puis, malgré votre mère, moi, je vous marierai! vous verrez cela, je suis très *roublarde*, nous arriverons à lui faire faire tout ce que nous voudrons, à Mme Jonas!

Mais bientôt, les douleurs la reprenaient aiguës, terribles.

Elle se roulait sur son lit, torturée par la péritonite, étouffée par la fluxion de poitrine.

Alors elle invoquait la mort comme une délivrance, et quand Ninette essayait de la calmer, elle disait :

— Oh! non! je suis perdue! je ne demande qu'à ne pas souffrir longtemps!

Son grand désespoir était de ne pas avoir revu Dara.

Elle avait fait écrire au chanteur par Ninette — qu'elle était au plus mal et qu'elle voulait le voir avant de mourir ! — Le bellâtre ne se dérangea pas.

Seule de toutes ses camarades, Adèle venait la voir tous les jours, lui apportant des friandises, la choyant comme un amoureux.

Mais Nadine la recevait quelquefois mal, ennuyée des protestations passionnées dont elle accompagnait ses petits cadeaux.

Enfin, au bout de cinq jours, le médecin déclara que la fin approchait et que Nadine ne passerait pas la nuit.

En voyant les yeux rouges de Ninette, qui rentrait dans sa chambre après avoir reconduit le médecin jusqu'à la porte, la pauvre fille comprit.

— Ce sera bientôt fini, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant tristement.

— Mais non ! fit vivement Ninette.

— Si, ma chérie, je sens bien que c'est la fin.

Ninette ne put retenir ses sanglots.

— Oh ! merci, dit Nadine ; mais je ne vaux pas la peine qu'on me pleure.

Ninette lui demanda si elle voulait donner l'adresse de ses parents pour qu'on les prévînt qu'elle était gravement malade.

— Oh ! non, répondit la malheureuse ! je ne veux pas voir mon père, j'aurais peur qu'il me maudît encore une fois !

Je veux qu'on ne le prévienne que quand je serai morte !

Puis, elle fit venir un prêtre et voulut écrire un mot à Léda pour lui demander pardon de sa brutalité. Elle fut tout heureuse quand on lui dit que cette fille était déjà presque guérie.

Vers le soir, sa voix devint très faible ; elle appela Ninette et, après l'avoir longuement embrassée, elle lui dit bien bas :

— Adieu, ma chérie, je prie le bon Dieu qu'il vous rende tout ce que vous avez fait pour moi.

Puis, comme elle se sentait les pieds déjà glacés, elle ajouta :

— J'ai peur d'aller dans la fosse commune !

Ninette lui promit qu'on vendrait toutes ses hardes, et qu'on lui achèterait un petit coin dans le cimetière Saint-Ouen.

C'était là qu'elle voulait aller. Il y avait quelques mois, l'été précédent, elle y avait conduit une voisine ; et elle avait été frappée d'y voir des fleurs, et d'y entendre chanter des oiseaux ! Il lui semblait qu'on devait mieux y dormir !

Enfin, vers minuit, ses forces parurent revenir un peu, et en même temps ses souffrances diminuèrent.

Ninette revenait de son théâtre, tout anxieuse, craignant de trouver la pauvre fille déjà morte ; elle la vit dressée sur son séant.

— Ça va mieux, fit Nadine, mais cela ne durera pas longtemps tout de même.

Elle voulut que Ninette lui apportât un petit coffret qui était dans l'armoire à glace ! Elle y prit un tout petit médaillon et le donna à la jeune fille.

— Prenez ça, ma mignonne, dit-elle en souriant ; vous pouvez le garder en souvenir de moi, je ne l'ai porté que quand j'étais une honnête fille comme vous. Maman me l'avait donné le lendemain de ma première communion, et il y a dedans des cheveux qu'elle m'avait coupés quand j'étais toute petite !

Ninette sanglotait.

Nadine, qu'un hoquet convulsif commençait à secouer, serra la jeune fille dans ses bras et lui dit :

— Je sens que ça approche ! vite, écoutez-moi ! J'ai une dernière prière à vous faire ! C'est une dernière faiblesse ! Promettez-moi, quand je serai morte, de couper une mèche de mes cheveux et de la porter à Dara.

Ninette promit que sa dernière volonté serait accomplie.

A ce moment, la Jonas et les autres femmes, qui avaient la curiosité même de la mort, voulurent entrer.

— Non, dit Nadine, je veux rester seule avec vous, ma Ninette.

Et sur son ordre, la jeune fille alla fermer la porte et dire que Nadine ne voulait personne auprès d'elle.

La mourante prit alors dans le petit coffret, qui était resté sur son lit, une photographie de Dara, sur laquelle le chanteur était représenté dans son fameux costume de gommeux excentrique.

Elle considéra longtemps le portrait, puis, avec un soupir, elle dit à Ninette en le lui montrant :

— C'est une fière canaille ! Mais n'est-ce pas qu'il est beau ?

Un hoquet plus fort la renversa sur l'oreiller, et quelques instants après elle s'éteignit en souriant et en pressant contre ses lèvres la photographie du beau chanteur !

Ninette embrassa longuement son amie morte, puis elle alla ouvrir la porte et fit entrer les autres femmes de la maison.

— C'est fini, dit-elle.

Toutes les femmes, quelles qu'elles soient, ont le respect et même la superstition de la mort.

La Jonas et ses pensionnaires s'agenouillèrent devant le cadavre.

Puis, il fallut penser aux choses sérieuses, comme dit alors la logeuse.

Elle ne décolérait pas depuis le commencement de la maladie de Nadine. Elle aurait bien voulu la faire porter à l'hôpital, mais le médecin ayant déclaré que c'était impossible, et que la malheureuse serait morte avant d'être seulement dans la rue, il avait bien fallu qu'elle se résignât à garder la mourante. Maintenant elle avait un cadavre chez elle; non seulement cela lui répugnait, mais cela faisait encore du tort à sa maison, et déjà une de ses pensionnaires s'en était plainte très vivement.

Aussi ne voulait-elle conserver la morte chez elle que le moins longtemps possible. Elle fouilla dans les papiers de Nadine, trouva un acte de naissance, puis une lettre qui lui permit d'avoir l'adresse du père de la pauvre fille.

— Il faut, dès la première heure, prévenir la mairie et s'arranger pour qu'on l'enterre le plus tôt possible, fit-elle.

Ninette s'offrit pour aller avertir elle-même les parents de Nadine. — Puis elle voulut veiller la morte et faire sa dernière toilette.

Nadine devait une centaine de francs seulement à la Jonas, celle-ci comptait se payer sur ses *frusques* et même faire une bonne affaire. — Mais Ninette mit une telle énergie, une telle violence même à exiger qu'on gardât les robes de Nadine, et tout ce qui pouvait lui rester de bijoux pour exécuter sa dernière volonté, et lui acheter une petite concession au cimetière, que, tout en maugréant, la logeuse n'osa pas lui résister devant le cadavre.

Ninette profita de la permission tacite de sa mère, pour ensevelir Nadine dans sa plus belle chemise, et pour lui mettre sa plus belle robe : la robe de bal qu'elle mettait parfois pour aller à la Taverne Américaine.

Avec un courage admirable, cette jeune fille n'hésitait pas à faire la funèbre toilette d'un mort, elle qui jusque-là avait eu une crainte presque superstitieuse même d'un cercueil! Il lui semblait que c'était pour elle un devoir d'agir ainsi, que c'était un dernier témoignage qu'elle devait au seul être sympathique que depuis des années elle avait trouvé dans cette horrible maison qui était celle de sa mère! Elle parfuma elle-même le corps, coiffa la pauvre fille et lui mit une rose dans les cheveux.

On lui avait jeté deux bouquets au théâtre le soir même ; elle les détacha, et couvrit de fleurs le lit mortuaire où elle avait installé la pauvre Nadine, parée comme pour un bal.

Puis elle s'assit au chevet et se mit à songer.

La Jonas était allée rejoindre Auguste dans la salle à manger. Les locataires étaient toutes parties à la fois, pour annoncer la mort de Nadine dans les restaurants de nuit, et aussi pour ne pas coucher dans une maison où il y avait un cadavre.

Quoiqu'elle fût bien seule, en tête à tête avec une morte, dans le silence de la nuit, Ninette n'avait pas peur. — Quand elle regardait Nadine étendue sur le lit funèbre, et dont la figure pâle et amaigrie par les souffrances, semblait seulement endormie, elle se mettait à sangloter.

Quoi! elle ne la verrait donc plus, elle ne l'entendrait donc plus la gaie jeune femme, qui savait si bien la consoler, qui savait si bien trouver un mot d'espoir pour lui rendre courage quand elle se désolait, ne voyant autour d'elle que choses douloureuses et répugnantes.

Quand elle rentrerait du théâtre, après la répétition, elle ne verrait plus Nadine venir au-devant d'elle en chantant jusque sur l'escalier. Qui donc l'embrasserait

maintenant quand elle aurait un chagrin et qu'elle pleurerait?

C'était bien fini! Il semblait à Ninette qu'un grand vide venait de se faire dans sa vie.

Et le souvenir lui revint alors de la petite amie qu'elle avait eue jadis à son pensionnat de Saint-Germain, et qui, comme Nadine, s'en était allée, lui laissant une grande douleur au cœur.

C'était donc cela la vie? Voir partir tous ceux qu'on aime, voir s'évanouir tous les rêves ardemment caressés? Est-ce que Nadine n'était pas bien heureuse, après tout, d'être morte?

Ninette se demandait même s'il ne vaudrait pas mieux pour elle être étendue sur ce lit, bien parée, au milieu des fleurs, et dormir du dernier sommeil que d'avoir devant elle un avenir aussi triste, avec une mère comme la sienne.

Puis elle songeait à cette passion de Nadine pour Dara. Elle coupa même tout de suite une mèche des cheveux de la morte et l'enveloppa soigneusement, voulant au moins accomplir scrupuleusement les dernières volontés de sa pauvre amie.

Quoi c'était cela l'amour? c'était donc un sentiment bien extraordinaire puisqu'il survivait à tout, même à la trahison, même au mépris!

Et le dernier mot de Nadine lui revenait à la mémoire.

— C'est une fière canaille! mais n'est-ce pas qu'il est beau? Elle se disait qu'elle aussi, aimait! qu'elle donnerait volontiers sa vie pour éviter à son Henry une peine ou une douleur, mais ce n'était point parce qu'il était beau seulement!

Ah! s'il la trahissait, non, elle ne pourrait plus l'aimer! Pourtant?

Oh non, elle ne l'aimerait plus bien sûr, mais elle en mourrait ?

Enfin la fatigue la terrassa peu à peu ! La tête appuyée sur son bras elle se laissa aller à une sorte de somnolence. Et peu à peu ces réflexions se continuèrent dans un rêve.

Il lui semblait qu'elle était tout en blanc comme une mariée. Quoi ? Elle allait donc enfin épouser Henry ? Sa mère avait donc consenti ? Elle ne savait au juste — son rêve restait nébuleux — mais pour sûr elle était en mariée, elle avait même des fleurs d'oranger sur sa tête, à son corsage, partout. Henry Nangin était à côté d'elle. Elle entrait à l'église, elle entendait l'orgue et les chants. Puis tout d'un coup il lui semblait qu'elle était enveloppée d'une sorte de nuage. Mais Henry Nangin avait disparu. Où était-il ? son cœur se serrait !

Alors il lui sembla que le nuage s'entr'ouvrait un peu et, bien loin, elle voyait Henry, s'avançant vers elle en lui souriant, mais il n'était pas seul ? Qui donc était avec lui ?

Elle sentit que sa poitrine haletait. Elle voulut voir : Henry donnait le bras à une femme.

Elle se réveilla en poussant un cri.

Une des pensionnaires de la Jonas était auprès d'elle et lui avait mis la main sur l'épaule.

Il était sept heures du matin ; une lueur blafarde perçait les rideaux de la fenêtre.

Cette femme revenait de la Taverne Américaine ; la mort de Nadine avait fait pendant la nuit l'objet de toutes les conversations. Léda, qui était décidément guérie de sa morsure, et dont le sein n'était point trop déformé, affirmait-elle, était venue pour la première fois depuis la fameuse scène de la brasserie.

Elle n'en voulait plus à Nadine, depuis qu'elle la sa-

vait mourante. Elle avait même pleuré en apprenant que tout était fini.

— Léda vaut mieux qu'on ne croit, après tout, dit la femme.

Puis elle ajouta qu'on avait fait une collecte parmi tous les habitués du restaurant. On avait ainsi recueilli 150 francs. Elle les apportait à Ninette.

La jeune fille était brisée de fatigue. Elle avait déjà passé plusieurs nuits au chevet de Nadine. Néanmoins, elle se raidit contre le sommeil et sortit bientôt pour aller aux Halles porter au père et à la mère de son amie la triste nouvelle de la mort de leur fille.

Elle trouva à la porte d'une petite boutique de la rue Vauvilliers, un robuste vieillard qui, le tablier accroché à la ceinture, les manches de son tricot retournées, était en train de montrer des poulets à une jeune bonne qui semblait fort marchander.

— Allons, la petite mère, lui disait-il, c'est beau comme tout, et 4.50 c'est pour rien. Dans toutes les Halles vous ne trouverez pas le pareil pour ce prix-là.

Et comme la bonne marchandait encore.

— Eh bien ! la belle, je vous le laisse à 4.25.

— Mais, ajouta-t-il avec un gros rire, et en prenant le menton de la jeune femme, c'est bien pour vous, et parce que vous avez une frimousse comme ça !

Ninette s'approcha.

— Pardon, monsieur, dit-elle, j'aurais deux mots à vous dire.

L'allure réservée et la beauté de Ninette parurent faire impression sur le vieillard.

— Entrez, mademoiselle, dit-il, je suis à vous à l'instant.

Quand il eut enveloppé la volaille et rendu l'argent de sa cliente, le vieux marchand revint vers Ninette.

— Qu'y a-t-il pour vôtre service ? mademoiselle, lui dit-il.

— Monsieur, je viens pour votre fille...

— Je n'ai plus de fille ! fit l'homme qui devint rouge de colère.

— Hélas ! monsieur, répondit Ninette, vous ne dites que trop vrai ! Elle est morte ! Et des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Morte ! morte ! fit l'homme d'une voix étranglée. Eh bien ! tant mieux, elle ne nous déshonorera plus... mais non, ce n'est pas vrai, c'est pour m'attendrir que vous dites cela ! c'est pour que je lui pardonne : elle n'est pas morte !

— Hélas ! reprit Ninette.

— Morte ! dit le vieillard. Mais il ne put continuer, de gros sanglots soulevèrent sa poitrine, de grosses larmes roulèrent sur ses joues, et il se laissa tomber sur une chaise.

Une vieille femme s'élança alors du fond de la boutique.

— Qui donc est morte ? dit-elle.

Et quand elle vit le vieillard pleurer.

— Ma fille est morte ! cria-t-elle, et elle fondit en larmes.

Les deux pauvres gens, sans s'occuper de Ninette, s'embrassèrent et confondirent leurs sanglots.

— Morte ! morte ! répétait la femme, et sans que je l'aie revue !

Elle s'aperçut alors de la présence de Ninette, qui, elle aussi, pleurait.

Il fallut que la jeune fille lui racontât les derniers moments de Nadine. Quand elle en vint à la terreur qu'éprouvait la pauvre fille d'être maudite encore une fois par son père, les sanglots des deux vieillards redoublèrent.

— Oh! non, dit l'homme, je ne l'aurais pas maudite, ma pauvre enfant!

— Tu as été trop dur pour elle, répondit la femme.

— Hélas!

Enfin, Ninette leur dit que le dernier vœu de la mourante avait été d'être enterrée au cimetière Saint-Ouen. Elle parla de la collecte faite parmi les amies de Nadine, dans le but de subvenir aux frais de l'enterrement.

— Non, dit le vieillard avec rage, non, je ne veux pas de cet argent-là. Grâce à Dieu, j'ai quelques économies au fond de mon tiroir, et c'est moi qui payerai tout cela.

Quand Ninette montra le petit médaillon que lui avait donné Nadine avant de mourir et raconta les dernières paroles de son amie, la vieille femme l'embrassa et lui dit :

— Oh! gardez ce médaillon ; je suis bien heureuse, dans mon malheur, que ma pauvre enfant ait eu près d'elle une honnête fille pour lui fermer les yeux!

Le mari et la femme mirent alors les volets à leur boutique et collèrent un petit écriteau fait à la main :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS

Puis ils suivirent Ninette rue Mosnier.

Le lendemain, on enterra Nadine.

Le père et la mère avaient voulu se charger de tout, et quand Ninette avait demandé ce qu'il fallait faire des robes, du linge et des quelques rares bijoux qui restaient à Nadine, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient même pas toucher à tout cela. Qu'on les donnât aux pauvres, qu'on les brûlât, qu'on en fît ce qu'on voulait, peu leur importait.

La Jonas trouva que le pauvre le plus intéressant était elle-même, et elle s'octroya toutes les hardes de Nadine.

La mère de la morte l'avait veillée la dernière nuit et avait forcé Ninette à aller prendre un peu de repos.

L'enterrement était fixé pour onze heures.

Dès neuf heures, les employés des pompes funèbres étaient venus et avaient mis Nadine dans son cercueil. Une tenture modeste fut placée à la porte, car le marchand de volailles ne voulait pas que sa fille eût l'enterrement des pauvres.

Un peu avant onze heures, les anciennes camarades de Nadine commencèrent à arriver. Adèle, qui pleurait à chaudes larmes, Marie et quelques autres étaient là, et presque toutes apportaient une couronne ou un bouquet.

Tout à coup, au grand étonnement de tous, on vit paraître Léda, portant elle aussi une couronne. En habile comédienne qu'elle était, elle avait trouvé adroit de se montrer à l'enterrement de Nadine.

De la sorte, il serait bien manifeste qu'elle avait pardonné à la morte, et l'on dirait partout :

— Quelle bonne fille que cette Léda !

Il était tombé beaucoup de pluie dans la nuit et dans la matinée. On pataugeait dansune boue épaisse, mais peu à peu le temps s'éclaircissait et quelques rayons de soleil perçaient les nuages.

Les croque-morts descendirent le cercueil. On se mit en marche. Le père suivait, ayant à côté de lui son fils, soldat au 30e d'artillerie, à Versailles, qu'il avait fait venir par dépêche. Le vieillard sanglotait et ne s'occupait nullement de savoir quelles étaient toutes ces femmes en toilettes élégantes qui étaient là. Le modeste corbillard disparaissait presque sous les fleurs. Non seulement toutes les amies de la pauvre fille en

avaient apporté, mais Ninette avait dépensé toutes ses économies pour que Nadine s'en allât vers sa dernière demeure avec beaucoup de fleurs, elle qui les aimait tant, qui espérait revoir encore le printemps pour aller en cueillir dans les champs.

Quelques hommes marchaient derrière le père. C'étaient deux de ses amis, deux voisins de la rue Vauvilliers, qui n'avaient pas voulu le laisser seul, et puis le gérant de la *Taverne Américaine* et deux garçons qui aimaient bien Nadine et qui étaient là un peu par intérêt et beaucoup par curiosité.

Ensuite venaient les femmes; la mère ayant Ninette à côté d'elle et trois marchandes des Halles dans leur costume de travail; elles avaient connu Nadine enfant, elles aimaient sa brave femme de mère et elles n'avaient pas voulu lui manquer dans ce dur moment.

Derrière, s'avançaient la Jonas, Léda, Marie, Adèle et quelques autres habituées des restaurants de nuit.

Elles avaient, pour la circonstance, pris dans leur garde-robe ce qu'elles avaient de plus simple en toilettes et en chapeau. Toutes étaient en noir et elles avaient même acheté des gants de cette couleur tout exprès. Néanmoins, leurs costumes avaient conservé un cachet parisien, un je ne sais quoi provocant qui faisait retourner les hommes sur le passage de l'enterrement.

Les trois marchandes des Halles, en bonnets et en caracos, regardaient avec mépris toutes ces femmes parfumées, pomponnées, s'écartant d'elles comme si elles eussent porté la peste dans les plis de leurs robes de soie, mais, ne les perdant pas de vue, et suivant tous leurs mouvements avec curiosité.

Le frère de Nadine, l'artilleur, se retournait fré-

quemment pour les voir. Le froufrou de ces jupes le troublait par instants, et malgré lui, il regardait.

Peu à peu, les femmes s'étaient mises à causer.

Adèle seule ne disait rien, mais à chaque minute elle prenait son mouchoir et s'essuyait les yeux.

— Tiens, Léda, regarde-la, fit Marie qui ne perdait jamais l'occasion de dire une méchanceté, un amant n'aurait pas plus de chagrin à l'enterrement de sa maîtresse; et pourtant Nadine qui était toute à Dara n'a jamais voulu d'elle.

— C'est toujours comme ça, répondit Léda, l'amour n'est jamais partagé!

La Jonas à ce moment prit le bras de Marie. Elle savait que cette fille allait changer de garni et elle aurait bien voulu lui donner la chambre de Nadine.

— Plus souvent, la chambre d'une morte, répondit Marie.

La Jonas lui expliqua qu'elle ferait tout changer, les meubles, les tentures, le lit...

Mais elle dut interrompre son boniment, on était arrivé à l'église de la Trinité.

Pendant la messe basse, qui fut dite dans une chapelle, la Jonas et Léda surtout montrèrent une dévotion parfaite. Elles se vautraient sur les prie-Dieu, et quoiqu'elles n'eussent pas de livres de messe, leurs lèvres ne cessaient de marmotter des prières.

On sortit de l'église, et le corbillard commença à remonter la rue de Clichy.

Peu à peu le cortège diminua.

Les marchandes des Halles, les voisins de la rue Vauvilliers s'en allèrent: Saint-Ouen était trop loin, et les affaires ne permettent pas les longues absences.

Le gérant et les garçons s'éclipsèrent au coin de la rue de Parme. Quant aux femmes, elles allèrent jus-

qu'à la place Clichy. Mais là, elles aussi, laissèrent le cortège enfiler l'avenue.

Elles n'avaient rien mangé depuis le matin, et décidèrent d'aller faire un bon déjeuner chez le père Lathuile.

Comme elles allaient entrer, Dara passa.

— Tu n'es donc pas allé à l'enterrement de Nadine? demanda Léda.

Dara expliqua que cela n'aurait pas été convenable, que Nadine n'avait pas été gentille envers lui, qu'elle lui avait fait une mauvaise réputation.

— Tais-toi, mon garçon, interrompit Marie; t'es assez beau pour n'avoir pas de cœur; ne nous donne pas d'explications et viens déjeuner avec nous.

Adèle seule, de toutes les femmes, avait continué à suivre le corbillard.

Peu à peu elle s'était mise au premier rang; avec des larmes dans la voix, elle adressait des consolations à la mère; puis elle regardait de tous ses yeux le frère de Nadine, un grand gaillard de vingt ans. Elle le trouvait très bien; il n'avait pas de barbe du tout; on aurait dit une femme. Il lui semblait presque que c'était Nadine elle-même.

Le corbillard avançait lentement, secouant, cahotant le cercueil à tous les pavés. Comme la route est longue et ennuyeuse, les croque-morts s'étaient réunis sur le trottoir et ils causaient tout en marchant. Ils étaient même fort gais.

— C'est drôle, cet enterrement! une demoiselle qui faisait la noce!

— Elle n'était pas mal, disait un de ceux qui avaient mis la pauvre Nadine dans sa bière, et il ajoutait quelque cynique gaudriole.

Ninette marchait en silence. Elle était très fatiguée, et son cerveau avait à peine la force de penser.

Elle se disait qu'elle était bien heureuse de ne pas avoir eu de répétition ce jour-là. Sans cela, comment aurait-elle fait pour accompagner la morte ?

Quand elle se retourna et qu'elle ne vit plus personne, cela lui fit froid.

Qu'on était facilement abandonné, quand on était mort !

Pauvre Nadine ! mais si dans l'autre monde on voit ce qui se passe dans celui-ci, cela lui devait faire plaisir de savoir son amie Ninette fidèle jusqu'au bout.

Comme on sortait des fortifications, elle se reprit à penser à son rêve. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle avait si souvent entendu des pensionnaires de sa mère attacher une grande importance aux rêves, et se les faire expliquer soigneusement, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'essayer de trouver ou une espérance ou un avertissement dans celui-là.

Cependant elle ne se souvenait plus tout à fait bien. Elle ne se rappelait plus que d'une chose, c'est que dans son rêve elle était en costume de mariée.

Si cela pouvait être vrai, pourtant.

Mais n'avait-elle pas vu dans ce rêve Henry Nangin avec une autre femme ? Est-ce qu'il la trahirait ? non c'était impossible ; c'était un cauchemar bien compréhensible dans la chambre d'une morte. Et puis d'ailleurs elle n'avait pas vu le visage de cette femme. Elle ne se rappelait son rêve qu'imparfaitement.

On était arrivé au cimetière.

Le cercueil descendit dans la fosse. Cela fit mal à Ninette d'entendre grincer les cordes autour du bois.

Puis le prêtre marmotta la suprême prière et la terre commença à tomber sur la bière.

Les deux vieillards sanglotaient ; il fallut qu'on les arrachât de la fosse.

Ninette s'était mise à genoux, et à mesure que les fossoyeurs comblaient la fosse, que le cercueil disparaissait sous la terre, il lui semblait qu'elle était de plus en plus séparée de son amie.

Quand elle se releva, elle eut une impression de solitude horrible.

Il lui semblait que désormais elle était toute seule sur la terre, qu'il n'y avait plus aucun être qui l'aimât.

Le vieillard et sa femme la firent monter avec eux dans l'unique voiture de deuil et le père dit à son fils l'artilleur :

— Toi, tu peux revenir à pied ; nous te retrouverons à la maison.

Le jeune homme, en quittant le cimetière, vit Adèle à côté de lui.

Ce fut elle qui engagea la conversation. Le jeune homme s'aperçut alors qu'elle sentait bon. Elle lui parla de sa sœur ; elle fit du sentiment.

Lui avait oublié Nadine ; il y avait quatre ans qu'il ne l'avait vue ; néanmoins, cela le toucha ; il lui vint des larmes aux yeux.

Alors, galamment, il lui offrit de la ramener chez elle en voiture.

Tous deux montèrent dans un fiacre. Aussitôt Adèle se pelotonna contre le frère de Nadine, et, le soir, l'artilleur ne rentra pas rue Vauvilliers.

X

RECHERCHES DANS L'INTÉRÊT DES FAMILLES

Quelques jours après l'enterrement de Nadine, vers trois heures du matin, deux hommes causaient boulevard Haussmann, au coin de la Chaussée-d'Antin.

— Ainsi vous avez vu le juge d'instruction et ensuite le préfet de police? Tout est convenu ?

— Nous sommes parfaitement d'accord.

— Votre demande n'a nullement paru extraordinaire?

— Au contraire, on a très vivement apprécié la parfaite convenance de mon procédé.

— Alors, tout va bien d'après vous ?

— Je ne suis inquiet que des recherches faites pour découvrir Marie Duval et sa fille.

— Avant qu'on les découvre, nous avons le temps de nous retourner. Mais avez-vous jeté déjà votre dévolu sur une maison ?

— Ma foi non, je ne connais pas assez pour cela Paris et surtout ses environs.

— Me donnez-vous carte blanche ?

— Parfaitement.

— Eh bien! d'ici trois jours, je vous aurai trouvé la maison.

— C'est entendu, mon cher Baltid, dans trois jours envoyez-moi une dépêche et nous irons ensemble voir cette maison pour bien prendre nos dernières dispositions.

Celui qui venait de parler ainsi et avec un accent anglais très prononcé serra la main de Baltid, et remonta vers l'Opéra.

Quant à Baltid, il tourna la rue de la Chaussée-d'Antin et prit le chemin de la rue Mosnier.

C'était une belle nuit d'hiver ; le froid piquait un peu, mais il faisait un magnifique clair de lune.

Baltid avait relevé le col de son paletot, et marchait vite.

Mais tout en marchant il se parlait à lui-même.

—Décidément, se disait-il, cet homme-là est beaucoup moins fort que je ne l'aurais cru. Il joue les plus grosses parties non seulement sans se douter du danger

qu'il peut courir, mais encore sans paraître se douter des dangers qu'il fait courir aux autres.

Et puis, il garde vraiment la trop grosse part du gâteau !

Cinquante mille francs ! Voilà une belle affaire ! Quand lui aura des millions.

Aussi, minute, mon bon homme, Baltid n'est pas un imbécile qui passera sa vie à tirer les marrons du feu pour les autres. J'aurai la part du lion dans l'affaire, ou j'y perdrai mon nom.

Je la retrouverai moi, l'héritière, avant la police encore, et quand je l'aurai trouvée, à nous deux, monsieur l'Anglais !

Ah ! mon gaillard, quand je vous ai parlé tout à l'heure des difficultés que nous allions rencontrer — des dangers auxquels nous pouvions nous heurter à chaque pas, de la nécessité de payer grassement tous les concours, — vous m'avez simplement répondu, que vous feriez facilement l'avance de quelques billets de mille francs ! Cela est bon pour Auguste qui est un famélique et un imbécile ! mais moi on ne me roule pas comme cela !

Quand je me suis décidé à risquer ma peau, il faut que cet enjeu-là me rapporte ! Je veux que cette affaire soit la dernière que je fasse, et il faut, quand elle sera terminée, que j'aie de quoi bien vivre jusqu'à la fin de mes jours !

En rentrant, Baltid trouva Léda couchée ayant un bandeau sur l'œil droit.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— Rien, je me suis disputée — avec un homme.

— Et tu as reçu un coup de poing ?

— Eh bien ! après ?

— Je parie que c'est Dara qui t'a fait ce cadeau !

— J'ai envie de dormir ; laisse-moi tranquille !

— Ma chère amie, tu n'es qu'une bête; c'est dans ton intérêt que je parle. Tu sais pourtant bien que je ne suis pas jaloux!

— Eh! que veux-tu alors?

— Tu avais un caprice pour Dara; tu te l'es payé, rien de mieux, je ne te blâmerai jamais de cela. La vie est trop courte pour qu'on ne fasse pas tout ce qui vous est agréable. Mais ce qui est stupide de ta part, c'est de te monter la tête pour ce chanteur.

— Tu m'ennuies!

— Non, voyons, Léda, sois raisonnable. Toi qui jusqu'à présent t'es toujours montrée très pratique, ne laisse pas ton caprice s'éterniser. Cela nous jouera un mauvais tour, et déjà il est ridicule que tu te laisses battre en public par ce gaillard-là...

Léda tourna le dos à son mari et s'endormit. Mais Baltid savait que ses paroles avaient porté.

Le lendemain en effet Dara attendit en vain Léda, à l'heure où d'ordinaire elle venait le réveiller le matin. Le soir, quand il s'approcha d'elle à la brasserie du *Hanap d'or,* elle lui dit à peine bonjour.

Il voulut insister.

Léda lui éclata de rire au nez.

— Je ne t'en veux pas de ton coup de poing, lui dit-elle, mais s'il y a des femmes qui aiment à être battues, je ne suis pas de celles-là! Au revoir, mon garçon, soyons bons amis, mais cherche ailleurs. Tu ne ferais pas tes affaires avec moi.

D'un autre côté, le lendemain, Baltid sortit de très bonne heure, et prenant une voiture, se fit conduire rue du Bouloi.

Il entra aussitôt dans une maison, à la porte étroite et sombre, monta rapidement l'escalier, et s'arrêta au deuxième étage devant une plaque de cuivre sur laquelle on pouvait lire :

M. MARCEL

Affaires litigieuses, recouvrements.
Recherches dans l'intérêt des familles.

Baltid tourna le bouton de la porte et entra dans une petite pièce étroite, mal éclairée et séparée en deux par un grillage.

Aussitôt un guichet s'ouvrit, et une voix demanda :

— Que foulez-fous ?

— C'est moi, père Marcel. J'ai à vous parler d'une affaire très sérieuse.

— Ah ! c'est fous ? reprit la voix, adendez !

Quelques secondes après, Baltid entendit le bruit d'un verrou qu'on tire, une porte qui se trouvait près du grillage s'ouvrit et un petit vieillard, un peu bossu, à la grande barbe blanche, aux yeux de fouine, s'avança vers lui en relevant ses lunettes, et lui dit avec un fort accent alsacien ;

— Ah ! mon pon ami ! quel pon fent fous amène ?

— Mon cher monsieur Marcel, il s'agit d'une affaire très sérieuse que je viens vous proposer et pour laquelle toute votre habileté est nécessaire.

— Il est cerdain que si fous n'afiez pas pesoin de moi, fous ne seriez pas fenu. Tonnez-vous tonc la beine t'endrer !

Et le vieillard introduisit Baltid dans une grande pièce dont le mobilier se composait d'une bibliothèque avec des rideaux verts, d'une caisse, d'un vieux bureau en acajou, de deux fauteuils et de deux chaises ; un papier crasseux couvrait les murs, sur lesquels étaient accrochées deux vieilles gravures jaunies : *Adam et Ève, avant et après le péché.*

Sur un signe, Baltid s'installa dans un fauteuil, pendant que le vieillard s'asseyait à son bureau.

— Mon cher monsieur Marcel, commença le mari de Léda en tirant son portefeuille, voici mille francs d'avance pour l'affaire dont il s'agit.

Les yeux du vieillard étincelèrent sous ses lunettes.

— Ah! fit-il en se frottant les mains, fôtre avaire est tonc pien sérieuse?

— Mon Dieu, oui, fit négligemment Baltid. Elle est sérieuse, mais elle n'est nullement dangereuse. Il s'agit simplement de retrouver une jeune fille dont on a perdu la trace.

— Ah!

— Oui, c'est une grosse affaire d'héritage. — Il faut retrouver une jeune fille que son père veut probablement revoir avant de mourir; le bonhomme a des remords, il ne veut pas partir pour le grand voyage — ce sont ses propres expressions — sans avoir réparé une mauvaise action qu'il a commise.

— Et gombien tonnera-t-il ce papa-là?

— Si on lui retrouve sa fille?

— Oui.

— Cinquante mille francs. C'est-à-dire vingt-cinq mille francs pour vous et vingt-cinq mille francs pour moi.

— Mais et les betits frais?

Baltid hésita un instant, mais presque aussitôt il reprit :

— Ils ne seront pas compris dans les 25,000 fr. Je viens de vous donner mille francs, dès qu'ils seront dépensés, je vous en donnerai d'autres.

— Foulez-fous me vaire un babier pour les 25,000 francs?

Baltid réfléchit.

— A quoi cela vous servira-t-il? répondit-il ensuite,

puisque vous ne me donnerez le nom et l'adresse de la jeune fille que contre l'argent.

Cette fois le vieillard réfléchit à son tour ; il releva ses lunettes, regarda bien en face Baltid, avec ses petits yeux perçants, puis il finit par dire :

— Abrès tout! fous afez beud-être raison. Les babiers ne servent à rien. Foyons maindenant vos indigations?

— Il y a un peu plus de dix-huit ans, une Française, une institutrice nommée Marie Duval, accouchait à Londres d'une fille, dans une maison meublée située sur la place du marché d'Islington. Cette femme venait d'être abandonnée par son amant ; elle était dans une misère effroyable. Son propriétaire la mit à la porte. Depuis, on ne sait ce qu'elle est devenue, elle et son enfant.

— Mais la bedide est beud-êdre morte, fit M. Marcel.

— Dans ce cas, dit vivement Baltid, si vous pouvez me procurer l'acte de décès de la fille de Marie Duval, vous aurez aussitôt vos vingt-cinq mille francs.

Le vieillard releva la tête.

— Diens! fit-il en souriant. Le baba bayera tout de même si on lui tonne la breuve que la bedide est morte! Il ne bourra bas bourtant rébarer sa vaute?

Baltid comprit qu'il avait laissé échapper un mot de trop. Mais il reprit tout son sang-froid et dit négligemment :

— Probablement que du moins il saura qu'il ne peut plus rien faire pour son enfant, et qu'alors ses remords n'existeront plus que pour le passé. Du reste, je n'ai consenti à me charger de l'affaire qu'à cette condition.

— C'est pien, fit M. Marcel, je bartirai ce soir bour Londres.

— Oui, le plus vite sera le mieux, dit Baltid, je me suis adressé à vous parce que je sais que vous connaissez Londres mieux peut-être que Paris, si c'est possible ;

— maintenant, j'ai déjà quelques points de repaire importants.

Marie Duval était une institutrice française partie à Londres pour entrer dans la famille de M. Richard Wurtz, un des grands banquiers de la Cité, et y faire l'éducation de ses deux filles. Malheureusement pour elle, elle resta peu de temps dans cette maison, et se fit bientôt enlever par son amant, dont je ne puis vous dire le nom, puisqu'il ne veut pas être connu.

L'une des filles de M. Wurtz vit toujours ; par elle on pourra savoir quelque chose de la famille de Marie Duval. Si on arrive à cela, ce sera un point très important, car je suis persuadé que la malheureuse a trouvé un moyen quelconque de regagner la France ; elle a dû essayer, au moins, de rejoindre sa famille.

— A-d-on téjà vait des regerges ? dit M. Marcel.

— Oui, la police de Londres s'est occupée de retrouver Marie Duval, et elle n'y est pas parvenue — mais elle n'avait point cette indication importante. M. Wurtz était mort ; on n'a pu retrouver personne de sa maison se souvenant de Marie Duval ; ses deux filles étaient mariées, l'une en Russie, l'autre en Amérique. On leur a écrit ; les lettres sont restées sans réponse. — Or, il y a huit jours, l'une des filles Wurtz est arrivée à Londres — d'Amérique.

Voyez cette femme, je suis persuadé qu'elle pourra nous aider puissamment.

M. Marcel avait pris des notes nombreuses ; — il congédia Baltid en répétant :

— Tans teux heures, che serai barti, et temain fous aurez une tébêche. Où faut-il vous l'adresser ?

— Ne télégraphiez pas, dit Baltid, écrivez-moi poste restante, bureau de la Bourse, aux initiales de E. V. G. Mais surtout ne manquez pas de partir ce soir.

Baltid avait de bonnes raisons pour désirer que

M. Marcel partît le soir même. Le testament de W. Gardiner avait été tenu secret. Aucun journal n'en avait parlé, mais il craignait que le père Marcel, dont il connaissait les accointances avec la préfecture de police, ne fût bientôt au courant par une indiscrétion quelconque d'un agent.

Plus tard, il lui était indifférent que le vieillard connût le testament ; il s'arrangerait toujours avec lui ; mais il ne fallait pas qu'avant de partir pour Londres le fin matois fût prévenu.

Baltid, qui avait une connaissance très profonde des hommes, savait que le père Marcel avait besoin d'être entraîné. Quand une affaire était commencée, il allait jusqu'au bout, mais il avait souvent des scrupules ou plutôt des craintes avant de faire le premier pas.

Aussi, Baltid se trouva-t-il à la gare du Nord au moment du départ du train de marée qui correspond avec les paquebots de Boulogne et de Calais.

— Que foulez-fous? dit le vieillard en l'apercevant.

— J'avais oublié une indication qui peut être utile. répondit Baltid. Marie Duval avait sans doute de très bonnes raisons pour ne pas parler de sa famille, car son amant n'avait jamais pu tirer d'elle, à cet égard, que de très vagues indications. — C'est même cela qui l'a arrêté quand il a commencé ses recherches.

Mais il n'en a certainement pas été de même pour M. Wurtz, dont tout le monde à Londres connaissait le rigorisme, et qui n'aurait jamais introduit dans sa maison une institutrice, sans avoir pris sur elle tous les renseignements possibles. Ce n'est donc que par Mlle Wurtz, aujourd'hui Mme Selmann, que vous pourrez arriver à reconstituer le passé de cette femme.

Enfin, il faut que je vous donne l'adresse de Mme Selmann ; elle demeure au Royal-Hôtel, près de Trafalgar-Square.

— Au refoir, dit le père Marcel.

Et il entra dans la salle d'attente.

Comme on peut le voir, Baltid avait déjà pris de nombreuses informations. Son complice de Londres, avec lequel nous l'avons vu causer la nuit boulevard Haussmann, lui avait fourni naturellement tous les renseignements qu'il pouvait avoir ; — d'un autre côté, avec une habileté de fouine, dès qu'il avait su tous les détails du commencement de la liaison de Gardiner avec Marie Duval, dès qu'il avait appris qu'elle avait été institutrice chez M. Wurtz, il s'était mis en relation avec un interprète du Grand-Hôtel. qui était une sorte de Bottin général des notables personnages du monde entier.

Le hasard l'aidant beaucoup, il avait ainsi appris que la fille de M. Wurtz, mariée à un riche Américain, M. Selmann, venait de passer par Paris, se rendant à Londres. Elle avait de grosses affaires d'intérêts à régler en Angleterre, à la suite de la perte de sa sœur, la comtesse Olgki, qui venait de mourir à Varsovie, ne laissant pas d'enfants.

Enfin au Grand-Hôtel l'interprète avait pu savoir que Mme Selmann avait donné l'ordre de lui envoyer les lettres qui pourraient lui arriver à Paris, à Royal-Hôtel, Trafalgar-Square, London.

Pour un gredin aussi habile que Baltid, c'était de précieux renseignements, et il voulut en profiter aussitôt.

Il avait choisi pour l'aider le père Marcel, parce qu'il connaissait son adresse et que tous deux avaient déjà fait ensemble quelques *affaires*. — Enfin ce qui l'avait surtout décidé à prendre cet auxiliaire, c'est qu'il savait que le père Marcel avait longtemps habité Londres, et qu'il était familier avec toutes les ressources

que cette ville peut présenter pour une recherche de ce genre.

Qu'était-ce donc que le père Marcel?

Le petit vieillard voûté, presque bossu, à l'accent alsacien, que nous avons entrevu, était un ancien agent de la sûreté, qui avait été mis à la porte de la préfecture de police à la suite de quelques affaires où il avait joué un rôle suffisamment louche.

Néanmoins, on l'avait regretté; c'était un habile *fouinard*, comme disent les agents de police, et il avait en maintes circonstances prouvé son habileté; il avait notamment découvert un certain nombre de faussaires qui avaient exploité longtemps la Banque de France, en fabricant de faux billets admirablement imités.

Ensuite il avait été fort apprécié par de très hauts personnages pour lesquels il avait habilement mené quelques affaires du ressort de la police des mœurs.

Aussi, quand Marcel avait dû quitter la préfecture de police, avait-il immédiatement installé un bureau d'homme d'affaires, une sorte d'agence louche, comme il en existe beaucoup à Paris. Depuis une pièce célèbre, on dénomme généralement ces sortes de maisons d'agences : *Tricoche et Cacolet*.

Sa spécialité à lui, c'étaient les affaires délicates, les affaires de famille, qu'il menait lui-même. Il n'avait pas d'employés et il se servait seulement d'un certain nombre de ses anciens collègues de la sûreté, qu'il embauchait de temps en temps pour des services spéciaux.

Il exerçait notamment toutes les surveillances qu'on pouvait désirer pour le compte des maris ou pour le compte des femmes, au choix. Il avait le répertoire de notes le plus curieux sur *toutes les femmes galantes de Paris*.

Mais il n'avait point voulu, comme ses confrères, faire grandement les choses, payer des annonces dans les journaux, envoyer à domicile un nombre considérable de prospectus plus ou moins extraordinaires; non, il ne tenait pas à avoir beaucoup de clients; il préférait la qualité à la quantité.

Il dédaignait les petites affaires et il ne se donnait tout entier qu'à celles qui non seulement devaient lui procurer un gros bénéfice, mais encore l'intéressaient et le passionnaient.

A moins pourtant qu'il ne fût trop pressé d'argent, ce qui lui arrivait souvent, et alors il était trop heureux d'accepter la moindre affaire pouvant lui rapporter quelques pièces de 20 fr.

Ces moments de gène du père Marcel intriguaient même fort tous ceux qui le connaissaient.

On savait qu'il gagnait parfois de fortes sommes, et pourtant non seulement il n'avait rien mis de côté, mais encore, par instants, il avait des besoins d'argent terribles. Il lui arrivait même d'être fort en retard pour son loyer et de ne payer son propriétaire qu'après la saisie de son mobilier.

Il était évident que le père Marcel avait un vice, mais personne ne savait quel pouvait être ce vice.

Nul, en apparence, n'était plus rangé que lui; on ne le voyait jamais au café ; il n'avait jamais mis les pieds dans un tripot, sauf pour les affaires qu'il avait à mener : jamais on ne lui avait connu de maîtresse, et quand il était agent de la sûreté, sa chasteté était proverbiale parmi ses collègues. — Comme il avait une épaule plus haute que l'autre, on l'appelait Marcel *le Bossu*, et quand dans la salle basse du quai des Orfèvres, où se tiennent les agents de service, les collègues de Marcel cherchaient à tromper, par de grosses plaisanteries, la longueur des nuits de garde, la

chasteté du Bossu revenait à chaque instant sur le tapis.

Cependant, le père Marcel avait encore dans sa vie un autre point d'interrogation ; il lui arrivait souvent de s'absenter plusieurs jours de suite, même quand on savait qu'il n'avait aucune affaire en train. et c'était toujours après ces absences que le vieillard se trouvait dans le plus grand dénuement.

Comme nous l'avons déjà dit, la préfecture de police, quoique ayant dû le renvoyer officiellement, se servait souvent de lui officieusement, pour des affaires délicates ; aussi faisait-elle de temps en temps contrôler ses démarches, mais jamais elle n'était parvenue à savoir ce que devenait le vieil agent quand il s'absentait ainsi inopinément.

Puis, on ne s'était plus occupé de cela ; que le père Marcel fût mêlé à quelque combinaison plus ou moins louche, peu importait. Le jour où il se ferait trop ouvertement pincer, la main dans le sac, on l'arrêterait et on le condamnerait, voilà tout.

En attendant, M. Massin trouvait bon de l'avoir facilement sous la main, et de s'en servir quand il en avait besoin, attendu que nul n'avait une mémoire comme la sienne, et ne savait retrouver un individu si bien caché qu'il fût dans les dessous les plus secrets de la vie parisienne.

Plusieurs fois M. Massin l'avait, du reste, fait venir pour lui adresser de vertes remontrances, voire même des menaces, mais le père Marcel avait objecté la dureté des temps, la difficulté de faire des affaires et, en somme, on l'avait laissé tranquille, quoiqu'il fût fort compromis dans d'assez vilaines histoires de chantage.

Baltid avait fait la connaissance du père Marcel dans une affaire de cercle. Il s'agissait d'obtenir une autorisation de la préfecture de police pour un soi-disant

cercle qui, en réalité, n'était autre chose qu'une maison de jeu. Baltid ayant entendu parler de l'homme d'affaires, s'adressa à lui et, moyennant quelques pots-de-vin, et l'étiquette de deux ou trois noms de décavés titrés, le père Marcel mena la négociation à bien.

Depuis ce temps, Baltid et le père Marcel touchaient régulièrement chaque mois tant pour cent sur la cagnotte du cercle.

Baltid mis en goût par le bon résultat de cette affaire en avait négocié une àutre avec le père Marcel, et cette opération, beaucoup plus délicate, avait même failli mal tourner.

Cette affaire-là, par exemple, était vraiment banale. Il s'agissait de faire payer par un gros banquier des billets que son fils avait souscrits à une donzelle. Le banquier cria très fort, écrivit même au préfet de police; mais quand il apprit que Baltid avait habilement colporté la nouvelle sur le boulevard, que toutes les femmes en faisaient des gorges chaudes dans les restaurants, que certainement un jour ou l'autre un journal parisien ébruiterait la chose, il paya, en se faisant un peu tirer l'oreille, mais il paya.

De son côté le père Marcel, qui n'avait en fait de scrupules que juste ce qui était nécessaire, avait fort apprécié l'intelligence de Baltid pour le mal.

Néanmoins, il se méfiait beaucoup du gaillard, et il avait fallu sans doute une raison aussi puissante qu'un billet de mille francs d'avance pour le décider à partir de suite pour Londres, et à se lancer un peu aveuglément dans une affaire qu'il ne connaissait pas très bien.

Baltid se doutait bien un peu de ce que pouvait penser de lui le père Marcel, et c'était pour cela qu'il voulait absolument s'assurer de son départ pour Londres,

Aussi poussa-t-il un véritable soupir de satisfaction quand il entendit le sifflet de la locomotive emportant le vieil homme d'affaires vers Boulogne, où il devait prendre le bateau.

En quittant la gare du Nord, Baltid sauta dans un fiacre et se fit conduire à la Brasserie du *Hanap d'Or* où il savait trouver Auguste.

Le cocher, à demi étendu sur une banquette, savourait une absinthe, tout en fumant des cigarettes.

— Eh bien? fit-il dès que Baltid se fut assis en face de lui.

— Il faut encore *trimer* un peu, dit le mari de Léda.

— Que faut-il faire?

— Il faut que demain matin, de très bonne heure, tu viennes me prendre avec ta voiture.

— Où irons-nous?

— A la campagne.

— Encore un mauvais coup, sans doute, s'écria Auguste en maugréant. Non! j'en ai assez. Je ne veux pas continuer à risquer ma peau pour ce mufle d'Anglais, qui n'a trouvé moyen jusqu'à présent que de me donner un mauvais billet de mille!

— Peste! mon ami, comme tu craches aujourd'hui sur les billets de mille. Tu as donc fait un héritage?

— Non, mais j'estime que ma peau vaut plus de mille francs.

— Eh bien! rassure-toi, demain, tu ne risqueras rien du tout.

— Ah!

— Oui; nous irons simplement louer une maison de campagne.

— Bah!

— Tu vois que ce n'est pas bien dangereux!

— Mais qu'est-ce que tu veux faire de cette maison de campagne?

— Tu sauras cela plus tard. Pour l'instant il ne s'agit que de la louer.

— De quel côté irons-nous?

— Du côté de Bougival. L'été dernier j'ai aperçu par là une petite maison discrète qui ferait admirablement notre affaire.

— Ah ! il te faut une maison bien discrète?

— Oui. Mais pour le moment toute explication est inutile, et ne servirait qu'à nous faire perdre du temps. Je suis pressé. Nous causerons demain. Donc il est entendu que tu viens me prendre avec ton coupé demain matin, entre huit et neuf heures?

— Nom d'un chien ! comme tu es matinal !

— Mon cher, les affaires sont les affaires, et celle que nous avons sur les bras en ce moment ne peut souffrir de retard.

Et Baltid prit congé de son ami pour aller *dîner à son cercle!* c'est-à-dire au tripot de l'avenue de l'Opéra, où un agent l'avait vu ronflant sur une banquette la nuit du crime de la Taverne Américaine.

Il tenait à ne rien changer à sa vie, à ses habitudes, à ce que rien dans ses actions ne pût attirer sur lui l'attention.

Il dîna, joua un peu, gagna cent francs, et s'en fut se coucher de bonne heure, sous prétexte qu'il était rompu de fatigue.

Aussi le lendemain, dès huit heures et demie du matin, attendait-il avec impatience sous la porte cochère de sa maison, rue de Moscou, la voiture d'Auguste, qui, aimant peu à se lever de bonne heure, était en retard.

Enfin, le coupé parut au coin de la rue Mosnier, vers neuf heures un quart.

— Toujours lambin ! dit Baltid à son ami.

— J'ai bien failli ne pas venir ! répondit Auguste.

— Pourquoi ?

— Le loueur ne voulait pas me donner la voiture. Il a fallu que je lui dise que j'avais un client excellent qui me louait 30 francs pour la journée.

— Encore une carotte que tu veux me tirer! Tu veux te faire payer des notes de frais!

— Je te jure que c'est l'exacte vérité.

— Eh bien! après tout, ça m'est égal, il n'est que trop juste que cet animal d'Anglais casque un peu! Mais partons vite afin, si c'est possible, d'être revenu de bonne heure.

Auguste était un excellent cocher, et il avait un bon cheval. En quarante minutes il était à Bougival.

Là, Baltid après avoir laissé Auguste dans une auberge, enfila la grande rue qui monte à Saint-Michel.

Presque en haut de la côte, il s'arrêta devant la grille ouverte d'un assez grand jardin entouré de murs très hauts et au milieu duquel on apercevait, à demi cachée par les arbres, une petite maison à volets verts, très simple mais très propre, repeinte à neuf et ayant une apparence assez coquette.

Un jardinier était en train de ratisser les allées. Baltid s'approcha et demanda :

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander à qui appartient cette maison?

— Non, monsieur, répondit le jardinier, d'autant plus qu'elle est à louer pour l'été prochain.

— Mais je n'ai pas vu d'écriteau à la porte.

— Oh! nous n'en mettons pas en cette saison; avant le mois de mars, on ne vient jamais pour louer dans ce pays-ci.

— Mais cette maison est-elle libre dès à présent?

— Oui, monsieur; la propriétaire ne l'habite pas, elle demeure à Paris.

— Peut-on visiter?

— Volontiers, monsieur. Donnez-vous la peine de me suivre.

Et le jardinier marchant devant Baltid, le mena jusqu'à la maison.

Le mari de Léda visita toutes les pièces l'une après l'autre, prenant des notes avec soin. Il parcourut le jardin et fit même avec la plus grande attention le tour du mur de clôture.

Puis il remercia le jardinier et lui demanda combien la propriétaire voudrait louer sa maison pour toute l'année, en faisant un bail de trois ans.

— Quatre mille francs, lui répondit le jardinier.

— Oh! c'est un peu cher.

— Mon Dieu, si vous faites un bail, madame se décidera peut être à faire une concession. Voici son adresse à Paris : Mme Benoît, 171, rue de Clichy.

Baltid revint vivement à Bougival; une petite pluie perçante s'était mise à tomber.

— Eh bien! lui dit Auguste qui l'attendait à la porte de l'auberge, as-tu trouvé ton affaire?

— Je crois que oui, mais ne causons pas ici et surtout ne me tutoie pas. Il ne faut éveiller la curiosité de personne. Dépêche-toi d'atteler, nous ne déjeunerons qu'à Paris.

Auguste obéit et quelques instants après il était sur son siège.

Baltid monta dans le coupé et Auguste fouettant le cheval, la voiture partit au grand trot.

Ni Baltid ni Auguste n'avaient remarqué dans une salle du rez-de-chaussée de l'auberge, un petit homme chauve qui déjeunait paisiblement en ayant l'air de lire attentivement un journal, mais qui avait soulevé curieusement un coin du rideau quand la voiture était sortie de la cour.

Ce petit homme était l'agent Firmin en tournée par hasard dans le pays; quand le coupé fut parti, il se dit :

— Que peut bien venir faire ici Baltid... et dans la voiture d'Auguste, ce parfait gredin, son ami? cela mérite qu'on ouvre l'œil!

XI

FAIBLESSE HUMAINE

Henry Nangin, le graveur, était bien triste depuis le jour où la Jonas l'avait mis si vertement à la porte. Le pauvre garçon adorait Ninette; peu à peu, il s'était donné tout entier à cet amour; il lui semblait que sa vie en dépendait.

Il avait tant caressé le doux rêve de posséder à jamais la gracieuse enfant aux cheveux blonds; il avait fait avec elle de si beaux projets d'avenir, qu'il crut que son cœur allait cesser de battre quand il sortit de la maison de la rue Mosnier après le refus brutal de la Jonas.

Le soir, il n'avait pu parler à Ninette; sa mère l'avait conduite au théâtre et l'avait ramenée.

Mais le lendemain, à l'heure de la répétition, instinctivement il alla au square de la place Vintimille, où il avait eu son premier rendez-vous avec la jeune fille.

Il y trouva Ninette, qui l'attendait, les yeux rougis par les larmes; elle avait passé toute la nuit à pleurer.

Les deux jeunes gens se mirent à causer tristement; Ninette fut encore la plus courageuse, ce fut elle qui redonna un peu d'énergie à Henry.

— Mais enfin, qu'allez-vous faire? dit le graveur, qui devinait plutôt qu'il ne savait les intentions de la Jonas sur sa fille, car Ninette, avec une abnégation sans égale, avait toujours défendu sa mère.

— Attendre, mon ami, et essayer de changer les résolutions de ma mère.

— Ah! si vous vouliez, mademoiselle Ninette, nous forcerions bien Mme Jonas à consentir à notre mariage.

— Comment cela?

— Je n'ose vous le dire, j'ai peur de vous fâcher.

— Dites, dites!

— Eh bien! Ninette, voulez-vous que je vous enlève? Voulez-vous que je vous emporte, que je vous arrache à ce milieu odieux?

— C'est mal, monsieur Henry, de me proposer cela.

— Je vous jure que vous serez sous la sauvegarde de mon honneur! Que je vous respecterai comme ma sœur!

Ninette avait déjà une trop grande expérience de la vie; elle ne put s'empêcher de sourire un peu — et dit doucement :

— Ce serait un jeu bien dangereux... mais quand même, où irions-nous? — Nous ne sommes riches ni l'un ni l'autre, nous ne pouvons vivre que de notre travail; et bientôt ma mère nous aurait retrouvés.

— Oui, mais alors elle serait bien obligée de consentir au mariage.

— Vous ne la connaissez pas, monsieur Henry; elle me ferait ramener chez elle par la police, et elle consentirait encore moins au mariage qu'à présent.

— Cependant, vous seriez compromise...

Ninette, qui se rappelait les derniers conseils de sa mère sur la manière de mêler l'utile à l'agréable, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah! c'est cela qui lui serait indifférent!

— Vraiment !

— Oui, mon ami, croyez-moi, ayons tous les deux du courage. Attendons.

Puis Ninette, mettant sa main dans celle du jeune homme, lui dit avec gravité :

— Je vous jure, Henry, que je ne serai qu'à vous seul. Laissez-moi rester une honnête fille jusqu'au bout. Mais vous, aurez-vous le courage et la patience de m'attendre ?

— Oh ! fit vivement le jeune homme, moi aussi je vous jure que vous seule serez ma femme, et que je n'aimerai jamais que vous au monde.

— Merci, dit Ninette, je vous aime assez pour avoir confiance en vous.

A partir de ce moment les rendez-vous des amoureux furent forcément un peu plus rares que par le passé, la Jonas exerçant sur sa fille une surveillance beaucoup plus sérieuse.

Pendant la maladie de Nadine, Ninette put à peine serrer en passant deux ou trois fois la main d'Henry.

Enfin, quand sa pauvre amie fut morte, elle-même tomba un peu malade. Elle s'était trop tourmentée. Henry, très inquiet, envoyait prendre tous les jours des nouvelles par un de ses amis, chez la concierge de la rue Mosnier.

Quand Ninette fut rétablie, elle ne put encore pendant plusieurs jours voir celui qu'elle appelait son fiancé. La Jonas ne la quittait plus d'un seul instant, et la pauvre fille sentait que son horrible mère machinait quelque chose de nouveau.

M. Benoît ne sortait plus de chez la Jonas ; il arrivait sous un prétexte ou un autre, et Ninette plusieurs fois avait été obligée de rester avec lui quelques instants au salon et d'entendre les galanteries bêtes qu'il lui débitait.

Mais elle y avait répondu avec tant de froideur que le boursier n'avait plus osé demander à l'embrasser.

Henry Nangin, pendant ce temps-là, continuait à s'absorber dans sa tristesse. On ne le voyait plus au café des Colonnes, sur la place du Théâtre, à Montmartre, où il avait l'habitude de rencontrer quelques amis.

Il ne sortait plus de sa petite chambre de la rue Lepic que pour se poster sur le passage de Ninette ; sa distraction était le travail. Il venait enfin de trouver l'occasion de signer des gravures de son nom — et même de se produire comme dessinateur.

Un éditeur lui avait confié toute l'illustration d'un volume, gravures et dessins.

Henry Nangin comptait beaucoup sur cette bonne fortune, s'il pouvait enfin réussir ! ce serait l'avenir assuré ! ce serait le bonheur... avec Ninette.

Un soir, des camarades qui ne l'avaient pas vu depuis quelque temps le rencontrèrent au moment où, après avoir dîné dans un petit restaurant voisin, il allait remonter travailler chez lui.

— Eh ! voici Nangin, s'écrièrent les jeunes gens qui étaient des artistes, et qui eux venaient de dîner joyeusement. Que deviens-tu? que fais-tu? mais tu as une mine d'enterrement.

— Je travaille beaucoup, répondit le graveur.

— Ce n'est pas une raison pour abandonner ses amis. Tu as l'air d'un amoureux déconfit !

— Mais non.

— Viens avec nous, nous t'égayerons.

Henry Nangin voulut protester, ses amis l'entraînèrent presque de force à la brasserie du Hanap d'or.

Peu à peu les tournées de bocks se succédèrent ; on fit venir ensuite des liqueurs, et le graveur sentit bien-

tôt que malgré lui il avait bu un peu plus que de raison et que ses idées n'étaient pas bien nettes.

Quelques femmes étaient venues s'asseoir autour d'Henry Nangin et de ses camarades. Les plaisanteries prirent bientôt une tournure très égrillarde — et au milieu de tout cela le pauvre amoureux oubliait presque ses chagrins.

Enfin Léda fit son apparition dans la brasserie, elle connaissait presque tous les jeunes gens qui étaient là, et s'assit à côté d'Henry Nangin.

La figure ouverte du jeune homme, sa belle moustache noire, son air un peu mélancolique attirèrent l'attention de Léda, qui commença par le regarder si fixement que le graveur un peu troublé lui dit en souriant :

— Oh! ne me regardez pas comme cela !

— Vous êtes donc bien timide ? répondit-elle.

— Non, mais vos yeux m'ont l'air d'être de furieux magnétiseurs.

— Vous me flattez, dit-elle en minaudant.

Puis, peu à peu elle se rapprocha du jeune homme, qui malgré lui sentait tous les parfums dont était imprégnée cette belle fille lui monter au cerveau.

Alors, toute câline, elle mit la main sur son épaule et lui dit tout bas :

— Qu'as-tu donc, beau mélancolique ! tu ne ris que du bout des lèvres. Je parie que tu as des chagrins d'amour.

— Peut-être, dit Henry, qui sentait de plus en plus que le regard de cette fille le fascinait.

— Ta maîtresse te trompe ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Tu ne veux pas l'avouer, mais ce doit être cela. Eh bien venge-toi en la trompant à ton tour.

— Voilà un bon conseil, dit un voisin qui avait tout entendu.

A ce moment, Léda, qui peu à peu avait passé son bras autour du cou d'Henry, attira brusquement sa tête vers elle et lui mit un long baiser sur la bouche.

On applaudit, on se mit à rire autour de la table.

— Plains-toi, disaient à Henry Nangin ses amis, voilà une belle fille qui se toque de toi.

Le graveur, un peu étourdi et par ce qu'il avait bu et par cette caresse inattendue que, malgré lui, il avait rendue, finit par retrouver son sang-froid.

— Oh! c'est une simple plaisanterie, dit-il; je n'ai rien d'ailleurs qui puisse séduire si brusquement une femme, et puis, je dois l'avouer, je ne suis pas libre.

— Ton cœur a une locataire, dit une femme en riant aux éclats.

— Non, une propriétaire, repartit fermement le jeune homme.

Léda se mordit les lèvres; sans prononcer une parole, elle se leva, et alla s'asseoir à l'autre bout de la table auprès d'un jeune peintre, ami intime d'Henry Nangin, qui lui dit en riant :

— On dirait que tu es un peu vexée?

— Ah! par exemple!

— Oui, ma belle, tu as beau nier, tu en tiens pour Henry.

— Ah! il s'appelle Henry, c'est un joli nom!

— Tu vois bien!

— Non! fit rageusement Léda, je n'aime que les hommes qui m'aiment.

— Au contraire, ma chère amie, la résistance ne fait que t'exciter davantage.

— Allons, parlons d'autre chose ou je m'en vais.

— Laisse-moi donc finir; — veux-tu un moyen amusant de satisfaire ton caprice?

— Dis vite !

— Eh bien, écoute.

Et le jeune homme se penchant vers Léda, lui dit quelques mots à l'oreille, et lui glissa quelque chose dans la main.

— Ma foi, s'écria-t-elle, tu as raison; c'est vraiment drôle.

Une demi-heure après, elle quittait la brasserie pendant qu'Henry Nangin et ses camarades continuaient à rire et à boire.

Comme nous l'avons déjà dit, Ninette, depuis quelque temps, avait remarqué l'allure un peu étrange de sa mère qui semblait s'attacher à la surveiller étroitement.

D'un autre côté, la présence continue de M. Benoît dans la maison l'inquiétait. Elle sentait instinctivement que sa mère allait faire un suprême effort auprès d'elle.

Aussi, voulant couper court à toute nouvelle tentative, lui déclara-t-elle très nettement que, dorénavant elle n'irait au salon sous aucun prétexte quand M. Benoît y serait.

— Il te déplaît donc bien, dit doucement la Jonas.

— Il ne me déplaît pas, répondit Ninette, il me répugne !

— Alors n'y pensons plus, repartit la Jonas, en poussant un gros soupir.

Puis, elle alla embrasser sa fille et ajouta :

— Maintenant ne me boude plus, ce que je veux au fond ce n'est que ton bonheur.

— Mon bonheur! fit Ninette! mais ce serait de me laisser épouser Henry.

— Encore une folie! Non, non, jamais je ne veux être complice de ton malheur. Ah! comme tu viendrais plus tard me reprocher ma faiblesse, quand tu aurais des enfants sur les bras, et pas de pain pour les nourrir.

Laisse faire! c'est un caprice de jeune fille qui passera, et tu verras comme tu me seras reconnaissante de ne pas t'avoir laissée faire une bêtise!

Ninette ne voulut pas insister, c'était déjà si extraordinaire que sa mère lui parlât avec cette douceur, l'embrassât, fît montre de tendresse à son égard.

Elle se reprit presque à espérer.

M. Benoît ne reparut plus, et la Jonas continua à se montrer pleine d'attentions et de prévenances pour sa fille.

Elle finit même par lui dire :

— J'ai fait remettre à neuf le lit de Nadine! aurais-tu peur de coucher dans sa chambre? J'ai envie de te la donner; tu ne peux rester plus longtemps dans ce petit cabinet. Tu es une trop grande fille à présent, et je peux bien faire ce sacrifice-là pour toi, qui es si gentille, et qui me donnes intégralement tous tes appointements!

Ninette répondit qu'elle n'aurait nullement peur de coucher dans la chambre de Nadine, et qu'elle remerciait bien sa mère de la lui donner.

— Eh bien! repartit la Jonas, je vais passer la journée à bien la nettoyer, et tu pourras t'y installer dès ce soir, en rentrant de ton théâtre!

La jeune fille était stupéfaite de tant d'amabilités, elle y était si peu habituée! Elle se demandait si sa mère n'avait pas un intérêt quelconque à la prendre par la douceur. Mais du moment que M. Benoît avait disparu, que la Jonas avait déclaré qu'il ne fallait plus penser à cela, il n'y avait plus de danger, au moins immédiat.

Et elle se laissait aller à de douces espérances. Est-ce qu'après tout sa mère ne pouvait pas être revenue à de bons sentiments?

Comme elle sortait pour aller à sa répétition, elle vit

la Jonas qui reconduisait sur l'escalier une vieille femme, Mme Jacob, une marchande à la toilette que Ninette ne pouvait sentir, et qu'on voyait souvent dans la maison.

Tout en descendant, Ninette entendit ces mots prononcés à voix basse.

— Alors, c'est entendu? disait la marchande à la toilette.

— Oui, répondait la Jonas; mais *dix mille!*

Puis Ninette n'entendit plus rien.

Quelle était cette nouvelle affaire que faisait la Jonas? Malgré elle, Ninette eut froid au cœur.

Cela ne pouvait être que quelque chose de louche et de mauvais, une affaire proposée par cette horrible mégère, au nez en bec de vautour, dont l'aspect suffisait à faire fuir la jeune fille.

Puis, arrivée au théâtre, elle oublia tout cela. On allait jouer la *Dame aux Camélias*, et c'était à elle qu'on avait donné le rôle de Marguerite Gauthier.

De la façon dont elle l'interpréterait dépendait peut-être tout son avenir d'artiste. La directrice lui avait assuré que pour la circonstance un critique influent avait promis de venir au théâtre Montmartre, et qu'il avait même demandé une loge.

Ce critique était curieux de voir comment marchait la troupe des théâtres de Montmartre et des Batignolles, s'il n'y avait pas là quelque sujet d'avenir.

Ninette répéta presque toute la journée et ses camarades eux-mêmes lui firent de grands compliments. C'était une véritable révélation.

Elle sortit tout heureuse. Voyant déjà, comme dans un rêve, tous les directeurs de Paris se disputant à qui l'engagerait, à prix d'or, à qui payerait son dédit, pour la faire débuter plus vite.

Comme elle aurait voulu trouver Henry pour lui ra-

conter tout cela, bien vite! Mais il n'était pas là à l'attendre! Elle se promena avant de rentrer; fit deux fois le tour du théâtre, espérant qu'Henry viendrait; et passa ensuite par la rue Lepic. Arrivée devant la porte du graveur, elle eut bien envie de monter chez lui pour le surprendre, et lui annoncer la bonne nouvelle.

Elle n'osa pas. Il lui semblait que c'était grave d'aller ainsi chez son fiancé à l'improviste. Cela pouvait l'entraîner à y retourner. Comment le refuser ensuite à Henry, si elle était venue une première fois d'elle-même.

Elle rentra rue Mosnier, un peu triste de ne pas avoir vu son ami et n'arriva que juste à l'heure du dîner ; sa mère la gronda un peu, mais doucement.

— Elle allait être obligée de manger trop vite pour arriver à temps au théâtre, et se ferait ainsi du mal à l'estomac, bien inutilement.

Ninette se souvint alors de la conversation de sa mère avec la marchande à la toilette,

— Qu'est donc venue faire ici Mme Jacob ? demanda-t-elle.

— Elle est venue me voir, répondit la Jonas.

— Mais quelle était donc cette affaire dont elle parlait où il était question de *dix mille!* J'ai entendu cela en descendant l'escalier.

La Jonas, un instant, fut un peu embarrassée, mais elle reprit vite tout son aplomb.

— Il s'agit d'une très bonne affaire, d'une affaire qui, je l'espère, nous mettra pour toujours à l'abri de la misère.

— Mais quelle affaire? fit Ninette non sans une nuance d'inquiétude.

— Une affaire de... terrain! une affaire superbe! dit la Jonas.

Puis elle ajouta avec un sourire :

— Il s'agit de terrains vierges de toute culture et qui sont destinés à rapporter beaucoup... s'ils sont bien cultivés.

Ninette ne remarqua pas le sourire de sa mère. L'heure pressait ; elle se leva vite de table pour courir à son théâtre.

Toute la soirée elle ne cessa de regarder le parterre, espérant voir arriver Henry Nangin, qui étant parvenu à se faire donner ses entrées, ne manquait pas de venir chaque soir, au moins pendant une heure.

Henry Nangin ne parut pas.

Elle espérait le voir au moins à la sortie, cela d'autant plus que par extraordinaire sa mère n'était pas venue la prendre.

Mais elle chercha en vain aux abords du théâtre. Qu'était devenu le graveur ? Ninette était un peu inquiète. Lui serait-il arrivé un accident ? La jeune fille était très mécontente ; comment se faisait-il que son fiancé restât si longtemps sans chercher à la voir ? L'oublierait-il déjà ?

Non, c'était impossible !

Henry avait été sans doute retenu par un travail pressé, ou bien peut-être avait-il été obligé de dîner avec quelques amis.

Néanmoins la jeune fille était de très méchante humeur quand elle arriva rue Mosnier.

Sa mère était couchée, mais elle avait allumé un candélabre dans la chambre de Nadine.

Ninette fut tout étonnée de trouver cette pièce véritablement transformée.

La Jonas avait mis des plantes vertes dans les vases de la cheminée, des rideaux de mousseline bien blancs encadraient les fenêtres et le lit. On avait remis un

papier neuf aux murailles. Ninette ne reconnaissait plus la chambre où était morte la pauvre Nadine.

Enfin elle trouva préparée, sur le lit, une belle chemise de nuit, toute garnie de dentelles. N'ayant jamais reçu le moindre cadeau de sa mère, cette attention inattendue lui parut étrange.

Elle prit la chemise, et la trouva vraiment très jolie, trop jolie même; il lui semblait que c'était trop beau pour une jeune fille. On aurait dit une chemise de mariée! elle en avait vu de semblables quand, avec cette curiosité coquette innée chez toutes les femmes, elle s'était arrêtée aux devantures des grands magasins du boulevard, où l'on expose complaisamment les trousseaux des grandes dames.

Sa stupéfaction fut complète quand elle aperçut accroché à un portemanteau un très élégant déshabillé de soie bleue de ciel, garni de dentelles blanches.

Il n'était point absolument neuf, on voyait bien qu'il avait dû passer chez le teinturier; c'était évidemment Mme Jacob qui l'avait vendu à la Jonas.

Néanmoins, cette seconde prodigalité était vraiment trop contraire aux habitudes de sa mère. Ninette fut inquiète.

Elle continua à fureter dans tous les coins. Sur la toilette il y avait un assortiment de parfums; au pied du lit, on avait placé d'élégantes babouches.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire? Est-ce que sa mère allait encore essayer une nouvelle tentative?

Mais oui, ce devait être cela! Sur la table de nuit, il y avait un écrin. Elle l'ouvrit; il contenait une parure tout en petits diamants, qui n'était certainement pas d'une grande valeur, mais qui était fort jolie.

Allons, il fallait en prendre son parti, elle allait encore avoir à lutter contre sa mère.

Allait-elle revoir dès le lendemain M. Benoît?... ou bien un autre?

Après tout, n'était-elle pas habituée à lutter! Il lui faudrait faire encore un dernier effort, et puis sans doute sa mère la laisserait définitivement tranquille.

Elle avait encore son chapeau et son manteau, que dans son trouble elle n'avait pas pensé à retirer. Il faisait très chaud. La Jonas avait allumé un feu superbe dans la cheminée.

Ninette, tout en pensant à ce qu'elle dirait à sa mère, commença à se déshabiller.

Elle accrocha son manteau et son chapeau dans l'alcôve qui formait une sorte de cabinet de toilette, puis retira son corsage. Comme elle restait ainsi en corset, les épaules et les bras nus, elle eut une grosse peur.

Il lui semblait qu'on avait fait du bruit derrière la porte donnant sur le couloir.

— Elle y courut et l'ouvrit. Il n'y avait personne, mais elle crut voir celle de la salle à manger remuer légèrement. Elle resta quelques secondes à regarder, et se convainquit que c'était une illusion.

Ninette rentra dans sa chambre, et s'enferma de ce côté, mais la clef de la porte du salon avait été enlevée.

La jeune fille réfléchit qu'après tout cela n'avait rien d'extraordinaire, se rappelant que Nadine ne s'enfermait jamais. Peut-être même n'y avait-il jamais eu de clef.

Puis, se raisonnant, elle se dit que toutes ces craintes étaient vraiment par trop enfantines. Il ne pouvait rien lui arriver. Ce n'était point parce qu'elle avait changé de chambre, qu'elle devait s'imaginer courir un danger et se forger des terreurs imaginaires.

S'asseyant près du feu, elle pensa à Henry. Elle eut comme un mouvement de jalousie, pour la première fois. En y réfléchissant, c'était vraiment bien mal à lui de ne pas s'être montré pendant une journée entière.

Quand elle ne pouvait lui parler, elle le voyait au moins se promener dans la rue Mosnier, ou bien elle l'apercevait au loin en entrant ou en sortant du théâtre.

Quelquefois il était obligé de passer une journée entière à terminer une gravure. Mais alors elle trouvait un mot bien gentil chez la concierge du théâtre, une brave femme qui connaissait Henry, et qui sachant qu'il voulait épouser Ninette, protégeait volontiers les amours des deux jeunes gens.

Cette fois, elle ne l'avait pas vu, et il ne lui avait rien écrit. Non, vraiment, c'était bien mal de la laisser ainsi dans l'inquiétude.

Tout d'un coup, le cauchemar qu'elle avait eu en veillant Nadine morte lui revint à la mémoire.

Est-ce que ce serait un pressentiment?

Est-ce que vraiment Henry la trahirait?

Des larmes lui vinrent aux yeux.

Non! non! c'était impossible — Henry Nangin était un honnête homme — il serait incapable d'une pareille lâcheté.

Elle se leva et passa la main sur son front brûlant comme pour en chasser toutes ces vilaines pensées.

Elle s'en voulait de se forger ainsi des chimères ridicules. Véritablement, c'était trop d'enfantillage.

Pour changer le cours de ses idées, elle alla regarder encore le déshabillé qui était accroché derrière son lit.

Il était vraiment joli, et Ninette se dit qu'elle ne serait pas mal, enveloppée de ce satin et de ces dentelles. Cette pensée la fit sourire.

Alors il lui prit l'envie de mettre ce beau costume. Elle était bien seule, personne ne la verrait.

Vivement elle se déshabilla — et, en un clin d'œil, eut endossé l'élégant costume.

En se regardant dans la glace, il lui prit un accès de coquetterie. Elle dénoua ses beaux cheveux blonds qui lui tombèrent sur les épaules, faisant à son gracieux visage comme un cadre d'or.

Ninette était vraiment ravissante ainsi, et, ma foi, elle s'en apercevait.

Comme Henry serait heureux, s'il était là, s'il la voyait si belle! En pensant à cela, elle rougit un peu.

Mais il était tard, il fallait vite se coucher. Au moment où elle mettait la belle chemise de nuit préparée par sa mère la porte du salon s'ouvrit brusquement, et Ninette poussa un cri de terreur en voyant entrer M. Benoît.

— Que voulez-vous? fit-elle d'une voix étranglée par la frayeur.

Le gros boursier était encore plus rouge que d'ordinaire ; il avait certainement ce soir-là bu plus que de raison. Il marcha vers elle en souriant.

— N'avancez pas, cria Ninette, ou j'appelle au secours.

Benoît s'arrêta.

— Oh ! que vous êtes jolie ainsi, dit-il, mais que c'est vilain d'être si farouche.

— Allez-vous-en , reprit Ninette , ou j'ouvre la fenêtre et je crie à l'assassin !

M. Benoît fronça le sourcil. Cela ne faisait évidemment pas son affaire.

— Fi ! la vilaine, dit-il en s'efforçant encore de sourire. Comme c'est laid d'être si méchante.

— Allez-vous-en! criait toujours Ninette.

Benoît eut un mouvement de colère.

— Ah! pour cela non, dit-il en s'asseyant sans façon dans un fauteuil. J'ai payé dix mille francs le droit d'être ici. J'en veux pour mon argent. Entends-tu, ma belle?

Ninette crut qu'elle allait devenir folle. C'était elle que sa mère avait vendue dix mille francs!

Elle se sentit défaillir et dut s'appuyer à la cheminée pour ne pas tomber.

M. Benoît la regardait. Il la trouvait vraiment désirable ainsi, demi-nue dans sa chemise de nuit, ses cheveux dénoués, le regard brillant de colère.

Les petits yeux du boursier papillotaient.

Il se leva en voyant la jeune fille marcher vers la fenêtre; malgré son gros ventre, d'un bond il fut près d'elle — et la saisit dans ses bras.

— Au secours! au secours! criait Ninette. Mais elle n'était pas la plus forte, et sentait la bouche immonde du misérable qui la couvrait de baisers, qui cherchait la sienne.

— Tu as beau faire, ma petite, tu seras à moi, disait l'homme au paroxysme du désir.

Déjà il l'entraînait, mais, près du lit, il fit un faux pas et tomba avec Ninette.

La jeune fille se releva la première; trouvant sous sa main la pelle de la cheminée, elle la saisit et, affolée, se voyant perdue, comme M. Benoît s'élançait de nouveau, elle lui asséna un coup violent sur la tête!

Le boursier poussa un jurement, étendit les bras, et tomba sur le parquet où il resta sans mouvement.

Il avait à la tête une plaie sanglante. Ninette crut l'avoir tué, mais bientôt elle l'entendit pousser un soupir.

Alors elle voulut fuir. En un instant la jeune fille remit sa robe, son manteau, son chapeau; ne trou-

vant pas ses bottines assez vite, elle prit des souliers de Nadine qui étaient restés sous la toilette.

Alors elle voulut sortir, mais la porte du salon avait été refermée à clef.

La jeune fille ouvrit la fenêtre donnant sur le balcon et courut jusqu'à la chambre d'une pensionnaire de la Jonas. Cette femme n'était pas rentrée et avait laissé sa fenêtre entre-bâillée.

Ninette s'élança dans cette pièce qui communiquait directement avec l'antichambre, ouvrit doucement la porte et sortit sans faire de bruit.

En passant, elle entendit dans la salle à manger la Jonas qui disait à Auguste :

— Allons, cela va bien, je n'entends plus rien ! Elle s'est *humanisée !* Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Malgré l'obscurité, elle descendit très vite l'escalier, au risque de se rompre le cou.

Elle dissimula sa voix en demandant le cordon à la concierge. Et, quand elle fut dans la rue, il lui sembla qu'elle avait un poids énorme de moins sur la poitrine.

Mais qu'allait-elle devenir? où allait-elle aller? Ninette courut jusqu'au boulevard des Batignolles, pour s'éloigner encore davantage de cette maison maudite.

Il lui semblait que sa mère allait s'élancer à sa poursuite.

Bientôt elle dut s'arrêter, le souffle lui manquait.

Après avoir regardé de tous côtés pour voir si personne ne la suivait, elle s'arrêta dans l'embrasure d'une porte.

Il fallait bien réfléchir; il fallait prendre un parti.

Ninette sentait que ses idées n'étaient pas bien nettes ; elle avait la fièvre dans le cerveau.

Qui pourrait lui donner asile ? Elle ne voyait personne

qui fût capable de la défendre contre sa mère, excepté Henry. Mais pouvait-elle aller chez lui à cette heure? C'était bien grave!

Pourtant, il n'y avait pas à hésiter. Après tout, n'était-elle pas sa fiancée?

Aussitôt elle prit le chemin de la rue Lepic, marchant vivement et se retournant par instant pour voir si personne ne la poursuivait.

Enfin Ninette arriva devant la maison du graveur. Au moment de sonner, son cœur battait si fort qu'elle dut s'appuyer au mur.

Mais elle ne pouvait rester là plus longtemps; il commençait à pleuvoir; elle avait les pieds glacés; et puis deux gardiens de la paix, en faisant leur ronde, l'avaient remarquée sans doute, car ils s'étaient arrêtés en face et la regardaient. On aurait dit qu'ils la prenaient pour une voleuse!

Vite elle sonna. On n'ouvrait pas. Elle sonna encore et plus fort. Le concierge, cette fois, tira le cordon, et la jeune fille entra refermant vivement la porte.

Henry lui avait souvent expliqué la topographie de sa maison. Bien souvent il lui avait dit qu'il demeurait au troisième, au fond de la cour, et que son nom était sur sa porte. Mais le couloir de cette maison était noir comme un four!

Par bonheur, Ninette se rappela qu'elle avait dans la poche de sa robe une boîte d'allumettes qui lui servait pour monter l'escalier en rentrant du théâtre.

La cour était au bout du couloir, la jeune fille n'avait qu'à le suivre. Elle eut bien peur en passant devant la loge du concierge qui demanda d'une voix pleine de colère :

— Qui va là?

— M. Nangin, répondit-elle, se sentant défaillir.

Elle dut trouver ensuite la porte de l'escalier, car, dans la cour, son allumette s'éteignit.

Enfin Ninette put en faire prendre une autre et monta. Son cœur battait bien fort quand elle arriva au troisième étage. Sur la porte à droite il y avait une carte de visite clouée :

Henry Nangin
Graveur

Quelle n'allait pas être la stupéfaction du jeune homme en voyant arriver son amie ainsi au milieu de la nuit! Ninette s'arrêta un instant, voulant réfléchir à ce qu'elle allait lui dire. Mais il lui sembla qu'on montait derrière elle.

— Allons, se dit-elle, il le faut!

Et elle frappa légèrement.

— Entrez, dit une voix.

Ninette recula stupéfaite; ce n'était pas la voix d'Henry, c'était une voix de femme.

Est-ce qu'elle se serait trompée de porte! Mais non, la carte était là!

— Entrez donc, répéta la voix, la clef est sur la porte.

Le premier mouvement de Ninette fut de s'enfuir. Mais elle voulut voir; une angoisse terrible lui serrait le cœur. Elle voulut savoir quelle était cette femme.

Elle fit tourner la clef dans la serrure et entra.

En face de la porte, devant le lit, elle vit une grande femme demi-nue ; ses cheveux fauves dénoués lui tombaient sur les épaules; son unique vêtement était une chemise de soie noire qui faisait ressortir la blancheur de sa peau.

— Que voulez-vous? fit la femme.

— M. Nangin, répondit Ninette d'une voix mourante.

— Mon amant ne rentrera que dans quelques instants, dit alors la femme en regardant fixement la jeune fille.

— Votre amant ! s'écria Ninette.

— Eh ! bien, oui, mon amant. Après?

— Pardon, madame, je m'en vais.

— Ah ! vous êtes son ancienne maîtresse qu'il a lâchée.

— Madame !

— Fichez-moi le camp et plus vite que cela !

Ninette eût voulu répondre; mais les sons ne pouvaient sortir de son gosier. Elle étouffait.

Elle sortit à reculons, et vivement la femme referma la porte.

La jeune fille se trouva dans la rue sans savoir comment elle avait descendu l'escalier, ni comment le concierge lui avait ouvert.

La pluie tombait à torrents; elle ne s'en aperçut pas tout d'abord et se mit à marcher au hasard, allant devant elle, sans savoir où, ne pensant même plus, ayant un grand vide dans le cerveau.

Elle courait presque, mais par moment elle zigzaguait, comme si elle eût été ivre.

En arrivant sur le boulevard la pauvrette tourna à droite machinalement, et continua à marcher, pressant le pas de plus en plus, comme si elle eût voulu fuir plus vite.

Place Clichy, elle fut obligée de s'arrêter un peu ; elle était haletante, sa poitrine sifflait.

Puis, tournant à droite encore, elle prit au hasard l'avenue de Clichy. Bientôt elle fut forcée de s'arrêter tout à fait. Ses jambes se dérobaient. Ninette s'assit alors sur un banc.

Peu à peu les idées lui revenaient.

— Oh ! cette femme qui l'avait insultée, et lui, le misérable, qui l'avait trahie...

Il lui montait au cœur une colère folle, une rage terrible dont elle ne se serait certainement jamais crue capable.

Oh! c'était infâme! elle eût voulu, elle si douce et si résignée jusqu'ici, elle eût voulu tenir Henry sous son talon, et pouvoir lui écraser la tète.

Avec sa colère toute sa force lui était revenue. Se relevant brusquement elle reprit sa marche.

Qu'allait-elle devenir? Ah ! cette fois, c'était bien fini, tout lui manquait à la fois.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Elle n'avait sur terre qu'une consolation, qu'une espérance, son amour pour Henry. Et voilà que cette espérance à laquelle elle se raccrochait pour vivre, comme le noyé se cramponne à une planche, voilà que cette dernière consolation lui échappait.

Qu'avait-elle donc fait pour être si malheureuse? Pourquoi la vie était-elle ainsi organisée que les misérables, les gens sans cœur et sans foi torturaient impunément quiconque avait une âme et une conscience?

A mesure qu'elle avançait dans l'avenue de Clichy les passants se faisaient plus rares, partout les cafés étaient fermés. Bientôt elle se trouva toute seule dans la nuit, arpentant un quartier désert où elle savait que les attaques nocturnes étaient fréquentes.

Mais elle n'avait pas peur. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire d'être volée, assassinée ?

Enfin elle franchit les fortications.

Plus d'un rôdeur se retourna pour la suivre. Mais son attitude égarée et un hasard vraiment extraordinaire firent qu'elle ne fut pas attaquée et que personne ne lui adressa même la parole.

Il était quatre heures et demie du matin quand elle se trouva en face du pont d'Asnières.

Cela l'étonna de trouver la Seine à ses pieds inopinément. Elle ne se doutait même ni du chemin qu'elle avait suivi, ni de l'endroit où elle était.

Était-ce un avertissement du ciel que là elle trouverait le repos éternel? Elle était lasse; on devait bien dormir au fond de cette eau bourbeuse qu'elle entendait passer en grondant sous ses pieds.

Ninette se pencha sur le parapet.

L'aspect de la Seine lui donna une sensation de froid horrible.

Néanmoins, cela l'attirait.

Alors, en un instant, toute sa vie repassa devant ses yeux : depuis son enfance si doucement écoulée dans le pensionnat de Saint-Germain jusqu'à cette nuit horrible!

Et puis le souvenir lui revint du serment que, tout dernièrement encore, lui avait fait Henry, dans ce square de la place Vintimille, où ils avaient eu leur premier rendez-vous.

Le lâche, il lui promettait de l'aimer toujours, de n'aimer qu'elle, et depuis... il avait pris une maîtresse, et quelle maîtresse, une fille, sans doute! Mais oui, c'était Léda, la fameuse Léda qu'elle avait trouvée chez lui. Elle se rappelait maintenant! C'était bien cette femme qu'elle avait vue à l'enterrement de Nadine pour la première fois!

Si au moins elle pouvait se venger du traître! Mais non, elle était impuissante pour le mal, elle.

Il fallait en finir! Peut-être alors Henry aurait-il des remords!

Maintenant le sort en était jeté! C'était dur pourtant de mourir si jeune!

Mentalement elle marmotta une prière.

— Henry, dit-elle ensuite, Henry mon unique amour, je vous pardonne! adieu.

Et brusquement elle enjamba le parapet,

Le corps fit un bruit sourd en tombant dans l'eau, et puis on n'entendit dans le silence de la nuit que les hurlements lugubres d'un chien qui errait sur la berge.

Henry Nangin resta fort tard avec ses amis. Ils l'entraînèrent dans tous les cafés du quartier ! Et depuis longtemps les derniers caboulots de Montmartre étaient fermés quand la bande joyeuse le reconduisit à sa porte.

Un des jeunes gens, le peintre qui à la brasserie du Hanap d'Or avait parlé à l'oreille de Léda, avait pris à part tour à tour ses compagnons, sauf Henry, et leur avait conté quelque chose de bien intéressant sans doute, car tous riaient sous cape, au moment de prendre congé du graveur.

— Adieu, Henry, firent-ils en chœur !

Puis ils reprirent quand la porte fut fermée :

— Bonne nuit !

— Au revoir, répondit Henry.

— Ne fais pas de mauvais rêves !

Et la bande s'éloigna en riant aux éclats.

Henry Nangin étant un peu gris monta son escalier avec une extrême difficulté.

En arrivant sur son palier, il ne trouva plus sa clef.

Il se rappela alors vaguement qu'un de ses camarades en l'entraînant vers la brasserie, lui avait pris en riant cette clef dans sa poche pour l'empêcher de rentrer.

Qu'allait-il faire maintenant ? Il allait être obligé de courir après ses amis.

Mais tout d'un coup il vit sa porte s'entr'ouvrir et Léda, demi-nue sous sa chemise de soie noire, parut une bougie à la main.

— Entre donc... chez toi, mon petit homme, fit-elle en souriant.

— Mais... comment êtes-vous ici, dit Henry stupéfait.

— Entre toujours, j'ai pris froid en t'attendant.

Dès que le jeune homme fut dans la chambre, Léda lui sauta au cou et lui tendit ses lèvres.

Henry Nangin embrassa longuement cette femme comme malgré lui, cédant à une sorte de fascination.

— Je t'expliquerai tout cela plus tard, lui dit Léda. Vite, viens te coucher à côté de moi.

Un instant la pensée de sa fiancée traversa l'esprit d'Henry, mais n'était-il pas ridicule de faire le Joseph, et puis Ninette n'en saurait jamais rien!

Enfin il sentait que cette fille éveillait chez lui comme un appétit de chair, comme une soif sensuelle.

Henry obéit à Léda, et jusqu'au lendemain matin la pauvre Ninette fut oubliée.

XII

M. ET Mme BENOIT

Au numéro 171 de la rue de Clichy se trouve un ravissant petit hôtel bien connu de tous les Parisiens par les fêtes qui s'y donnent chaque hiver.

C'est là que demeure M. Benoît, le boursier, dont les grosses différences sont célèbres, qui possède une galerie de tableaux connue du monde entier, et dont la jolie femme fait sensation au bois quand elle se promène mollement étendue dans sa victoria à huit ressorts.

M. Benoît est-il riche? Au fond, personne n'en sait rien. Bien des fois on a dit sous les colonnes de la Bourse :

— Quel veinard que ce Benoît ! Il paraît qu'il vient encore de gagner deux millions ! D'autres fois, en revanche, on disait :

— Vous ne savez pas la nouvelle?

— Non.

— Eh bien ! Benoît vient de sauter !

— Pas possible ?

— Oui, il perd cinq millions.

Mais la liquidation arrivait, et M. Benoît payait ses différences.

Sa femme, la belle Mme Benoît, dont l'élégance fait loi, lui a, dit-on, apporté une assez grosse fortune. C'est la fille d'un banquier de Constantinople.

Il est vrai que certaines personnes affirment que M. et Mme Benoît sont séparés de biens.

Mais tout cela importe peu ; ce ne sont que des cancans, la grande fortune de M. Benoît est manifeste puisqu'il dépense chaque mois des sommes énormes et qu'il possède un luxe presque princier.

Les journaux du high-life ne citent-ils pas le nom de M. et Mme Benoît aux premières, aux fêtes de bienfaisance ?

Le boursier est reçu partout — non seulement les plus gros financiers tiennent à l'avoir à leur table, mais il est encore le familier de plus d'un personnage important.

On raconte, il est vrai, bien des histoires un peu étranges sur l'origine de sa fortune. On dit que jadis il était simplement remisier chez un agent de change et qu'à cette époque il fit la connaissance d'un riche Egyptien, Effendi-Bey, qui pendant longtemps lui avait laissé le soin de faire valoir son argent.

Un beau jour Effendi-Bey se réveilla complètement ruiné. En revanche, un mois après M. Benoît achetait

sa première paire de chevaux, et bientôt il se mariait.

Mais tout cela n'est-il pas une calomnie, un méchant cancan imaginé par des envieux ?

Quand on a la fortune et la situation de M. Benoît, on rencontre toujours bien des jalousies, bien des haines.

En revanche, ce qui n'est que de la médisance, c'est tout ce qu'on dit de la passion du boursier pour les jolies femmes.

M. Benoît, du reste, ne s'en cache pas, et quoique gardant toujours le décorum indispensable à un homme du monde, il a souvent presque affiché ses liaisons avec des danseuses de l'Opéra ou des actrices de petits théâtres.

Il a même la réputation méritée d'être très généreux avec les femmes. Rien ne lui coûte quand il s'agit pour lui de satisfaire un caprice.

D'un autre côté, Mme Benoît a une réputation excellente. Jamais on ne lui a connu un amant. On la dit très coquette, très évaporée, très curieuse même ; on cite des fantaisies bizarres qu'elle a eues ; on raconte qu'elle aime à visiter les endroits les plus étranges de Paris. Une autre femme même eût été gravement compromise en maintes occasions, néanmoins il est certain, il est manifeste que jamais elle n'a rendu à son mari une des très nombreuses infidélités qu'il lui a faites.

Les amoureux les plus célèbres dans la haute société parisienne, les séducteurs reconnus irrésistibles par toutes les femmes lui ont en vain fait la cour. Elle ne les a point brutalement rebutés, non. Elle a été coquette, elle s'est laissé courtiser, mais elle n'a permis à personne de dépasser les bornes d'une bonne et franche amitié.

Quelques soupirants tenaces ont voulu quand même

savoir la vérité, ils ont commis l'indélicatesse grande de surveiller, voire même de faire surveiller Mme Benoît. Ils n'ont rien pu découvrir. La conduite de la jeune femme était en tous points irréprochable. Jamais elle n'allait rendre visite qu'à des femmes, ses amies : il était bien évident qu'il n'existait aucune passion illégitime dans son existence.

Ce soir-là, il y avait réception intime à l'hôtel de M. Benoît, Comme chaque semaine, le mardi, quelques amis avaient été conviés à dîner, et quelques autres étaient venus dans la soirée prendre le thé.

Une dizaine de personnes tout au plus étaient réunies dans un petit salon, une merveille, où les bibelots les plus rares encombraient la cheminée, les tables et couvraient jusqu'aux murailles.

Le docteur Durcourt, qui s'était lié au cercle avec M. Benoît, avait été par lui invité à dîner ce jour-là.

M. Barbot, le juge d'instruction que nous connaissons, causait, assis dans un fauteuil, avec Mme Benoît, une grande jeune femme brune, dont la robe de velours noir ouverte faisait ressortir la taille élancée et les belles épaules.

Mme Benoît était à demi étendue sur une causeuse ; tout en jouant de l'éventail, elle répondait en souriant aux madrigaux un peu fades que lui débitait le magistrat.

C'était vraiment une superbe créature, une beauté idéale et comme en rêvent les croyants quand ils songent au paradis de Mahomet.

Son visage avait une pureté de lignes absolue, et ses grands yeux noirs, au regard profond et doux, donnaient à sa physionomie une mélancolie douce, un charme pénétrant et irrésistible.

Par instants seulement, elle mordait ses lèvres minces et un peu pâles ; alors pendant une seconde l'expression

de son visage changeait. Ses yeux devenaient presque durs ; on sentait qu'il y avait dans cette femme une volonté terrible.

Evidemment les fadeurs du juge d'instruction l'ennuyaient un, peu car, à plusieurs reprises déjà elle s'était mordu les lèvres.

— Eh! bien, mon cher magistrat, fit-elle tout à coup, interrompant les madrigaux de M. Barbot, qu'est donc devenue cette fameuse affaire dont il a tant été question il y a quelque temps et dont tout Paris s'est occupé : le crime de la Taverne Américaine?

— Hélas ! madame , répondit le juge , nous ne sommes guère plus avancés aujourd'hui qu'au premier jour. La police anglaise a eu beau s'adjoindre à la police française, nous n'avons pu retrouver jusqu'à présent aucune trace des assassins.

Durcourt s'avança.

— A propos, dit-il, qu'est devenue Lackmi, l'Indienne, la folle?

— Ah! c'est vrai, reprit M. Barbot, j'oubliais que vous avez été comme médecin mêlé indirectement à cette affaire — et que c'est vous qui avez soigné la malheureuse femme le jour du crime.

Eh bien, vous savez sans doute que, malgré tous les soins, Lackmi n'a pu recouvrer la raison et qu'elle n'a pu nous donner aucun renseignement. Elle n'a même pas eu un éclair de lucidité dont nous ayons pu nous servir.

— Mais, depuis quelques jours déjà, elle n'est plus à la Salpêtrière?

— Oui, la famille de sir Gardiner a voulu la sortir de l'hôpital ; respectant la volonté de son frère mort, M. James Gardiner a fait transporter l'Indienne dans une petite maison qu'il a louée spécialement pour elle, près de Bougival, et où elle reçoit les meilleurs soins.

— M. James Gardiner est mon locataire, dit alors Mme Benoît; la maison de Bougival dont il s'agit m'appartient.

— Ah! la coïncidence est curieuse, fit Durcourt.

— M. James Gardiner, malgré son deuil, m'a promis de venir ce soir prendre le thé avec nous. Il a même fallu pour le décider que je lui promisse d'une façon absolue que nous n'aurions que quelques intimes.

— Ah! vous aviez oublié de me le dire, ma chère Jeanne, interrompit M. Benoît, et je suis enchanté de cela. M. Gardiner est un parfait homme du monde qui me plaît beaucoup.

A ce moment, un valet de chambre souleva la portière et annonça :

— M. Gardiner!

On vit alors entrer un homme très chauve, d'une taille élevée, mais qui semblait un peu voûté. Il était absolument rasé comme un acteur et son visage avait une expression de tristesse qui était presque de la dureté.

Deux yeux bleus éclairaient cette physionomie, mais leur regard était si fuyant qu'il était véritablement impossible à saisir.

M. Gardiner vint d'abord s'incliner devant la maîtresse de la maison, qui lui serra la main à l'anglaise et lui dit :

— Vous arrivez à propos, monsieur Gardiner, nous parlions justement de vous.

— Et je suis sûr, hélas! que c'était encore à propos de ce crime horrible dont a été victime mon pauvre frère, répondit le nouvel arrivé avec un accent anglais très prononcé?

— Je dois l'avouer, repartit Mme Benoit, mais M. Barbot venait de nous dire que vous aviez été assez bon pour vous occuper de la malheureuse folle qui...

était la... maîtresse de votre frère, et j'ajoutais que c'était à cette occasion que vous étiez devenu mon locataire.

— Vous êtes trop bonne, madame, je n'ai fait que mon devoir.

— Vous savez, cher monsieur, dit M. Benoît en riant et en tendant la main à l'Anglais, vous savez à ce propos que vous avez beaucoup de chance d'avoir eu traité avec ma femme et non avec moi. Mme Benoît s'occupe de nos propriétés, elle se prétend une femme d'affaires, cela l'amuse et je la laisse agir à son gré ; mais c'est une très mauvaise propriétaire ; vous l'avez séduite et elle vous a fait une trop grande diminution.

— Je dois dire que madame a été charmante.

— Trop charmante, reprit M. Benoît en riant aux éclats. Vous l'avez touchée profondément en lui disant ce que vous vouliez faire de sa maison, et elle en a passé par où vous avez voulu.

— Madame est de moitié dans tout le bien que j'ai fait et que je pourrai faire à cette malheureuse femme, dit M. Gardiner.

Puis il alla serrer la main du juge d'instruction.

— Comment va madame votre mère? dit M. Barbot en s'inclinant.

— Un peu mieux, je vous remercie ; mais il lui faut beaucoup de grand air, et, comme nous ne pouvons quitter Paris en ce moment, je viens de louer un petit hôtel avenue du Bois de Boulogne.

— Quant à vous, vous êtes tout à fait remis?

— Presque. Cette fièvre cérébrale qui a failli m'enlever au moment même où mon malheureux frère a été assassiné, m'a néanmoins laissé des traces. C'est ainsi que j'ai par exemple des absences de mémoire qui m'inquiètent encore.

M. Benoît s'était approché avec le docteur Durcourt.

— Mon cher monsieur Gardiner, dit-il, je vous présente le docteur Durcourt, un charmant garçon de mes amis, qui a été presque témoin du crime de la Taverne Américaine et qui a donné les premiers soins à la jeune femme que vous avez retirée de la Salpêtrière.

M. Gardiner s'inclina.

— Je me souviens, en effet, monsieur, dit-il à Durcourt, que votre nom a été prononcé plusieurs fois devant moi, quand j'ai voulu savoir tous les détails de cette horrible affaire. J'aurais dû aller vous remercier, mais le temps m'a manqué jusqu'ici ; veuillez accepter à la fois et mes excuses pour ce retard et le témoignage de ma gratitude.

— Je vous répondrai, monsieur, fit Durcourt, ce que vous disiez tout à l'heure. Je n'ai fait que mon devoir.

— Oh ! dit M. Barbot, peut-être sans vous la pauvre Indienne ne serait-elle plus de ce monde.

— Monsieur, reprit Durcourt, j'ai une faveur à vous demander. Je m'intéresse beaucoup à cette malheureuse femme que j'ai soignée dans la nuit de l'assassinat. Cela me ferait plaisir de la revoir. Voudriez-vous me donner l'autorisation de lui rendre visite à Bougival ?

M. Gardiner eut un tressaillement presque imperceptible des muscles de son visage.

— Monsieur, dit-il avec une légère altération dans la voix, j'apprécie fort votre demande, dictée par un sentiment d'humanité, mais je vous demande la permission de consulter, sur l'opportunité de cette visite, les médecins qui soignent la malade.

Durcourt fit un signe d'acquiescement. M. Benoît entraîna M. Gardiner dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Mon cher locataire, lui dit-il, j'ai un service à vous demander. L'autre jour vous m'avez parlé en homme fort au courant de la question du canal de

Suez et de la campagne menée en Angleterre contre l'administration française.

Aujourd'hui a paru dans le *Times* un article à sensation. Vous qui avez à Londres d'excellentes relations, pensez-vous que ce ne soit qu'un ballon d'essai ou qu'il y ait réellement une tentative du gouvernement anglais pour mettre la main sur le canal ?

M. Gardiner réfléchit un instant.

— Vous avez un gros intérêt à la question ?

— Un très gros intérêt.

— Eh bien ! j'ai en effet vu dans la journée un de mes amis attaché à l'ambassade d'Angleterre. Je crois que le moment n'est pas venu d'acheter du Suez.

— Merci, dit M. Benoît.

Le boursier faisait le plus grand cas des connaissances financières de l'Anglais et même de son flair en matière de spéculation, depuis qu'un jour il lui avait affirmé un mouvement prochain de hausse sur la rente, alors que la Bourse tout entière n'y croyait pas. Or, quelques jours après, en suivant les conseils de Gardiner, M. Benoît avait gagné une grosse somme.

En ce moment le boursier venait de faire un très gros coup sur le Suez. Mais il n'avait pas changé sa position, et d'instinct il sentait un danger.

On disait à la Bourse que M. Benoît gagnait un million sur le Suez ; évidemment, il n'avait pas envie de le reperdre.

Comme sir Gardiner venait de terminer sa conversation financière avec M. Benoît, le valet de chambre annonça :

— M. Jean Vallet.

Il y eut un petit mouvement de curiosité parmi toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon.

Jean Vallet est certainement une des physionomies parisiennes les plus connues. Tout le monde sait à Pa-

ris que nul n'a plus d'influence auprès de MM. de Bellisch, les fameux banquiers israélites. Jadis Jean Vallet débuta comme rédacteur à l'*Économie politique* par un éreintement en règle de la dynastie des plus puissants financiers du monde.

Depuis, tout a bien changé. Jean Vallet est entré dans la maison de Bellisch, et n'en est sorti au bout de quelques années que pour porter le drapeau financier de ses patrons sur le terrain politique.

L'ex-rédacteur de l'*Économie politique* a fait un chemin rapide.

D'abord député et ensuite ministre, il occupe une des grandes situations de notre époque.

Quant à sa fortune, on la dit très considérable, et il y a même des médisants qui affirment que le fameux coup du dernier emprunt lui a rapporté des millions.

Depuis quelques semaines, Jean Vallet n'était plus ministre. Il était tombé crânement devant un vote de coalition de droite et d'extrême gauche en affirmant la netteté de son plan financier, la sincérité de ses opinions, et la droiture de sa conduite.

Sa présence chez un simple spéculateur comme M. Benoît, qu'il connaissait peu, était presque un événement.

Jean Vallet se prodiguait peu, et c'était vraiment un très grand honneur qu'il faisait au boursier en venant ainsi prendre le thé chez lui dans l'intimité.

— Comme c'est aimable à vous d'être venu, monsieur, dit Mme Benoît en adressant son plus gracieux sourire à l'homme d'État.

— Je regrette, madame, de ne pouvoir venir vous voir plus souvent, ce serait pour moi un grand plaisir; mais, hélas! vous savez quelle vie mènent les forçats de la politique.

On fit cercle autour de Jean Vallet.

— Mais grâce à Dieu, continua-t-il, je vais enfin pouvoir me reposer. Ah! comme je bénis mes ennemis de m'avoir donné ce repos bien mérité! S'ils savaient quelle reconnaissance je leur dois!

— Mais, monsieur le ministre, dit M. Barbot, ce n'est pas une retraite définitive, ce ne sont que des vacances.

— Je vous demande pardon, mon cher magistrat, c'est une retraite définitive. J'ai pris la résolution irrévocable de ne plus jamais être ministre. J'ai rempli ma tâche, j'ai payé ma dette à la patrie; j'attends les jeunes à l'œuvre.

Le ministre tombé dit ensuite quelques mots à deux ou trois personnes, puis sans affectation, prenant le bras de M. Benoît :

— Vous connaissez mes mauvaises habitudes, s'écria t-il, j'ai une envie folle de fumer un cigare.

— Et moi aussi, répondit le boursier, nous allons passer au fumoir.

M. Benoît conduisit alors son hôte dans une pièce tendue d'étoffes turques, et autour de laquelle on voyait un très large divan.

Il offrit à Jean Vallet une boîte de havanes, l'ex-ministre alluma un cigare, et tous deux se mirent à causer, à demi étendus sur le divan.

— Mon cher monsieur Benoît, dit Jean Vallet, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je suis à vos ordres, monsieur le ministre.

— Jouons cartes sur table, si vous le voulez bien?

M. Benoît fit un signe d'assentiment.

— Eh bien! vous n'avez pas à dissimuler avec moi; je sais que vous êtes l'homme d'affaires de Martin, mon ancien collègue du ministère.

— Mais... fit M. Benoît.

— Voyons, pas d'enfantillages, je sais fort bien que

c'est sous votre nom qu'il fait toutes ses opérations de bourse.

M. Benoît ne sourcilla pas.

— Eh bien, continua M. Jean Vallet, Martin m'a trahi; c'est lui qui m'a forcé à quitter le ministère, c'est lui qui est l'auteur de ma chute — je ne lui en veux pas; en politique, je n'ai pas de passion, je n'ai que des intérêts — je suis même tout disposé à lui être utile, à ce brave Martin, mais à une condition, c'est qu'il fera ce que je veux.

M. Benoît écoutait toujours avec la plus vive attention, mais sa physionomie restait impassible.

Jean Vallet eut presque un mouvement d'impatience, puis il reprit :

— En deux mots, voici ce que je vous charge de lui dire : Je ne veux reprendre le pouvoir que l'année prochaine, mais je veux que les affaires financières que j'ai commencées aboutissent. Dites à Martin que s'il ne fait pas ce que je désire, dans huit jours un journal publiera tous les détails de la trop fameuse affaire des mines d'or de l'Ukraine, dans laquelle il a joué un rôle qu'on ne connaît pas, mais qu'on connaîtra si bien que je le défie de rester ministre vingt-quatre heures.

— Ce n'est pas une commission agréable.

— Vous vous en tirerez fort bien.

— Et... vous n'avez rien à me dire de plus ?

Jean Vallet sourit.

— Ah!... votre commission, c'est Martin qui vous la donnera. Car au fond c'est pour lui une affaire superbe. Quand il aura fait ce que je veux, nous lancerons la fameuse affaire des mines de Cochinchine, et je lui garantis cinq millions pour sa part. Il peut bien vous donner votre commission là-dessus.

— C'est fort bien, monsieur le ministre, dit M. Benoît en se levant. Mais retournons au salon. Notre absence

finirait par être remarquée, et on dirait que nous conspirons.

Les deux hommes revinrent alors au salon. On allait faire de la musique et Mme Benoît, dont on connaissait la belle voix, allait chanter.

— Arrivez vite, messieurs les fumeurs; nous vous attendons avec impatience, dit-elle.

Le jeune homme qui devait accompagner Mme Benoît commença, et la jeune femme se mit à chanter l'air bien connu :

Espoir charmant, Sylvain m'a dit : je t'aime.

Elle chantait avec beaucoup de goût, et sa voix avait une ampleur que bien des cantatrices auraient enviée.

Quand elle eut fini, une jeune fille toute grassouillette, toute blonde, avec de grands yeux bleus, Mlle Dauval se jeta au cou de la chanteuse.

— Oh! Jeanne, comme tu chantes bien! lui dit-elle. Si tu savais le plaisir que j'éprouve à t'entendre!

— Que tu es enfant, Mathilde! répondit Mme Benoît, et elle embrassa à son tour la jeune fille.

Mais il était minuit. On prit vite le thé, et malgré les efforts polis de Mme Benoît pour retenir ses invités, peu à peu chacun s'en alla.

Mlle Dauval, la petite blonde grassouillette, une amie intime de la maison, partit accompagnée de son père, un notaire solennel, et veuf, qui remplissait avec conviction le rôle de chaperon de sa fille.

— Tu viendras me voir demain, dit Mme Benoît à la jeune fille.

— Oui, et de très bonne heure.

Durcourt sortit en même temps que M. Gardiner et que M. Barbot.

L'Anglais avait un coupé de louage qui l'attendait à la porte.

Il prit congé du juge d'instruction, salua Durcourt et monta dans la voiture.

Le médecin fut tout étonné de voir dans le coupé comme une ombre, et à ce moment le landau de M. Dauval passant à côté, ses lanternes éclairèrent l'intérieur de la voiture de Gardiner.

Durcourt fut stupéfait en reconnaissant blotti dans un coin, Baltid, le mari de Léda.

Il descendit alors la rue de Clichy suivi du magistrat qui n'avait rien remarqué.

— Vous connaissez M. Gardiner, demanda-t-il à M. Barbot.

— Oui, depuis qu'à la suite de l'assassinat de son frère il habite Paris ; — c'est un homme charmant.

— Ah ! il était à Londres au moment du crime ?

— Oui. Il était même cloué sur son lit, par une fièvre cérébrale tellement dangereuse, que les médecins l'avaient condamné.

— Il hérite de son frère ? demanda Durcourt, comme s'il répondait à une de ses pensées.

— Il l'espère, mais il n'entrera pas en possession définitive de l'héritage avant longtemps. William Gardiner a laissé un testament suffisamment difficile à appliquer pour que la justice anglaise traîne l'affaire pendant des années. Néanmoins en Angleterre, dans un cas semblable, on trouve facilement de grosses sommes en avance sur un héritage aussi sûr.

M. Gardiner m'a dit qu'un banquier lui avait avancé un million.

— Monsieur le juge, interrompit Durcourt, quel a pu être dans votre pensée le mobile des assassins ?

— Je suis persuadé que c'est aux Indes seulement que nous pourrions avoir le mot de cette énigme.

William Gardiner a dû être victime d'une épouvantable vengeance. J'avoue qu'un instant j'ai failli avoir des soupçons contre James. L'héritage, certains racontars sur la brouille des deux frères, pouvaient me donner beaucoup à penser sur son compte. Mais les premiers renseignemeuts venus de Londres ont aussitôt dissipé ces injustes présomptions.

M. Gardiner a bien ri quand je lui ai raconté que j'avais failli le prendre pour un assassin!

— Ah! en effet, c'est fort drôle, dit Durcourt.

— Depuis, reprit le juge, M. Gardiner est devenu presque mon ami; il m'a témoigné la plus grande reconnaissance pour la peine que j'ai prise à conduire cette instruction si ardue, si difficile, et il me fait souvent l'honneur de venir dîner chez moi.

On était arrivé rue de la Chaussée-d'Antin au coin du boulevard; le juge demeurait près du Palais-Royal; il prit congé du jeune médecin, qui, presque machinalement, poussé par la force de l'habitude, entra à la Taverne Américaine.

Comme il montait l'escalier, il trouva Léda dans le couloir des cabinets particuliers en conversation très animée avec un vieux monsieur dont il ne voyait que les cheveux blancs.

Cela l'intéressait de revoir Léda quelques instants, après avoir parlé du crime de la Taverne Américaine, à deux pas du cabinet particulier où le drame s'était passé. Il s'arrêta. A ce moment le vieux monsieur qui causait avec Léda se retourna. Durcourt reconnut M. de Vieuval.

Le commissaire de police, qui paraissait très surexcité et qui causait avec animation à Léda, fit un geste d'ennui, et interrompant sa conversation, s'avança vers Durcourt auquel il tendit la main avec un sourire un peu forcé :

— Bonjour, docteur, dit-il, il est écrit décidément que nous ne nous rencontrerons qu'ici... dans ce mauvais lieu.

Durcourt répondit avec une politesse un peu froide, mais M. de Vieuval qui, sans doute, n'était pas fâché de donner une explication de sa présence à la Taverne Américaine, força le jeune médecin à entrer avec lui dans un cabinet, et fit apporter une bouteille de champagne.

— Cela doit vous étonner, mon cher docteur, dit-il, de me trouver ici?

— Mais pourquoi cela?

— Ce n'est évidemment pas ma place.

— J'avoue que je ne suis pas un puritain, et qu'en vertu d'un vieux proverbe, je fais le contraire de bien des gens, je ne blâme pas chez les autres ce que je fais moi-même.

— Oui, mais c'est de votre âge et ce n'est plus du mien.

Léda, qui était restée dans le cabinet avec les deux hommes, fut alors appelée par un garçon et monta.

Aussitôt M. de Vieuval manifesta la plus vive impatience.

Il laissait Durcourt parler, ne lui répondant plus que par monosyllabes, si bien que le médecin voyant qu'il le gênait, lui demanda la permission de se retirer, prétextant l'heure avancée.

— Non, dit M. de Vieuval avec accablement. Je vous en supplie, restez avec moi. J'ai besoin en ce moment d'avoir quelqu'un près de moi, j'ai même besoin d'avouer ma faiblesse, ma lâcheté. Vous êtes un parfait galant homme, laissez-moi vous faire un aveu qui me pèse.

— Oh! fit Durcourt, vous pouvez certainement

compter sur ma discrétion, mais je vous en prie, ne me confiez...

— Si, j'ai besoin de parler, j'ai besoin de dire quel effroyable supplice j'endure. Écoutez-moi !

Je suis amoureux fou de cette fille, qui était là tout à l'heure. Comment cela est-il arrivé, je n'en sais rien, mais il est certain que cela est !

Je l'aime comme une bête, comme un insensé, et je souffre toutes les tortures qu'on peut rêver.

Je suis jaloux de cette femme. Comprenez-vous cela ? ajouta-t-il avec des larmes de rage dans les yeux.

Léda rentra et s'approcha du commissaire de police.

— Venez-vous ? lui dit-elle sèchement.

Le visage du vieillard s'éclaira ; un soupir de soulagement s'exhala de sa poitrine.

— Pardon, dit-il à Durcourt, je me sauve, et il partit, laissant le médecin stupéfait, oubliant même de payer la bouteille de champagne qu'il avait offerte.

— En voilà un vieil imbécile ! dit le garçon qui apporta l'addition ; ne s'est-il pas avisé de devenir amoureux de cette grenouille !

— Ah ! tout le monde connaît donc ici les amours de M. de Vieuval ? fit Durcourt.

— Pardieu, dès que Léda, qui se l'est attaché comme protecteur en titre, vient ici faire une fugue, on voit apparaître le pauvre commissaire de police ; et pendant qu'il reste seul dans un cabinet à attendre le bon plaisir de la demoiselle, celle-ci s'en va faire ses petites affaires dons le cabinet voisin.

— Le pauvre homme !

— Tout le monde se fiche de lui ici. En voilà un qui *galvaude* son écharpe !

— C'est donc à ce point ?

— Vous ne pouvez en avoir une idée, monsieur

Durcourt. Il doit des sommes folles au patron; non seulement il ne paye pas ses additions, mais il emprunte encore à la caisse.

— Vraiment?

— Seulement c'est bien fini; le patron l'a laissé faire. Il avait peur de se brouiller avec le commissaire de police du quartier. Mais maintenant il le tient. Il lui a fait signer une reconnaissance de l'argent qu'il lui doit, en lui donnant encore trois cents francs, et si le Vieuval voulait faire le méchant, une lettre au préfet de police lui jouerait un bien mauvais tour.

— Vous êtes dur pour lui, fit Durcourt en riant.

— Le vieux grigou! Il donne à peine dix sous de pourboire.

Le médecin sortit faisant quelques réflexions philosophiques sur la bêtise humaine et sur le danger de faire des confidences au premier venu.

Il était plein de pitié pour ce vieillard, qui inconsciemment s'enfonçait chaque jour un peu plus dans cette fange. Evidemment M. de Vieuval ne pourrait conserver longtemps sa situation dans de pareilles conditions.

Du moment où son secret était connu même des garçons du restaurant, la préfecture de police ne tarderait pas à en être informée, et alors malgré ses protections, il était peu probable qu'on pût le conserver plus longtemps.

Puis la pensée de Durcourt revenait à ce crime mystérieux qui jadis avait si vivement éveillé sa curiosité.

Tout ce qui s'était passé autour de lui dans cette soirée ravivait encore le souvenir de l'épouvantable spectacle qu'il avait eu sous les yeux, et comme au premier jour, il se perdait en conjectures.

Il ne pouvait distraire sa pensée de quatre per-

ɪonnes : M. Gardiner, dont la physionomie lui avait léplu profondément, Baltid dont les relations avec 'Anglais lui semblaient suspectes, Léda et M. de Vieu-val, l'infortuné commissaire de police qui, peut-être, lans sa folie amoureuse, était encore plus dupe qu'on ıe le croyait.

Mais Durcourt se dit qu'après tout il n'était point chargé de la police de Paris, et que ce n'était nullement son affaire de s'occuper de la recherche des assassins.

Il rentra et se coucha, se promettant bien dorénavant de ne plus même penser à toutes ces choses qui ne e regardaient pas.

C'était en effet Baltid qui était dans la voiture de Gardiner, et le cocher qui la conduisait était Auguste.

Dès que l'Anglais eut refermé la portière :

— C'est bien, dit-il, d'être ainsi exact au rendez-vous.

Baltid ne répondit pas.

Gardiner reprit :

— Auguste vous a porté ma lettre à votre cercle ?

Baltid ne répondit pas encore, mais tout à coup il dit avec une sorte d'impatience :

— Nous allons à Bougival ?

— Oui, et nous pourrons causer en route.

— Peut-être.

— Pourquoi ce peut-être ?

— Parce que.

— Mon cher Baltid, vous parlez ce soir par énigmes comme les sphinx.

— Vous voulez des explications plus nettes?

— Oui, s'il vous plaît.

— Eh bien, monsieur Gardiner, cela ne peut durer ainsi plus longtemps, vous vous moquez décidément

un peu trop de nous. Vous jouez tranquillement avec nos têtes, comme si elles étaient en carton et que vous en ayez de rechange à nous donner. Puis, malgré tout ce que nous avons pu faire, malgré tous les dangers que nous courons, Auguste et moi nous n'avons pas encore touché notre argent.

— Mais je n'ai pas touché l'héritage, dit Gardiner avec un geste d'ennui.

— Vous avez touché un million!

— Mais...

— C'est M. Perth, banquier à Liverpool, qui vous a avancé cette somme.

— J'ai absolument besoin de cet argent.

— Et, fit Baltid en retirant ironiquement son chapeau, croyez-vous donc que votre serviteur en ait moins besoin que vous?

— Cependant je ne peux vous donner de suite les cinquante mille francs? Et vous avez déjà touché de gros acomptes.

— Aucun acompte.

— Comment? je vous ai déjà remis en tout plus de dix mille francs?

— Ce sont de misérables acomptes... sur les faux frais.

— Quels faux frais?

— Alors vous croyez que toutes les démarches que j'ai faites ne vous coûteront rien?

— Si, mais pas dix mille francs, je suppose.

— Écoutez, mon cher monsieur Gardiner, nous ne sommes pas faits pour nous comprendre. Vous avez une façon de conduire les affaires qui ne saurait à aucun prix être la mienne. Voulez-vous me permettre de faire arrêter Auguste, nous voici arrrivés à l'Arc-de-Triomphe, il y a des fiacres sur la place, je vais des-

endre et m'apprêter à rentrer chez moi, où je prendrai out ce que je possède ; puis dans quelques heures je erai loin d'ici. J'ai fait une piteuse affaire, mais je eux au moins sauver ma peau.

Et Baltid fit le geste d'ouvrir la glace du coupé.

— Voyons, dit Gardiner en se mordant les lèvres, ous êtes absolument fou !

— Non, je ne veux plus me mêler de vos affaires, t comme j'ai la certitude que bientôt le pot aux roses era découvert, je file.

— Comment ? le pot aux roses sera bientôt découert ? Qui vous fait dire cela ?

— Votre maladresse.

— Ma maladresse ?

— Oui, en vous croyant très fort, vous n'êtes qu'un aïf. Voilà plusieurs jours que j'ai à mes trousses un gent de police qui me file avec obstination. C'est nême pour cela que je ne vous ai point vu tous ces emps derniers. Je suis persuadé qu'une imprudence été commise, car Auguste m'a dit tout à l'heure qu'il vait vu ce même agent, appelé Firmin, rôder autour le la maison de Bougival. Et cependant cet agent me onnaît ; il sait que je donne des renseignements à son hef, et que j'ai même fourni des rapports sur le rime de la Taverne Américaine.

— Vous m'effrayez !

— Si vous étiez un autre homme, au lieu de prendre peur, vous vous occuperiez de parer au danger.

— Dites vite ce que d'après vous il y a à faire.

— Inutile, nous ne pouvons nous entendre.

— Si, nous nous entendrons.

— D'abord je veux que vous me donniez cette nuit même un chèque de cinquante mille francs.

— Comment voulez-vous que je vous donne cela à Bougival ?

— C'est bien facile, votre argent est déposé au Crédit Lyonnais, et en véritable Anglais que vous êtes, vous avez toujours sur vous un carnet de chèques.

Gardiner se mordit encore les lèvres — mais il dit aussitôt :

— Allons, je vois qu'il faut toujours en passer par ce que vous voulez. — Dès que nous serons arrivés là-bas, je vous donnerai votre chèque.

— Merci, je vois que nous parviendrons à nous entendre et que vous finirez par devenir raisonnable.

— Ensuite, que faut-il faire ?

— Il faut nous occuper de l'héritière, et pour cela il me faut encore de l'argent, beaucoup d'argent.

— Encore !

— Oui, j'ai déjà des renseignements positifs, mais il faut aller jusqu'au bout.

— Combien demandez-vous? dit Gardiner avec impatience, puisque je dois passer par toutes vos exigences.

— Oh ! le vilain mot, répondit railleusement Baltid, ne parlez pas d'exigences, monsieur Gardiner. Vous avez fait avec moi une affaire d'or. Vous toucherez des millions, et moi seulement quelques billets de mille francs.

— Mais enfin que voulez-vous?

— Vingt-cinq mille francs tout de suite et vingt-cinq mille francs après que nous aurons mis la main sur la fille de votre frère.

— Eh bien ! soit !

— Alors, c'est entendu, vous me donnerez tout à l'heure deux chèques, un de cinquante mille francs et un autre de vingt-cinq mille.

— J'y consens.

— Nous voilà donc parfaitement d'accord sur la question la plus délicate. Maintenant il s'agit d'arrêter

notre ligne de conduite. Il faut qu'avant huit jours nous n'ayons plus rien à craindre de Lakmi. Il faut qu'elle soit morte... et le plus naturellement du monde.

— C'est impossible.

— Il le faut, car en raison même des tortures que vous lui faites subir, elle a comme des éclairs de lucidité. C'est un danger permanent sur nos têtes. Il suffit d'une descente de police à la maison de Bougival, d'un interrogatoire habile et tout se découvre.

— Je ne crains rien.

— Moi, je crains tout. A la Salpêtrière, on n'a pu obtenir d'elle aucun renseignement, mais, depuis qu'elle vous a revu, elle vous a appelé assassin. Qu'on vous confronte avec elle, et nous sommes irrémédiablement perdus.

— Cela n'arrivera pas.

— Cela peut arriver.

— Non, fit avec rage Gardiner, je ne veux pas qu'elle meure encore.

— Mon cher monsieur Gardiner, fit Baltid avec désinvolture, vous êtes dans une voie déplorable. On ne peut suivre deux lièvres à la fois, et c'est ce que vous faites en ce moment.

Nous ne nous connaissons pas d'aujourd'hui. Jadis nous nous sommes rencontrés à Londres, et, ayant apprécié à cette époque ma faible intelligence, vous m'avez fait venir en Angleterre quelques semaines avant l'arrivée de votre frère tout exprès pour me proposer... l'affaire que nous avons faite.

Il ne s'agissait alors dans votre pensée que de s'emparer de l'héritage, mais, au moment même où nous pouvions si facilement supprimer tout danger, votre ancienne passion pour Lakmi, cause de votre brouille avec votre frère, vous est revenue tout d'un coup. Vous avez en même temps voulu satisfaire votre haine contre

William, et le malheureux, avant de mourir, a pu vous voir violer la femme qu'il aimait!

Gardiner donnait tous les témoignages de la plus vive impatience.

— A quoi bon parler de cela! dit-il sèchement.

— Vous allez voir! c'était déjà bien suffisamment dangereux, voici mieux encore. On pouvait réparer votre imprudence. Votre idée de vous emparer de Lakmi et de la placer dans la petite maison de Bougival était excellente, mais, encore une fois, votre passion vous est revenue! Il a fallu que vous possédiez, que vous torturiez cette misérable créature.

Vous avez inventé pour cette folle des supplices horribles, vous l'avez forcée à être à vous ! Elle est devenue pour vous comme une machine à plaisirs ! j'avoue même qu'elle me fait pitié, et qu'il serait bien plus humain de la tuer tout de suite.

— Allons, assez ! fit Gardiner d'un ton de commandement.

— Je n'insiste plus aujourd'hui, dit Baltid, mais réfléchissez, je vous en conjure ; le danger n'est peut-être pas immédiat, seulement, si nous tardons beaucoup, nous nous perdrons, c'est certain.

La voiture, menée grand train par Auguste, était arrivée aux premières maisons de Bougival. Elle s'arrêta. Gardiner et Baltid descendirent.

— Retourne à Paris, dit ce dernier à Auguste, va changer de cheval, et sois ici avant quatre heures du matin.

Puis les deux hommes se mirent à marcher, pendant que le cocher tournait bride.

— Vous m'avez emmené cette nuit à Bougival, dit Baltid, non seulement pour causer de nos affaires, mais encore, j'en suis sûr, pour me faire jouer un rôle dans la série de supplices que vous faites endurer à la folle.

— Il ne s'agit pas de supplices.

— Ah! mon cher monsieur Gardiner, vous avez une façon à vous d'aimer les femmes ! Ce n'est pas précisément leur agrément que vous recherchez !

Gardiner ne répondit rien, mais il pressa le pas, et bientôt les deux associés arrivèrent à la montée qui conduit à Saint-Michel.

Comme ils s'y engageaient, un individu en blouse sortit tout à coup d'une ruelle et se mit à marcher devant eux. Baltid, qui n'aimait pas les indiscrets, voulut dépasser cet homme, mais il eut beau marcher si vite même que Gardiner avait peine à le suivre, l'homme marchait encore plus vite. Baltid n'osa pas se mettre à courir. S'il ne s'agissait après tout que d'un passant attardé, il était inutile de lui donner des soupçons.

Gardiner, qui n'avait pas l'habitude de la marche, faisait des efforts inouïs pour le suivre : il était fort inquiet.

— Serait-ce l'agent dont vous m'avez parlé ? dit-il à Baltid.

— Je le crains, répondit ce dernier.

— Alors, il ne faut pas entrer dans la maison tout de suite ?

— Au contraire, ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de lui laisser croire que nous l'avons deviné. Il faut entrer, quitte à prendre nos précautions après.

Du reste, comme ils arrivaient à la petite maison que Baltid était venu visiter et que Gardiner avait louée à Mme Benoît, l'homme prit brusquement un sentier à travers champs et disparut dans la nuit.

— Je crois bien que nous nous sommes trompés, dit Baltid, ce doit être tout simplement un rôdeur que nous avons dérangé.

— Alors nous entrons?

— Oui, mais n'ayons pas l'air quand même d'avoir a clef de la maison. Sonnons.

Immédiatement, Gardiner ébranla la sonnette de la grille.

XIII

MANIÈRE DE TRAITER LES FOLLES

Au bout de quelques minutes on vit une lanterne poindre à travers les arbres, et l'on entendit une voix crier :

— Qui est là ?

— C'est moi, répondit Gardiner.

— Ah ! très bien, monsieur, répondit une autre voix, et deux ombres s'avancèrent vers la grille.

La première de ces ombres était une femme grosse, d'une taille élevée, qui marchait à grands pas tenant à la main une lanterne. Derrière elle, et ayant peine à la suivre, un petit homme bossu, courait en boîtant ; dans une main il avait un trousseau de clefs et dans l'autre un revolver.

— Nous ne vous attendions plus, monsieur Gardiner, dit l'homme.

Mais Gardiner l'interrompant :

— Pas de discours, ouvrez vite.

La grille tourna sur ses gonds en grinçant ; Baltid et Gardiner entrèrent vivement.

— Rien de nouveau ? fit ce dernier.

— Rien, not'maître, dit la femme avec ce parler un peu traînard des paysans normands.

Comme on approchait de la maison, deux grands chiens du Saint-Bernard se jetèrent dans les jambes de l'Anglais et lui firent mille caresses.

— Je me doutions bien que c'était vous, not'maître,

dit la femme, car ils n'ont point aboyé quand vous avez arrivé.

— Ils me connaissent bien ! répondit Gardiner en flattant les chiens de sa main ; ce sont de braves serviteurs.

— Oh ! je vous jure qu'ils font bonne garde, s'écria l'homme, — personne ne peut passer près des murs du parc sans qu'on les entende aboyer violemment.

— Est-ce que depuis quelques jours ils n'aboient pas encore plus que d'habitude ? demanda Baltid.

— Depuis trois jours, et surtout trois nuits, en effet, ils ne cessent de rôder autour de la grille, et, à chaque instant, ils grognent ou ils aboient avec fureur.

Baltid échangea un regard rapide avec Gardiner.

Puis tous deux marchèrent vers la maison.

— Comment va-t-elle ? demanda encore Gardiner à la femme.

— Elle n'a encore rien voulu manger hier.

— A-t-elle parlé ?

— Elle n'a pas prononcé une parole et n'a cessé de pleurer.

Le bossu s'avança.

— Mais elle a écrit, dit-il ; et il tendit à Gardiner un chiffon de papier où se trouvaient tracés avec du sang ces quelques mots en anglais :

« Au nom du ciel, sauvez-moi ! je suis ici torturée « par Gardiner, l'assassin de son frère ! »

— Je ne comprends pas l'anglais, dit l'homme, mais vous, monsieur Gardiner, vous devez savoir ce que cela veut dire.

Gardiner ne répondit pas, et d'un geste fébrile il tendit le papier à Baltid.

Celui-ci pâlit en le lisant.

— N. de D..., s'écria-t-il, est-ce que la raison ?...

Gardiner l'interrompit d'un geste et lui fit compren-

dre d'un regard qu'il allait commettre une imprudence en parlant devant l'homme et la femme qui étaient là.

— Faites un grand feu dans le salon, préparez-nous quelque chose à manger, dit l'Anglais à la femme, mon ami et moi nous allons nous promener dans le jardin en attendant.

— A propos, fit Baltid s'adressant au bossu, où avez-vous trouvé ce papier?

— Ma foi, monsieur, contre le mur du parc; vous savez que tous les matins à six heures, nous promenons la folle. Elle avait trouvé le moyen d'envelopper une pierre dans le papier, et elle a essayé de jeter le tout par-dessus le mur, mais sans doute elle n'en a pas eu la force, et la pierre est retombée de ce côté.

— C'est bien, allez aider votre femme, dit Gardiner,

Dès que les deux complices furent seuls, Baltid prit le bras de Gardiner et lui dit à voix basse :

— Eh bien ! voyez-vous le danger, maintenant ?

— Je crains que vous n'ayez raison, répondit Gardiner.

— Si Lakmi était parvenue à jeter ce papier par-dessus le mur et si l'agent Firmin qui est venu rôder par ici l'avait trouvé, où en serions-nous aujourd'hui ?

— Évidemment, c'est grave.

— Comprenez-vous aussi, monsieur Gardiner, que les tortures mêmes que vous infligez à cette femme, lui donnent de terribles moments de lucidité ?

— C'est vrai.

— Eh bien, vous rendez-vous maintenant à mes observations, êtes-vous d'avis enfin qu'il faut nous débarrasser de Lakmi le plus vite possible ?

Gardiner était en proie à une émotion violente, il serrait les poings, il se mordait les lèvres.

— Oui, dit-il, mais donnez-moi quelques jours de répit.

— Encore!

— Oh! très peu de temps, deux ou trois jours au plus si vous voulez!

— Allons, soit! mais votre fatale passion peut nous coûter bien cher.

— Non, tout ira bien, on la surveillera plus étroitement, voilà tout.

— Comme vous voudrez! mais êtes-vous bien sûr au moins des deux gardiens, de l'homme et de la femme qui soignent l'Indienne?

— Oui; s'ils me trahissaient, ils se perdraient.

— Comment cela?

— Vous désirez le savoir.

— Oui, cela a pour moi une grande importance.

— Eh bien! Pierre Dubois, le bossu, est condamné par contumace, depuis deux mois, à vingt ans de travaux forcés.

— Quel crime a-t-il donc commis?

— Il était gardien dans le fameux asile de fous de Saint-Denis, dans le département de la Marne, dont il a été tant question depuis quelque temps. Il a été convaincu d'avoir tué un fou, et il y avait de grandes présomptions qu'il avait également violé une folle.

— Mais cela ne me rassure pas du tout! Si on est à la recherche de ce Pierre Dubois, on peut parvenir à le découvrir ici, et alors...

— C'est impossible.

Il ne sort jamais de la maison. Tout le monde ignore sa présence ici. C'est sa femme qui, dans le pays, fait toutes les commissions, aidée de son fils, un garçon de quinze ans, qui est sourd-muet.

— Ma foi, dit Baltid, je vous admire; il faut avouer que vous avez merveilleusement machiné tout cela. On

croirait presque que ce que vous me racontez est du roman, tant c'est extraordinaire.

— Peut-être, mais cela est pourtant.

— Enfin, comment êtes-vous parvenu à avoir ces deux serviteurs... modèles?

— Je lis attentivement les journaux et le procès de Pierre Dubois était resté gravé dans ma mémoire. Il y était fortement question de la force physique et de l'intelligence de ce bossu. Je suis allé à Saint-Denis et je suis parvenu à savoir que sa femme, une véritable mégère, qui avait pourtant pour son mari difforme la fidélité du caniche, s'était réfugiée chez une parente, rue du Chemin-Vert, à Paris. Je l'ai retrouvée, je lui ai fait nettement mes offres, et deux jours après, pendant la nuit, le ménage s'installait ici.

— Il y a encore un danger : si un inspecteur du service des aliénés venait, peut-être reconnaîtrait-il l'homme ou même la femme?

— Si une inspection a lieu, je serai prévenu à l'avance, et dans ce cas mes deux domestiques anglais qui sont tout à moi paraîtront seuls dans cette maison.

— Qu'avez-vous fait du jardinier?

— Je l'ai remercié en le payant grassement, et c'est maintenant un homme de Bougival qui vient tous les jours, de midi à deux heures, faire le nécessaire pour entretenir le jardin.

— Mais si cet homme-là arrivait à s'apercevoir de quelque chose?

— Aucun danger de ce côté : dès qu'il vient, Lakmi est enfermée, et jamais il ne pourra rien voir de suspect.

— Du reste, je vous le répète encore une fois, il faut, le plus tôt possible, en finir avec Lakmi.

— Oui, c'est entendu, dit impatiemment Gardiner.

A ce moment, la grande femme s'avança toujours sa lanterne à la main.

— Monsieur *était* servi, dit-elle gauchement.

— C'est bien, nous y allons, répondit Gardiner.

— Elle n'a pas servi dans de grandes maisons, dit Baltid en riant.

— Non, c'est une véritable paysanne, mais intelligente et très laborieuse.

Dans le grand salon, meublé de cretonne rose dans le style empire, la femme de Pierre Dubois, le condamné par contumace, avait fait un grand feu et préparé un souper sur un guéridon.

Les deux hommes s'attablèrent.

— Ma foi, cette course nocturne m'a creusé, dit Baltid, j'ai très faim.

Et il se mit à découper une large tranche du rosbif froid placé devant lui.

— Votre vin est excellent, mon cher monsieur Gardiner, ajouta-t-il en se versant une large rasade de bordeaux. Vous comprenez la vie en grand seigneur, c'est fort bien ! et vous avez ici même une cave toute montée.

— Quelques bouteilles de vieux bordeaux tout au plus.

— N'est-ce pas, monsieur Gardiner, qu'il serait injuste que moi, votre associé, je me serrasse le ventre, pendant que vous menez une vie de prince ?

— Ah ! vous me rappelez vos chèques !

— Si vous voulez bien vous souvenir de notre conversation de tout à l'heure.

Gardiner se leva de table, alluma une bougie et passa dans une pièce voisine.

Quelques instants après il revint, tenant à la main deux chèques sur le Crédit Lyonnais.

Baltid les examina soigneusement, constata que l'un

portait bien cinquante mille francs, et l'autre vingt-cinq mille. Puis il les plia soigneusement et les mit dans sa poche.

— Maintenant, que nous avons réglé les affaires d'intérêts... toujours délicates, dit-il d'un ton dégagé, causons comme deux véritables amis.

— Volontiers.

— Mais vous ne mangez pas, monsieur Gardiner, vous êtes tout sombre. Qu'avez-vous?

— Rien.

— Vous avez tort de vous faire du mauvais sang. Il faut prendre la vie telle qu'elle est, et du reste l'avenir se présente à vous sous le plus riant aspect.

— Peut-être.

— Toujours des idées noires ! Voilà ce que c'est que d'avoir une passion bizarre comme celle que vous éprouvez pour cette Indienne. A ce propos, vous seriez bien aimable de me conter l'histoire de vos amours avec Lakmi, histoire que je ne connais qu'imparfaitement. Cela doit être intéressant.

— A quoi bon?

— Cela a peut-être plus d'importance que vous ne croyez. Pour parer à tous les dangers, il faut que je connaisse bien toutes vos faiblesses.

M. Gardiner paraissait vivement contrarié de cette nouvelle exigence de son complice. Enfin, il eut l'air d'en prendre son parti.

— Après tout, dit-il, cela me soulagera.

Et il commença :

— Vous savez l'histoire de mon association avec William. Nous étions partis d'Angleterre, désespérés tous deux. Je connaissais sa liaison avec une institutrice française, mais lui ne savait pas qu'une injuste accusation du banquier chez qui je travaillais m'obligeait à m'expatrier.

Nous n'avions que bien peu d'espérance, et nous allions chercher la fortune aux Indes, bien persuadés que nous ne la trouverions pas.

A Calcutta, mon frère mit la main presque aussitôt sur un commanditaire. J'eus l'idée d'une spéculation sur les vins de France ; elle réussit. Quelque temps après nous fondions la factorerie ; elle prospéra.

Quoique d'un caractère très différent, et ayant en somme peu de sympathie l'un pour l'autre, mon frère et moi nous vivions cependant en assez bonne intelligence. Nous avions bien parfois des discussions d'intérêt ; j'ai toujours eu le défaut de jouer, je perdais souvent des sommes considérables, et je ne pouvais supporter les reproches de William. Néanmoins nous vivions l'un à côté de l'autre sans trop de difficultés.

Mais quand Lakmi entra dans la maison, tout changea ; cette créature alluma chez moi une passion folle qui ne fit que s'accroître par le dédain qu'elle me témoignait. Je lui inspirais une répulsion terrible.

Bientôt je m'aperçus qu'elle aimait mon frère, et que mon frère l'aimait. Dire quelle rage me monta alors au cerveau est impossible.

Un soir, je surpris Lakmi seule dans une salle qui servait de lieu de réception ; je me jetais sur l'Indienne, et malgré ses cris et sa défense j'allais triompher d'elle, quand William rentra inopinément.

Il poussa un rugissement de rage en me voyant, et saisissant son revolver, fit feu sur moi.

Par bonheur il me manqua — et je pus m'enfuir, mais lui, affolé, se mit à ma poursuite, et je n'eus que le temps de me réfugier dans ma chambre.

William, au paroxysme de la fureur, allait enfoncer ma porte, quand tout à coup Lakmi, revenue de son évanouissement, se précipita à ses genoux, et finit par faire tomber toute sa colère.

Le soir, je quittais la factorerie ; le lendemain, j'étais appelé chez un notaire qui m'offrit trois cent mille francs si je voulais abandonner ma part de la maison.

J'acceptais.

Deux jours après, mon frère et moi signions l'acte de cession chez le même notaire, et nous nous séparions sans échanger un mot, sans qu'une allusion fût faite à tout ce qui s'était passé.

Vous savez ce qui m'est arrivé quand je fus revenu en Angleterre. Ma malheureuse passion pour le jeu me reprit de plus belle, et bientôt les trois cent mille francs eurent disparu.

Jamais une lettre ne fut échangée entre moi et mon frère ; il écrivait seulement tous les mois à ma mère, pour laquelle il avait une profonde vénération ; elle ne l'a jamais aimé.

— Pourquoi? demanda Baltid.

— Ma mère est catholique, et William était protestant de par la volonté de mon père.

— Comment l'idée de notre affaire vous est-elle venue? Vous pouvez me l'avouer franchement.

— Je vous ai déjà dit toute la vérité. — Quand ma mère reçut la nouvelle du retour de mon frère en Europe, j'étais absolument perdu de dettes, j'allais être accablé par mes créanciers, mon crédit était perdu.

— Il vous fallait l'héritage de votre frère.

— Oui, mais j'aurais certainement reculé devant le crime si l'intérêt seul m'avait poussé.

— Oh !

— Oui, je le jure devant Dieu, dit Gardiner, c'est par vengeance que j'ai tué mon frère, c'est poussé par ce fatal amour.

Baltid ébaucha un sourire d'incrédulité.

— Mon cher monsieur Gardiner, dit-il, je ne suis ni juge ni juré, vous n'avez pas besoin de m'attendrir.

Gardiner tressaillit.

— Et pourtant, fit-il, c'est bien la vérité. Oui, les années n'avaient point affaibli ma passion pour cette misérable Indienne qui m'avait méprisé !

Quand j'appris qu'elle allait venir en Europe avec mon frère, tout mon sang remonta au cerveau. Je devins fou. Vous le savez bien, puisque j'exigeai absolument que mon frère ne fût pas frappé seul.

— Sans doute, fit Baltid, mais, de toutes façons, il était indispensable que Lakmi disparût aussi. Elle pouvait être un danger.

— Non.

— Alors c'est seulement la passion qui vous a déterminé à tuer votre frère ?

— Oui. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Et Gardiner passa la main sur son front baigné de sueur.

Baltid, tout en écoutant l'Anglais, avait terminé son souper.

— Vous ne mangez pas, décidément ? demanda-t-il à Gardiner.

— Non, je n'ai pas faim, fit ce dernier en se levant fiévreusement.

— Eh bien, allons voir Lakmi ; vous m'avez fait venir sans doute pour cela ?

— Oui.

Gardiner sonna, et le bossu ouvrit la porte.

— Que veut monsieur ? dit-il obséquieusement.

— Où est Lakmi ?

— Dans la grande salle du bas, comme toutes les nuits.

— Eh bien ! allumez les lampes et enlevez-lui la camisole de force.

— J'obéis, monsieur, et, dans un instant, nous viendrons vous prévenir.

Quelques minutes après, le bossu rentrait, accompagné de sa femme, cette fois.

— Monsieur veut-il venir dans le petit salon? dit-il.

— Allons, fit Gardiner ; et il entraîna Baltid.

Les deux hommes entrèrent dans une pièce séparée par une glace dépolie d'une grande salle de bain, que quatre lampes accrochées aux murs éclairaient parfaitement.

— Regardez, dit Gardiner.

Baltid s'approcha de la glace dépolie.

— Ah ! la voilà, fit-il en se penchant curieusement.

Lakmi, enveloppée dans un grand peignoir de laine, qu'elle serrait fiévreusement contre sa poitrine, était étendue sur une sorte de lit de camp.

Ses yeux fixes regardaient dans le vide. Par moment de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Dans un coin de la salle, on voyait un appareil à douches, comme il s'en trouve dans tous les asiles d'aliénés.

De temps en temps, la folle tournait la tête vers l'instrument de supplice, et aussitôt tout son corps était agité de mouvements convulsifs.

— Entrons, dit Gardiner.

Et il ouvrit une porte donnant dans la salle où il pénétra suivi de Baltid.

En entendant ouvrir cette porte, la folle se leva, mais, dès qu'elle eut reconnu Gardiner, elle retomba comme accablée sur le lit de camp.

— Avancez, dit Gardiner à Baltid.

Celui-ci obéit, et marcha lentement jusqu'à la folle.

Quand il fut tout près d'elle, Lakmi leva les yeux.

— L'autre ! s'écria-t-elle en anglais, l'autre assassin ! et d'un bond elle courut se réfugier au fond de la salle.

— Venez ici à l'instant même, lui dit alors en anglais Gardiner.

La folle n'obéit pas.

— Venez, je le *veux*, reprit-il d'un ton de commandement.

Lakmi ne bougea pas.

— Qu'on prépare la douche! cria-t-il.

La folle frissonna, et, lentement, comme un chien qui a peur d'être battu, elle s'approcha de son tourmenteur.

— Monsieur est mon ami, dit Gardiner en lui montrant Baltid. Je veux que vous lui tendiez la main.

La folle fit un geste d'horreur.

— Je le *veux*, dit Gardiner en la regardant bien dans les yeux.

On sentait que dans le cerveau troublé de cette malheureuse femme il se livrait un combat terrible.

— Je le veux, dit encore une fois Gardiner.

Lakmi baissa la tête, et, lentement, se détournant, elle s'approcha de Baltid et lui tendit la main.

Quand elle sentit le contact de cet homme, elle eut un mouvement de répulsion invincible et se rejeta en arrière en fondant en larmes.

Le bossu et sa femme avaient assisté, muets, à toute cette scène.

Quand Lakmi se renversa violemment en arrière, la femme s'élança et la reçut dans ses bras.

La folle eut une crise horrible ; malgré sa résistance, on la porta sur un lit de camp où, pendant plusieurs minutes, elle se tordit, l'écume aux lèvres, criant, pleurant, demandant à mourir.

— La douche, fit Gardiner.

Aussitôt la femme enleva à Lakmi son peignoir de laine et porta la malheureuse toute nue dans une baignoire au-dessus de laquelle était suspendu l'appareil à douches.

En vain la folle se débattait, le bossu et sa femme

l'étreignaient dans leurs mains de fer, et bientôt elle fut solidement attachée dans la baignoire.

— Allez ! dit Gardiner.

Aussitôt le bossu poussa un bouton, et une pluie d'eau commença à tomber sur elle.

Tout d'abord elle continua à se tordre, malgré ses liens, et à crier.

Mais la douche ne s'arrêtait pas et le supplice devenant horrible brisait la volonté de l'infortunée.

— Assez ! assez ! fit-elle d'une voix défaillante.

— Arrêtez ! fit Gardiner.

Le bossu obéit et arrêta la douche.

— Qu'on la reporte sur son lit, commanda l'Anglais.

Lakmi fut déliée aussitôt ; on essuya l'eau qui ruisselait sur son corps et on la coucha.

— Obéirez-vous, maintenant? lui dit Gardiner toujours en anglais.

La folle fit de la tête un signe qui signifiait oui, et, craintive comme un enfant, elle tendit de nouveau la main à Baltid, qui s'était approché d'elle.

Puis, tout d'un coup, elle se leva, partit d'un grand éclat de rire nerveux et se mit à chanter cette chanson indienne qu'elle avait entonnée, le soir même du crime, dans le cabinet de la Taverne Américaine. Sur un signe de Gardiner le bossu et sa femme s'étaient retirés.

— Voyez-vous, dit l'Anglais à Baltid, la voilà domptée. J'ai voulu que vous vinssiez cette nuit, d'abord pour causer en toute sécurité, ensuite pour bien vous montrer comment je me suis rendu maître de cette créature.

— La pauvre femme ! dit Baltid avec un geste de pitié.

— Vous la plaignez ! fit railleusement Gardiner, vous qui, tout à l'heure, vouliez que nous nous en débarrassions le plus vite possible !

— Parfaitement, reprit Baltid ; je comprends qu'on tue, mais non qu'on martyrise ! on peut noyer un chien, mais cela me fait mal de le voir torturer.

— Vraiment, Baltid, votre sensiblerie me chagrine ! Je vous croyais plus fort que cela.

— Que voulez-vous, répondit le gredin, on n'est pas parfait.

— Eh bien, je ne veux pas vous imposer plus longtemps un spectacle qui vous fait mal ! nous allons causer quelques instants dans le salon, puis vous irez rejoindre Auguste qui doit être revenu depuis longtemps et qui, sans doute, s'impatiente en vous attendant.

— Vous restez ici, vous, monsieur Gardiner ?

— Oui, je ne partirai que demain dans la journée et prendrai le tramway et le chemin de fer. Je n'ai pas besoin de me cacher. Il est tout naturel que je vienne visiter la malheureuse que j'ai recueillie dans cette maison.

Les deux hommes passèrent dans le salon où Baltid avait soupé.

— Résumons ce que nous avons à faire, dit Gardiner.

— D'abord, répondit Baltid, supprimer la folle.

— Oui, c'est entendu.

— Mais le plus tôt possible.

— C'est encore entendu.

— Ensuite, je vais savoir ce que l'agent Firmin peut avoir dans le ventre. J'ai pour cela un excellent moyen.

— Je m'en rapporte à vous, et n'oubliez pas que c'est très important.

— Enfin, je vais continuer la recherche de l'héritière, et dans deux jours, c'est-à-dire jeudi, je serai un peu avant minuit au coin de la chaussée d'Antin, devant Bignon. Quand vous passerez je vous suivrai, et nous causerons dans quelque rue déserte à cette heure, sans crainte des indiscrets.

— Fort bien.

Baltid se leva et prit congé de Gardiner qui le reconduisit jusque dans le jardin.

Au moment de se séparer de son compagnon, Baltid lui dit tout bas :

— Au revoir, monsieur Gardiner ; croyez-moi, ne torturez pas plus longtemps cette femme. En affaires, il faut être sérieux, et un homme intelligent comme vous doit vaincre ses passions.

Dès que le bossu eut refermé la grille, Gardiner rentra dans le petit salon qui précédait la salle où se trouvait toujours Lakmi.

Il s'assit, se prit la tête dans les mains et resta songeur un instant.

Évidemment, un combat se livrait en lui. Puis, tout d'un coup, il se releva fiévreux, le regard allumé, et ouvrit la porte de la salle.

Sur le seuil, il s'arrêta un moment regardant Lakmi affaissée sur son lit.

La folle était restée nue et n'avait pas même conscience de sa nudité, tant l'accès qu'elle venait d'avoir avait été terrible.

Elle était étendue, les cheveux dénoués, les bras battant dans le vide. Ses yeux vagues semblaient chercher une pensée, ses lèvres remuaient comme machinalement et articulaient des mots sans suite, des sons vides de sens.

Pourtant il la trouvait belle ainsi ! elle lui paraissait vraiment désirable.

Oh ! oui, il la voulait encore, il la voulait toujours ! Ce n'était qu'un corps sans âme qu'il possédait. Quand il s'emparait de cette créature, il sentait bien que la pensée était absente, ou bien alors à la révolte de la patiente, il retrouvait en elle toute l'horreur qu'il lui avait toujours inspirée.

Mais pour l'instant, il oubliait tout, dans la fièvre du désir, la brute seule agissait. Il ne pensait plus, lui non plus, il avait tous les nerfs de son être tendus comme la corde d'un arc, son sang bouillonnait dans ses veines.

D'un bond, il s'élança près du lit de Lakmi.

La folle tourna vers lui son grand œil vague et sans pensée, mais elle ne bougea pas.

Alors Gardiner lui prit les mains et se mit à la regarder fixement les yeux dans les yeux.

La malheureuse le laissa faire, puis peu à peu elle s'approcha de lui. Des secousses nerveuses commencèrent à l'agiter, ses paupières battirent ; enfin sa tête se renversa et elle tomba, presque inanimée, en proie à une crise d'hystérie, — magnétisée, domptée.

— Obéirez-vous ? lui demanda Gardiner en anglais.

— Oui, fit-elle faiblement.

— Je veux que vous m'aimiez !

La folle se releva, puis les yeux à moitié fermés, marchant comme dans un rêve, elle vint s'abattre dans les bras de l'Anglais, obéissant à une force plus puissante que sa volonté.

. . . .

En quittant la maison de Bougival, Baltid avait descendu la côte si rapidement qu'il n'avait pas remarqué qu'une ombre le suivait dans les arbres, marchant avec une précaution de sauvage pour ne pas faire de bruit.

Enfin l'associé de Gardiner arriva à l'endroit où l'attendait Auguste.

Le cocher était de bien méchante humeur. — Selon l'expression qui lui était familière, il croquait le marmot depuis plus de deux heures — et n'était qu'à moitié rassuré par cette nuit épaisse, sur cette route déserte Enfin il avait froid et faim, et cela lui déplaisait fort de penser que pendant qu'il se morfondait à cette

place, Baltid et Gardiner soupaient paisiblement au coin d'un bon feu.

— Allons, me voici, dit Baltid à son ami en surgissant inopinément à côté de la voiture.

Auguste qui peu à peu se laissait engourdir par le froid, et sommeillait légèrement, tressauta sur son siège.

— Ah ! c'est toi ? fit-il d'un ton bourru.

— Oui, c'est moi. Filons vite.

— Ce n'est pas trop tôt. J'attends depuis assez longtemps.

— Ce n'est pas de ma faute. Gardiner m'a retenu.

— Que ce soit de ta faute ou de la sienne, peu m'importe, mais je te jure que c'est la dernière fois que pareille chose m'arrive.

— Comment?

— Ah ! j'en ai assez de vos promenades nocturnes et de toutes vos affaires. Vrai, il vaudrait mieux sur ma parole être honnête et gagner tranquillement sa vie.

A ce moment, l'ombre qui, sans qu'il s'en doutât était attachée aux pas de Baltid depuis son départ de la maison, traversa vivement la route et disparut de l'autre côté dans un fossé.

— Allons bon, nous sommes filés, dit Auguste.

— Tu es fou, dit Baltid.

— Je t'affirme que tu avais un homme derrière toi, qu'il vient de traverser la route et de se jeter dans un fossé où tu auras du mal à le retrouver s'il te prend la fantaisie de le rechercher.

— C'est impossible, reprit Baltid visiblement inquiet.

Puis saisissant le revolver qu'il portait dans la poche de son pardessus, il courut à l'endroit indiqué par Auguste.

La nuit était trop sombre, il ne vit rien. Cependant

il crut entendre tout à coup, dans le jardin d'une villa, comme un bruit de pas et de branches brisées.

Son revolver armé à la main il attendit un instant. Puis n'entendant plus rien, il revint vers Auguste.

— Vite à Paris, lui dit-il, et surtout ne laisse monter personne derrière la voiture.

— Tu n'as rien vu? demanda Auguste.

— Rien.

— Je suis sûr cependant que quelqu'un a traversé la route.

— Raison de plus pour revenir vite.

Baltid monta dans le coupé et Auguste fouetta son cheval.

A peine la voiture eut-elle disparu, qu'un coup de sifflet se fit entendre dans un fossé de la route, à l'endroit même où s'était arrêtée la voiture d'Auguste.

Aussitôt un autre coup de sifflet répondit au premier, celui-là partait de derrière une haie servant de clôture à la villa où Baltid avait entendu un bruit de branches brisées.

Deux hommes sortirent ensuite et du fossé et de la haie et se rejoignirent sur le milieu de la route.

— Brrou, brrou, fit celui qui était sorti du fossé, un grand gaillard, maigre, efflanqué, qui frissonnait de froid, brrou, brrou, patron, vous m'en donnez des commissions agréables! je puis maintenant faire la pige à un glaçon, c'est certainement lui qui me re chauffera.

— Eh bien! dit l'autre, un petit homme chauve que nous connaissons, l'agent Firmin, en un mot, eh bien, qu'as tu vu, fiston?

— J'ai vu surtout que j'ai eu froid.

— Le froid ne se voit pas, il se sent, mon ami, et nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces billevesées. Qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu?

— Patron, le bonhomme que vous avez filé tutoyait son cocher.

— Oui, c'est bien, après.

— Tous deux se sont disputés. Le cocher n'était pas content d'être resté là si longtemps à faire le pied de grue.

— Que se sont-ils dit?

— Le cocher a dit quelque chose comme ceci : « Ma foi il vaudrait mieux gagner honnêtement sa vie que faire ce sale métier-là. »

— Ah, ah !

— Oui, patron, et l'autre cherchait à le calmer.

— Mais que lui disait-il, l'autre?

— Il lui disait que ce n'était pas sa faute, qu'il avait été retenu par un individu dont je n'ai pu retenir le nom.

— C'est inutile, je le sais, moi, dit l'agent Firmin.

— Ah ! fit curieusement le grand gaillard efflanqué.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Cela ne te regarde pas, grand flandrin. — Tu sauras tout cela plus tard, quand il en sera temps.

— Merci, patron.

— Eh bien ! nous n'avons plus rien à faire ce soir sur la grande route. Il fait très froid, et je meurs de faim — nous n'avons plus qu'à regagner la capitale.

— A pied ? interrogea le grand gaillard.

— Comme tu l'as dit, jeune homme : *cum pedibus et jambis*, ainsi parlaient les anciens. D'ailleurs il fait froid et la marche nous réchauffera.

Et les deux hommes, pressant le pas, prirent la route de Paris.

L'agent Firmin était songeur; tout en marchant il se parlait à lui-même, et semblait peu se préoccuper de son compagnon qui, du reste, ne paraissait nullement froissé de cette inattention, et allongeait avec placidité

le large compas de ses jambes, tout en chantonnant à mi-voix la scie bien connue :

Le voilà
Nicolas!
Ah! ah! ah!

Pourtant, tout d'un coup, il se retourna vers l'agent et lui dit :

— Patron! on dirait que la roulante qui m'a fait poser tout à l'heure dans un fossé est arrêtée. Regardez, plutôt.

En effet, à plusieurs centaines de mètres en avant, presque au rond-point de Courbevoie, on voyait briller les deux lanternes d'une voiture arrêtée.

— Est-ce que nos gaillards se douteraient qu'ils ont été filés? se demanda Firmin.

Puis, prenant brusquement une résolution :

— Allongeons encore le pas, dit-il, et si c'est la voiture de Baltid, nous le verrons bien.

— A vos ordres, patron, fit son compagnon, et il n'eut qu'à faire quelques enjambées un peu plus grandes pour dépasser Firmin, si bien même que celui ci avait peine à le suivre.

Le grand gaillard avait vingt-cinq ans à peine. C'était une nouvelle recrue de Firmin, un camelot auquel il avait évité une mauvaise affaire, à la suite d'une pile formidable administrée à un concurrent, et qui s'était attaché à lui avec une fidélité de caniche.

Les affaires allaient mal, le camelot était venu un beau soir trouver Firmin, et lui demander à entrer dans la police.

— Ah! mon garçon, lui avait dit Firmin, — ça ne se fait pas comme ça. Il faut un apprentissage.

— Je ferai tous les apprentissages que vous voudrez.

— Eh bien — c'est entendu, s'était alors écrié l'agent.

Puis il avait pris son ami avec lui, l'avait fait embaucher comme agent surnuméraire et lui avait fait donner quelques primes pour deux ou trois indications importantes, recueillies avec intelligence.

Baltid avait fait arrêter Auguste devant un cabaret borgne qui se trouve presque au rond-point de Courbevoie. En agissant ainsi, il avait un double but : d'abord se rendre compte de ce que pouvait être ce cabaret ouvert dès quatre heures du matin ; on pouvait peut-être en avoir besoin dans l'avenir pour un rendez-vous ou tout autre chose.

Ensuite, comme la lune venait de se lever, il n'était pas fâché de jeter un coup d'œil derrière lui pour voir s'il n'était pas suivi, même de loin.

A cet endroit justement on découvre un long ruban de route; Baltid voulait s'assurer s'il ne verrait pas poindre à l'horizon quelques figures suspectes.

Il faisait depuis Bougival d'assez tristes réflexions ; décidément, cette persistance de l'agent Firmin à le suivre — car ce devait être lui qu'avait encore aperçu Auguste — n'annonçait rien de bon.

Baltid regrettait amèrement de n'avoir pas au moins pris la précaution de se costumer, de se grimer.

Décidément il était trop connu de tous les agents pour que sa présence auprès de Gardiner n'excitât pas les commentaires les plus désagréables, et ne fît venir peut-être à la justice les idées les plus mauvaises et les plus dangereuses.

— Mon bon ami, se disait-il, tu n'es décidément qu'un imbécile, et tu es en train de faire une école — qui pourrait bien te coûter cher.

Il se consolait un peu cependant, en pensant aux chèques sur le Crédit Lyonnais qu'il avait en poche.

Il se disait qu'après tout, avec soixante-quinze mille francs, il pouvait en quelques heures prendre rapidement le train et se mettre en sûreté, si, vraiment, cela *sentait mauvais* pour lui à Paris.

De son côté, l'agent Firmin songeait tout en cheminant avec son compagnon.

Lui aussi était perplexe; il se disait qu'il agissait sans mandat et, après tout, ce n'était pas sans danger ; — filer de sa propre autorité M. Gardiner, et venir se poster autour d'une maison de campagne louée par lui était absolument contraire à la discipline.

Certes, il espérait bien trouver dans cette affaire son bâton de maréchal de policier : croyant déjà avoir suffisamment d'indices entre les mains pour découvrir à lui seul une véritable cause célèbre.

Il lui suffisait de savoir que Gardiner, Baltid et Auguste se connaissaient pour en conclure que cette association n'avait certainement pas la vertu pour but et pour moyen.

Mais il sentait qu'avant d'aller plus loin il lui fallait encore d'autres preuves. Il avait affaire à très forte partie. Gardiner était un grand seigneur, au mieux avec tous les hauts personnages, et si un simple agent s'avisait de s'attaquer à lui sans avoir toutes les preuves entre les mains, il était perdu.

Aussi le résultat de toutes ses réflexions fut qu'il décida de ne pas aller lui-même jusqu'au rond-point de Courbevoie.

Il était habillé en colporteur et une grande casquette de laine lui dissimulait le visage, mais il savait que Baltid avait une très grande habileté à découvrir toutes les individualités, tous les pseudonymes, et les déguisements, — et il ne voulait pas être reconnu par

l'habile gredin, ne se doutant pas que c'était chose faite depuis longtemps.

— Mon ami, dit-il à son compagnon, tu vas aller seul jusque là-bas !

— Bien, patron.

— Voici la consigne. Tâche de causer avec le cocher Auguste. Demande-lui une place sur son siège pour aller jusqu'à Paris. Tu es colporteur de cravates, tu as ta boîte, tes papiers sont en règle, personne ne peut te regarder d'un mauvais œil.

— Mais, patron, et le particulier qui est dans la voiture ?

— Si tu peux causer avec lui, ce sera mieux encore.

— Enfin si tous deux avaient envie de me faire passer le goût du pain, pour me punir du péché de curiosité ?

— Alors, mon garçon, défends-toi comme un beau diable. Tu es armé, et tu peux sans remords leur écorner fortement la peau, pour ce qu'elle vaut !

— Eh bien, c'est entendu, patron.

Et déjà le grand gaillard se mettait en route pour arriver plus tôt au rond-point.

— Attends ! dit Firmin.

— A vos ordres.

— Je prends ce petit sentier à droite qui va me faire faire un grand détour ; je ne serai donc à Paris que bien longtemps après toi.

— Où me donnez-vous rendez-vous ?

— Comme il ne faut pas non plus que je badine avec le service, nous nous trouverons, à midi, au petit cabaret, sur la place de Harley, tout près du bureau.

— C'est convenu, patron.

— Encore un mot. Tu sais que cette affaire peut assurer notre avenir à tous deux. En conséquence, pas un mot à âme qui vive. Aussi, si tu arrives au cabaret

avant moi, ne te déboutonne pas surtout avec les camarades.

— Soyez tranquille. — C'est bien tout?

— Oui.

— Au revoir, patron, à tout à l'heure.

Et le grand garçon, allongeant ses enjambées, fut bientôt hors de la vue de l'agent Firmin qui, lui, prit le sentier qu'il avait indiqué.

Le collègue de Firmin eut bientôt fait le long ruban de route qui le séparait du cabaret.

Auguste, mourant de faim, s'était fait servir une soupe au fromage et mangeait pendant que Baltid, tout en gardant le cheval, ne cessait d'interroger l'horizon du regard.

Dans ce cabaret, rendez-vous des maraîchers et quelquefois aussi des rôdeurs qui foisonnent dans les environs, il n'y avait personne pour le moment.

Baltid, en *roublard* qu'il s'intitulait lui-même, avait fait causer l'hôtelier, et, pour n'éveiller aucun soupçon, il lui avait raconté qu'il était allé conduire un accoucheur à Saint-Germain, et qu'il avait grande hâte de rentrer à Paris.

Puis il avait payé largement, s'était fait mettre au courant de la clientèle et des habitudes de la maison, et était arrivé, en quelques secondes, à se faire presque l'ami du patron.

Tout à coup, la lune donnant en plein sur la route, il aperçut une forme noire qui s'avançait rapidement, comme en courant.

— Diable! fit-il, on dirait que voilà du nouveau. Et il appela Auguste.

— Qu'y a-t-il? fit Auguste, qui, comme clôture de son souper, avalait un verre d'eau-de-vie.

— Arrive vite!

Auguste accourut.

— Regarde là-bas cette ombre qui s'approche! La vois-tu?

— Oui, je vois quelque chose qui vient de ce côté.

— Que penses-tu de ce particulier-là?

— J'ai idée que ça doit être notre curieux de tout à l'heure.

Baltid réfléchit un instant, puis il dit :

— Il faut se hâter de prendre une détermination, dans quelques secondes il sera ici.

— Si nous filions et plus vite que ça, répondit Auguste.

— Au contraire.

— Comment, au contraire?

— Oui, il faut que nous ayons toujours l'air de ne nous douter de rien, et je ne serais pas fâché, si c'est l'agent Firmin, de causer un peu avec lui.

— Tu es par trop audacieux.

— Laisse faire, si c'est Firmin je lui ferai voir du pays.

— Comment cela?

— J'ai une idée, et je la crois bonne.

— Mais, prends garde, Firmin nous connaît trop.

— S'il nous connaît, pardieu! moi surtout qui, tout dernièrement encore, lui ai remis des notes fort intéressantes sur tous les habitués de la Taverne Américaine à propos du fameux crime!

— Mais s'il voulait nous arrêter?

— Pourquoi? Avons-nous commis un crime ou un délit?

— Pas cette nuit, et pas ici toujours!

— Eh bien, Firmin est trop prudent pour se lancer ainsi à la légère. Du reste, le voici. Attention.

— Que faut-il que je fasse?

— Remonte sur ton siège, moi je vais payer les consommations.

Quand Baltid sortit du cabaret, après avoir payé le patron, il vit s'avancer vers la porte, non pas l'agent Firmin, mais un grand gaillard portant sur son dos une boîte de colporteur.

— Ce n'est pas Firmin ! Mais est ce un autre agent ? se dit Baltid avec une certaine anxiété.

Le grand gaillard entra dans le cabaret en retirant poliment sa casquette devant Baltid et demanda un verre d'eau-de-vie.

— Il paraît qu'on n'a pas chaud, l'ami, dit Baltid en souriant.

— Ma foi, monsieur, la nuit est fraîche, et puis il y a un joli ruban de queue jusqu'à Paris.

— Ah ! vous allez à Paris ?

— Hélas oui !

— A pied ?

— Je n'ai pas la bonne fortune d'avoir comme vous une voiture.

— Et vous êtes fatigué ?

— J'arrive d'Achères et je suis rompu. Si même vous étiez assez bon pour me laisser monter à côté de votre cocher jusqu'aux fortifications, je vous en aurais une énorme reconnaissance.

— Ma foi, mon brave, si cela peut vous faire plaisir, c'est entendu.

— Merci, monsieur.

— Et nous allons boire un coup ensemble, reprit Baltid. Puis, allant à la porte :

— Par ici, Auguste, cria-t-il, le coup de l'étrier.

Le cocher descendit de son siège.

— C'est que, voyez-vous, dit Baltid à l'élève de Firmin, j'ai une belle voiture à mes ordres, mais je n'en suis pas moins un simple domestique.

— Comment, un simple domestique ?

— Un employé, si vous aimez mieux !

— Ah !

— Et vous, l'ami, qu'est-ce que vous faites avec votre grande diable de boîte ?

— Moi, monsieur, je suis colporteur, et je vends des cravates.

— Fichu métier !

— Cela dépend.

— Oh ! je le connais, j'en ai vendu des cravates — jadis !

— Vraiment ?

— Oui, mon brave, j'ai été comme vous colporteur !

Le patron du cabaret avait apporté trois verres.

— A la santé de nous trois, dit en riant le mari de Léda.

Les trois hommes trinquèrent. Baltid paya encore cette tournée et tous sortirent.

— Puisque vous avez froid, montez avec moi dans la voiture, dit le complice de Gardiner.

— Oh ! je n'oserai jamais !

— Mais osez donc !

Et Baltid poussa presque le colporteur dans le coupé.

Un instant les deux hommes restèrent silencieux, pendant que la voiture roulait au grand trot sur la route.

Ce fut Baltid qui le premier rompit le silence.

— Je vous assure que je m'intéresse à vous ; votre profession de colporteur, de camelot, vendeur de cravates, me rappelle ma jeunesse.

— Vous avez fait du chemin depuis !

— Peuh ! pas tant que vous croyez !

— Mais vous êtes mis comme un grand seigneur.

— Il le faut bien : je suis l'homme d'affaires d'un Anglais.

— Ah !

— Oui, de M. Gardiner, vous savez bien .. le frère de

cet Anglais qui fut dernièrement assassiné à la Taverne Américaine. L'affaire a fait assez de bruit.

Tout en parlant, Baltid regardait du coin de l'œil son compagnon. Il remarqua que le colporteur, tout en restant maître de lui, ne pouvait réprimer un léger tressaillement des sourcils.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il alors.

Le colporteur hésita encore un instant. Fallait-il donner son véritable nom ?

— Oh ! n'ayez pas peur, reprit Baltid en riant, je ne vous veux pas de mal, et quoique je sois un peu de la police — vous n'avez rien à craindre.

— Comment, vous êtes un peu de la police ?

— Oui, je m'occupe un peu de police politique.

— Vraiment ?

— Et j'ai une excellente raison pour vous faire cette confidence. J'ai besoin d'un gaillard intelligent. Voulez-vous entrer à mon service ?

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Peu de choses, porter des dépêches en Angleterre, en rapporter et faire quelques enquêtes sur les habitudes de tels ou tels personnages.

— Et c'est votre patron, M. Gardiner, qui s'occupe de ces renseignements... politiques ?

— Parfaitement.

— Vous travaillez pour l'Angleterre.

— Oui, mais d'accord avec le gouvernement français.

— Je ne comprends pas bien.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Acceptez-vous d'être à mon service ?

— Je vous demande à réfléchir un peu.

— Si vous voulez.

Le colporteur était de plus en plus perplexe, il ne

savait quoi penser. Est-ce que lui et Firmin auraient fait un chou blanc terrible ?

Sa stupéfaction et son angoisse augmentèrent encore quand il entendit Baltid lui dire :

— Je connais du reste, plusieurs agents de la sûreté, et si j'en demandais un on me le donnerait ; mais je n'en connais qu'un qui soit capable de faire ce que je veux, c'est un nommé Firmin, or voilà huit jours que je ne puis arriver à mettre la main dessus.

C'est pour cela que je veux prendre aujourd'hui un gaillard jeune et intelligent comme vous l'êtes.

— Mais vous ne me connaissez pas !

— Je sais juger les hommes d'un coup d'œil.

— Oh !

— Oui, il m'a suffi de causer avec vous quelques instants pour savoir à qui j'avais affaire — vous êtes actif et vous êtes intelligent — c'est tout ce que je vous demande.

— Mais savez-vous seulement si je suis honnête ?

— Je m'en fiche pas mal !

— Comment ?

— En matière de police politique, il ne faut pas chercher à n'avoir pour auxiliaires que des rosières. Peu m'importe ce que vous êtes, si vous me rendez des services.

On était arrivé à l'Arc-de-Triomphe. Auguste s'arrêta.

— Je vais descendre ici, dit le colporteur je vous remercie de votre obligeance.

— Acceptez-vous mes propositions ?

— Eh bien... je vous rendrai réponse demain. Où faut-il vous écrire ?

— Voici mon adresse, dit Baltid le plus tranquillement du monde :

« Monsieur Baltid, 45, rue de Moscou. »

Le colporteur descendit et la voiture enfila l'avenue des Champs-Élysées.

— Toi, mon-bonhomme, se dit Baltid quand le colporteur l'eut quitté, tu peux maintenant aller conter à ton collègue Firmin tout ce que je t'ai dit.

C'est lui qui va faire une tête.

Allons, je ne suis pas trop mécontent de moi. Un enfant aurait découvert dans ce grand Nigaudinos un agent, mais ce que je voudrais bien savoir, c'est ce qui pousse Firmin à se mettre ainsi à notre affût.

Est-il chargé de cela par ordre ? Alors, malgré ce que j'ai fait, c'est dangereux.

Ou bien, comme il l'a déjà essayé plusieurs fois, a-t-il découvert une piste, et marche-t-il seul, sans ordre, pour avoir tout le bénéfice de la découverte qu'il croit avoir faite ?

Cette hypothèse doit être la bonne.

Si Firmin avait agi par ordre, ce serait lui et non pas cet imbécile qui nous aurait suivis.

Il ne sait rien encore, il se doute de beaucoup de choses, mais il n'a pas de preuves.

Je le tiens, maintenant.

Il me suffira de voir ce matin Gardiner et tout danger sera conjuré.

XIV

AU BOIS

Il faisait un temps très doux, c'était une belle après-midi de fin d'hiver et le soleil se couchait, dorant légèrement les arbres du Bois dépouillés de leurs feuilles. Une foule d'équipages se pressaient dans l'avenue des

Acacias, devenue depuis quelque temps le rendez-vous des élégants et des élégantes.

Durcourt avait reçu dans la journée la visite de son ami Raoul de Moussy, arrivé le matin même de Lyon, et celui-ci l'avait entraîné faire une promenade au Bois. Ils avaient pris une victoria de louage devant le Grand-Hôtel et ils étaient partis par les Champs-Élysées, devisant joyeusement, heureux de se revoir et se sentant tout égayés par ce premier sourire du printemps.

Comme ils arrivaient à l'avenue des Acacias, Durcourt salua Mme Benoît qui était mollement étendue dans son landau. La jeune femme répondit par un léger signe de tête et un petit sourire.

— Quelle est cette jolie femme ? demanda Raoul, je crois la connaître.

— C'est la belle Mme Benoît, répondit Durcourt, la femme du fameux spéculateur.

— Je me rappelle maintenant l'avoir vue l'année dernière aux eaux d'Aix et j'aurais bien voulu lui être présenté.

— Est-ce que tu voudrais, naïf papillon, aller brûler tes ailes aux beaux yeux de Mme Benoît ? Je te préviens que tu perdras ton temps et tes peines : la vertu de Mme Benoît est inébranlable, c'est un véritable roc.

— Peste, tu me tentes, mon cher ami, dit Raoul en souriant.

— Veux-tu que je te présente ? après tout, qui sait ? les vertus les plus solides ont parfois des moments de vertige et d'abandon.

— Je t'en serai bien reconnaissant, mon cher Edmond.

— Dans quelques minutes cela sera fait. Mme Benoît va certainement descendre de sa voiture et se prome-

ner un peu à pied, nous la rejoindrons et je te présenterai.

— Merci, je serai curieux de connaître cette belle inhumaine, comme on dit dans les comédies de Molière.

La voiture de Mme Benoît avait dépassé la victoria des jeunes gens et allait au pas suivant la file. Presque à côté d'elle, dans un petit coupé de louage, se prélassait Léda qui, de temps en temps, penchait la tête à la portière, cherchant de tous côtés un visage de connaissance et dont les yeux revenaient à chaque instant sur Mme Benoît avec une persistance curieuse. En femme pratique, Léda n'était pas fâchée d'aller faire au Bois ce qu'on appelle en argot son *persil* et de se montrer à sa *clientèle* dans une voiture un peu *chic*. Cela est nécessaire aux femmes de ce genre qui veulent se maintenir à un bon rang sur la cote de la galanterie parisienne.

Le regard de Mme Benoît rencontra celui de cette fille qui, sans broncher, continua à la fixer avec persistance.

Mme Benoît, sous le regard de Léda, tressaillit un peu, puis elle détourna lentement la tête. Sa voiture prit ensuite une autre file et elle donna l'ordre à son cocher d'approcher du trottoir ; comme elle descendait une jeune fille s'élança d'un coupé et courut à elle.

— Ah ! te voilà, Mathilde, dit Mme Benoît.

— Oui, ma chérie, répondit la jeune fille, je suis arrivée chez toi comme tu venais de sortir et j'ai obtenu de papa qu'il me menât au Bois sachant que je t'y trouverais.

— C'est gentil, tu vas rester avec moi et ton père pourra s'en retourner à ses affaires. Je te ramènerai chez toi après le Bois.

Le père de la jeune fille, le notaire compassé que

nous avons déjà vu à la soirée de Mme Benoît, s'avança toujours aussi solennellement, remercia la jeune femme, prit congé de sa fille et remonta dans sa voiture.

Durcourt et de Moussy étaient également descendus de voiture; ils s'approchèrent.

— Chère madame, dit Durcourt en saluant Mme Benoît, permettez-moi de vous présenter mon ami M. Raoul de Moussy, qui sollicite cet honneur ayant déjà eu l'avantage de vous voir à Aix l'an dernier.

Mme Benoît sourit gracieusement au jeune homme, et lui tendant la main à l'anglaise :

— Je suis charmée, monsieur, de faire votre connaissance, et M. Benoît, qui aime beaucoup M. Durcourt, sera très heureux de vous voir. Nous recevons nos amis tous les mardis, j'espère que vous voudrez bien vous considérer déjà comme en faisant partie.

Raoul de Moussy, un peu ému de cette réception aimable, ne sut que s'incliner, en balbutiant un remerciement banal.

Durcourt se mit ensuite à causer avec Mme Benoît tout en marchant à côté d'elle.

— Il est charmant votre ami, dit la jeune femme.

— J'aime trop Raoul, répondit en riant Durcourt, pour vous contredire.

— Il est un peu naïf! et cela lui va bien!

— S'il vous entendait! il serait bien heureux!

De Moussy s'était mis à causer avec la jeune fille qui accompagnait Mme Benoît.

— Heureusement! il ne m'a pas entendu, dit en riant Mme Benoît.

La voiture de Léda passa en ce moment, rasant presque le trottoir.

— Quelle est cette personne? demanda Mme Benoit.

— Oh ! c'est simplement une fille et de la pire espèce !

— Vraiment ? Elle a une tête étrange.

— C'est le type le plus accompli de la fille dans tout ce qu'il y a de plus vil et de plus odieux. C'est, du reste, une habituée des restaurants de nuit, ce qui est tout dire.

— Ah ! cela me rappelle, monsieur Durcourt, que vous m'avez formellement promis de nous mener, M. Benoît et moi, souper un soir à cette Taverne Américaine dont il a tant été question dernièrement.

— M. Benoît n'a pas encore consenti?

— Il consentira, je vous le promets.

— Alors je suis à vos ordres, madame, mais vraiment ce n'est pas votre place.

— Vous savez que je veux tout connaître.

— Oh ! tout connaître, madame, fit Durcourt, savez-vous que cela peut à la longue devenir très compromettant ?

— J'avoue que cela m'est complètement indifférent. On a essayé souvent de dire du mal de moi, mais en vain, et je me crois maintenant à l'abri de la calomnie.

— Il me semble, madame, interrompit Durcourt, que ce coupé qui vient au grand galop est celui de votre mari.

— En effet.

Quelques instants après, M. Benoît ayant aperçu sa femme et Durcourt, faisait arrêter sa voiture et descendait.

Il n'était pas seul, M. Gardiner était avec lui.

— Bonjour, mon cher, dit M. Benoît à Durcourt, je vous y prends en train de faire la cour à ma femme !

Durcourt profita de l'occasion pour présenter M. de Moussy à M. Benoît, mais il se contenta d'échanger un salut avec Gardiner.

Décidément la physionomie glabre de cet homme, son œil faux et louche, tout en lui excitait chez Edmond un vif sentiment de répulsion.

De son côté, Gardiner était mal à l'aise vis-à-vis de Durcourt, on aurait dit qu'il sentait le sentiment qu'il lui inspirait ; de plus, le rôle que le hasard avait fait jouer au médecin dans l'affaire de la Taverne Américaine l'inquiétait. C'était pour Durcourt l'occasion de s'occuper de Lakmi, de demander à la voir, de se mêler en un mot de choses où il n'avait que faire.

Du reste, l'Anglais prit rapidement congé de M. et de Mme Benoît. Il était attendu à dîner au restaurant de la Cascade.

— Vous aimez donc bien la campagne, dit railleusement Durcourt.

— Pourquoi, monsieur ? fit l'Anglais avec une certaine hauteur.

— En cette saison, c'est une singulière idée de choisir ce restaurant.

— Nous autres, Anglais, dit flegmatiquement Gardiner, nous n'avons pas les mêmes habitudes que les Français.

Et il s'éloigna après avoir salué Durcourt et serré la main à M. Benoît.

De son côté, le jeune médecin ne voulant pas être indiscret, prit également congé du boursier et de sa femme, et remonta avec de Moussy dans sa voiture.

— Retournez à Paris, dit-il au cocher.

Mais comme celui-ci allait exécuter l'ordre donné, Durcourt vit M. Gardiner qui avait pris à pied le chemin de la Cascade, entrer dans une allée de côté, en même temps que la voiture de Léda.

— Il faut que j'en aie le cœur net, se dit-il, et il commanda au cocher non plus de revenir à Paris, mais de se diriger au pas du côté de la Cascade.

En passant devant l'allée où était entrée la voiture de Léda et Gardiner, il regarda avec attention, et vit à une centaine de mètres l'Anglais causant avec Léda à la portière du coupé.

— Ah ! décidément c'est trop étrange, se dit le jeune médecin, puis se tournant vers son ami.

— Veux-tu aller dîner à la Cascade ?

— A quel propos ?

— Je te dirai cela plus tard, mais acceptes-tu ma proposition ?

— Je voudrais savoir.

— Tu n'as pas besoin de savoir ; nous allons faire le métier d'agents de police — amateurs !

De Moussy fit une légère grimace.

— Cela ne te va pas ? dit en riant Durcourt.

— J'avoue que je préférerais une autre partie de plaisir.

— Alors retourne à Paris, moi je vais aller dîner à la Cascade.

— Tu sais bien que je ne te quitterai pas.

Et de Moussy dit au cocher :

— Vite à la Cascade.

Dès qu'on fut arrivé au restaurant, Durcourt renvoya la voiture, lui donnant l'ordre de revenir le prendre à dix heures du soir seulement.

Puis il demanda un cabinet. Tous étaient vides, il n'eut que l'embarras du choix.

Il se fit servir dans un cabinet donnant au premier sur les deux entrées du restaurant. De cette façon il pouvait voir toutes les personnes qui arrivaient sans être vu.

Quelques instants à peine s'étaient passés depuis que les deux jeunes gens étaient installés, quand tout à coup Baltid arriva avec la voiture d'Auguste, et quel-

ques minutes après Gardiner parut, suivi lui-même de très près par la voiture de Léda.

Bientôt Durcourt, entr'ouvrant légèrement la porte, vit Baltid, Gardiner et Léda monter, et choisir un cabinet séparé seulement du sien par une petite salle de débarras.

Comme de Moussy à ce moment ouvrait la bouche pour lui faire une observation, le jeune médecin lui fit signe de se taire.

Et Baltid, Gardiner et Léda se mirent à table dans le cabinet qu'ils avaient choisi, sans se douter le moins du moins du monde qu'à quelques pas ils avaient deux curieux fort intrigués par leur réunion.

Durcourt avait commandé une bouteille de madère avant le dîner. Dès qu'elle fut servie, il sortit du cabinet, s'avança sur la pointe du pied et dit au garçon :

— Toute réflexion faite, ce cabinet est trop grand pour nous deux seuls ; servez-nous dans celui-là.

Et il désigna un cabinet contigu à celui de l'Anglais et de Baltid.

Le garçon obéit, et bientôt les deux jeunes gens, qui avaient rapidement commandé leur dîner, s'assirent tout près de la cloison, ne parlant que tout bas et évitant, en n'appelant pas le garçon, de faire aucun bruit pouvant révéler leur présence.

— Puisque nous sommes en train d'espionner, dit de Moussy, allons jusqu'au bout, au moins. Et, tirant de sa poche un couteau à plusieurs lames, il l'ouvrit et montra à Durcourt une petite vrille.

— C'est une excellente idée, dit le médecin.

Et, s'approchant de la muraille, il tendit l'oreille et finit par trouver un endroit où l'on percevait plus distinctement le bruit des voix dans la pièce voisine.

La vrille eut bientôt fait un trou dans la tenture et dans la cloison.

Durcourt ne continua pas son travail. Il ne fallait pas que le trou fut visible de l'autre côté, et c'était suffisant pour tout entendre.

Ils écoutèrent, Léda parlait avec animation, tout en retenant en quelque sorte le timbre de sa voix.

— Oui, c'est ce matin, dit-elle, que j'ai vu arriver chez moi M. de Vieuval, tout bouleversé. La bonne ne voulait pas le laisser entrer, il la jeta de côté et pénétra de force dans mon cabinet de toilette où fort heureusement j'étais seule.

— Je suis perdu, me dit-il.

— Pourquoi? lui répondis-je.

— Je sors de chez le préfet de police; il vient de m'annoncer ma révocation.

— Pourquoi?

— A cause de vous!

— Comment, à cause de moi!

—Je sentis alors, dit Léda, que je devenais pâle comme une morte; est-ce que la police savait sur notre compte quelque chose de grave?

M. de Vieuval reprit aussitôt.

— Le préfet m'a dit que je me commettais avec des filles, et que ces filles se jouaient impudemment de moi.

— Quelles filles? demandai-je?

— Vous!

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que pendant que je fais des folies pour vous, pendant que par amour pour vous je me déshonore, vous avez pour amant un voleur!

— Vous pensez, fit Léda en respirant, si cette fois je tremblai tout à fait.

— De quel amant parlez-vous! lui demandai-je néanmoins avec fermeté.

— D'un misérable qui se nomme Baltid, et qui est même votre mari.

— Mais vous le savez depuis longtemps, lui dis-je? me rappelant ce qui s'était passé dans le cabinet du juge d'instruction, quelques jours après l'affaire.

— Oui, dit-il, vous vous êtes plainte à moi d'avoir votre vie liée à celle d'un misérable qui vous exploitait. Je vous ai offert de vous délivrer de lui, et vous m'avez dit qu'il vous laissait tranquille pour l'instant et que vous désiriez éviter un scandale.

— Oui, après?

— C'était un mensonge ! Vous étiez l'associée de cet homme, et il est accusé d'avoir commis un vol ignoble!

— Un vol!

— Oui, et pour un peu on dirait que je suis son complice.

— J'ai sur M. de Vieuval, heureusement, une influence énorme, continua Léda. Avec quelques câlineries, je l'eus bientôt ramené, et je lui persuadai que j'étais moi-même la victime de Baltid, que je le haïssais, etc., etc.

Alors le vieux m'a offert de partir m'enfouir en province avec lui; il vient d'hériter inopinément d'une centaine de mille francs, et il veut que j'aille les manger avec lui.

Il ne veut pas que je reste plus longtemps exposée à être compromise par mon mari, par ce Baltid.

— Il faut partir immédiatement avec M. de Vieuval, dit Gardiner.

— Pourquoi? fit Baltid.

— Il ne faut pas qu'on puisse se douter, quoi qu'il arrive, que votre femme est votre complice. — Elle a très bien fait de se poser en victime.

— Mais la situation n'en reste pas moins dangereuse, reprit Baltid. Quelle est cette nouvelle affaire, ce vol dont on m'accuse?

— C'est toujours l'affaire de Trouville, dit Léda.

— Alors il ne s'agit pas... de ce qui nous intéresse? fit Gardiner.

— Non, cependant il est urgent de nous tenir plus que jamais sur nos gardes.

A ce moment le garçon entra dans le cabinet occupé par Durcourt et de Moussy et referma un peu vivement la porte.

Au bruit, Gardiner et Baltid sautèrent sur leurs chaises.

— Il y a quelqu'un à côté de nous, dit Léda à voix basse.

— Oui, répondit Baltid d'une voix étranglée.

— Taisons-nous, maintenant, reprit Gardiner.

Durcourt et de Moussy, obligés de quitter leur poste d'observation à l'arrivée du garçon, n'avaient entendu qu'imparfaitement ce court dialogue. Néanmoins le jeune médecin dit à son ami.

— Je crois que voilà le moment de nous en aller.

— Oui, et bien vite, reprit de Moussy.

Ils sonnèrent le garçon à nouveau, se firent apporter rapidement le restant des plats, auxquels ils ne touchèrent pas, payèrent l'addition et se préparèrent à sortir.

— Il ne faut pas qu'on nous voie, dit de Moussy.

Et les deux jeunes gens relevèrent vivement le col de leurs paletots.

Mais c'étaient de fort maladroits agents de police, même amateurs.

Baltid avait collé un œil à la serrure du cabinet. Au moment où les deux jeunes gens sortaient, il reconnut Durcourt.

— C'est Durcourt, dit-il à Gardiner.

— Encore lui! fit l'Anglais.

— Il faut se méfier de cet homme-là, dit Léda, il doit maintenant savoir trop de choses.

Baltid fit signe à Gardiner, et tous deux sortirent à leur tour, après avoir payé l'addition à la caisse. Léda s'était chargée de prévenir Auguste qui dînait en bas avec son cocher.

— En voilà des départs pressés! dit la caissière.

— Oui, répondit un garçon, on dirait qu'il se passe un drame entre les gens des deux cabinets.

— En effet, reprit un autre garçon qui venait de refermer la porte sur Baltid et Gardiner, ils faisaient de drôles de têtes.

Quand Durcourt et de Moussy furent dans le bois :

— Et notre voiture? dit le médecin.

— Nous viendrons la reprendre tout à l'heure, fit de Moussy ; l'important pour le moment, c'est de disparaître sans être vus de cette collection de gredins.

Et tous deux, tournant du côté du champ de courses, enfilèrent l'avenue qui va à Boulogne.

La nuit était noire; pas le moindre rayon de lune pour éclairer la route.

De temps en temps les deux jeunes gens se retournaient pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Mais ils n'entendaient personne marcher derrière eux et ils ne voyaient dans la nuit aucune ombre attachée à leur poursuite.

— Ce sont de rudes gredins! fit Durcourt.

— Alors, tu crois bien maintenant que ce sont eux qui ont commis le crime de la Taverne Américaine? répondit son ami.

— Parbleu !

— Qu'allons-nous faire?

— En rentrant à Paris, nous allons simplement aller trouver le préfet de police, et nous lui raconterons ce que nous avons entendu.

— N'est-ce pas aller un peu vite en besogne?

— Non.

— Ne vois-tu pas un danger à nous avancer ainsi?

— Pourquoi?

— Si malgré tout Gardiner n'était pas condamné, si on ne pouvait réunir contre lui assez de preuves suffisantes...

— Il nous ferait condamner comme diffamateurs?

— Sans doute.

— Ma foi, tant pis, ce qu'il faut avant tout, c'est que de pareils coquins ne restent pas impunis.

— Alors, tu es décidé?

— Absolument.

— Ne crois-tu pas qu'il serait plus habile d'attendre et de les prendre en flagrant délit en quelque sorte.

— La marche à suivre ne nous regarde pas, c'est l'affaire de la police.

— Fort bien; mais ce serait amusant de suivre cette affaire.

— Te voilà maintenant agent de police amateur, toi à qui ce rôle répugnait tant tout à l'heure!

— Ma foi, oui.

— Non, il ne faut pas nous mêler de cela.

— Pourquoi?

— Ce n'est pas notre affaire. Nous n'avons qu'à faire notre devoir, c'est-à-dire raconter à la justice ce que nous savons.

Les deux jeunes gens avaient allumé des cigares, et se promenaient tout en causant.

— Ce sera vraiment une cause célèbre, dit tout à coup Durcourt.

— Oui, et je crois bien maintenant que nous y serons un peu mêlés, malgré nous, répondit de Moussy.

— Oh! sûrement, et pourtant je m'étais bien promis de ne plus m'occuper de cette affaire. Mais quel monstre que cette Léda!

— Oui, c'est un curieux sujet pour toi qui t'occupes d'études physiologiques.

— Je t'avoue que malgré moi je me passionne tout à fait pour cette affaire !

— Et ce Gardiner, ce gentleman accompli !

— En voilà un coquin parfait !

— Je ne vois pas cependant que dans le quatuor, ce soit vraiment lui qui mérite la palme.

— Mais qui donc, alors ?

— Baltid, parbleu !

— Ah ! le mari de Léda, dont tu m'as raconté l'étonnante histoire ?

— N'es-tu pas de mon avis ?

— Oui, jusqu'à un certain point.

— Comment ?

— Mais celui-là est un gredin qui a passé par toutes les phases du crime, tandis que Gardiner est un homme du monde.

— Sans doute, mais ce Baltid est véritablement un habile homme !

— Ce doit être lui qui a machiné toute l'affaire.

— Et la pauvre folle ! Lakmi l'Indienne ?

— Oui, ces misérables s'en sont emparés certainement pour la tuer, la torturer peut-être !

— Ah ! c'est vraiment complet.

— Tu vois bien, reprit Durcourt, tu vois bien qu'il n'y a pas de temps à perdre ; on peut encore sauver cette malheureuse.

A ce moment, les deux jeunes gens crurent entendre craquer le sable de l'allée à quelques pas derrière eux.

Ils s'arrêtèrent et regardèrent.

La nuit était devenue de plus en plus noire. Ils ne virent rien.

Puis, tout d'un coup, un chien passa près d'eux sortant d'un taillis.

— Ce n'est qu'un chien, tu vois, dit Durcourt, ils ne nous ont même pas reconnus !

— Moi je me méfie pourtant, reprit de Moussy.

— Le fait est que ces gens-là sont capables de tout.

— Et nous ne sommes même pas armés !

Durcourt tira sa montre.

Il n'était que neuf heures un quart.

— Nous avons encore trois quarts d'heure à dépenser, dit le médecin.

— Promenons-nous encore, fit de Moussy, après tout nous verrons bien s'ils osent s'en prendre à nous.

Et les deux jeunes gens entrèrent dans une petite allée de côté.

— Voilà un banc, asseyons-nous, dit Durcourt.

— Ma foi oui, il ne fait pas froid, et nous causerons plus facilement.

Les deux jeunes gens prirent place sur le banc.

Ils entendirent alors comme un bruit de branches cassées derrière eux.

— Entends-tu, dit de Moussy.

— Oui.

— Si c'étaient eux !

Durcourt tira une boîte d'allumettes et éclaira le taillis, il n'y avait personne.

— Décidément, fit-il, nous sommes peureux comme des enfants.

Et tous deux reprirent leur conversation, énumérant toutes les preuves de la culpabilité de Gardiner, de Baltid et de Léda, que le hasard avait mis entre leurs mains.

Enfin Durcourt fit prendre une allumette pour revoir l'heure à sa montre.

— Il est dix heures moins un quart, dit-il, c'est le moment de regagner le restaurant.

Les deux jeunes gens se levèrent.

Mais à l'instant deux ombres se dressèrent à côté d'eux et avant qu'ils aient pu pousser un cri, quatre mains vigoureuses les avaient saisis à la gorge et jetés à terre.

XV

UNE DOUBLE ENQUÊTE

Sur la place du Harlay, à deux pas du Palais de justice, se trouve un petit cabaret d'un aspect assez sordide, mais dont les salles à l'intérieur sont au contraire d'une très grande propreté.

Là se rendent d'ordinaire les agents de police et les indicateurs qui n'ont pas leurs grandes entrées à la sûreté.

Les dénonciations les plus heureuses pour la justice s'y sont faites bien souvent. Là aussi, viennent à l'occasion les hommes d'affaires interlopes qui ont besoin des agents et qui leur rendent des services.

C'est une sorte de succursale de la police où se brassent les affaires qui ne peuvent avoir un caractère officiel. C'est là même que souvent les agents qui ont un mouvement de paresse, et qui ont conduit avec nonchalance l'enquête dont ils étaient chargés, viennent fabriquer un semblant de rapport avec les indications de leurs camarades.

Le lendemain du jour où s'étaient passées au bois de Boulogne les scènes que nous venons de raconter, il n'y avait, vers dix heures du matin, — à l'heure du rapport à la sûreté, — que deux hommes dans le cabaret en question.

C'étaient l'agent Firmin et son élève, le grand col-

porteur, aux jambes immenses, qu'avait ramené à Paris si obligeamment Baltid, la nuit de son voyage à Bougival.

— Eh bien? dit Firmin à son élève.

— J'ai fait ce que tu m'as dit.

— Tu as écrit à Baltid?

— Hier matin.

— Et tu es sûr que la lettre lui est bien parvenue?

— Je l'ai remise moi-même à la concierge.

— Baltid demeure chez Léda?

— Non, il est plus malin que ça; il occupe sur la cour un tout petit appartement de cinq cents francs.

— Tu lui as bien écrit que tu acceptais toutes ses conditions?

— Parfaitement.

— Tu lui as donné rendez-vous ici même?

— Comme c'était convenu.

— Le tout est de savoir maintenant s'il viendra.

— J'en suis sûr.

— Quant à moi, je ne crois pas un mot de cette affaire politique dont le gredin t'a parlé; il s'est méfié, sans doute, peut-être m'a-t-il même reconnu, quand il est entré dans la maison de Bougival, et il a voulu me donner le change.

— Pourtant il y a quelque chose.

— Quoi?

— Comme vous me l'avez recommandé, patron, j'ai suivi soigneusement M. Gardiner. Eh bien! hier, dans la matinée, il est allé deux fois à l'ambassade d'Angleterre, et deux fois à la préfecture de police.

— Vraiment?

— Je ne l'ai pas quitté d'une seconde, et j'ai même dépensé quatre heures de fiacre, plus le pourboire qui a été gros, attendu que l'Anglais avait une voiture de louage qui allait un train d'enfer.

— Diable !

— Je crois, patron, qu'il faut ouvrir l'œil très sérieusement — et qu'avant de nous lancer dans cette affaire-là — il faut assurer nos positions. Vous pouvez y risquer votre place actuelle, et moi une place future.

— Cela n'est pas possible ! C'est eux qui ont fait le coup de la Taverne Américaine.

— Qui sait ?

— Oh ! je le sens, j'en suis sûr.

— Prenez garde, patron, le Gardiner a de l'argent, c'est un gros personnage.

— Oui, il peut avoir de grandes protections.

— Il s'occupe de politique, c'est sûr ; j'ai su chez lui qu'il s'occupait des Irlandais qui conspirent à Paris.

— Comment cela ?

— Gardiner a pour bonne une fille assez intelligente avec qui j'ai causé un brin ; il paraît qu'il a dit l'autre jour à sa mère :

— Il y a Paris des Irlandais qui compromettent la cause catholique, des professeurs d'assassinat politique, et le préfet de police m'a demandé quelques renseignements.

La bonne n'a pu en entendre davantage. Le Gardiner a parlé ensuite tout bas à sa mère.

Quelques agents firent leur entrée dans le cabaret et s'assirent à la table de Firmin.

— *Un litron de pif* (un litre de vin) dit l'un d'eux, employant familièrement l'argot fort en usage parmi les gens de police qui fréquentent forcément les criminels.

— *Quatre ronds de ringre* (quatre sous de pain), dit un autre.

Un troisième se fit servir un déjeuner complet.

Et comme le garçon lui apportait une carafe d'eau.

— Veux-tu remporter ça, dit-il, je n'aime pas l'*anisette* à barbillons.

Tout d'un coup un agent entra très vivement.

— Viens tout de suite, dit-il à Firmin.

— Qu'y a-t-il? répondit celui-ci.

— Le patron te demande.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais il a l'air d'une humeur de dogue.

Firmin jeta un regard très expressif à son élève et sortit.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, qu'on vit arriver le père Marcel, notre ancienne connaissance, l'homme d'affaires de la rue du Bouloi, chargé par Baltid de retrouver en Angleterre les traces de la fille de William Gardiner.

— Ah ! v'là le père Marcel ! dirent les agents.

— Bouchour, mes envants, répondit-il.

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu ?

— Que foulez-fous, les avaires !

— Ah ! vous travaillez donc toujours ?

— Il vaut pien bour quagner sa baufre fie !

— Et cela va bien les affaires ?

— Bas drop mal. — Je refiens d'Angleterre.

— Qu'avez-vous donc été faire là-bas ?

— Oh ! une très crosse avaire.

— Vous avez réussi ?

— A beu brès.

— Eh bien alors, vous payez quelque chose ?

— Folontiers, mais fite parce que j'adens guelgu'un.

Sur l'ordre du père Marcel, le garçon servit une tournée de vermouth, et les plaisanteries un peu grivoises commencèrent.

— Toujours aussi chaste, père Marcel ?

Le vieil homme d'affaires se contenta de hausser les épaules.

— Pas la moindre amourette ?

— Che suis trop fieux, dit-il.

Mais, tout d'un coup, les plaisanteries furent interrompues.

Baltid venait d'entrer et le père Marcel s'était avancé au-devant de lui.

Baltid fit un petit signe de la main à l'élève de Firmin et alla s'attabler dans un coin avec le père Marcel.

— Quelle singulière idée vous avez eue, père Marcel, dit Baltid, de me donner rendez-vous ici ?

— Bourguoi ?

— Il y a vraiment trop de curieux dans cet établissement.

— Cela faut mieux, beut-êdre.

— Que voulez-vous dire ?

— L'avaire qui fous occupe est dangereuse. Il faut mieux qu'on nous foie ici ensemble qu'ailleurs.

— Vous avez raison peut être, après tout, mais dites vite ce que vous avez à me dire. Vous êtes resté longtemps sans me donner de nouvelles !

— Che suis resdé longdemps parti. L'avaire édait drès divicile.

— Avez-vous quelque chose, néanmoins, de plus que ce que vous m'avez envoyé par lettre ?

— Fous, afez-vous les vingt-cinq mille francs ?

— Oui, mais pas ici.

— Alors fenez afec dandôt chez moi.

— Comment ! vous avez tous les renseignements, vous savez où se trouve la jeune fille ?

— Barfaitement.

— Oh ! dites vite ?

Le père Marcel sourit.

— Vous gonnaissez nos gonfentions, dit-il. Tonnant, tonnant.

— Eh bien, attendez-moi, nous sortirons ensemble et je vous emmènerai chez moi où j'ai la somme. J'ai quelques mots à dire à un grand gaillard qui est là, — et je suis à vous.

Baltid s'avança alors vers l'élève de Firmin.

— Eh bien, dit-il, vous voyez que je suis fidèle au rendez-vous.

Le grand gaillard était très embarrassé ;— néanmoins il essaya de faire bonne contenance.

— Merci, monsieur, d'avoir encore pensé à moi, dit-il.

— Eh bien, vous acceptez d'entrer à mon service ?

— Oui.

— Combien demandez-vous ?

— Dix francs par jour, tous frais payés.

— C'est un peu cher, mais j'accepte parce que je vous crois intelligent, et, si vous ne faites pas l'affaire, je serai obligé de vous remercier, voilà tout. Je vous prends à l'essai. Est-ce entendu ?

— C'est entendu.

— Quand voulez-vous commencer votre service ?

— Aujourd'hui même, si vous le désirez.

— Soit, je vais même vous donner une excellente occasion de prouver toute l'intelligence et toute l'habileté dont vous pouvez être capable.

— Je suis prêt.

— Voici une photographie. L'homme dont c'est le portrait doit arriver ce soir par un train de Calais. Filez-le, sachez où il va demeurer, et ne le quittez pas avant demain matin.

— Mais quel est cet homme ?

— C'est M. Patrick, député irlandais.

— Ah ! et quand vous reverrai-je ?

— Demain à midi, au café des Mille colonnes, boulevard Sébastopol.

— Convenu.

Baltid allait rejoindre le père Marcel, quand un agent entra et dit tout haut à ses camarades :

— Dans une demi heure, il faut que nous soyons tous là-haut ; on a besoin de nous et nous allons sans doute avoir à trimer fort.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent ses camarades.

— Il y a qu'un crime horrible a été commis cette nuit.

— Encore !

— Oui, deux hommes ont été assassinés en plein Paris.

— Où le grime a-t-il été gommis ? demanda le père Marcel.

— On a trouvé rue Taitbout, à quatre heures du matin, deux jeunes gens très bien mis assassinés et complètement dévalisés.

— Rue Taitbout, c'est impossible, fit Baltid ; en plein Paris !

— C'est pourtant possible, puisque cela est.

— Le chef doit être furieux ! s'écria un des agents.

— Tu penses !

— Oui, les journaux qui se plaignent à chaque instant que la police est mal faite, vont encore s'emparer de cela, et l'on va dire partout que Paris est devenu un véritable coupe-gorge.

— Les habitants de la rue Taitbout n'ont rien entendu ? demanda un agent.

— Rien.

— Les gardiens de la paix, en faisant leurs rondes, n'ont rien vu de suspect ?

— Rien.

— Eh bien ! en voilà une affaire !

L'élève de Firmin avait écouté ce récit avec la plus grande attention — il ne savait trop que penser de ce que pouvait faire son patron chez le chef de la sûreté.

Il aurait bien voulu rester à l'attendre, mais Baltid, l'appelant, lui dit à l'oreille :

— J'avais oublié un point important, — il y a un train de marée qui arrive dans une heure, filez vite, il se pourrait que notre homme, devançant un peu son voyage, fût dans ce train-là.

— Je pars de suite, — répondit l'ancien camelot, et il sortit un peu à regret, mais alla se poster aux environs de la sûreté.

Néanmoins, comme Firmin ne revenait pas, il réfléchit qu'il fallait avant tout ne pas donner l'éveil à Baltid, et il partit pour la gare du Nord, se promettant bien de revoir Firmin, dans la journée, coûte que coûte.

Baltid, de son côté, était sorti avec le père Marcel, et l'ayant fait monter dans un fiacre, l'avait emmené chez lui, rue de Moscou, dans le petit logement qu'il avait loué au fond de la cour.

Quand tous deux furent installés dans une pièce où se trouvait un bureau à caisse, Baltid ouvrit cette caisse, en tira une liasse de billets de banque qu'il compta, puis dit au père Marcel :

— Voilà la moitié.

— Mais ce ne sont pas nos conditions?

— Au contraire, je vous donne la moitié sur les simples indications que vous allez me fournir. Quand j'en aurai bien constaté l'exactitude, je vous donnerai le reste.

Le père Marcel fit une petite grimace ; pourtant, après un moment de réflexion, il dit :

— Abrès tout — fous afez raison.

Et aussitôt il commença le récit de l'enquête minutieuse à laquelle il s'était livré.

A Londres, il avait en effet trouvé la fille de M. Wurtz, le banquier de la Cité chez qui Marie Duval avait été institutrice avant d'être la maîtresse de sir Gardiner.

Après avoir longuement interrogé ses souvenirs, elle ne lui avait donné que ce renseignement : c'était une dame Martin de Boulogne-sur-Mer qui avait procuré et recommandé vivement Marie Duval à son père.

Aussitôt Marcel était parti pour Boulogne, avec M. Wurtz; il lui avait fallu plusieurs jours pour retrouver les traces de cette dame Martin.

— Vous m'avez écrit tout cela, interrompit impatiemment Baltid; enfin l'avez-vous retrouvée, morte ou vivante, cette dame Martin.

Le père Marcel expliqua qu'il avait retrouvé à Lille la dame Martin, vivant encore, mais très vieille, presque tombée en enfance.

Tout ce qu'il avait pu savoir d'elle, c'est qu'il existait à Tours un frère de Marie Duval, ouvrier charpentier.

Il était alors parti pour Tours, et après maintes et maintes démarches, il avait trouvé un soir un vieil ivrogne dormant à moitié dans un cabaret; ce vieil ivrogne était le frère de Marie Duval.

Ce soir-là, le père Marcel n'avait pu rien en tirer, mais il l'avait reconduit chez lui, et le lendemain il apprenait enfin que c'était à Tours même, son pays, que Marie Duval s'était réfugiée avec son enfant après l'abandon de William Gardiner.

La famille n'avait pas voulu la recevoir et elle était entrée comme ouvrière à l'imprimerie Mame. Le vieil ouvrier n'en savait pas davantage ; depuis il ne s'était jamais occupé de sa sœur; il croyait bien qu'elle était

morte, mais l'habitude de l'ivrognerie avait mis ce vieillard dans un tel état d'abrutissement qu'il aurait été absolument impossible d'obtenir de lui un autre renseignement, quel qu'il fût.

L'homme d'affaires avait dû faire alors une enquête minutieuse dans la maison Mame, et bientôt il avait appris que quinze jours après son entrée dans l'imprimerie, Marie Duval l'avait quittée après une discussion avec un contremaître, et était allée à Blois, où une dame Jonas, la maîtresse d'un colonel, l'avait prise comme domestique.

— Une dame Jonas? dit Baltid dont la physionomie trahie une véritable stupéfaction.

— Oui, une dame Jonas, reprit le père Marcel, et il continua son récit.

A Blois, il n'avait pas retrouvé cette dame Jonas, mais il avait su qu'elle était partie avec son amant, pour Versailles, quelques mois après l'entrée de Marie Duval à son service.

Il avait appris en même temps que l'ancienne institutrice avait accompagné sa maîtresse et avait même emmené avec elle sa fille, manifestant l'intention de la placer en nourrice dans les environs de Versailles.

Dans cette ville, il lui avait fallu recommencer toute son enquête. Enfin, après bien des difficultés, il avait retrouvé le propriétaire de la maison meublée où avait habité la dame Jonas.

Au bout d'un an, lui avait raconté cet homme, Marie Duval était morte de la poitrine, recommandant son enfant aux bons soins de sa maîtresse.

Quelques semaines plus tard, la dame Jonas quittait Versailles et depuis on n'a jamais su ce qu'elle est devenue ; on croit qu'elle a été longtemps une femme galante, et qu'elle a roulé dans la débauche la plus crapuleuse.

Quant à la fille de Marie Duval, que cette femme Jonas appelait toujours Ninette, parce qu'elle s'était passionnée pour un roman où il était question de Ninon de Lenclos...

— Ninette, fit Baltid, puis il laissa continuer le père Marcel.

Le vieil homme d'affaires dit :

— Est-ce gue fous la gonnaissez ?

— Allez toujours, répondit Baltid, je vous dirai cela plus tard.

Le vieil homme d'affaires reprit sa narration.

Il dit que l'on croyait que cette femme Jonas avait fait passer la fille de Marie Duval pour sa propre enfant — dans le but, sans doute, de cacher à son ancien amant qui lui servait une pension, la mort d'une petite fille à elle, qu'elle avait perdue en nourrice, au moment même de l'entrée de Marie Duval à son service.

— Est-ce tout? dit Baltid.

— Oui, pour l'insdant, mais che sais que cette Jonas dient un abardement meuplé tans le guardier de l'Europe.

— Je pourrais vous chicaner, dit Baltid, vous ne me donnez pas tout à fait l'adresse de la jeune fille ; mais si vos renseignements sont bien exacts, je sais ce qu'elle est devenue.

— Je l'aurais su temain. Mais fous m'afez mis tans une maufaise avaire. La betite est la fille de Gardiner, l'Anclais assassiné à la Daferne Amérigaine.

— Après ?

— Fous êtes mêlé à cette avaire.

— C'est l'héritier qui voulait savoir...

— Ché m'en viche, mais tonnez dont te suite les vingt-cinq mille.

— Avez-vous des papiers établissant la vérité de tout ce que vous m'avez dit ?

Le père Marcel remit à Baltid une liasse volumineuse, l'acte de décès de Marie Duval, des attestations signées de toutes les personnes qu'il avait citées, etc.

Baltid reprit encore des billets de banque dans sa caisse et les donna au vieil homme d'affaires.

— Maintenant, vous êtes satisfait? dit-il.

Le père Marcel fit signe de la tête que oui.

Alors Baltid, toujours prudent et sachant que l'on s'assure la discrétion des gens en les compromettant, fit signer au vieillard un reçu de vingt-cinq mille francs.

Puis il le congédia.

Resté seul, le gredin se mit à réfléchir.

— Ainsi, la fille de Gardiner était cette jeune fille dont la disparition avait fait tant de bruit, et que l'on croyait morte? C'était la prétendue fille de la Jonas.

Il connaissait toute l'histoire de la teneuse en garni par Auguste; il n'y avait pas d'erreur possible. La Jonas, qui s'était fait appeler ainsi du nom d'un amant avec lequel elle était restée longtemps, avait bien habité Blois et Versailles.

Baltid était furieux. Il s'en voulait de sa maladresse. Cette jeune fille était restée si longtemps à deux pas de chez lui, et il n'avait pas eu la perspicacité de deviner la vérité!

Il est vrai qu'il aurait fallu être sorcier pour se douter que la petite actrice du théâtre Montmartre était l'héritière des millions de sir Gardiner. — Ah! s'il avait su cela plus tôt.

Enfin il fallait prendre la situation telle qu'elle était.

Après tout, cela valait peut-être mieux. Il y avait des dangers à l'horizon, il allait se faire donner vivement et de suite une grosse somme par Gardiner, et se hâter de partir en villégiature pour un pays lointain.

Il aurait bien voulu retrouver seule cette héritière, c'était une mine d'or à exploiter !

Mais il était plus sage de se contenter du possible. Il ferait définitivement fortune une autre fois.

Baltid n'avait donné que dix mille francs à Auguste, et ces dix mille francs il les avait fait donner encore par Gardiner. Il lui restait donc cinquante mille francs. Il fallait que l'Anglais lui en fournît encore autant, et avec cent mille francs il saurait bien faire fortune quelque part dans le nouveau monde ou ailleurs.

Comme il se disposait à sortir, la bonne de Léda vint le chercher. Gardiner était chez sa femme et le demandait.

— Ah ! tant mieux, pensa-t-il, cela m'évite la peine de le chercher.

Il trouva l'Anglais se promenant fiévreusement dans le boudoir de Léda.

— Votre femme est partie ce matin avec le Vieuval ? demanda l'Anglais.

— Oui.

— Tant mieux, car je suis bien inquiet.

— Pourquoi ?

— Le nouveau crime de cette nuit a mis sens dessus dessous la préfecture de police. J'ai peur...

— Allons, fit Baltid d'un ton dégagé, il faut avoir une énergie à la hauteur des circonstances. Je crois, moi, au contraire, que nous touchons au port.

— Comment ?

— J'ai retrouvé, définitivement, l'héritière de votre frère !

— Elle vit ?

— Non, elle doit être morte.

— Mais en êtes-vous sûr ?

— Ce qui est certain, c'est qu'elle a disparu dernièrement, et qu'on croit qu'elle s'est tuée.

— Comment cela ?

— On l'a vue, dans la nuit, où elle s'est enfuie, se diriger vers la Seine, sur la route d'Asnières.

— Mais où aurons-nous son acte de décès ?

— Cela sera inutile. On aura un acte de disparition.

Gardiner voulut alors tout savoir, le nom de la jeune fille, l'endroit où elle demeurait, ce qu'elle faisait, etc., etc. Mais Baltid ne voulait rien dire.

Une longue discussion s'engagea alors entre les deux gredins. Baltid exigeait cinquante mille francs. Gardiner refusait de les donner.

Enfin l'opiniâtreté de Baltid eut raison de l'avarice de l'Anglais, et celui-ci finit par donner encore un chèque.

Baltid, en échange, lui remit toutes les pièces que le père Marcel lui avait données et Gardiner, lui aussi, fut stupéfait de cette découverte.

Avant de se quitter, les deux coquins échangèrent quelques mots sur la façon dont ils avaient paré à la poursuite de l'agent Firmin.

— De ce côté, dit Gardiner, je ne crains rien ; votre police politique a été une trouvaille.

— Nos renseignements ont produit leur effet, reprit Baltid.

— Je crois bien ! Vraiment j'ai eu bien de la chance d'avoir par hasard les confidences de cet Irlandais.

— C'était un ami à vous autrefois ?

— Oui, à Londres, nous faisions partie de la même confrérie politique.

— La préfecture de police et l'ambassade d'Angleterre sont enchantées, alors ?

— Pour un peu, on me confierait la surveillance de tous les Irlandais à Paris, dit Gardiner.

L'Anglais quitta Baltid en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Baltid ne tarda pas, à sortir. — Il avait hâte de toucher le chèque de Gardiner, de prendre toutes ses mesures pour parer au plus vite à toutes les éventualités — et se mettre à l'abri des curiosités trop grandes éveillées autour du crime de la Taverne Américaine.

Néanmoins il eut au dernier moment une sorte de scrupule de lâcher ainsi ses amis, ses complices. Il fallait aussi qu'il assurât ses derrières. Il était inutile de fuir en donnant l'éveil ; ses complices perdraient la tête, et, dans ce cas, qui sait si on ne le poursuivrait pas immédiatement et si on ne le rattraperait pas avant qu'il ait eu le temps de se mettre en sûreté.

Certes il était dangereux de ne se décider à fuir que trop tard, mais, d'un autre côté, la précipitation dans la fuite n'était pas moins dangereuse.

Baltid, nous l'avons dit au commencement de cette histoire, était une nature merveilleusement organisée pour le mal ; d'un sang-froid imperturbable, même au milieu des plus grands dangers, il avait su, par son énergie, par son aplomb, se créer une sorte de situation à part dans le monde interlope.

On sait qu'il rendait déjà depuis longtemps des services à la sûreté, et sa trouvaille de la police politique avait été merveilleuse, grâce à la situation particulière de Gardiner, qui avait pu fournir à la fois à la préfecture de police et à l'ambassade d'Angleterre les renseignements les plus précis sur les réfugiés irlandais à Paris.

A cette époque, justement, l'attention de tous les gouvernements était tournée vers l'Irlande. Le nihilisme y avait fait, en effet, son apparition. Les fénians, renouvelant les exploits de 1867, venaient de se signaler par des explosions, des assassinats, des catastrophes.

Or, Gardiner, en catholique dévoué qu'il était, faisait,

à Londres, partie d'une Société irlandaise. Lui-même, au temps où il cherchait fortune, s'était lancé quelque peu dans les conspirations féniannes, espérant toujours, quoi qu'il arrivât, pouvoir, à un moment donné, pêcher en eau trouble.

Aussi, lorsque le lendemain du voyage à Bougival Baltid lui parla de son invention pour dépister Firmin, Gardiner pensa-t-il à profiter aussitôt de ses anciennes relations.

Cette idée germa dans son esprit d'autant plus rapidement que la veille il avait rencontré un Irlandais de ses amis qui lui avait confié les choses les plus graves, croyant que Gardiner était toujours un frère. Cet Irlandais lui avait raconté, entre autres choses importantes, qu'un certain nombre de députés irlandais allaient se rendre en secret à Paris et qu'on allait peut-être même installer dans cette ville le comité directeur des fénians.

Le misérable, aussitôt sa résolution prise, était allé à la fois à l'ambassade d'Angleterre et à la préfecture de police. Il avait parlé de son dévouement à la France et à la civilisation, et, comme sa situation de fortune ne permettait pas qu'on le considérât comme un vulgaire mouchard, on le reçut avec force remerciements et on le supplia de se dévouer à une cause aussi juste : à faire échouer les coupables projets des Irlandais.

Le gouvernement français était au mieux avec l'Angleterre ; d'un autre côté, les relations des fénians avec certains socialistes lui semblaient inquiétantes. Le préfet de police apprécia fort les renseignements de Gardiner.

De sorte que lorsque l'Anglais se plaignit de la surveillance dont il avait été l'objet de la part d'un agent de la sûreté, ordre fut donné de tancer vertement celui-ci.

Baltid savait tout cela ; aussi, après être redevenu

maître de lui, après avoir bien réfléchi, résolut-il de faire tête encore une fois à l'orage.

Il fallait que le grand diable de colporteur, l'ami de Firmin, ne s'aperçût pas de la supercherie ; il fallait être au rendez-vous qu'on lui avait donné ; il ne fallait pas en disparaissant brusquement donner de la consistance aux soupçons vagues de tous ces gens-là. — C'était au contraire en étant là, en montrant un sang-froid imperturbable, qu'on pouvait gagner cette bataille.

Donc le gredin résolut d'abord de tout préparer pour fuir facilement au premier signal, ensuite de rester jusqu'à nouvel ordre pour bien assurer sa retraite.

Ce ne fut que fort avant dans la soirée que l'élève de Firmin put retrouver son professeur.

— Eh bien ? dit Firmin.

— Je suis attaché à la surveillance d'un député irlandais, répondit le jeune camelot.

— Vraiment ?

— Oui, on m'a donné une photographie, j'ai trouvé l'homme à l'arrivée du train de Calais et je l'ai filé. Il est descendu à l'hôtel des Deux-Mondes, rue Richelieu.

— Alors, c'est bien vrai, ces gens-là font de la police politique ?

— Mon pauvre patron, nous avons fait chou blanc.

— Hélas !

— Mais d'un autre côté, monsieur Firmin, que vous a dit le chef de la sûreté ?

— Il m'a donné un savon bien senti pour m'être permis de faire des enquêtes de mon autorité privée et avoir suivi M. Gardiner.

— Vous voyez, patron, que nous avons remporté une veste sérieuse.

— Tais-toi, dit Firmin avec un geste de mauvaise humeur, je suis persuadé qu'il y a quelque chose de louche dans la vie de tous ces gaillards-là.

— Que voulez-vous, patron, c'est possible, après tout, mais vouloir lutter contre ces gens-là, c'est pour l'instant la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

— Après tout, tu as raison, ne pensons plus à cela.

— Un nouveau crime vient d'être commis ?

— Oui, on a trouvé assassinés, rue Taitbout, un jeune médecin, M. Durcourt, et un jeune avocat de Lyon, nommé de Moussy.

— Eh bien, est-ce qu'il n'y a rien à faire pour nous ?

— Peut-être.

— Si nous arrivions à découvrir les assassins, ce serait une jolie revanche que nous prendrions.

— J'ai l'ordre de marcher sur cette affaire, dit Firmin, et de rechercher ce qu'ont pu faire dans la soirée les deux jeunes gens assassinés !

— Patron, je veux vous aider pour cela.

— Comme il te plaira, mon garçon, mais j'avoue que je suis très découragé.

— Vous avez tort, patron, il faut au contraire prouver dans cette affaire que nous ne sommes pas des imbéciles.

— Eh bien, soit !

— Un renseignement, patron. Le vol, d'après vous, est-il le mobile du crime ?

Je n'ai encore que des renseignements incomplets, mais cela paraît certain : les deux jeunes gens avaient une assez forte somme d'argent sur eux, et l'un d'eux portait même dans sa poche des actions du Crédit Foncier qu'il devait vendre le lendemain.

Quelqu'un devait le savoir, et au moment où le docteur Durcourt allait rentrer chez lui avec son ami, qui n'était que de passage à Paris, les voleurs se sont jetés sur les deux jeunes gens et les ont frappés.

— Étaient-ils déjà morts tous deux, quand on les a trouvés ?

— Non, un d'entre eux respirait encore, mais il a été impossible d'obtenir de lui le moindre renseignement.

— Après tout, tant mieux, fit le grand gaillard en se frottant les mains, plus ce sera difficile, plus nous aurons de mérite.

— Alors, tu vas rechercher ce qu'a pu faire Durcourt depuis deux heures de l'après-midi, heure à laquelle il est sorti de chez lui ?

— Entendu, patron!

— Mais, et ton affaire avec Baltid?

— Soyez tranquille, je suis assez roublard pour lui donner le change et avoir l'air de faire tout ce qui peut lui être utile.

— Au revoir, mon garçon, et tâchons de ne plus faire une école comme celle de Bougival.

— D'autant plus qu'il faisait bien froid, et que je regretterai toute ma vie d'avoir si mal employé cette nuit-là.

Puis les deux hommes se séparèrent.

— Nous avons dit que Léda était partie le matin même avec M. de Vieuval.

Elle n'avait pas eu le temps de parler à son mari.

Le vieux commissaire, tout entier à sa passion, l'avait emportée avec une précipitation jalouse.

En rusée gredine qu'elle était, Léda avait joué avec lui une si habile comédie, que, persuadé qu'il allait enfin posséder à jamais celle qu'il adorait, M. de Vieuval n'avait pas voulu attendre une heure pour l'emmener bien loin, pour s'assurer qu'elle allait être enfin soustraite au milieu où elle avait vécu.

Il espérait la réhabiliter, la régénérer.

Il rêvait en faire une honnête femme.

Il lui avait parlé de l'épouser, si Baltid venait à mourir.

En quittant la Cascade, Léda était allée le trouver, et dans la nuit le départ pour le matin avait été décidé.

Léda ne savait même pas où l'emmenait son vieil amant. Elle n'eut que le temps d'écrire deux mots au crayon à l'adresse de Baltid et de les mettre à la poste à la gare Saint-Lazare.

En rentrant, le soir, Baltid trouva la lettre.

Voici ce qu'elle disait :

« — Avant de partir, j'ai été chez Henri. — Soyez « donc sans inquiétude. — Le nécessaire est fait. — « Du courage, et j'espère maintenant que de cette « affaire sortira pour toi et moi la fortune définitive.

« J'écris pendant que le vieux prend les billets et « fait enregistrer les bagages. — Je ne sais même pas « où il m'emmène et j'ai cru habile de ne pas le lui « demander. — Tout ce que je sais, c'est que nous « partons sur la ligne de Cherbourg. Dès que je « serai arrivée et installée, je trouverai bien moyen « de te le faire savoir. — Au revoir. — L... »

— Allons, se dit Baltid, je crois que nous parviendrons encore à nous sortir de la nouvelle difficulté que nous a créée cet imbécile de médecin en venant, on ne sait pourquoi, se mettre sur notre chemin.

Quelques instants après, Auguste venait avec sa voiture chercher le gredin de la part de Gardiner.

Baltid partit et trouva l'Anglais qui l'attendait dans un café de l'avenue de Clichy.

— Eh bien, fit-il, quoi de nouveau ?

— L'affaire de la nuit dernière passionne Paris. Voyez plutôt. Et Gardiner lui tendit quelques journaux du soir qui racontaient avec force détails la funèbre découverte de la rue Taitbout.

Baltid se mit à lire soigneusement les journaux, mais tout à coup il interrompit sa lecture, et, très pâle, dit à Gardiner :

— Durcourt vit ?

— Oui, répondit l'Anglais et quoique son état soit désespéré, la situation n'en est pas moins terrible. Il n'a pas repris connaissance et pour l'instant ne peut prononcer une parole, mais si par malheur il arrive à parler avant de mourir, nous sommes perdus.

Baltid semblait accablé.

— Allons, reprit Gardiner, c'est à moi aujourd'hui à avoir du sang-froid et à ne pas perdre la tête. J'ai déjà pris mes précautions. Un homme à moi est en permanence dans la maison. Si Durcourt reprend connaissance, j'en serai immédiatement averti.

— Comment, un homme à vous !

— Oui, un jeune médecin, un ami de Durcourt, un Anglais que je connais, est justement son garde-malade.

— Cela est heureux, sans doute, mais saurons-nous à temps ce qui se passera ?

— Oui, vous pouvez compter sur moi.

— Jusqu'à présent, reprit Baltid, personne ne se doute de la scène qui s'est passée au Bois ?

— Personne.

— L'autopsie de de Moussy prouvera peut-être qu'il a été tué avant d'être porté rue Taitbout.

— Non, j'ai assez de connaissance en médecine pour savoir que c'est impossible.

— En voilà une affaire ! reprit Baltid.

— Oui, un crime de plus.

— Et un crime inutile !

— Non, pas inutile, car d'après ce que nous avons entendu, Durcourt était bien décidé à nous dénoncer.

— Quelle fâcheuse idée ont eue ces deux gaillards-là de s'occuper de nous !

— Durcourt s'est tué lui-même, dit Gardiner avec un soupir. Et Auguste, que dit-il ?

— Celui-là, c'est la peur personnifiée.

— Je m'en doute.

— Malgré mes précautions, il y avait une tache de sang dans sa voiture ; il a fallu que je me donnasse la peine de l'enlever moi-même.

— Quelle femmelette !

— Qu'avons-nous à faire ? reprit Baltid.

— Attendre les événements, et surveiller attentivement Durcourt, tant qu'il ne sera pas mort.

— Mais comment a-t-il survécu ?

— Mon ami, le médecin anglais, qui est persuadé que je prends le plus grand intérêt à Durcourt, m'a dit que c'était un véritable miracle.

— Il n'y a pas de chance de le sauver?

— Aucune.

— Êtes-vous allé voir le préfet de police?

— Il y a une heure. Il m'a parlé avec désespoir du crime de la rue Taitbout. Le ministre lui a envoyé des instructions et des remontrances ; le gouvernement est désolé, tous les journaux attaquent la police.

— Nous pouvons continuer à nous servir de la *corde irlandaise ?*

— Plus que jamais ; si Patrick arrive, on l'arrêtera et on l'expulsera. Mais il faut que je sois bien averti de cette arrivée.

— Alors, c'est important ?

— Très important.

— N'avez-vous pas écrit à cet Irlandais, et ne doit-il pas venir vous voir ?

— Sans doute, mais il vaudrait mieux connaître son arrivée immédiatement.

— Je crois que le grand diable que Firmin avait lâché à ma poursuite est capable de dépister votre homme.

— Alors, tant mieux, car cela nous mettra définitivement au mieux avec la préfecture de police.

— Et qu'avez-vous fait, monsieur Gardiner, pour votre affaire à vous ? mes renseignements vous sont-ils utiles ?

— Je crois, après mûre réflexion, qu'il faut se contenter de s'assurer de la disparition de la jeune fille, et se bien garder d'éveiller l'attention de la femme qui se faisait passer pour sa mère.

— C'est mon avis.

— Vous croyez, que cette Ninette s'est suicidée ?

— Oui, et j'ai des raisons particulières pour cela.

Baltid raconta alors à l'Anglais la scène qui s'était passée chez Henry Nangin entre Ninette et Léda.

Sa femme lui avait confiée cela dans un moment d'expansion.

— On a dû, ajouta-t-il, faire subir à cette fille quelque chose d'épouvantable chez la Jonas, et, pour moi, il est certain que, désespérée, voyant que son amant même la trahissait, elle est allée se jeter à la Seine.

— On n'a pas retrouvé son corps ?

— Non.

— La Jonas a fait des recherches ?

— Certainement : et de plus la disparition de l'étoile du théâtre de Montmartre a fait un bruit énorme. Tous les journaux s'en sont occupés.

— J'avoue que je n'ai rien lu à ce sujet.

— Oh ! on ne parle encore que de cela dans tous les cafés de Montmartre et des Batignolles.

— Et l'amant, Henry Nangin ?

— Il est désespéré. Mais nous allons bientôt lui donner un meilleur sujet de désespoir.

Et Baltid, se penchant à l'oreille de Gardiner, lui dit deux mots qui parurent éveiller chez lui une vive surprise.

XVI

LA SEINE REND QUELQUEFOIS DES VIVANTS

Baltid avait eu raison de le dire, la disparition de Ninette avait pris les proportions d'un véritable événement.

La nuit où s'était passé entre la jeune fille et M. Benoît la scène que nous avons racontée, la Jonas, qui avait cru que Ninette s'était humanisée, finit au bout d'une heure ou deux par trouver étrange le silence absolu qui s'était fait subitement dans la chambre.

Elle alla écouter à la porte et n'entendant même plus un soupir, même plus un souffle, prit peur tout à fait et se décida à entrer.

On peut juger de sa stupéfaction, de son effroi, quand elle vit seul, au milieu de la chambre, M. Benoît, étendu sans mouvement, la tête ensanglantée. Ninette avait disparu.

La Jonas appela aussitôt Auguste et tous deux essayèrent de ranimer le gros boursier, lui jetant de l'eau fraîche au visage, écoutant avec anxiété si son cœur, si son pouls battaient encore.

La logeuse, affolée, courait par toute la maison, cherchant un cordial quelconque ; Auguste, devant le corps inanimé du gros boursier, sentait une sueur froide perler sur sa chair.

Comment expliquer la mort de cet homme dans la maison ?

Tous deux se demandaient avec effroi ce qui avait pu se passer, quelle scène avait éclaté, comment Ninette, cette frêle jeune fille, avait pu frapper M. Benoît

et s'enfuir après, sans qu'ils s'en aperçussent; cela leur paraissait étrange, mystérieux.

Fort heureusement aucune des locataires n'était encore rentrée.

La Jonas avait cherché Ninette dans tous les coins de l'appartement: la porte ouverte de l'antichambre lui prouva d'une façon irréfutable que la jeune fille était partie.

D'un autre côté, Auguste, désespéré, cherchait déjà le moyen de faire disparaître le cadavre de M. Benoît. Enfin leur joie fut immense quand ils entendirent un faible soupir sortir de la poitrine du boursier.

Peu à peu ce dernier reprit ses sens, la blessure que lui avait faite Ninette n'était pas grave et n'avait eu pour résultat que de provoquer chez lui un évanouissement. Quand il fut à peu près remis, il raconta tout ce qui s'était passé entre lui et Ninette; la Jonas fut effrayée de l'énergie déployée par sa fille. Certes, elle ne se serait jamais attendue à une pareille résistance de la part d'une enfant de dix-huit ans, et elle baissa la tête sous les injures et les reproches que lui adressa M. Benoît.

— Vous m'avez entraîné dans un guet-apens, lui dit le boursier, et je m'en vais déposer une plainte contre vous.

La Jonas, dans ce premier moment d'effarement, aurait presque rendu à M. Benoît ses dix mille francs, tant sa terreur était grande, mais Auguste était là et l'arrêta.

— En voilà assez, dit-il brusquement à M. Benoît, c'est un malheur, mais tant pis!

Le boursier voulut encore menacer de la police.

— Vous nous prenez pour des enfants, dit Auguste, nous savons fort bien que vous n'avez pas plus d'intérêt que nous à ébruiter ce qui s'est passé cette nuit,

nous avons fait ce que nous pouvions, c'était à vous d'être plus adroit.

M. Benoît se radoucit, il comprit ce que sa situation avait de difficile et demanda simplement qu'on allât lui chercher une voiture.

La Jonas avait trouvé de l'arnica et lui avait fait un pansement sommaire. Il partit de très méchante humeur.

Mme Benoît, le lendemain, en l'apercevant, lui demanda, avec un sourire narquois, s'il avait été victime d'une attaque nocturne. Le boursier raconta qu'en tombant dans l'escalier de son cercle il s'était légèrement blessé à la tête. — Oh ! lui répondit sa femme, toujours moqueuse, en le conduisant devant une glace, c'est curieux comme vous vous êtes égratigné en tombant !

La Jonas et Auguste passèrent une bien mauvaise nuit.

Qu'était devenue Ninette ?

Dès que le jour parut, tous deux se mirent à la recherche de la jeune fille.

La Jonas se décida à se rendre chez Henry Nangin ; elle trouva le pauvre garçon désespéré. En le quittant, Léda lui avait raconté tout en riant la visite nocturne de Ninette. Hélas ! lui non plus ne savait ce qu'elle était devenue.

On ne put cacher longtemps la disparition de la jeune fille. Toute la journée, la Jonas espérait la voir revenir, mais quand l'heure du théâtre eut sonné, et que Ninette n'eut pas reparu, la logeuse comprit qu'évidemment un malheur était arrivé, et elle alla prévenir en pleurant la directrice du théâtre Montmartre.

On dut faire relâche le soir, et bientôt la nouvelle

de la fuite ou du suicide de la gentille actrice se répandit dans tout le quartier.

La Jonas fit sa déclaration à la police et une enquête fut commencée. Bientôt on sut par des maraîchers que, dans la nuit de la disparition de Ninette, une jeune fille ayant une allure égarée avait été vue avenue de Clichy, se dirigeant vers le pont d'Asnières.

Il n'y avait pas de doute possible, la pauvre enfant s'était jetée à la Seine, désespérée de voir autour d'elle à la fois tant de hontes et tant de trahisons !

On fit sonder la Seine, auprès du pont d'Asnières. On envoya des notes aux gardes de toutes les écluses. Le cadavre néanmoins ne put être retrouvé.

La Jonas était désespérée. Ninette disparue, c'était le gagne-pain sur lequel elle avait compté pour ses vieux jours qui venait à lui manquer.

D'un autre côté, on commençait à la montrer au doigt dans le quartier. On disait partout que c'étaient ses mauvais traitements qui avaient forcé la petite actrice à en finir avec la vie. Déjà même certaines mauvaises langues allaient plus loin et disaient qu'elle avait voulu vendre sa fille !

Le commissaire de police lui avait même fait subir un interrogatoire très long, mettant presque les points sur les i, et lui demandant nettement s'il ne s'était rien passé chez elle qui ait pu pousser Ninette à un acte de désespoir.

La Jonas sentait sa situation si mauvaise que, sans Auguste, elle se serait décidée à quitter Paris.

Les journaux avaient raconté la disparition de l'étoile du théâtre de Montmartre — et certains avaient ajouté quelques insinuations malveillantes sur sa mère.

La Jonas était sombre. Les dix mille francs de M. Benoît n'étaient pas une fortune suffisante, après tout, et Auguste, chaque jour, écornait un peu ce

magot que sa vieille maîtresse n'avait pu lui dissimuler.

Il est vrai que, comme l'avait pensé le cocher, M. Benoît s'était bien gardé de faire le moindre acte d'hostilité; il était même venu chez la Jonas la supplier de ne raconter à âme qui vive ce qui s'était passé chez elle.

Mais qu'était devenue Ninette?

Nous avons vu la malheureuse enfant se jetant dans la Seine par-dessus le parapet du pont d'Asnières!

Elle avait dû trouver la mort dans cette chute terrible! un miracle seul aurait pu la sauver.

Pourtant Ninette n'était pas morte et aucun miracle ne s'était produit.

En tombant dans la Seine, elle avait eu une impression de froid, puis avait perdu connaissance.

Quand elle rouvrit les yeux, il lui sembla qu'elle sortait d'un affreux cauchemar. Elle se vit étendue sur un petit lit blanc, dans une chambre étroite et basse; une vieille femme et une jeune fille la frictionnaient à tour de bras, et elle aperçut dans un coin de la chambre un jeune homme qui faisait chauffer un drap sur un petit poêle.

Elle avait la tête lourde ; ses idées étaient confuses; cela lui faisait mal de penser; elle fit en vain un effort pour réfléchir, voulut ouvrir la bouche pour parler, et ne le put. Un haut-le-cœur la saisit, elle sentit qu'elle vomissait abondamment, et perdit encore une fois connaissance.

Enfin, une grande impression de chaleur à la poitrine lui fit reprendre tout à fait ses sens. La première chose qu'elle aperçut alors fut la tête d'un chien énorme qui fixait sur elle ses gros yeux bons et intelligents, et qui, les deux pattes de devant appuyées sur le bois du lit, lui léchait les mains.

Elle entendit ensuite une voix enrouée, qui disait :

— Enfin, la voilà qui revient !

Une voix jeune et mâle répondit :

— Est-ce pour de bon, cette fois ?

Puis Ninette vit se pencher sur le lit une tête brune, un peu étrange, avec de grands yeux noirs ; c'était celle de la jeune fille qu'elle avait aperçue quand, pour la première fois, elle avait ouvert les yeux.

— Oui, dit cette jeune fille, ses yeux sont grands ouverts.

Puis, s'adressant à Ninette, elle ajouta doucement :

— M'entendez-vous, mademoiselle ?

— Oui, répondit faiblement la pauvre enfant.

— Elle est sauvée, reprit joyeusement la voix enrouée qui avait parlé la première.

Et Ninette vit une vieille femme, dont le visage, ridé comme une pomme cuite, était éclairé par deux yeux perçants, s'avancer vers le lit, et approcher de sa bouche un bol tout fumant.

Elle but machinalement, et sentit alors une grande chaleur dans l'estomac, puis une impression de bien-être étrange ; ses yeux se fermèrent et elle s'endormit.

Un rayon de soleil, perçant les petits rideaux rouges de la chambre, l'éveilla.

Elle avait encore la tête très lourde, et un grand vide dans le cerveau. Elle était très lasse, et avait si mal dans tous les membres, qu'il lui était impossible de les remuer.

Puis elle eut une impression extraordinaire. Son lit était secoué comme par des cahots ; il lui semblait que la chambre marchait.

Elle crut qu'elle était victime d'une hallucination, se dressa sur le lit par un grand effort, et regarda.

Mais non, c'était bien vrai, la chambre marchait ; à travers une petite fenêtre dont le rideau rouge était

relevé, Ninette voyait disparaître un à un les arbres d'une route.

— Où suis-je ? se demanda-t-elle.

Elle était seule dans cette chambre qui marchait; son cerveau encore tout endolori, ne pouvait comprendre. Sa situation lui apparaissait comme absolument fantastique ; elle commençait à se rappeler son suicide, et se demandait dans quel monde surnaturel elle était transportée.

Tout à coup elle ressentit un choc assez violent qui la rejeta sur l'oreiller de son petit lit. La chambre venait de s'arrêter brusquement.

Presque aussitôt Ninette entendit qu'on montait vivement un petit escalier de bois, une porte s'ouvrit et la grande jeune fille brune qu'elle avait déjà vue entra toute souriante.

Quand celle-ci aperçut Ninette éveillée et jetant de tous côtés des regards étonnés, elle cria à travers la porte :

— Arrivez les autres! la voilà réveillée, la pauvre petite.

Un jeune homme grand, fort comme un hercule, entra alors suivi de la vieille femme au visage ridé, que Ninette avait entrevue entre ses deux évanouissements.

Tous deux manifestèrent une grande joie en trouvant la jeune fille, encore toute pâle, il est vrai, mais revenue à la vie.

— Où suis-je? dit Ninette.

— Allons, la belle, fit d'un ton goguenard la vieille en lui remettant la couverture sur les épaules, nous vous dirons cela plus tard, mais il ne faut pas vous fatiguer.

— Je suis bien, reprit Ninette.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance.

Avoir fait un saut pareil, avoir bu un semblable bouillon, et en réchapper! Vrai, faut pour ça être rudement bien dans les papiers du bon Dieu.

— Mais qui donc m'a sauvée? dit Ninette.

— Ici, Bismarck! appela la vieille. Aussitôt un énorme chien de Terre-Neuve bondit dans la chambre et s'approcha du lit en remuant la queue et en grondant joyeusement.

— V'là vot' sauveteur! reprit la vieille en caressant le chien, une brave bête, allez!

Regardez un peu comme il est heureux de vous voir vivante! C'est pas un chien ordinaire, y comprend qui vous a sauvée!

— Mais comment m'a-t-il sauvée? demanda Ninette, à qui les forces revenaient peu à peu.

La jeune fille brune, aux grands yeux noirs, s'approcha.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, mamzelle, dit-elle, restez bien tranquille et nous allons vous raconter comment, tout en ayant bu un bon bouillon dans la grande tasse, vous avez brûlé la politesse aux poissons.

Ma mère, mon frère et moi, nous tenons une boutique de jeux variés. Nous allons de foire en foire et nous avons deux voitures.

Nous passions dans l'avenue Clichy, vers les quatre heures du matin, quand tout à coup, au moment de nous engager sur le pont d'Asnières, on entend un grand pouf dans la Seine, et puis v'là Bismarck qui se met à hurler et qui, filant comme une flèche, dégringole la berge et se jette à l'eau.

Mon frère conduisait les voitures; il arrête, descend sur la berge à son tour et, deux minutes après, Bismarck reprend pied, vous rapportant dans sa gueule, mais dans un bien mauvais état, allez!

Nous n'avions pas le temps de vous chercher un docteur, nous vous avons mis dans not' chambre, qui est en même temps not' voiture. Mon frère savait comment qu'on soigne les noyés. Bref, vous v'là sauvée ! Quand nous vous avons vue vivante, nous sommes repartis, parce qu'il faut que nous soyons à Mantes ce soir.

Maintenant, j'espère que vous avez assez de la goutte que vous avez bue, et que vous n'avez pas envie de recommencer c'te bêtise-là ?

— Non, dit Ninette avec un triste sourire.

— Mais qui que vous êtes ? fit la vieille.

Ninette ne répondit pas.

— Laisse donc mademoiselle tranquille, fit le jeune homme qui jusque-là n'avait rien dit. Si elle ne veut pas raconter qui elle est, elle est bien libre.

— J'mettrais ma main à couper, reprit la vieille sans paraître avoir entendu son fils, que c'est par amour que vous avez fait le grand saut. Pauv' p'tiote, ajouta-t-elle avec un accent de pitié, c'est sans doute son séducteur qui l'aura plantée là !

Ninette se mit à fondre en larmes ; tout ce qui s'était passé dans cette horrible nuit lui revenait en un instant à la mémoire. Il lui semblait que c'était le comble du malheur de ne pas être morte ! Quoi ! elle allait être obligée de vivre ? Qu'allait-elle devenir ?

— Allons, du courage, lui dit la jeune fille, il ne faut pas s'abandonner comme cela.

Ninette continuait à pleurer ; la tête dans les mains, elle songeait à ce qu'elle avait vu chez Henry Nangin. Après sa mère, celui qu'elle aimait, celui à qui elle avait donné sa vie, tout le monde l'avait trahie ; elle n'avait trouvé sur son chemin que lâcheté et infamie...

Ah ! pourquoi n'était-elle pas restée au fond de la Seine ? elle dormirait en paix, maintenant, elle ne souffrirait plus !

La jeune fille qui avait parlé si doucement tout à l'heure s'était rapprochée et lui avait passé les bras autour du cou.

D'une voix douce comme une caresse, elle lui dit :

— Je vous en supplie, ne pleurez plus ! Vous n'avez donc sur terre personne qui vous aime ? Voulez-vous que je sois votre amie ?

Et elle écartait les mains de Ninette, fixant sur les yeux pleins de larmes de la pauvre petite son regard étrange et doux.

Sa voix semblait à Ninette la plus douce des musiques; cette apparition était comme un rayon de soleil dans sa nuit. Il y avait donc parfois de braves gens qui, au lieu de faire souffrir les autres, cherchaient à les consoler ?

A travers ses larmes, elle sourit à la jeune fille, et puis, d'un mouvement brusque, lui saisit la tête à deux mains et l'embrassa longuement. La vieille se rapprocha ; elle aussi était très émue.

— Ma p'tiote, lui dit-elle avec des larmes dans la voix, faut vraiment que vous ayez été bien malheureuse, mais, à vot' âge, tout s'répare, faut pas s'faire de bile comme ça. J'veux, moi, qu'vous soyez heureuse. J'suis la veuve Jérôme Camus, et, grâce au bon Dieu, not' boutique est assez connue dans toute la France. Y a pas une foire où l'on ne vienne jouer à ma toupie hollandaise à musique. J'suis pas à cent sous près ; vous êtes ici, restez-y. Ma fille et mon fils en seront enchantés, et puis, s'ils l'étaient pas, ça f'rait le compte tout de même. Vous voulez pas dire vot' nom, ne l'dites pas, c'est vot'-affaire, mais nous vous garderons comme si vous étiez de la famille et tant que ça vous plaira. Voyez-vous, ma biche, quand on repêche quelqu'un au fond de la Seine, c'est pas le premier v'nu, on s'y intéresse et j'vous aime déjà tout plein.

Ninette était de plus en plus émue ; elle serrait avec

effusion les mains de la vieille femme, et le gros chien, ayant mis tout à coup ses pattes sur le lit et ayant approché sa bonne grosse tête, elle l'attira et l'embrassa.

— Merci ! merci ! disait-elle en pleurant.

— Ça n'en vaut pas la peine, reprit la vieille, je l'ferais ben pour un chien !

— Je m'appelle Ninette. C'est tout ce que je puis vous dire, et j'ai bien souffert.

— Eh bien ! vous ne souffrirez plus, et nous tâcherons de vous rendre un peu de bonheur.

A partir de ce jour, Ninette resta dans la baraque foraine comme si elle eût été la troisième enfant de la veuve Camus.

Elle avait retrouvé dans la poche de sa robe son porte-monnaie contenant deux cents francs, car, justement, la veille de son suicide, elle avait touché ses appointements au théâtre. Elle voulut donner cet argent aux braves gens qui l'avaient recueillie, mais la mère Camus se fâcha.

— Il fallait conserver cela ; c'était toute sa fortune.

Ninette, peu à peu, sans dire qui elle était et sans nommer sa mère, avait raconté une partie de ses malheurs ; elle avait dit comme elle avait été trahie par celui qu'elle aimait et comment il lui avait été impossible de rester dans la maison maternelle.

Malgré tous les soins et toute l'amitié dont elle se sentait entourée, la jeune fille était triste ; elle se demandait ce qu'elle allait devenir. A aucun prix elle ne voulait rester longtemps à charge aux braves gens qui l'avaient recueillie ; d'un autre côté il lui était impossible de rentrer chez sa mère ; enfin elle ne se sentait pas le courage de revoir l'homme dont la trahison l'avait décidée à mourir.

Elle suivait donc la baraque foraine de ville en ville, de foire en foire, se montrant le moins possible et

cherchant cependant à se rendre utile pour tous les soins du ménage.

Le mère Camus n'était point riche; Ninette sut bientôt que sa baraque foraine ne prospérait guère et ne subsistait même que grâce aux libéralités d'un vieil homme d'affaires, que la jeune fille appelait son parrain, et qui devait avoir avec elle un lien de parenté plus rapproché. Ninette le comprit tout de suite, avec l'expérience de la vie que ses malheurs lui avaient déjà donnée. La jeune fille lui raconta même que son parrain se ruinait pour elle ; il lui avait déjà constitué une dot.

Peu à peu cette jeune fille était devenue l'amie de Ninette, qui lui avait avoué qu'elle avait été au théâtre et la fille de la marchande foraine, dont c'était le rêve, lui faisait à chaque instant raconter ce qui se passait dans les coulisses, quel sentiment on éprouvait quand on paraissait pour la première fois sur la scène.

— Oh! disait la nouvelle amie de Ninette, comme ce doit être amusant de se montrer en grande toilette devant toute une salle, de s'entendre applaudir par un public enthousiaste.

— Oui, répondait Ninette qui sentait en ce moment que la nostalgie du théâtre la gagnait un peu.

Enfin, le moment de la foire aux pains d'épice arriva. La baraque foraine allait rentrer dans Paris.

Cette fois Ninette eut peur. Est-ce qu'on ne la reconnaîtrait pas facilement à la foire du Trône? Elle savait que les pensionnaires de la Jonas avaient l'habitude d'y aller.

Non, il ne fallait à aucun prix qu'elle restât dans cette baraque au moment de la foire. C'était trop dangereux.

Mais que pouvait-elle faire ?

Où aller?

Où se sauver?

Un soir, Mme Camus donna à son fils l'ordre de défaire la baraque et de se préparer à aller à Paris. On était à Joinville-le-Pont, le voyage jusqu'à Paris n'était pas long.

Ninette pensa que le moment était venu pour elle de quitter ses bienfaiteurs.

Elle réfléchit encore, et se dit qu'il fallait avant tout qu'elle se cachât; elle ne voulait à aucun prix être retrouvée par sa mère.

Quelques heures avant le moment fixé pour le départ par Mme Camus, elle prenait le train et descendait à la gare de Vincennes, après avoir laissé dans la baraque une lettre où elle disait adieu à ses sauveurs, et les remerciait de tout ce qu'ils avaient fait pour elle.

En arrivant à Paris, Ninette se hâta de prendre le faubourg Saint-Antoine. Elle pensa qu'elle serait bien cachée dans ce quartier. N'y étant connue de personne. Elle choisit un hôtel meublé d'aspect assez convenable, et s'inscrivit sous le nom de Marie Dutil, ouvrière en dentelles.

Elle avait encore dans son porte-monnaie ses deux cents francs presque intacts, mais elle ne pouvait aller loin avec cette somme.

Il fallait trouver une occupation, un travail qui lui permît de vivre.

Le lendemain de son retour, comme elle traversait la rue pour aller regarder quelques gravures à la porte d'une librairie, un homme s'approcha d'elle mystérieusement et lui glissa un papier dans la main.

Elle garda machinalement ce papier et le déplia quand elle fut remontée dans sa chambre.

C'était un prospectus imprimé en gros caractères et ainsi conçu :

— Voici mon affaire, se dit Ninette, peut-être ce monsieur sera-t-il assez bon pour me trouver une place.

Le lendemain matin, après s'être couvert le visage d'une épaisse voilette, elle prit l'omnibus de Wagram-Bastille, et bientôt arriva rue Coquillière.

Au premier étage du n° 33 bis, elle entra dans un beau bureau assez somptueusement meublé.

Un gros monsieur, qui avait une large chaîne retombant sur son ventre, la reçut le sourire aux lèvres et après lui avoir offert une chaise, lui demanda en souriant et en lissant ses favoris :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

— Vous êtes monsieur Lapis?

— En personne, mademoiselle.

— Monsieur, on m'a donné votre prospectus dans la rue et je viens pour une place.

— Ah! fort bien. Avez-vous des papiers?

— Non, monsieur.

— Avez-vous des parents ?

— Non, monsieur, dit Ninette en rougissant un peu, je suis orpheline.

— Ah ! vous êtes orpheline, fit M. Lapis d'un ton singulier.

— Oui, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Marie Dutil.

— Et vous êtes de Paris ?

— Non.

— De quel pays ?

— De Lille, où je travaillais dans une fabrique de dentelles.

— Ah ! fort bien ! Vous avez des papiers ?

Ninette, de plus en plus embarrassée, de plus en plus rouge de la série de mensonges qu'elle était contrainte de faire, répondit :

— Non, monsieur.

— Eh ! soit, nous nous en passerons, dit joyeusement Lapis, j'ai une place pour vous.

— Ah !

— Oui, une place excellente. Cent cinquante francs par mois, nourrie, habillée, logée — si vous voulez — sans compter les petits bénéfices qui peuvent être gros, si vous savez être aimable avec les clients.

— J'accepte tout de suite, reprit joyeusement Ninette.

— Montrez-moi un peu votre frimousse, relevez votre voilette, dit M. Lapis, devenu subitement très familier.

Ninette était un peu interdite, néanmoins elle obéit.

— Saperlipopette ! s'écria le gros homme avec un accent admiratif, la jolie fille !

Et avançant les lèvres, les yeux brillants, il marcha vers elle et lui prit la main.

Machinalement, Ninette fit un saut en arrière.

— Et sauvage par-dessus le marché, dit le patron du bureau de placement; Mme Victoire sera contente. C'est une vraie trouvaille que cette fille-là.

Puis, faisant comme un violent effort sur lui-même, il se dit :

— Pas de bêtises, mon ami, il ne s'agit pas d'effrayer la petite à l'avance. Les affaires sont les affaires. Nous verrons plus tard.

Alors il s'assit à son bureau, et prenant une feuille de papier, il la tendit à Ninette en lui disant :

— Veuillez signer cela après l'avoir lu.

La jeune fille prit la feuille de papier.

C'était un engagement de donner au bureau de placement qui lui avait trouvé sa place, la moitié du premier mois d'appointements qu'elle toucherait, soit 75 francs.

Elle prit aussitôt une plume et signa.

— Vous avez bien lu avant de signer, mademoiselle? reprit le gros homme, redevenu presque obséquieux.

— Oui, monsieur.

— Vous connaissez bien l'engagement que vous venez de prendre ?

— Oui, monsieur.

— Mais vous avez vingt et un ans? Vous avez bien le droit de prendre cet engagement au moins ?

Ninette rougit encore ; cela l'ennuyait fort d'être obligée de tant mentir; néanmoins il le fallait bien, elle répondit donc non sans quelque hésitation dans la voix.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes majeure ?

— Oui, monsieur, reprit-elle, mais si faiblement cette

fois que M. Lapis dut tendre l'oreille pour parvenir à l'entendre.

— Ne vous intimidez pas comme cela ! dit alors le directeur du bureau de placement. Ma chère enfant, dans le commerce il faut beaucoup plus d'aplomb, et dans l'industrie spéciale où vous allez entrer il faut savoir être avenante, aimable, gracieuse avec les clients.

— Je vous promets, monsieur, s'écria Ninette, que je ferai l'impossible, pour satisfaire mes patrons.

— Ce sont là d'excellentes dispositions et j'espère que vous les conserverez.

— Vous pouvez en être certain. Mais dans quelle maison, allez-vous m'envoyer ?

Ce fut au tour de M. Lapis d'être un peu embarrassé, pourtant il dit :

— Mais c'est une excellente place que vous allez avoir ; vous allez entrer dans une très bonne maison où vous serez choyée, gâtée, et dans laquelle vous gagnerez beaucoup d'argent.

— Qu'aurais-je à faire, monsieur ?

— Vous serez demoiselle de magasin, chez une lingère qui vend aussi de la parfumerie.

— Mais serai-je bien en vue ?...

— Vous désirez donc vous cacher ?

— Oui, monsieur, je dois vous l'avouer.

— La maison dont il s'agit, est dans un quartier bien passager, mais je vais vous donner un moyen de vous rendre absolument méconnaissable. Vous êtes très blonde ; votre patronne à qui je vais écrire vous fera mettre une perruque noire, et je vous jure que personne, dans ces conditions, ne s'avisera de vous reconnaître.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ?

— Sans aucun doute. D'ailleurs, si vous voyez entrer dans le magasin une personne quelconque dont il vous

serait désagréable d'être vue, vous serez absolument libre de passer dans une autre pièce et de ne pas vous montrer.

— Dans ces conditions, je crois que je puis accepter.

— Quand voulez-vous entrer en place ?

— Mais le plus tôt sera le mieux. Aujourd'hui même si c'est possible.

— Aujourd'hui même, c'est entendu.

Et M. Lapis se mit à écrire une assez longue lettre ; quand il l'eut terminée, il la mit sous enveloppe, la cacheta, et la tendit à la jeune fille en disant :

— Vous allez porter cette lettre à son adresse, et vous entrerez dans cette maison dès ce soir.

Ninette se confondit en remerciements.

— Vous me remercierez plus tard, mademoiselle, dit M. Lapis avec bonhomie, mais tâchez de rester dans la maison où je vous envoie, c'est la meilleure de tout Paris.

A moins, ajouta-t-il avec un sourire singulier, que vous ne trouviez une meilleure situation, ce qui n'est pas impossible, avec un aussi joli visage que le vôtre.

Plutôt vexée que charmée de ce compliment, Ninette sortit après avoir salué le directeur du bureau de placement, qui lui tendit familièrement le main, à la porte, et lui dit :

— Allons, bonne chance, la belle enfant.

XVII

UNE BONNE PLACE

Dès qu'elle fut au bas de l'escalier, la jeune fille regarda l'adresse de la lettre qu'on lui avait donnée et lut :

MADAME VICTOIRE

Lingerie, Parfumerie

110, rue Lepeletier.

C'était une rue peu retirée. Ninette craignait d'y voir passer sa mère un jour ou l'autre. Néanmoins il fallait prendre un parti : à moins de recommencer le plongeon qu'elle avait fait dans la Seine, du haut du pont d'Asnières, il fallait bien trouver une place pour vivre.

La situation qu'on lui offrait était presque l'aisance. Refuser serait de la folie.

Mais elle ne voulait pas traverser Paris à pied ; elle trouvait même qu'elle avait été imprudente de venir en omnibus de la Bastille à la rue Coquillière.

Une fois installée dans le magasin, dissimulée derrière l'étalage, avec sa perruque noire et la facilité de disparaître dans l'arrière-boutique, si elle voyait entrer une personne qu'elle connaissait, elle pourrait se cacher encore assez longtemps ; mais dans la rue on est trop facilement reconnue.

La Jonas avait dû être fort ennuyée de sa disparition, elle avait dû mettre la police à sa recherche. Il fallait prendre de grandes précautions.

Un coupé passait. Elle fit signe au cocher d'approcher lui donna l'adresse, monta et la voiture partit.

Blottie dans un coin, Ninette songeait. Mais malgré elle, le souvenir de celui qu'elle avait tant aimé lui revenait et elle avait une grande douleur au cœur, en pensant que le misérable l'avait trahie pour une fille.

La voiture s'arrêta.

Ninette donna vivement quarante sous au cocher

et regarda si c'était bien là qu'on lui avait dit de s'adresser.

Elle vit devant elle une grande boutique toute repeinte à neuf avec cette enseigne :

COLS, CRAVATES

Dans l'étalage, on voyait des cravates, des foulards, des gants et une foule d'objets de toilette à l'usage des hommes.

Ninette entra.

Une grande femme, vêtue d'une robe de soie bleue, se leva du comptoir, s'avança vers elle et lui dit sèchement :

— Que voulez-vous ?

Ninette, un peu intimidée par cet accueil, balbutia, plutôt qu'elle ne dit :

— Pardon, madame, c'est bien ici Mme Victoire.

— Oui, répondit la grande femme, c'est à elle-même que vous vous voulez parler ?

— Oui, madame.

— Elle est sortie.

— Puis-je l'attendre, madame ; j'ai pour elle une lettre pressée ?

— Si vous voulez.

Ninette prit une chaise et s'assit. Silencieuse, elle examinait ce magasin, aux peintures criardes, avec des filets dorés partout, elle trouvait étrange d'y voir si peu de marchandises et une femme dans une toilette si voyante.

En effet, en dehors de l'étalage, il n'y avait presque rien dans ce magasin qui paraissait monté sur un pied si somptueux. Les cartons des rayons étaient vides ou peu s'en fallait. Enfin, la dame en toilette bleu de ciel qui

avait repris sa place au comptoir, au lieu de travailler, de mettre en ordre les livres, de faire des factures, lisait le plus tranquillement du monde le dernier volume paru d'Adolphe Belot; la *Bouche de M*^{me} *X*... De temps en temps cependant elle relevait la tête, et regardait en souriant dans la rue.

Vraiment, on ne devait pas avoir beaucoup de mal à gagner son argent dans cette maison-là.

Instinctivement, Ninette trouvait à tout cela un caractère étrange, presque louche. Elle se demandait où on l'avait envoyée.

Tout à coup, un vieux monsieur entra dans la boutique.

— Ah! dit la femme en toilette bleu, vous voilà enfin! Il y a longtemps que vous n'êtes venu. Est-ce que vous deviendriez un mauvais client?

Puis, elle entraîna le vieux monsieur dans l'arrière-boutique dont elle referma aussitôt la porte garnie de verres dépolis.

Ninette, dans le court espace de temps où cette porte avait été ouverte, avait aperçu une chambre très richement meublée avec des glaces à grands cadres dorés.

Elle entendit ensuite la femme qui venait d'y entrer, crier :

— Sidonie, gardez la boutique!

Elle vit alors une bonne ouvrir l'autre porte donnant sur la cuisine, et aller s'installer au comptoir d'un air ennuyé, en retroussant son tablier.

Cette fois, Ninette, sans comprendre grand'chose à tout ce manège, trouva que cette maison n'était pas assez sérieuse. Cela lui répugnait de voir ainsi une bonne installée au comptoir.

Elle se leva et dit :

— Je n'ai pas le temps d'attendre plus longtemps, je reviendrai voir Mme Victoire.

Mais la porte s'ouvrit : la bonne s'écria :

— C'est inutile, voilà la patronne.

Et une grosse femme fit son entrée, jeta dans les bras de la bonne, un sac et des paquets et retirant son chapeau devant une glace, dit :

— Ah ! c'est vous, mademoiselle, que m'envoie M. Lapis ?

— Oui, madame.

Et Ninette tendit la lettre que lui avait donnée le directeur du bureau de placement.

— C'est inutile, fit en riant la grosse femme, je viens de le voir, et il m'a dit de vous le plus grand bien possible.

Ninette ne savait trop quoi répondre.

— Vous allez entrer tout de suite, reprit Mme Victoire.

Ninette hésitait un peu, néanmoins elle se crut obligée de répondre :

— Oui, madame, si vous le désirez.

— Eh bien, je vais vous montrer votre chambre, et je crois bien que j'ai une robe de soie noire qui vous ira. Quant à la perruque dont il m'a parlé, je vais la commander, et nous l'aurons demain. Mais c'est bien ennuyeux de cacher ces beaux cheveux blonds ! Enfin comme il vous plaira !

Puis Mme Victoire fit sortir Ninette par la cuisine qui donnait sur le vestibule de la maison et la fit monter au sixième étage, où se trouvait une petite chambre assez propre.

— C'est ici, dit la patronne. — D'ailleurs si votre chambre ne vous plaît pas, vous irez coucher dehors quand vous voudrez. Pourvu que vous soyez au magasin à dix heures du matin, c'est tout ce que je vous de-

mande. — Si vous avez des malles, faites-les venir, je les enverrai chercher à mes frais par un commissionnaire.

La jeune fille aurait bien voulu s'en aller; elle n'avait pas encore compris dans quel milieu infâme le hasard l'avait fait retomber, mais d'instinct tout lui déplaisait dans cette maison.

Mme Victoire ne cessait de regarder Ninette, depuis que celle-ci avait enlevé sa voilette et son chapeau.

Mme Victoire, la patronne comme l'avait appelée la bonne, était une femme de trente-six ans environ, d'une taille moyenne, mais très forte; elle ne paraissait pas néanmoins aussi grosse qu'elle l'était réellement, car un corset solide comme une armure comprimait les débordements de sa chair.

Elle était habillée d'un costume de faille noire, garni de dentelles, sorti évidemment des ateliers d'une excellente couturière, et elle était littéralement couverte de bijoux.

A ses oreilles, on voyait deux gros diamants; elle portait au cou un gros médaillon toujours en diamants; elle avait des bagues à tous les doigts.

Ninette trouvait que cette femme avait un bien singulier costume pour une commerçante, et l'œil effronté de sa patronne qui semblait l'examiner des pieds à la tête comme un cheval qu'on veut acheter, la glaçait, la mettait mal à l'aise.

— Savez-vous que vous êtes une très belle fille? dit tout à coup Mme Victoire.

Ninette ne répondit pas.

La *patronne* alla prendre dans une armoire une robe de soie noire et dit à la jeune fille :

— Je crois que cela vous ira.

Ninette était intimidée par cette femme. Comme nous l'avons déjà dit, elle n'avait qu'un désir : s'en aller.

Néanmoins elle n'osa pas. Elle obéit, quitta sa robe, et mit celle que Mme Victoire lui avait tendue.

— Allons, ça ira, dit la grosse femme ; il suffira de la repincer un peu à la taille. La couturière vient justement demain, elle fera cela sur vous.

— Faut-il garder cette robe ? demanda Ninette.

— Oui, vous serez très bien comme cela aujourd'hui. Vous vous cacherez un peu, en attendant qu'on apporte votre perruque, puisque vous avez peur d'être reconnue, et tout ira bien. Maintenant descendons au magasin.

Les deux femmes rentrèrent dans la boutique.

— Mais, dit Ninette un peu embarrassée, que vais-je avoir à faire ?

Ce fut au tour de Mme Victoire d'être mal à l'aise.

— Vous... devez bien le savoir.

— Non, madame.

— Oh !... ce n'est pas difficile... Il n'y a qu'à servir les clients.

— Fort bien ; voulez-vous m'indiquer la place où se trouvent toutes les marchandises, et le prix que je dois les faire payer ?

— C'est inutile ; donnez aux clients ce qui vous tombera sous la main, et faites-le leur payer le plus cher possible.

Ninette ouvrait de grands yeux. Cette façon de faire le commerce la stupéfiait.

Mais Mme Victoire fut appelée à ce moment dans l'arrière-boutique par la femme au costume bleu.

Ninette entendit quelques éclats de rire, puis le vieux monsieur qu'elle avait vu entrer, sortit la face rouge, les yeux allumés.

Mme Victoire le reconduisit jusque dans la rue, et Ninette entendit sa nouvelle patronne dire :

— C'est bien ennuyeux de ne plus pouvoir faire sortir les clients par la porte qui donne sur l'escalier, mais c'est un chien que notre nouveau concierge. Du reste, j'irai voir demain le propriétaire.

La porte se referma, Mme Victoire vint s'asseoir dans le comptoir — et la femme à la robe bleue sortit de l'arrière-boutique.

Ninette remarqua avec étonnement qu'elle finissait de reboutonner son corsage – et qu'en rentrant dans le magasin, elle alla devant une glace remettre en ordre ses frisures.

— Quel vieux ladre ! s'écria cette femme.

— Tu es toujours exigeante, répondit Mme Victoire.

— Ce vieux grigou est si embêtant !

— Combien a-t-il donné ?

— Oh ! son louis tout sec.

— Et pour toi ?

— Rien du tout.

— Louise, tu es une farceuse !

— Je vous jure, madame !...

— Ne mens pas...

— Je vous jure qu'il ne m'a rien donné.

— Tu blagues ; je t'ai vue, tout à l'heure serrer une pièce d'or dans ton porte-monnaie.

— Oh ! une méchante pièce de dix francs.

— Enfin ! c'est toujours quelque chose, et puis tu n'as pas de frais, tu n'as pas de loyer et de patente à payer.

— Oui, mais c'est moi qui turbine tout le temps.

— Tu te plains toujours !

— Il y a de quoi !

— Ah ! par exemple, tu es ici comme dans du coton, tu fais tout ce que tu veux, je suis aux petits soins pour toi. Tu es vraiment bien malheureuse !

— Oui.

— Pourquoi?

— C'est une fichue clientèle; je n'ai jamais rien pour moi.

— Ah! tu m'embêtes à la fin!

— Vous avez raison. Je vais m'en aller.

— Mais tu es folle!

— Non, maintenant que vous avez mademoiselle, vous n'avez plus besoin de moi.

— Je te répète que tu es folle!

— Non, je m'en vais!

— Après tout, fais ce que tu voudras!

— Ah! je sais bien que vous vous fichez pas mal de moi!

Et cette fille se mit à fondre en larmes!

— C'est bien cela, reprit-elle ensuite, on me l'avait bien dit que chez vous on perd son temps. Parce qu'on vous envoie une pimbêche comme mademoiselle (et elle montra du doigt Ninette qui se leva tout interloquée par cette apostrophe), vous me f..... à la porte, ça devait arriver.

Et aussitôt cette fille commença en termes amers à se plaindre d'une baraque comme celle-là. Elle ne ménagea ni les mots les plus crus, ni les détails les plus édifiants sur ce qui pouvait s'y passer.

Ninette avait compris déjà depuis un moment qu'elle était retombée dans une maison infâme; jadis, chez sa mère, elle avait entendu vaguement parler, et avec de gros rires, des parfumeries interlopes, où l'on vend toute autre chose que des savons et des flacons d'odeurs. C'était dans une de ces maisons-là que sa mauvaise étoile l'avait jetée.

Après la sortie de la demoiselle de magasin de Mme Victoire, aucun doute n'était possible! Elle n'avait qu'à s'en aller — et au plus vite.

— Vous pouvez rester, mademoiselle, dit-elle à la

fille en bleu qui déjà s'apprêtait à passer dans l'arrière-boutique pour enlever sa robe. Moi je m'en vais.

— Comment, vous vous en allez? s'écria Mme Victoire.

— Oui, madame.

— Pourquoi?

— Votre genre... de commerce ne me convient pas.

— Mais il ne fallait pas venir dans ce cas. On ne peut quitter une maison le jour même où on entre.

— Cela dépend des maisons, fit Ninette avec fermeté.

— Vous vous moquez du monde, ma belle ; j'ai payé cent cinquante francs à M. Lapis ; il faut me les rembourser ou rester.

Ninette réfléchit un instant ; certes, le commerce que faisait cette femme était suffisamment interlope pour qu'elle n'eût aucune indemnité à payer, en supposant même que la marchande de *cols-cravates* eût payé cent cinquante francs au bureau de placement!

Mais elle n'osait parler du commissaire de police; elle savait bien que ce magistrat lui poserait des questions embarrassantes ; elle craignait d'être alors obligée de retourner près de sa mère, et cette perspective l'effrayait presque autant que cette boutique infâme où elle était.

Cependant elle eut l'énergie de dire :

— Je ne suis pour rien, madame, dans vos odieux marchés avec M. Lapis : il n'existe pas de tribunal qui puisse me forcer à vous donner une indemnité, parce que je ne veux pas faire ce qui se fait ici.

— Je vous ferai arrêter comme voleuse! s'écria la mégère qui avait un peu pâli tout d'abord, mais qui recouvrait bien vite tout son sang-froid.

— Cela je vous en défie, riposta Ninette à qui tant d'infamies donnaient de la colère et du courage.

— Vous ne pouvez quitter la maison avec cette robe qui m'appartient.

— J'ai la mienne !

— Trouvez-la si vous pouvez, s'écria Mme Victoire, qui avait fait un signe à la bonne.

— C'est fort bien, dit Ninette avec le plus grand calme. Je resterai ici, mais comme demoiselle de magasin, et... pas autre chose, entendez-vous, madame ?

Devant cette énergie froide, la marchande de *cols-cravates* comprit qu'elle n'avait pas à essayer d'intimider cette jeune fille. Elle flaira un danger — et changeant subitement de ton — dit :

— Eh bien ! allez-vous-en, mais tout de suite alors. — Vous êtes une malhonnête fille, et vous me mettez dans l'embarras, mais je ne veux forcer personne à rester chez moi.

Ninette ne se le fit pas répéter. Elle réclama sa robe que la bonne lui apporta sur l'ordre de Mme Victoire, et passa dans l'arrière-boutique pour se rhabiller.

Il lui vint alors un haut-le-cœur en voyant les coussins d'un divan jetés çà et là, une toilette en désordre et toutes les traces de la honteuse industrie de la maison.

Elle se hâta de remettre sa robe, sortit sans mot dire et n'entendit même pas la grossière injure dont la marchande la saluait.

Une fois dans la rue, elle respira plus librement. Quel sort singulier était le sien ! Une fatalité étrange la rejetait toujours dans la boue ! Enfin, encore une fois, elle était sauvée ! Mais qu'allait-elle devenir?

Elle s'aperçut alors qu'elle n'avait rien pris depuis le matin, et qu'elle mourait de faim.

Ayant vu l'enseigne d'un café-restaurant, elle entra après avoir jeté un coup d'œil pour voir s'il n'y avait

là personne qu'elle connût, s'assit dans le coin le plus sombre, et se fit servir un modeste repas.

Le garçon la voyant seule, lui apporta quelques journaux. Machinalement, elle se mit à les parcourir, au hasard, laissant de côté naturellement la politique, à laquelle elle ne comprenait rien, lisant les nouvelles des théâtres, les faits divers.

Mais tout d'un coup, elle poussa un cri, qui fit retourner tous les consommateurs.

Parmi les faits divers d'un journal, elle venait de lire ce titre en gros caractères :

ARRESTATION DU GRAVEUR HENRY NANGIN

XVIII

POUR LE SAUVER

Il fallut à Ninette toute l'énergie dont ses malheurs l'avaient trempée pour ne pas s'évanouir. Mais elle se cramponna à la table en quelque sorte, et lut l'article jusqu'au bout.

« Nos lecteurs, disait le journal, n'ont pas oublié la mystérieuse affaire de la rue Taitbout; ces deux jeunes gens, appartenant à la haute société parisienne, trouvés assassinés au coin de la rue d'Aumale, à quatre heures du matin.

« Ils avaient été étranglés et frappés ensuite de coups de poignard. L'un d'eux Raoul de Moussy, un jeune avocat du plus brillant avenir, fils d'un honorable avoué de Lyon, était mort. L'autre, le docteur Dur-

court, bien connu de tous les boulevardiers, respirait encore. Son état est toujours désespéré et un coup de poignard qui lui a traversé la gorge l'a absolument empêché de prononcer une parole. Enfin le délire ne l'a pas quitté un instant.

« Le malheureux jeune homme n'a donc pu fournir aucune indication de nature à mettre sur les traces de ses assassins. La police parisienne, fort émue de ce crime commis au cœur même de Paris, dans des circonstances épouvantables qui lui donnaient un caractère très grave pour la sécurité même de la capitale, s'est mise en campagne.

« Elle manquait de toute indication de nature à mettre sur les traces des coupables.

« Il avait été impossible de savoir ce que les deux jeunes gens avaient fait dans leur soirée. On avait appris seulement qu'ils s'étaient promenés au bois de Boulogne dans la journée.

« On a retrouvé assez facilement les traces du cocher qui les avait conduits, mais par une sorte de fatalité, le malheureux avait été pris le soir même d'une attaque d'apoplexie et était mort dans la nuit.

« Les escarpes, susceptibles de commettre des attaques nocturnes, n'opèrent guère rue Taitbout. On a pensé qu'il y avait coup monté et guet-apens.

« Les habitants de la rue Taitbout, interrogés, n'ont entendu ni un cri, ni même un bruit inaccoutumé dans la rue.

« On a seulement vu une voiture stationner au coin de la rue d'Aumale quelques instants, mais on pense que cela n'a aucun rapport avec cette affaire. Il doit s'agir tout simplement de quelque amoureux attardé chez sa belle.

« Tout en continuant à rechercher les gens qui ont

pu voir les deux jeunes gens dans la soirée, on désespérait presque d'arriver à la découverte de la vérité, quand le hasard a mis tout à coup sur les traces d'un des principaux coupables ou tout au moins d'un complice de ce crime affreux.

« Un indicateur de la sûreté a affirmé qu'un graveur, Henry Nangin, dont on voit le nom depuis quelque temps dans les publications illustrées, lui avait avoué à lui-même, dans un moment d'expansion provoquée par l'ivresse, qu'il avait été l'instigateur du crime.

« Depuis le jour où l'assassinat avait été commis, le jeune graveur menait une vie désordonnée, il ne quittait pas les cafés et les mauvais lieux, et quand on lui en faisait le reproche, il disait qu'il avait besoin de s'étourdir.

« Sur la dénonciation de l'indicateur en question, une perquisition a été faite au domicile d'Henry Nangin, et on a trouvé, bien cachés sous un meuble, le portefeuille et un lot de valeurs que portait sur elle une des victimes, valeurs que les assassins ont craint sans doute de réaliser immédiatement.

« Henry Nangin, atterré par cette découverte, n'a su rien dire pour sa défense; il a balbutié qu'il ignorait comment ce portefeuille et ces valeurs pouvaient se trouver là. Il a déclaré qu'il n'était pas coupable, et puis, comme abattu par un coup de massue, il s'est renfermé dans le silence le plus complet, ce qui prouve sa culpabilité.

« Il a été mené hier devant le juge d'instruction M. Barbot. Et grâce à nos renseignements particuliers, nous pouvons dire, presque mot pour mot, quel a été l'interrogatoire.

« — Vos antécédents sont honorables, lui a dit le juge, mais tout vous accuse, vous êtes tout au moins le receleur des assassins.

« — Je ne suis pas coupable, a-t-il répondu d'une voix sourde.

« — Mais qui peut avoir placé chez vous ce portefeuille et ces valeurs?

« — Je ne vois personne.....

« — Alors c'est vous-même?

« — Non.

« — Dites au moins un mot pour votre défense.

« — Je ne sais.

« — Cependant, vous le voyez, on est bienveillant pour vous, en raison même de vos antécédents.

« — Oui.

« — Répondez quelque chose.

« — Je ne sais rien.

« — Avouez que vous connaissez tout au moins les assassins?

« — Non.

« — Pourquoi vouliez-vous vous étourdir? Pourquoi buviez-vous pour cela?

« — Je ne puis le dire. Ce sont des affaires de cœur. J'ai des chagrins..... d'amour.

« — Ce sont des plaisanteries. Avouez plutôt, vous mériterez ainsi l'indulgence de la justice.

« — Je ne puis avouer un crime que je n'ai pas commis.

« Et il a été impossible de le faire sortir de là.

« Il est présumable que c'est le principal auteur du crime, puisque c'est lui qui gardait les valeurs.

« En outre, il ne peut dire ce qu'il a fait la nuit de l'assassinat.

« Il prétend qu'Il était ivre, et qu'il ne sait pas où il a été. »

Quand Ninette eut terminé cette lecture elle crut qu'elle allait devenir folle.

Toute sa colère contre Henry était tombée.

Lui, un assassin ! c'était impossible.

Elle oubliait tout le passé, les trahisons, les souffrances supportées. Elles ne songeait plus qu'à une chose : sauver celui qui l'avait trompée.

La jeune fille ne pensa même plus au danger de rentrer chez sa mère, à l'étonnement qu'allait produire sa réapparition.

Elle paya le garçon, sans avoir touché aux plats servis, partit, prit une voiture et se fit conduire, rue Mosnier, chez la Jonas.

Ninette monta si vivement l'escalier, qu'elle ne fut même pas reconnue par la concierge.

Son cœur battait bien fort quand elle mit la main sur le cordon de la sonnette ; une angoisse terrible lui étreignait la gorge.

Elle resta ainsi quelques secondes, puis enfin se décida à sonner.

Ce fut la Jonas elle-même qni vint ouvrir.

Quand la logeuse aperçut Ninette, elle poussa un cri d'effroi ; il lui semblait que c'était un spectre qui se dressait devant elle.

Les deux femmes restèrent quelques instants en présence sans prononcer une parole ; enfin la Jonas dit :

— C'est toi, ma fille chérie ?

— C'est moi.

— Ah ! c'est bien mal de m'avoir donné ce chagrin ; tu ne sais donc pas que je t'ai crue morte, que tout le monde s'imagine que tu t'es jetée dans la Seine ?

— C'est la vérité, répondit Ninette.

Alors la Jonas commença une longue scène d'attendrissement.

Elle se précipita au cou de sa fille, la couvrit de ca-

resses, se mit à sangloter, à serrer Ninette dans ses bras comme un enfant.

— Ah ! la méchante enfant, disait-elle avec des inflexions câlines dans la voix, la méchante enfant qui a fait tant de mal à sa mère ! Mais pourquoi donc ma chérie, as-tu voulu te tuer ?

Ninette était restée froide sous toutes les caresses de sa mère. Elle les avait supportées, mais elle ne les avait pas rendues.

— Vous savez bien pourquoi j'ai voulu me tuer, répondit-elle. Vous ne le savez que trop.

La Jonas prit un air étonné.

— Mais... je ne sais rien.

— Écoutez, ma mère, reprit Ninette, n'essayez pas de me donner le change.

— Mais que t'est-il donc arrivé ?

— Vous le savez bien, je vous le répète.

— Je te jure...

-- Ne jurez rien.

— Enfin, dis-moi...

— Je n'ai besoin de rien vous dire.

— Je t'en supplie... ne crois pas...

— Je n'ai rien à croire... je sais.

— Mais que sais-tu donc ?

— Je vous en prie, ma mère, ne jouez pas avec moi cette inutile comédie.

— Ma chérie, tu me fais bien du mal en parlant de la sorte. Tu dois pourtant bien savoir à quel point je t'aime.

— Vous m'aimez à votre manière.

— Je n'ai jamais désiré que ton bonheur.

— Oui, mais nous n'avons pas la même façon de comprendre le bonheur. Vous croyez qu'il suffit pour

être heureux d'avoir beaucoup d'argent, du luxe, des chevaux, des voitures, un hôtel ; je ne suis pas de cet avis.

— Mais qu'as-tu donc contre moi?

— Oh ! rien.

— Cependant tu es d'une froideur excessive.

— Que voulez-vous, ma mère, nous ne pouvons nous entendre sur les plus graves questions de la vie, et c'est grâce à vous que j'en ai été réduite, une nuit, à aller chercher un peu de repos au fond de la Seine. Ce n'est pas ma faute, allez, si je ne suis pas morte !

Alors la Jonas se fit plus pressante, et bon gré mal gré, il fallut que Ninette lui contât comment elle s'était jetée dans la Seine au pont d'Asnières, comment elle avait été sauvée, et comment elle avait vécu depuis ce temps.

Ninette, bien entendu, négligea de parler d'Henry et du bureau de placement qui l'avait envoyée dans la parfumerie de la rue Lepeletier.

— Mais enfin, dit la Jonas, je t'en supplie, dis-moi ce que tu as contre moi.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai dû fuir parce que vous aviez introduit M. Benoît dans ma chambre !

— Moi ?

— Oui, vous !

— Je te jure que ce n'est pas vrai !

— Encore une fois, ma mère, ne jurez pas, c'est inutile. Vous aviez parfaitement introduit M. Benoît dans ma chambre. Et ce n'est pas votre faute, si je n'ai pas été victime de la brutalité de ce misérable.

— C'est une infamie ; qui a pu te dire ce mensonge ?

— Ma mère, la comédie que vous jouez m'est encore plus pénible, si c'est possible, que ce que vous avez fait.

— Cependant...

— Faut-il que d'un mot je vous prouve que vous mentez ?

La Jonas ne répondit pas.

— Eh bien ! j'ai entendu en quittant la maison ce que vous disiez, vous et Auguste.

— Mais... nous ne disions rien.

— Avouez, ma mère, je vous en supplie, ce sera moins pénible pour moi que de vous voir ainsi mentir inutilement.

Alors la Jonas fondit en larmes.

Oui, c'était vrai, elle avait voulu que sa fille fût une grande dame, elle avait désiré la voir riche, heureuse, estimée, et pour cela n'avait pas suffisamment regardé aux moyens.

Mais maintenant, comme elle se repentait ! Comme elle voulait réparer le mal qu'involontairement elle avait fait à sa Ninette !

Ah ! si sa fille savait le trésor de tendresse qu'elle avait dans le cœur !

La Jonas jouait si bien la comédie que, malgré elle, Ninette commençait à être un peu émue.

Mais sa mère, se remettant encore à parler du passé, lui dit brusquement :

— Tu dois bien me remercier un peu de ne t'avoir pas laissée épouser cet Henry Nangin, ce graveur sans le sou.

— Pourquoi ?

— Tu ne sais pas ce qui lui est arrivé ? Il a commis un assassinat, et il est arrêté.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Ninette avec colère.

Il est arrêté, c'est possible, mais il n'est pas coupable.

— Cependant tout l'accuse.

— Non, je connais Henry ; il est incapable de commettre un crime.

— Comme tu le défends ! Tu n'as pas cependant beaucoup à te louer de lui, car on m'a dit qu'il t'avait indignement trompée pour cette Léda, que tout le monde méprise.

— C'est possible, mais il est incapable d'un crime, et je ne suis revenue que parce que je veux le sauver.

La Jonas leva les bras au ciel.

— Oui, ma mère, je veux le sauver, et vous allez à l'instant m'accompagner au Palais de justice.

La Jonas était stupéfaite de tant d'énergie. Machinalement elle alla mettre son chapeau, et suivit docilement Ninette.

La jeune fille avait gardé sa voiture, et les deux femmes furent bientôt au Palais de justice.

Ninette n'avait pas oublié le nom du juge d'instruction dont il était question dans le journal.

Elle demanda le cabinet de M. Barbot, et fit passer son nom au magistrat, en disant qu'elle avait une communication importante à lui faire au sujet du prévenu, Henry Nangin.

Au bout de quelques minutes, on introduisait la jeune fille et sa mère dans le cabinet de M. Barbot.

M. Barbot était un magistrat homme du monde ; il se leva et fit asseoir les deux femmes, avec la plus exquise politesse.

Ninette un peu intimidée n'osait ouvrir la bouche, M. Barbot la mit rapidement à son aise.

— Vous avez à me parler, mesdames, dit-il, au sujet du prévenu Henry Nangin ?

— Oui, monsieur, répondit faiblement Ninette.

— Êtes-vous ses parentes ?

— Non, monsieur.

— Vous le connaissez simplement alors ?

— J'étais... sa fiancée, reprit Ninette.

— Ah ! fort bien ! mais Henry Nangin ne m'avait pas dit qu'il fût sur le point de se marier.

— En effet, monsieur, il n'était pas sur le point de se marier, il ne savait même pas ce que j'étais devenue : peut-être même me croyait-il morte.

— Comment cela ?

Ninette dut alors raconter la triste odyssée de son suicide. Mais elle ne parla ni de M. Benoît ni de Léda. Elle dit seulement que des discussions de famille l'avaient poussée à cet acte de désespoir, et que n'ayant pas trouvé chez lui son fiancé dans cette nuit fatale ne trouvant rien sur son chemin qui pût lui donner un désir quelconque de vivre, elle était allée se jeter dans la Seine.

La Jonas, pendant que sa fille parlait, était mal à l'aise. Elle craignait à chaque instant qu'un mot, qu'une intonation même ne fît deviner la vérité au juge d'instruction.

Mais Ninette, avec cette abnégation dont elle avait déjà donné tant de preuves, ne laissa pas échapper une seule parole qui pût apprendre à M. Barbot quelle femme odieuse était sa mère.

Le magistrat en revanche avait écouté avec attention et même avec émotion le récit de Ninette ; il lui semblait que l'affaire dont il s'occupait allait entrer maintenant dans une phase nouvelle.

— Alors, dit-il, ce serait là ce gros chagrin dont il parle, et que, d'après lui, il cherchait à oublier en se grisant.

— Oh ! oui, ce doit être cela, fit vivement Ninette.

— Vous venez sans doute, mademoiselle, m'apporter quelque témoignage nouveau ?

— Je viens vous dire, monsieur, qu'Henry est innocent.

— C'est possible ! mais quelle preuve avez-vous de son innocence ?

Ninette restait embarrassée.

En effet, elle n'avait aucune preuve de l'innocence d'Henry — mais elle en était sûre !

Oh ! comme elle aurait voulu faire passer cette conviction absolue dans le cœur du juge qui était là devant elle, tenant entre ses mains le sort du jeune homme !

M. Barbot se rendit parfaitement compte de la situation d'esprit où se trouvait la jeune fille ; il eut pitié de la douleur peinte sur son visage.

— Je comprends, mademoiselle, dit-il en se levant, que vous soyez persuadée de l'innocence de votre fiancé, je vous avoue que ce jeune homme m'est même sympathique, mais il faut à la justice des choses précises ; malheureusement, il a contre lui des présomptions bien graves, et il ne sait rien dire pour sa défense.

Tout ce que je puis faire pour vous en ce moment, c'est vous autoriser à communiquer avec lui dès que l'instruction permettra de lever le secret.

Puis il reconduisit jusqu'à la porte Ninette et sa mère.

Quand les deux femmes furent sorties, le juge fit entrer un vieillard qui l'attendait depuis longtemps, assis sur un banc du couloir.

Ce vieillard n'était autre que le père Marcel, qui avait été mandé par le juge d'instruction, au sujet d'une affaire de faux billets de banque. Comme il sa-

vait que jadis l'ancien agent de la sûreté avait mené à bien la plus célèbre des affaires de ce genre, il voulait avoir de lui quelques renseignements utiles.

— Eh bien! père Marcel, dit M. Barbot, qu'est-ce que vous devenez ? Comment vont les recherches dans l'intérêt des familles depuis que vous avez quitté le service ?

— Bas drop mal, monsieur le chuge.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait demander?

— Oui, monsieur le chuge.

— Nous sommes sur la piste d'une bande de faussaires habiles qui émettent depuis quelque temps de faux billets de banque, et nous savons que lorsque vous faisiez partie du service de la sûreté, vous avez fait aboutir plusieurs affaires du même genre...

— Fous êdes drop pon bour moi.

— Voici ce dont il s'agit.

Et M. Barbot raconta par le menu au père Marcel toute l'affaire dont il était chargé. L'ancien agent lui répondit en lui donnant une foule de détails importants sur la façon dont il procédait jadis, et le juge finit par lui demander de vouloir bien se charger de recherches importantes.

— Allez voir demain M. Massin, le chef de la sûreté, lui dit-il ; je vais le faire demander tout à l'heure, et nous nous entendrons à votre sujet. Demain il vous donnera des instructions.

Le père Marcel s'inclinait respectueusement devant le magistrat et allait se retirer quand celui-ci lui dit :

— Ah! Marcel, j'ai encore un renseignement à vous demander. Avez-vous entendu parler de l'affaire de la rue Taitbout ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, que pensez-vous de l'individu arrêté, d'Henry Nangin, le graveur.

Le père Marcel se gratta un peu la tête derrière l'oreille, puis fit un geste de doute.

— Vous ne le croyez pas coupable?

— Fous gonnaissez l'avaire mieux gue moi, monsieur le chuge, mais che ne grois pas ce cheune homme goupable.

— Cependant, vous connaissez les charges qui pèsent sur lui ; on a trouvé dans sa chambre un portefeuille et des valeurs volés aux victimes.

— Fous afez raisson. Mais pourquoi cet honnête cheune homme esd-il tefenu assassin?

— Oui, il y a là-dessous un mystère qui intéresse et que je veux pénétrer.

— Que tid-il, lui?

— Il ne répond rien à toutes les questions qu'on lui pose ; il dit qu'il est victime d'une fatalité qu'il ne comprend même pas, et quand on lui demande comment il peut expliquer la trouvaille faite dans sa chambre, il se tait, ou se met à pleurer comme un enfant, en s'écriant qu'il n'en sait rien lui-même.

— Ah! fraiment.

— Tout cela est étrange, n'est-ce pas? Et ce qui m'intéresse encore plus, c'est la démarche que deux femmes viennent de faire auprès de moi au sujet de ce jeune homme.

— Les teux tames que chai fues sortir?

— Parfaitement. La mère et la fille. La jeune personne était, paraît-il, fiancée à Henry Nangin.

— Ah!

— Et elle m'a raconté une histoire de suicide étrange.

M. Barbot refit alors au père Marcel le récit de Ninette, sans oublier aucun détail.

— Très gurieux, très gurieux, répétait le vieil homme d'affaires en écoutant le juge d'instruction.

— N'est-ce pas ? C'est presque une page de roman.

— Oui, monsieur le chuge, et fous veriez pien de brentre tes renseignements sur ces teux vemmes.

— C'est ce que je vais faire. Voici du reste leurs noms et leurs adresses.

Et M. Barbot tendit au père Marcel un petit papier sur lequel Ninette avait écrit son nom et celui de sa mère, ainsi que leur adresse.

— Mme et Mlle Jonas, s'écria malgré lui l'ancien agent de la sûreté.

— Est-ce que vous les connaissez ?

Le vieil homme d'affaires avait repris tout son sang-froid.

— Che groyais gonnaître ce nom-là, mais che me drombe.

— Allons, dit alors M. Barbot, à qui on venait d'annoncer une nouvelle visite, au revoir, père Marcel, ne manquez pas de voir demain M. Massin.

Le père Marcel s'inclina profondément et sortit.

En s'en allant il réfléchissait.

Il n'y avait pas de doute, la jeune fille en question était celle qu'on l'avait chargé de retrouver. Que devait-il faire? Devait-il avertir Baltid, ou pouvait-il chercher à profiter lui-même de cette découverte ?

— Il vaut mieux que che brenne gonseil, finit-il par se dire.

Et au lieu de rentrer chez lui rue du Bouloi, il prit l'omnibus qui va de la place de l'Hôtel-de-Ville à la porte Maillot.

XIX

OU BALTID COMMENCE A DEVENIR SÉRIEUSEMENT INQUIET

Ce fut un véritable événement dans tout le quartier, et surtout au théâtre Montmartre, quand on apprit que Ninette était rentrée chez sa mère.

La plupart des commères crurent que la jeune fille avait été enlevée par quelque seigneur russe, puis, abandonnée par lui. On chuchota bien un peu que la pauvre enfant avait voulu en finir avec la vie, qu'elle avait été sauvée par miracle, et que c'était sa mère qui, par ses mauvais traitements, l'avait poussée au suicide.

Mais en général on croyait peu à ce récit, et il fut décidé par la majorité des cancaniers et des cancanières que Ninette avait été enlevée.

Quant à la directrice du théâtre Montmartre, elle obtint de Ninette une confession presque complète, mais elle garda la vérité pour elle, et se contenta de promettre son appui à la jeune fille si la pauvrette avait encore à résister aux tentatives honteuses de sa mère.

La Jonas, il est vrai, paraissait touchée d'un véritable repentir. Jamais elle n'avait prodigué à qui que ce fût autant d'attentions de tous genres. Auguste lui-même n'avait jamais été traité par sa vieille maîtresse avec autant de câlineries que ne le fut Ninette à partir de ce jour.

Mais la jeune fille malgré tout ne se livrait pas trop à sa mère. L'expérience, une expérience cruelle, lui avait appris ce que valaient les protestations de la Jonas. Du reste, elle ne s'occupait que d'une chose : sauver Henry Nangin.

De son côté Baltid n'avait pas tardé à apprendre que Ninette était revenue. Cette nouvelle dérangeait un peu ses nouveaux projets, et arrivait dans un mauvais moment, dans un moment où ses inquiétudes étaient trop grandes pour qu'il pût en profiter.

Ah! si Ninette était revenue quelques semaines plus tôt, comme il aurait pu faire *casquer* le Gardiner.

Mais le moment était mal choisi. Durcourt n'était pas mort; il n'avait encore retrouvé ni la parole, ni même la connaissance. Mais on ne savait plus s'il n'en reviendrait pas; les médecins avaient maintenant un faible espoir de le sauver.

Vraiment c'était jouer de malheur.

Néanmoins il se garda bien d'apprendre à Gardiner que Ninette, la fille de Jonas qu'on croyait morte, vivait, et allait même reparaître sur la scène de Montmartre.

(La directrice faisant appel à la loyauté de Ninette avait demandé l'exécution de son traité.)

Du reste, il avait un double but en agissant ainsi : non seulement il voulait, si c'était possible, profiter encore de ce nouvel enjeu pour gagner quelques billets de mille francs, mais il avait peur aussi que Gardiner, dans son désir d'hériter enfin, ne commît quelque imprudence, et ne résolût de supprimer Ninette avec trop d'inhabileté.

Aussi, quelle ne fut pas sa satisfaction quand, après avoir reçu de Gardiner une dépêche, lui donnant un rendez-vous pressant, au café des *Mille Colonnes*, à Montmartre même, sur la place du théâtre, il vit en arrivant l'Anglais venir à lui la figure toute soucieuse et lui dire :

— Vous êtes bien mal informé de tout ce qui nous intéresse.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? répondit-il.

— La jeune fille que nous cherchons est retrouvée.

— Vraiment! fit Baltid en jouant l'étonnement avec une perfection rare.

— Et vous le saviez!

— Je vous jure que non.

— Moi, je vous affirme que si !

— Mais dans quel but vous aurais-je caché cela ?

— Dans le but de me faire chanter, parbleu ?

— Oh ! le vilain mot, reprit alors Baltid avec désinvolture.

Puis il continua sur un ton de plaisanterie :

— Écoutez, monsieur Gardiner, deux associés comme nous ne devraient jamais se dire des choses désagréables; cela ne sert qu'à envenimer les relations et à paralyser les affaires.

Puisque notre héritière est retrouvée, avisons aux moyens de parer ce coup ; — mais, pour Dieu ! pas de discussions inutiles.

Gardiner malgré lui, subissait l'ascendant de cet homme si merveilleusement organisé pour le mal. Il fit un signe d'acquiescement.

— Eh ! bien, que devons-nous faire? continua Baltid ; devons-nous chercher à nous débarrasser de cette héritière gênante? Je crois qu'en ce moment ce serait dangereux. Et puis rien ne presse, puisque nous sommes seuls à la connaître.

— Et l'homme qui a fait les recherches pour vous?

— Oh! il n'en sait rien, répondit Baltid, non sans un léger tremblement dans la voix.

Il n'avait plus pensé au père Marcel, et maintenant le vieil homme d'affaires se dressait devant lui comme un danger. Néanmoins, il reprit.

— Je crois que tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est de la surveiller adroitement, et profiter de tous les hasards.

— C'est aussi mon avis, dit Gardiner. Je ne puis con-

tinuer longtemps la comédie de la police politique. Je suis brûlé auprès des Irlandais, et dans la dernière visite que j'ai faite au secrétaire général de la préfecture de police, j'ai remarqué une grande froideur à mon égard.

Il ne faut donc plus rien risquer. Ce serait trop dangereux.

Enfin, je suis très inquiet. Depuis quarante-huit heures je n'ai aucune nouvelle de Durcourt.

— Peut-être est-il mort ?

— Je crains que non.

— Croyez-moi, là est le danger le plus pressant. Sans oublier Lakmi, pourtant, car grâce à votre imprudence...

Gardiner interrompit.

— Ma résolution est prise ; après-demain Lakmi ne sera plus en danger pour personne.

— Je vous avoue que j'ai peur encore de cette résolution tardive, qui autrefois eût été si utile, et maintenant peut nous faire courir un véritable péril.

— Non, toutes mes précautions sont bien prises !

— Écoutez, je ne veux jouer aucun rôle dans cette nouvelle tragédie, mais je voudrais savoir...

— Dans deux jours, Lakmi sera morte et le plus naturellement du monde.

— Comment ?

— Une négligence de surveillance d'un instant ; et elle se sera jetée par la fenêtre.

Baltid se grattait la tête d'un air mécontent. Après un silence d'un instant, il dit :

— Mauvais moyens.

— Pourquoi ?

— Firmin se méfie de nous. Vous lui avez fait donner un savon. Il ne serait pas fâché de nous le faire payer fort cher.

Il voudra savoir ce qui se passait dans votre maison... et je crains sa curiosité.

— Mais de toute façon, cet agent pourra faire des recherches.

— Non, si la folle meurt d'une façon absolument naturelle.

— Mais comment ?

— Oh ! un moyen bien simple ! Une douche qui occasionne une fluxion de poitrine du caractère le plus grave. En huit jours elle sera morte, et avec le secours de tous les médecins qu'il vous plaira de consulter. Il ne s'agit que d'exécuter mal les ordonnances !

Gardiner allait répondre, quand Baltid poussa une exclamation de surprise — et d'une voix entrecoupée par l'émotion, lui dit :

— Voyez-vous, là-bas, ce jeune homme qui cause près du théâtre avec deux personnes ?

— Oui. Eh bien !

— Vous savez qui c'est ?

— Non, je ne le connais pas !

— Eh bien ! c'est Henry Nangin !

— Le graveur ?

— Lui-même !

— Mais il est donc remis en liberté ?

— Cela est probable !

— Vite, je cours voir M. Barbot — et dans deux heures je serai chez vous !

M. Gardiner avait une voiture à la porte du café ; sans perdre de temps, il se fit conduire au Palais de justice et demanda à parler à M. Barbot.

Le juge d'instruction en ce moment était fort occupé, il était en conférence avec le chef de la sûreté et un commissaire de police. Néanmoins, quand on lui eut passé la carte de M. Gardiner, il fit dire à l'Anglais

qu'il serait à sa disposition dans quelques instants, quand il aurait terminé l'affaire qui l'occupait et qui était de la dernière urgence.

Gardiner, malgré son flegme, se promenait fiévreusement dans le couloir réservé aux témoins. Il pouvait à peine dissimuler son impatience et son inquiétude.

Enfin, faisant un grand effort sur lui-même, et craignant que quelqu'un ne remarquât son attitude, il alla s'asseoir sur un banc, et se prit à réfléchir.

La situation était grave ! Vraiment, quand il avait conçu le plan sinistre qui devait le faire riche, il n'avait jamais pensé qu'il aurait à subir d'aussi terribles luttes. Malgré lui, pour la première fois, la pensée d'un châtiment possible lui venait tout à coup, et faisait perler sur tout son corps une sueur glacée.

Il se demandait maintenant s'il n'aurait pas mieux valu n'entrer jamais dans cette voie fatale ! Il revoyait son frère mort, avec une plaie béante à la gorge, et il dut même se lever et se remettre à marcher, tant cette vision l'épouvantait.

Mais il était trop tard pour songer à tout cela, ce qu'il fallaït, c'était éviter le danger, c'était sauver sa tête peut-être, et le moment était mal choisi pour avoir des remords. N'avait-il pas besoin de tout son sang-froid ?

Comme il était plongé dans ces réflexions, un huissier vint le prévenir que M. Barbot l'attendait.

L'Anglais se hâta d'entrer dans le cabinet du juge qui vint au-devant de lui, les deux mains tendues, et lui dit :

— Bonjour, mon cher ami, je vous demande bien pardon de vous avoir fait attendre, mais le devoir avant tout !

Gardiner avait repris tout son sang-froid.

— C'est trop juste, répondit-il, et puisque vous étiez

si pressé par la besogne, vous auriez pu me le faire dire, je serais revenu demain.

— Pourquoi cela ? J'ai quelques minutes de liberté, profitons-en.

— Vous êtes vraiment trop aimable.

— Oh ! c'est vous, au contraire, qui me gâtez en venant me rendre visite. Mais qu'y a-t-il pour votre service ? Avez-vous, par hasard, besoin de moi ? Je suis trop heureux de me mettre à votre disposition.

— Rien, mon cher magistrat. Je suis simplement venu vous voir, parce que je me trouvais par hasard au Palais de justice, et comme il y avait longtemps que je n'avais pu vous serrer la main...

— Voilà une excellente idée !

— Eh bien, rien de nouveau toujours pour l'affaire de mon pauvre frère? Ses assassins demeurent toujours introuvables ?

— Toujours, hélas !

— Et les recherches que vous avez faites pour découvrir la jeune fille dont il est question dans son testament ?

— Toujours infructueuses !

— Il faut avouer que nous sommes bien malheureux et c'est un bien rude chagrin pour moi de penser que je ne pourrai même pas venger mon infortuné William !

Et du revers de sa main gantée, Gardiner essuya une larme, puis il reprit :

— Mais vous êtes plus heureux, pour cette affaire de la rue Taitbout, qui a fait presque autant de bruit que l'assassinat de mon frère ?

— Oh ! jusqu'à présent nous n'avons pas grand'-chose !

— Cependant j'ai lu dans les journaux que vous aviez fait arrêter le principal coupable, un jeune

homme, un graveur, nommé Henry... attendez donc, Henry Dan... Man...

— Nangin.

— C'est cela.

— Mais je l'ai fait remettre ce matin en liberté provisoire.

— Comment ?

— Oui, je ne le crois pas coupable.

— N'a-t-on pas trouvé chez lui un portefeuille et des valeurs appartenant à une des victimes?

— Sans doute, mais je suis persuadé que ce jeune homme n'en savait rien, et je ne serais pas étonné que ce fût un moyen employé par les coupables pour dérouter la justice.

— Ah !

— Oui, rien dans la vie de ce garçon ne permet de supposer que, du jour au lendemain, il soit devenu un coupe-jarret, un assassin !

Gardiner comprit qu'en insistant davantage il commettrait une faute. Il ne fallait à aucun prix donner l'éveil au juge d'instruction.

— Eh bien ! mon cher magistrat, fit-il en se levant, je ne veux pas vous faire perdre un temps précieux. A bientôt !

— A bientôt, répondit M. Barbot.

Et l'Anglais sortit après avoir serré la main du juge d'instruction.

En remontant dans sa voiture, il donna l'ordre au cocher de le conduire très vite rue de Moscou.

Là, il trouva Baltid qui l'attendait anxieux.

— Eh bien ! fit celui-ci en apercevant son complice.

Gardiner lui raconta tout ce que lui avait dit le juge d'instruction.

— Tout cela ne me va guère, s'écria Baltid, et pour un peu, je dirais sauve qui peut.

— Comme vous vous découragez vite.

— C'est que, moi aussi, j'ai du nouveau à vous apprendre !

-- Quoi donc ?

— Avant de rentrer chez moi, j'ai été prendre des nouvelles de Durcourt. Il va décidément mieux ! Il ne pourra parler avant plusieurs jours, mais dès demain on espère qu'il pourra écrire.

— Vous êtes certain de cela ?

— Absolument sûr.

— Qui vous a donné cette nouvelle?

— J'ai dû prendre mon courage à deux mains et aller chez lui. J'ai vu la garde même qui le soigne, et c'est elle qui m'a dit que plusieurs médecins avaient tenu une consultation dans la matinée ; que le délire était presque entièrement passé, et que demain on autoriserait le juge d'instruction à lui poser des questions.

Gardiner était livide. La tête appuyée dans les mains, il semblait chercher une idée qui ne venait pas.

— Que faire ? fit-il avec un geste désespéré.

— Nous pouvons fuir d'abord.

L'Anglais répondit par un haussement d'épaules.

Alors Baltid se pencha vers lui et dit à voix basse :

— Il y a encore un moyen, c'est que Durcourt demain ne puisse pas écrire.

XX

EXPLICATION CONJUGALE

Un événement inattendu se produisit et détourna l'attention publique des recherches nouvelles faites par

la justice pour découvrir les assassins de la rue Taitbout.

En effet, le lendemain du jour où nous avons vu Baltid et Gardiner si émus de la mise en liberté d'Henry Nangin et de la prochaine guérison de Durcourt, un fait divers frappa tous les lecteurs des journaux parisiens.

Sous ce titre :

HORRIBLE ACCIDENT

on lisait, en effet, dans le *Figaro* :

« Un accident épouvantable vient de jeter la dou-
« leur et le deuil dans une honorable famille de la
« haute bourgeoisie parisienne. M. Dauval, le notaire
« honoraire que tout Paris connaît, l'ancien président
« de la chambre des notaires, déjà si cruellement
« éprouvé par la perte de sa femme, vient encore
« d'avoir la douleur de voir périr sa fille dans des cir-
« constances véritablement épouvantables.

« Mlle Mathilde Dauval, dont on appréciait fort dans
« le monde parisien la grâce et la bonté, était une fort
« jolie personne de vingt-deux ans. Pour ne pas aban-
« donner son père qu'elle adorait, elle avait jusqu'à
« présent refusé tous les partis qui s'étaient offerts, et
« souvent même quand on lui parlait mariage, elle di-
« sait en riant qu'elle resterait vieille fille plutôt que
« de laisser son père tout seul.

« Mlle Dauval avait pour amie intime la belle Mme Be-
« noît. On les appelait même les deux inséparables,
« car on les voyait toujours ensemble, au théâtre, au
« Bois.

« Il y a quelques jours, M. Dauval invita M. et
« Mme Benoît à venir passer une semaine dans une

« superbe propriété qu'il possède à Bois-le-Roi, près
« Melun.

« M. Benoît ne put rester qu'un jour à Bois-le-Roi,
« et y laissa sa femme.

« Comme la maison n'était pas encore installée, et
« et que le froid s'était remis à sévir avec âpreté.
« Mme Benoît abandonna sa chambre, où il était impos-
« sible de faire du feu, pour coucher dans celle de
« Mlle Dauval, qui était fort grande, et dans laquelle on
« dressa un second lit.

« Cette chambre était chauffée par un de ces poêles
« nouveaux pour lesquels il a été fait beaucoup de
« réclames depuis quelque temps, et qu'on peut rouler
« d'une pièce à une autre sans dangers, disent les pros-
« pectus.

« Or, hier matin, M. Dauval, étonné de ne pas en-
« tendre du bruit dans la chambre de sa fille, vint
« frapper à sa porte. Personne ne lui répondit. Effrayé,
« il appela un domestique et, avec son aide, fit sauter
« la serrure.

« Une odeur âcre épouvantable, lui monta alors à la
« gorge et il vit sa fille et Mme Benoît étendue chacune
« dans leur lit, ne donnant plus signe de vie...

« Un médecin, appelé en toute hâte, parvint à rani-
« mer Mme Benoît, mais la malheureuse jeune fille avait
« cessé de vivre.

« Les deux jeunes femmes avaient été asphyxiées
« par les gaz sortant dû poêle qui chauffait la cham-
« bre. Une négligence d'une domestique, ou une im-
« prudence d'une des deux jeunes femmes avait fait
« que le tuyau qui devait conduire ces gaz dans la
« cheminée était resté fermé.

« Mme Benoît n'a échappé à une mort certaine que
« par une sorte de miracle, et grâce à sa robuste cons-
« titution.

« On conçoit quelle est la douleur du malheureux « père, qui vient ainsi de perdre son unique enfant !

« M. Benoît, prévenu par dépêche, est accouru au- « près de sa femme dont l'état, du reste, n'est plus « grave, et dont les médecins répondent dès à pré- « sent. »

On commenta beaucoup cette nouvelle dans le monde parisien, et on plaignit partout le malheureux M. Dauval.

Mais deux jours après *Gil Blas* publia un article qui fit un véritable scandale.

Voici en effet ce qu'on lisait en première page de ce journal.

HISTOIRE DE LESBOS

« Quoique Paris ne soit pas en Grèce, les mœurs du « pays de Sapho et d'Alcibiade sont, hélas! plus ré- « pandues qu'on ne le croit généralement.

« On connaît les mésaventures de ce seigneur qui « passa en police correctionnelle, il n'y a pas long- « temps encore, pour avoir pratiqué trop ouvertement « les mœurs qu'on attribue à Alcibiade.

« Il se trouve également un certain nombre de jeu- « nes femmes qui s'abandonnent beaucoup trop aux « passions de Sapho, et ressuscitent en plein Paris les « mœurs de Lesbos.

« *Mlle Giraud ma femme*, le roman fameux de Be- « lot, n'est plus une exception, une rareté, ce serait « presque aujourd'hui un fait-divers banal.

« *Les amies de pension.*— Tel pourrait être aujour- « d'hui le titre d'un nouveau roman réel qui vient

« d'avoir son dénouement sinistre, dénouement dissi-
« mulé pour le public sous les couleurs d'un accident.

« Il était une fois deux amies de pension qui s'étaient « juré de s'aimer toujours; l'une se maria, mais promit « qu'elle ne serait jamais la femme de son mari. On « prétend qu'elle a tenu parole. L'autre ne voulut se « marier à aucun prix et resta dans sa famille, allant « chaque jour voir son amie mariée, ne la quittant « pas. Mais il paraît que l'amie mariée, tout en restant « fidèle au culte de Lesbos, n'avait pas une fidélité « égale pour la jeune fille.

« Elle aima ailleurs; une chronique très scandaleuse « prétend même qu'elle finit par aller chercher ses « amours dans la fange des filles. On raconte qu'elle « remplaça un moment son amie de pension par une « femme bien connue du monde interlope des restau- « rants de nuit.

« Enfin, la jeune fille s'aperçut qu'elle était trahie. « Alors, à tout prix, elle voulut se venger, et imagina « une vengeance sinistre.

« Elle fit inviter son amie chez elle, à la campagne, « s'arrangea de façon à la faire coucher dans sa cham- « bre, et au matin, on trouva les deux jeunes femmes « asphyxiées dans leurs lits.

« On a raconté depuis, que c'était un poêle qui était « cause de cet épouvantable accident, et la morale « mondaine n'a pas été atteinte. »

L'article, il est vrai, ne disait pas qu'une des deux jeunes femmes asphyxiées avait survécu. Néanmoins, ce fut dans tout Paris un scandale énorme.

M. Benoît était auprès de sa femme à Bois-le-Roi, quand un *ami* anonyme lui envoya le journal.

M. Benoît était un homme sans préjugés. Néanmoins

il devint affreusement pâle en lisant le journal qu'on lui envoyait.

Un instant il se prit la tête dans les mains et se mit à refléchir. Il savait avec quelle rapidité les nouvelles scandaleuses se répandent dans Paris. Il se dit que tout le monde à la Bourse avait dû en faire des gorges chaudes. Il sentait qu'il n'avait guère autour de lui que des intérêts ou des haines, et qu'il chercherait en vain une amitié véritable.

C'était un coup terrible ! Comment le parer. Il ne voyait pas bien d'où il venait. Il se demandait quel ennemi inconnu avait inspiré à un écrivain, inconscient sans doute, un article beaucoup trop à sensations, hélas !

Déjà il lui était parvenu maintes fois aux oreilles, certains cancans répandus par un soupirant éconduit sur la vertu de Mme Benoît, et sur l'amitié étrange qui l'unissait à sa camarade de pension. Mais ces cancans mondains auxquels personne ne croyait, le laissaient indifférent. Aujourd'hui, c'était tout autre chose ; c'était le scandale public.

Après avoir réfléchi longtemps, il se décida à voir Mme Benoît. La jeune femme était presque entièrement remise de son asphyxie, mais les médecins exigeaient qu'elle restât encore un jour ou deux couchée.

En voyant son mari entrer tout pâle dans sa chambre, Mme Benoît demanda :

— Qu'avez-vous donc ?

M. Benoît, sans répondre, lui tendit le journal.

La jeune femme, en lisant l'article, pâlit, puis se mit à fondre en larmes,

— Vous avez certainement commis une imprudence, Jeanne, dit M. Benoît.

La jeune femme le regarda avec mépris.

— Voilà tout ce que vous trouvez à répondre à cette infamie !

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Il faut avouer que vous avez peu de souci de la dignité de votre femme.

M. Benoît fit un mouvement de mauvaise humeur.

— Écoutez, ma chère amie, dit-il brutalement, vous n'allez pas me jouer la ridicule comédie de la vertu offensée. J'ai toujours été pour vous non pas un mari, mais un ami. J'ai toujours respecté les conventions bizarres que vous m'aviez imposées. Mais vous, vous ne les avez pas respectées. Il avait été convenu que vous garderiez toujours avec le soin le plus scrupuleux l'honneur de mon nom.

Mme Benoît répondit en haussant dédaigneusement les épaules.

— Je reconnais que cette phrase est légèrement *Prudhomesque*, reprit M. Benoît, mettons, si vous voulez, que vous m'aviez promis de ne jamais vous compromettre, ni d'être l'occasion d'un scandale qui peut me faire le plus grand tort.

— Eh bien ?

— Vous avez manqué à cet engagement. Aujourd'hui, voici un scandale terrible, — et c'est certainement une imprudence commise par vous qui en est cause.

— Au lieu de récriminer ainsi, monsieur, vous devriez déjà être parti pour Paris, et avoir imposé au journal une rectification.

— Peut-être, ma chère amie, trouvez-vous aussi fort mauvais que je n'aille pas provoquer l'auteur de cet article ?

— Ce serait votre devoir !

— Ma chère amie, je ne suis pas un imbécile. Si j'étais véritablement votre mari, je verrais ce que

j'aurais à faire; mais comme je ne suis pour vous qu'un associé, que je vous ai donné mon nom en échange de quelques avantages d'argent, — avantages qu'en véritable femme d'affaires que vous êtes, vous avez su du reste, fort restreindre par un habile contrat, — je n'ai qu'à défendre mes intérêts compromis par vos imprudences.

Mme Benoît dardait sur son mari des yeux brillants de colère.

— Il me semble, dit-elle, que dans cette occasion nos intérêts sont les mêmes.

— Peut-être, reprit M. Benoît, mais pour cela il faut que je connaisse bien la vérité, toute la vérité.

— Quelle vérité ?

— L'imprudence, ou plutôt les imprudences que vous avez commises et qui ont permis de faire sur vous l'article infâme que vous avez lu.

— Mais je n'ai commis aucune imprudence.

— Voyons, ma chère amie, ne jouons pas au plus fin ; dans les circonstances actuelles, c'est véritablement inutile. Quand j'ai reçu la dépêche qui m'apprenait ce qui s'était passé ici, j'ai pensé aussitôt à un coup de tête de cette pauvre Mathilde, dont je connaissais le caractère romanesque. Le récit du journal est exact, j'en suis persuadé ; et elle a voulu mourir en vous tuant.

— Oui, c'est exact, dit faiblement Mme Benoît.

— Et c'est la jalousie qui l'a poussée ?

— Oui.

— Alors vous aviez commis une imprudence quelconque qui avait excité cette jalousie !

— Je ne sais laquelle !

— Enfin, il y a quelques jours, vous avez été faire un voyage à Caen sous prétexte de voir une vieille parente ? Ce voyage n'avait-il pas un autre but ?

— Peut-être.

— Je ne vous demande pas ce que vous avez fait ; je n'ai pas besoin des détails ; je veux seulement savoir tout ce qui est indispensable pour étouffer ce scandale si c'est possible. Comment Mathilde a-t-elle pu devenir jalouse ?

— Elle a pris une lettre et une photographie dans un petit coffret que j'avais oublié de fermer à clef.

— Mais comment un journal a-t-il pu savoir tout cela ? Quel ennemi inconnu a pu deviner ainsi vos secrets ?

— J'ai peur...

— De quoi ?

— J'ai peur que Mathilde n'ait poussé jusqu'au bout son coup de tête.

— Comment ?

— La veille... de l'accident, elle a passé une partie de la journée à écrire, et le soir, pendant une promenade que nous avons faite, elle mettait à la poste une lettre très volumineuse.

— A qui pensez-vous que cette lettre ait pu être adressée ?

— Ce qui m'effraye le plus, c'est que je n'en sais rien.

— C'est bien tout ? dit lentement M. Benoît.

— Oui.

— Vous êtes bien certaine de n'avoir commis aucune autre imprudence. Si vous avez égaré... votre amitié dans certains milieux, vous ne craignez pas une indiscrétion... ou un chantage quelconque ?

— Oh ! non.

— Alors, c'est bien, je pars pour Paris, et soyez tranquille, je saurai étouffer le scandale dans l'œuf.

Mme Benoît remercia son mari d'un geste, puis elle

retomba sur l'oreiller, épuisée par cette épineuse conversation.

M. Benoît néanmoins ne put revenir aussitôt à Paris; il dut attendre l'heure fixée pour le retour du corps de Mlle Dauval. Le malheureux père l'avait supplié de ne pas l'abandonner dans ces douloureuses circonstances.

Mais dès qu'il eut accompli ce triste devoir, il se hâta de s'occuper de ses affaires. Il apprit alors que c'était par suite d'un simple hasard que l'article avait paru. L'auteur, en dînant chez Jean Vallet, l'ancien ministre, l'avait entendu raconter cette histoire comme s'étant passée il y a quelques mois, et il l'avait trouvée assez curieuse, assez intéressante pour en faire une chronique parisienne.

M. Benoît comprit d'où partait le coup ; il n'avait pas fait ce que Vallet exigeait de lui. C'était une vengeance habile de ce Machiavel moderne.

Mlle Dauval avait pour cousin un jeune avocat, le secrétaire de Vallet. Quoique le pauvre garçon l'adorât, elle n'avait jamais voulu accepter ses hommages. Or, c'était à lui que la pauvre fille avait adressé une lettre qui était en même temps une sorte de confession générale.

Le jeune homme avait tout conté à Vallet, et celui-ci en avait fait habilement son profit pour se venger!

L'écrivain auteur de l'article fut tout étonné quand il reçut la visite du boursier: jamais aucune allusion semblable n'était entrée dans ses intentions, et il se prêta le plus volontiers du monde à toutes les rectifications qu'on pouvait désirer, désolé d'avoir, à son insu, augmenté la douleur d'une famille éprouvée par un horrible malheur.

Dans sa colère, le journaliste voulait prendre à

partie Jean Vallet, et ce fut M. Benoît qui dut l'en empêcher.

Le lendemain, le journal publiait l'entrefilet suivant, signé de l'auteur du premier article :

« Une chronique publiée hier, et écrite depuis plu-
« sieurs jours, a donné lieu aux plus regrettables in-
« terprétations. — Un accident survenu la veille et que
« j'ignorais, a été rattaché par quelques personnes
« malveillantes à mon article. — C'est là une infamie
« et dont nous ne sommes en rien complice. »

Une heure après le départ de M. Benoît pour Paris, on apportait à sa femme un télégramme.

Elle l'ouvrit, et lut :

« Appris par journal horrible accident; ai compris ;
« suis Fontainebleau, hôtel Grand-Cerf, nº 29. Venez
« si possible ; — suis anxieuse.

« LED. »

Mme Benoît, prétextant qu'elle était tout à fait guérie, se leva presque aussitôt, et se fit conduire à Fontainebleau en voiture, ayant besoin, disait-elle, de prendre un peu l'air.

XXI

OU LÉDA RENTRE EN SCÈNE

Qu'était devenue Léda? Qu'avait-elle fait depuis qu'elle avait envoyé à Baltid une lettre lui annonçant son départ avec M. de Vieuval pour une destination inconnue?

Nos lecteurs n'ont pas oublié que dans cette lettre

Léda disait également qu'elle avait *fait le nécessaire, qu'elle était allée chez Henry Nangin.*

Après la fameuse nuit où Ninette l'avait trouvée chez son fiancé, Léda tout d'abord n'avait cessé de voir Henry au moins de temps en temps. Le graveur n'osait la mettre à la porte et elle se faisait un malin plaisir de lui faire oublier Ninette, qu'il pleurait.

Mais peu à peu cette liaison finit par l'ennuyer ; elle avait bien autre chose à faire que de consoler un grand nigaud qui avait perdu sa fiancée.

De son côté, Henry éprouvait un sentiment douloureux en présence de cette femme qui, pour lui, était cause de la mort de Ninette, et ravivait ses remords avec âcreté.

Léda peu à peu était venue plus rarement, puis elle n'était plus venue du tout. Mais elle était absolument au courant des habitudes du jeune graveur ; elle savait qu'il sortait presque tous les jours à dix heures du matin pour aller chez son éditeur et pour déjeuner, laissant la clef sur la porte de sa chambre.

Il lui fut donc facile de s'introduire dans la maison sans être vue du concierge, et de pénétrer dans la chambre d'Henry Nangin en l'absence du jeune homme.

Quand le graveur rentra chez lui il ne s'aperçut pas de la visite qui lui avait été faite, Léda s'étant bien gardée de laisser aucune trace de son passage.

Mais quelques jours après, sur la dénonciation de Baltid, une descente de police était faite au domicile du jeune homme, et on trouvait chez lui le portefeuille de Moussy, et les actions du Crédit foncier que le malheureux ami de Durcourt avait sur lui.

En sortant de donner à Henry Nangin, par cette visite matinale, un dernier témoignage de son amour, Léda rentra précipitamment pour finir ses malles, car M. de Vieuval l'attendait avec impatience.

Le vieillard oubliait tout, et sa révocation, et les chagrins passés. Il allait enfin posséder et pour toujours celle qu'il aimait. Il allait l'arracher à la vie qu'elle menait, à Paris même, et il allait pouvoir enfouir son trésor dans quelque trou de province bien éloigné où certes jamais personne n'aurait l'idée de venir le lui reprendre.

Vers minuit, le train en s'arrêtant à la gare de Valognes laissait M. de Vieuval et Léda, tout endormie, tout ennuyée de se savoir si loin de Paris.

Mais elle fut tout à fait de mauvaise humeur quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas encore arrivée, et qu'elle dut monter dans une lourde américaine traînée par un gros cheval gris.

Enfin, à trois heures du matin, elle entrait dans une sorte de grand village, et entendait tout à coup un grand bruit sourd.

C'était la mer.

— Où sommes-nous ? demanda Léda.

— A Saint-Waast-la-Hougue, un ravissant petit port de mer, répondit M. de Vieuval.

Léda ne dit plus rien, mais sa mauvaise humeur alla toujours grandissant.

La voiture s'arrêta devant une assez jolie maison dont un petit parc anglais faisait le tour.

Le vieillard voulut montrer à sa maîtresse la mer qu'on voyait des fenêtres. Léda préféra se coucher; elle était brisée de fatigue.

Vers midi elle se réveilla, reposée, et se mit à réfléchir. Vraiment, ce vieil imbécile abusait de la situation; elle se doutait bien qu'il l'emmènerait dans un trou; mais elle n'aurait jamais pensé que ce serait à 200 lieues de Paris.

M. de Vieuval montra en détail à Léda la maison

dont il venait d'hériter et qui était garnie de tout le confortable possible.

Tout nouveau, tout beau. cela amusa un peu la jeune femme de jouer à la campagnarde, mais bientôt elle s'ennuya à mourir. Elle avait écrit à Baltid et il ne lui avait pas répondu. De ce côté elle était inquiète.

Enfin, il y avait dans sa vie autre chose qui lui manquait. Quelques jours avant son départ, elle avait été suivie par une voiture de maître, dans laquelle se trouvait une dame, puis cette dame était montée chez elle, et n'en était sortie que deux heures après.

Il était resté à Léda un souvenir profond de cette entrevue. Elle savait bien le nom de cette dame, mais elle n'osait lui écrire. Enfin, elle s'y décida.

La dame à la voiture, qui n'était autre que Mme Benoît, avait, elle aussi, été très désagréablement surprise quand en retournant chez Léda elle avait appris son brusque départ.

Lorsque Durcourt, au bois de Boulogne, lui avait dit que Léda était une fille de la dernière catégorie, la jeune femme avait été un peu contrariée, mais au fond peu lui importait. Elle aussi avait gardé de son entrevue avec Léda un souvenir tel qu'il lui faisait oublier tout autre chose et elle souffrait d'en être séparée.

C'était une singulière nature que cette fenme du monde si parfaitement prude dans son salon. Vicieuse jusqu'à la moelle, elle n'avait pas reculé pour satisfaire un caprice devant une audace digne d'un Lovelace endurci.

Plusieurs fois elle avait remarqué au Bois la tête étrange de Léda. Alors, pour satisfaire cette passion insensée qui lui montait au cerveau avec une persistance folle, elle avait suivi cette fille, avec l'audace d'un homme, et dans un moment d'égarement elle était montée chez Léda, au risque de se compromettre à jamais.

Cela peut paraître extraordinaire au premier abord; on peut mettre ce récit sur le compte de l'imagination d'un romancier; mais quiconque est au courant des petits mystères de la vie parisienne, sait bien que cette histoire est authentique.

Trois jours après l'envoi de sa lettre, Léda recevait une réponse ainsi conçue :

« Tâchez d'aller à Caen ; ce n'est pas loin; j'y serai après-demain. Je vais passer quelques jours chez une vieille tante, et je vous attendrai. »

Enfin Mme Benoît, dans sa lettre, donnait l'adresse de sa tante, à Caen.

A force de cajoleries, Léda eut bien vite obtenu de M. de Vieuval qu'il la menât à Caen. Elle arriva dans cette ville le même jour que Mme Benoît.

Il ne fut pas difficile à une fille aussi rusée que l'était Léda de donner le change à M. de Vieuval; elle lui présenta Mme Benoît comme une ancienne amie de pension retrouvée.

Le vieillard fut au comble de la joie de voir celle qu'il adorait fréquenter une femme du monde.

C'était pour son idole un commencement de réhabilitation.

Aussi Léda et Mme Benoît eurent-elles toute liberté possible de se voir comme il leur plaisait.

Mais il fallut se séparer, Mme Benoît était obligée de rentrer à Paris, et M. de Vieuval ne voulait pas prolonger plus longtemps son séjour à Caen.

Les deux nouvelles amies se jurèrent de s'aimer toujours et de se revoir bientôt. Elles commencèrent par s'écrire. Ce fut même la lettre de Léda que trouva Mathilde Dauval.

Enfin Léda, qui avait obtenu de M. de Vieuval un abonnement à quelques journaux parisiens, lut un soir la nouvelle de l'accident de Bois-le-Roi. Elle

comprit. Mme Benoît lui avait fait des confidences dans un moment d'épanchement.

Aussitôt elle ne songea qu'à revoir la jeune femme qui avait failli mourir pour elle. Dans cette nature vicieuse, pour la première fois une passion réelle venait de grandir à son insu.

La nuit venue elle profita d'une visite faite par M. de Vieuval à un propriétaire d'un village voisin auquel il voulait acheter un cheval, pour louer une voiture en cachette, et s'enfuir jusqu'à Cherbourg où elle prit le train.

Le lendemain elle ne fit que traverser Paris, et s'en fut tout d'une traite à Fontainebleau, d'où elle expédia à Mme Benoît la dépêche qu'on a lue plus haut.

Léda avait pris à l'hôtel du Grand-Cerf une belle chambre donnant sur les jardins du château. Elle y avait tout disposé pour recevoir son amie, avec un soin, une coquetterie toute féminine. Malgré la précipitation de son voyage, elle avait emporté des bibelots de toilette, des flacons d'odeur et un élégant peignoir.

Après avoir commandé un dîner assez délicat pour deux personnes, et prié qu'on le servît dans sa chambre, elle s'habilla avec soin et regarda la pendule.

Son amie devait avoir reçu la dépêche depuis plusieurs heures déjà et elle n'arrivait pas.

Léda s'impatientait. Elle se mit sur le balcon espérant voir venir de plus loin celle qu'elle attendait. Mme Benoît ne paraissait pas à l'horizon.

Léda rentra; elle avait froid, et son impatience augmentant à chaque seconde, devenait absolument fébrile.

Comment n'était-elle pas encore là? celle pour qui elle venait de faire un si long voyage, pour qui elle,

la capricieuse, l'égoïste, elle se sentait des trésors de tendresse?

Peut-être, après tout, la pauvre femme était-elle trop malade pour venir? Oh! comme Léda aurait voulu pouvoir sauter en voiture, et courir à Bois-le-Roi! mais c'était impossible! Elle n'oserait jamais! Et cependant, ce n'avait jamais été l'aplomb qui lui avait manqué.

Mais en ce moment, elle ne se reconnaissait plus; toute honteuse qu'elle fût, la passion sincère qu'elle éprouvait semblait lui avoir tout à fait changé le cours des idées.

Dans une sorte de vague, toute sa vie lui repassait devant les yeux; et dans le mépris qu'elle avait, dans le dégoût qui lui soulevait le cœur pour tous les hommes en général, Baltid son mari, son ancien associé, avait certainement la première place.

M. de Vieuval lui apparaissait en revanche comme le bonheur. Celui-là n'était ni ennuyeux ni gênant; avec lui elle pourrait avoir, enfin, l'existence rêvée, si elle pouvait conserver l'affection de cette femme, au regard si doux, qui lui semblait un ange descendu sur la terre, et devant laquelle sa suprême joie serait de se mettre à genoux.

Mais Mme Benoît n'arrivait pas? Léda se répétait fiévreusement le petit nom de son amie qui lui semblait la plus adorable des musiques.

Pourquoi Jeanne tardait-elle tant? Est-ce qu'elle ne voudrait plus la voir? Est-ce qu'elle aurait peur de se compromettre? Est-ce que la grande dame n'aurait eu qu'un caprice pour une fille comme elle?

Est-ce qu'elle ne verrait plus cette Jeanne tant aimée? Tout son sang se figeait à cette idée.

Enfin, comme la nuit commençait à venir, et que Léda se désespérait de plus en plus, il se fit du bruit dans le couloir et l'on frappa à la porte de la chambre.

— Qui est là ? demanda Léda anxieuse.

— C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut aussitôt.

Et se précipitant, elle courut ouvrir la porte.

Une jeune femme très voilée tomba presque dans ses bras.

— Ah ! ma chérie, s'écria Léda d'une voix entrecoupée !

Et elle couvrait de baisers le visage, les mains de Mme Benoît, qui, encore un peu faible et émotionnée par cet accueil si passionné, s'était laissée tomber sur un fauteuil.

La jeune femme n'avait que le temps d'embrasser son amie et de repartir à la hâte. Mais Léda la retint.

Un instant, Mme Benoît résista, cependant elle dut céder. Est-ce que les deux amies n'avaient pas une foule de choses à se dire ? Il était impossible de se quitter ainsi.

Prévenante comme un amant, Léda aida la jeune femme à retirer son chapeau et son manteau, puis donna l'ordre de servir le dîner et de laisser reposer un instant les chevaux.

— Que va-t-on dire de mon absence ? s'écria Mme Benoît.

— Oh ! tant pis, reprit Léda la couvrant de baisers, je t'ai, je te garde.

Mais quand Mme Benoît eut raconté le gros scandale qui venait d'éclater à Paris, à la suite de l'article de *Gil Blas*, Léda devint toute soucieuse.

— Tu as raison, Jeanne, dit-elle, car depuis le voyage à Caen elle tutoyait son amie, sans que celle-ci en fût offusquée, au contraire. Il faut maintenant beaucoup de prudence, et dès cette nuit, je vais retrouver M. de Vieuval. Hâte-toi de partir. Dans quelque

temps, nous nous verrons avec plus de facilité, et cette fois sans dangers.

Mais Mme Benoît ne voulait plus s'en aller.

Après la grande course à travers la forêt, la chaleur de la chambre l'avait tout alanguie.

Il fallut qu'elle contât en détail à Léda comment Mathilde Dauval avait trouvé par hasard sa lettre et sa photographie, et comment la jalouse jeune fille avait alors résolu de mourir, mais de ne pas mourir seule, voulant à tout prix entraîner dans la mort celle qu'elle avait tant aimée pendant sa vie.

Léda frissonnait pendant tont ce récit.

— Et c'était pour elle que sa Jeanne avait couru un danger si grand ! Oh ! si elle était morte !

Et cette fille se mettait à pleurer, se roulant aux pieds de Mme Benoît comme un chien.

De son côté, la femme du boursier sentait se raviver plus profonde que jamais la passion étrange que lui avait inspirée la femme de Baltid.

— Moi aussi, dit-elle, je t'aime profondément. Jamais je ne me serais crue capable d'oser ce que j'ai fait pour te voir, la première fois que tu m'es apparue. Je t'ai suivie avec l'audace d'un homme, et il me serait impossible aujourd'hui de savoir ce que j'ai dit quand je suis entrée chez toi.

— Penser qu'il y a des femmes qui meurent d'amour pour un homme ! s'écria Léda avec un accent de mépris indéfinissable.

— Il faut qu'elles soient folles ! répondit Mme Benoît, en serrant Léda dans ses bras, c'est si laid un homme, et puis ça ne sait pas aimer comme toi !

Le dîner était terminé, et Léda, aux genoux de son amie, lui embrassait les mains d'un mouvement passionné, quand tout à coup on frappa violemment à la porte de la chambre.

Les deux jeunes femmes sursautèrent.

— Que me veut-on? dit Léda.

— Au nom de la loi, ouvrez, s'écria une voix forte.

Mme Benoît retomba sans force dans son fauteuil ; quant à Léda, elle s'accrocha à une commode tant elle se sentait défaillir.

— Encore une fois, au nom de la loi, ouvrez, reprit la même voix.

Léda, défaillante, se tenant aux murs, alla ouvrir.

Plusieurs hommes en redingote noire et deux gendarmes se précipitèrént dans la chambre.

En tête se trouvait l'agent Firmin, et son aide le colporteur aux longues jambes.

— La voilà ! s'écria Firmin en montrant Léda à un monsieur ceint d'une écharpe tricolore.

— Fille Mélanie Chantavoine, dite Léda, femme de Bastia, dit Baltid, au nom de la loi je vous arrête, prononça alors le monsieur à l'écharpe tricolore.

Léda, pâle, livide, s'était accotée au mur. Elle n'avait même pas la force de parler.

Enfin un éclair d'énergie lui donna le courage de répondre.

— De quoi m'accuse-t-on? s'écria-t-elle, relevant la tête.

— Vous êtes inculpée, de complicité avec votre mari, du double assassinat de la rue Taitbout, et d'avoir trempé dans l'affaire de la Taverne Américaine.

Cette fois, Léda sentit toute son énergie qui l'abandonnaît ; elle étendit les bras et tomba raide sur le parquet.

L'agent Firmin et le monsieur à l'écharpe qui n'était autre que le commissaire de police de Fontainebleau, remarquèrent alors la présence de Mme Benoît, qui restait étendue sans mouvement dans le fauteuil.

— Quelle est cette dame? demanda le commissaire de police à Firmin.

— Je ne sais, répondit l'agent. Je croyais trouver ici avec Léda un homme et non une femme.

Mais l'évanouissement de Léda fut de courte durée. Elle revint à elle dès qu'un agent lui eut jeté un peu d'eau à la tête, et aussitôt reprit toute sa présence d'esprit.

Voyant le commissaire de police et Firmin se demander ce que pouvait être Mme Benoît, elle comprit quel danger courait la jeune femme.

Alors, se relevant, elle dit doucement au commissaire de police :

— Voulez-vous, monsieur, me faire la grâce de m'entendre ?

Le commissaire s'avança.

— Je suis, dit Léda,... ce que je suis, mais cette dame est une honnête femme, si elle est ici en ce moment c'est par suite d'un mouvement généreux. C'est une ancienne amie de pension à moi ; malgré mes fautes elle voulait bien s'occuper encore de me rendre service, et je n'étais venue ici que pour lui demander le moyen de passer à l'étranger.

— Comment s'appelle-t-elle? demanda le commissaire.

Léda hésita un instant, puis elle reprit :

— Mon Dieu, monsieur, je vais vous confier l'honneur d'une famille. Elle s'appelle Mme Benoît...

— Ah ! et elle habite Bois-le-Roi en ce moment?

— Oui, monsieur, je vous en supplie, que son nom ne soit pas mêlé à toute cette affaire.

Le commissaire de police savait que M. Benoît était un gros personnage. Il n'avait aucune raison pour ne pas croire à la véracité du récit de Léda ; il promit de

faire reconduire Mme Benoît chez elle, sans que son nom fût en quoi que ce soit mêlé au procès-verbal.

Mentalement, il résolut seulement d'aller dans quelque temps faire une visite à M. Benoît ; l'appui du fameux spéculateur pouvait être utile à son avancement.

En un clin d'œil, Léda fit tous ses paquets ; elle declara qu'elle était prête à suivre les agents, et sortit après avoir jeté un long regard sur Mme Benoît, que le commissaire de police, aidé des gens de l'hôtel, cherchait en vain à ranimer.

— Que faites-vous de cette dame ? avait avant de sortir demandé l'agent Firmin au commissaire de police.

— Je sais qui elle est, avait répondu le magistrat ; c'est une dame très honorable du pays, attirée ici par cette fille dans je ne sais quel but d'escroquerie, — vous n'avez pas à vous en occuper.

Firmin s'était incliné et avait emmené Léda.

L'agent fit prendre à sa prisonnière le premier train partant pour Paris, et vers trois heures, la femme de Baltid était écrouée au Dépôt de la préfecture de police.

Quand Mme Benoît reprit ses sens, elle chercha en vain Léda dans la chambre. Apercevant debout devant elle le commissaire de police ceint de son écharpe, le souvenir de ce qui venait de se passer lui revint tout à coup, et elle poussa un cri de terreur.

— Ne craignez rien, madame, lui dit le commissaire. Je sais que votre présence ici n'a rien que de fort honorable pour vous, et vous pouvez être certaine que votre nom ne sera pas prononcé dans cette affaire.

Deux heures après, Mme Benoît rentrait à Bois-le-Roi.

XXII

LES ÉTONNEMENTS D'UN JUGE

Comment et pourquoi Léda avait-elle été arrêtée?

Que s'était-il donc passé dans un si court espace de temps?

Nous avons vu déjà que M. Barbot avait remis Henry Nangin en liberté provisoire. Le juge d'instruction, en effet, ne croyait plus à la culpabilité du jeune homme; la visite de Ninette d'abord l'avait très vivement frappé. Ensuite, tous les renseignements recueillis sur le graveur étaient tels que vraiment il était impossible que tout d'un coup il fût devenu un criminel.

Mais qui avait pu placer dans sa chambre le portefeuille et les valeurs volées?

M. Barbot allait charger un agent de la sûreté de faire une nouvelle enquête très minutieuse sur les personnes de la maison, quand il apprit tout à coup, par une dépêche du parquet de Versailles, que Lakmi, l'Indienne, étant morte inopinément, une descente de justice avait été opérée dans la maison de Bougival, et qu'on avait découvert des choses très graves.

Enfin, au même moment, un commissaire aux délégations judiciaires qui s'occupait du crime de la rue Taitbout, lui apporta quelques mots que Durcourt, sorti enfin de son délire, avait pu écrire ;

« Nos assassins, avait tracé d'une main tremblante « le jeune médecin, nos assassins sont M. Gardiner et « un bandit nommé Baltid. Tous deux sont aussi les

« auteurs du crime de la Taverne Américaine. Gardiner « a tué son frère pour en hériter. »

M. Barbot tomba anéanti sur son siège. Quoi! M. Gardiner, ce parfait homme du monde, son ami, était un assassin?

Non, c'était impossible! pour lui, un magistrat qui se piquait d'une perspicacité toute particulière, il était impossible qu'on l'eût ainsi leurré !

M. Massin, le chef de la sûreté, venait lui aussi d'apprendre de son côté ce que Durcourt avait enfin pu écrire. Il entra dans le cabinet du juge pour se concerter immédiatement avec lui.

— Eh bien! en voilà une affaire, dit-il.

— Je ne puis y croire encore, répondit M. Barbot,— cela dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir en matière criminelle. — Ne pensez-vous pas que le docteur Durcourt soit encore en proie au délire?

— Non, reprit M. Massin, c'est impossible. Le docteur Durcourt, même dans son délire, n'a pu imaginer un roman semblable. J'ai d'ailleurs dans mon service un agent qui a toujours cru à la culpabilité de Gardiner, et qui s'était mis à le filer de son propre chef. J'ai dû même jadis vivement le tancer pour cela, d'après les ordres de M. le préfet de police.

— Quel est cet agent?

— Vous le connaissez, c'est un de mes meilleurs auxiliaires : c'est Firmin: il s'est du reste déjà occupé à maintes reprises, et de l'affaire de la Taverne Américaine, et du crime de la rue Taitbout. Je lui ai donné l'ordre de venir me rejoindre dans votre bureau, et dans quelques instants il sera ici.

— Mais que devons-nous faire?

— Je crois que ce qu'il faut avant tout, c'est s'assurer sans retard de la personne de Gardiner et de Baltid.

M. Barbot se mit aussitôt à son bureau, et rapidement, fiévreusement même, il signa deux mandats d'amener.

L'huissier fit alors entrer l'agent Firmin.

Celui-ci expliqua à M. Barbot comment le hasard avait éveillé son attention sur Baltid, le jour où il l'avait rencontré à Bougival, comment en le filant il s'était ensuite assuré des relations de ce gredin avec Gardiner.

— Je me charge d'arrêter moi-même Gardiner, dit M. Massin ; vous, Firmin, assurez-vous de Baltid.

Et le chef de la sûreté donna à l'agent un des mandats que venait de signer M. Barbot.

— Soyez tranquille, je l'aurai mort ou vif, dit Firmin avec rage ; il m'a fait passer d'assez vilains quarts d'heure ! Mais je voudrais aussi un mandat pour arrêter sa femme, la fille Léda ; elle est certainement sa complice. Enfin il faut également mettre la main sur le cocher Auguste, l'ami de Baltid, qui les conduisait, lui et Gardiner, quand ils allaient à Bougival.

M. Barbot signa deux nouveaux mandats d'amener.

Firmin sortit vivement, bien décidé à se venger sur le ménage Baltid des mauvais moments qu'il avait passés et des reproches qu'il avait subis.

Du reste, il était heureux, il triomphait enfin. Pour lui, l'heure de la revanche avait sonné.

Comme il venait de partir, on annonça à M. Barbot le père Marcel.

— Ah ! c'est sans doute pour l'affaire des faux billets de banque; dites-lui de revenir demain, je n'ai pas le temps maintenant.

L'huissier revint quelques instants après et dit que le père Marcel n'était pas seul, et qu'il insistait de la façon la plus pressante pour voir M. le juge d'instruction.

— Le vieux *fouinard* a peut-être quelque chose d'intéressant à nous dire, fit M. Massin. Recevez-le toujours.

M. Barbot donna l'ordre d'introduire le père Marcel. Le vieil homme d'affaires entra suivi d'une jeune femme brune assez belle, mais d'une physionomie un peu étrange.

— Que voulez-vous, père Marcel? dit M. Barbot; parlez vite, car nous sommes en ce moment très pressés.

— Che fiens fous vaire ma gonvession, répondit avec humilité l'ancien agent.

— Ah ! vous avez encore fait une bêtise.

Le père Marcel fit un signe qui signifiait oui.

Alors la jeune femme brune relevant vivement sa voilette, prit la parole.

— Pardon, monsieur le juge, dit-elle. Voici ce qui arrive: M. Marcel est mon parrain, c'est un vieil ami de ma mère, Mme Christophe, la marchande foraine que vous avez tous vue dans une foire quelconque des environs de Paris. M. Marcel m'aime comme si j'étais son enfant. Et il y a même bien des pères qui n'aiment pas autant les leurs. Dès que ses occupations lui laissent un moment de libre, il vient retrouver ma mère quelle que soit la ville où se trouve notre baraque. Et je sais bien, moi, que c'est pour me voir. Enfin, dans toutes les occasions graves, il ne fait rien sans avoir pris conseil de ma mère.

M. Barbot et M. Massin échangèrent un regard et un sourire.

Les absences du père Marcel qui avaient tant intrigué la police, étaient expliquées.

— Nous étions restés plusieurs semaines sans le voir, continua la jeune fille, et il nous avait seulement écrit qu'il était occupé par une très grave affaire, quand tout à coup l'autre jour il arrive à Neuilly où se trouve en ce moment notre baraque.

Il m'embrasse et dit à ma mère : « J'ai un conseil à

vous demander. » Tous deux montent alors dans la voiture.

Dame ! je suis curieuse. Je tends l'oreille et j'entends qu'il est question d'une jeune fille nommée Ninette, qui a voulu se suicider et qui sans s'en douter est l'héritière d'une fortune immense.

Alors moi je comprends tout de suite qu'il s'agit d'une petite amie à moi, d'une jeune fille que notre chien Bismarck a sauvée. Mon parrain voulait demander à ma mère ce qu'il devait faire de ce secret. Il paraît qu'il aurait pu le vendre très cher, mais je l'ai grondé bien fort et je lui ai dit que je ne l'aimerais plus s'il ne faisait pas rendre à ma petite amie la fortune qui lui appartient. Alors il m'a répondu que c'était à la justice qu'il devait faire sa déclaration. J'ai tenu à l'accompagner !... Et nous voilà, monsieur le juge.

Le père Marcel raconta alors les démarches dont l'avait chargé Baltid, il avait même gardé un double de toutes les pièces qu'il avait remises à ce gredin, et il mit ce double sous les yeux des magistrats.

Aucun doute n'était possible ; l'identité de la fille de William Gardiner était établie d'une façon indiscutable.

M. Barbot commençait à comprendre de quelle horrible machination avait été victime et William Gardiner et l'Indienne Lakmi. Peu à peu la vérité se faisait jour dans son esprit.

Quelques instants après, le commissaire de police de Rueil se faisait annoncer et apportait les détails les plus complets sur ce qu'on avait découvert dans la maison de Bougival.

Un voisin s'était plaint des cris épouvantables qu'on entendait la nuit quand on passait près du parc de la maison louée par Gardiner : une enquête avait été commencée.

Le commissaire avait alors appris qu'un homme se

cachait dans la maison, et qu'on le soupçonnait d'être un ancien gardien de maison de fous, condamné au bagne par contumace.

Il en était là de son enquête, quand, en allant à Bougival, il sut qu'un jardinier qui venait chaque jour travailler dans la propriété avait raconté dans les cabarets que la folle était morte un matin.

De son autorité privée, le commissaire, un homme d'initiative, flairant un mystère, avait été faire une perquisition, accompagné d'un médecin.

On ne s'attendait nullement à cette visite dans la maison de Gardiner. Un gendarme reconnut d'abord dans le bossu le gardien Pierre Dubois, condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés. Enfin, on trouva Lakmi étendue morte dans la salle même des douches; elle était nue, et il était évident qu'elle avait succombé sous l'instrument même du supplice.

La femme de Pierre Dubois, pressée de questions, avait fini par avouer que la malheureuse, ayant été laissée toute nue dans une salle glacée, avait pris une violente fluxion de poitrine.

Comme on l'avait soignée en la laissant au froid et en la douchant, elle n'avait pas tardé à être délivrée par la mort de l'épouvantable torture qu'on lui faisait subir.

M. Massin et M. Barbot frissonnaient; vraiment ce Gardiner était un monstre odieux.

Le chef de la sûreté, après s'être concerté avec M. Barbot, partit pour aller arrêter l'Anglais.

Resté seul, le juge d'instruction se rappela qu'il avait convoqué à son cabinet Henry Nangin.

En effet, peu d'instants après, le jeune graveur arriva.

M. Barbot, s'il n'était pas d'une perspicacité sans pareille, était un très brave homme.

Quand Henry Nangin entra dans son cabinet, il courut à lui, les mains tendues:

— Vous voilà tout à fait réhabilité, monsieur Nangin, lui dit-il avec émotion, et la justice vous doit des excuses pour vous avoir soupçonné.

— Comment? les coupables sont arrêtés?

— S'ils ne le sont pas encore, ils ne tarderont pas à l'être.

— Mais qui sont-ils?

— Il ne m'appartient pas de vous le dire encore ; du reste, il y a toujours pour moi, un point obscur. Qui a pu mettre chez vous les valeurs volées ? — Voyons, vous aviez une fiancée, Ninette Jonas, la petite actrice du théâtre Montmartre. Mais n'auriez-vous pas eu, par hasard, une... maîtresse.

— Je dois vous avouer, monsieur, que sans avoir eu une maîtresse à proprement parler, j'ai presque malgré moi eu des relations avec une femme de mœurs très légères.

— Vous auriez dû dire cela plus tôt. — Comment s'appelait-elle ?

— Elle est counue dans le monde où l'on 'samuse, sons un nom de guerre, sous le nom de Léda.

— Léda ! la femme de Baltid.

— Mais qu'y a-t-il monsieur ?

— Il y a, malheureux, que c'est cette fille qui a placé les valeurs volées chez vous. — Son mari Baltid, est un des assassins, — et c'était lui qui vous avait dénoncé !

— Mais elle n'est pas venue chez moi depuis longtemps.

— Elle connaissait vos habitudes ; à une heure où elle vous savait absent, elle s'est introduite chez vous, cela est pour moi évident, soit avec une fausse clef, soit

en profitant d'une étourderie de votre part, si par hasard vous avez laissé en sortant votre porte ouverte.

Henry Nangin ne pouvait en croire ses oreilles! Quoi, cette fille était donc son mauvais génie? après lui avoir fait perdre Ninette, elle avait failli le faire condamner comme voleur et assassin!

A ce moment l'huissier vint apporter une carte à M. Barbot.

— Fort bien, dit le juge d'instruction, on ne peut arriver plus à propos! Faites entrer!

Henry Nangin, à sa grande stupéfaction, vit alors paraître Ninette.

Depuis qu'il était remis en liberté, il savait bien que la jeune fille n'était pas morte et qu'elle était revenue chez sa mère, mais il ne s'attendait guère à la voir là.

— Bonjour, mademoiselle, dit en souriant M. Barbot.

Ninette, elle aussi, était en proie à une violente émotion causée par la présence imprévue d'Henry Nangin dans le cabinet du juge. Enfin elle répondit d'une voix un peu saccadée :

— J'ai reçu, à l'instant, la visite d'une jeune fille dont la mère m'a recueillie mourante; elle était accompagnée d'un vieux monsieur, tous deux m'ont dit de venir vous voir, que j'héritais de plusieurs millions!

— Oui, mon enfant, dit M. Barbot, c'est exact; et il montra à Ninette toutes les pièces qui établissaient son identité.

La jeune fille ne pouvait en croire ses yeux! Tout se brouillait dans sa cervelle! Elle était riche! Mais au milieu de toutes les idées qui lui venaient à la fois en désordre, une seule lui donnait une joie profonde.

— La Jonas n'était pas sa mère!

Quant à Henry Nangin, il était atterré; c'en était fait de ses dernières espérances. Quand il avait su Ninette vivante, il avait tout d'abord éprouvé un grand

soulagement, puis il avait songé aux moyens d'obtenir son pardon.

Mais tout cela était possible, tant que Ninette était pauvre, maintenant qu'elle était riche, c'eût été une infamie de l'essayer ! Et s'il le faisait, la jeune fille, sans nul doute, le repousserait comme il le méritait, comme un misérable qui, après avoir trahi une femme, veut lui faire croire qu'il l'aime toujours parce qu'il la sait riche, et qu'il en veut à sa fortune !

M. Barbot, voyant l'embarras des deux jeunes gens, dit à Henry Nangin :

— Vous devez certainement beaucoup à mademoiselle ; c'est elle qui, en venant me solliciter, m'a intéressé à vous...

— Je remercie beaucoup mademoiselle, dit le graveur avec embarras, je ne méritais pas qu'elle s'occupât de moi.

Et suffoquant, sentant les larmes lui monter aux yeux, il prit rapidement congé du juge, salua Ninette et sortit.

Avec le merveilleux instinct de la femme qui aime, et la délicatesse exquise de son cœur, la jeune fille comprit ce qui se passait dans l'esprit d'Henry. Elle souffrait déjà d'être riche !

M. Barbot prit ensuite avec Ninette toutes les dispositions pour mener rapidement à bien l'affaire de la succession de Gardiner. Puis comme Ninette ne voulait rester plus longtemps chez la Jonas ; le juge l'envoya le soir même chez une dame de ses amies, qui la reçut avec bonté.

Mais la pauvre petite était bien triste ! Comment s'y prendrait-elle pour revoir Henry ?...

XXIII

L'HALLALI

Nous avons laissé Baltid et Gardiner très inquiets, mais ayant pris la résolution, comme suprême ressource, d'empêcher Durcourt d'écrire.

C'était même Gardiner qui s'était chargé de cette dernière besogne.

Le lendemain matin, il vint trouver Baltid, et lui montrant une petite fiole, lui dit :

— C'est là seulement qu'est le salut pour nous.

— Comment ?

— Il s'agit de faire mettre dans un des aliments ou dans un des médicaments de Durcourt quelques gouttes de cette liqueur qui est un poison très violent jadis rapporté par moi des Indes.

— Ce n'est point facile.

— Vous seul pouvez le faire.

Baltid réfléchit, puis tout à coup se frappant le front et comme ayant trouvé une idée, il dit :

— Laissez-moi cette bouteille, je me charge de tout.

Baltid venait en effet de prendre une grande résolution. Dès que M. Gardiner fut parti, il saisit dans le tiroir de son bureau un portefeuille contenant une centaine de mille francs, tout ce qu'il possédait, et après avoir brûlé quelques papiers, quelques lettres, il sortit à son tour.

Il sauta dans la première voiture qu'il rencontra, et se fit conduire rue de Provence. Il entra alors dans

cette petite maison louche où nous l'avons vu se rendre au commencement de ce récit.

Comme nous l'avons déjà dit, il tenait absolument dans sa main la fille qui occupait une chambre contigue au petit cabinet qu'il avait loué.

La malheureuse, une Espagnole nommée Carmen, frissonna quand elle vit entrer Baltid, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs semaines.

— J'ai besoin de toi, lui dit le gredin. En ce moment je cours un danger; il faut que j'aie deux issues à mon cabinet, nous allons jeter bas la cloison qui le sépare de ta chambre.

Et il se mit aussitôt à l'œuvre, aidé de la fille qui lui obéissait avec la docilité d'un caniche.

Quand la cloison eut été enlevée, Baltid passa dans son cabinet en disant :

— Maintenant ferme tes rideaux et ne reçois personne jusqu'à mon retour. Dans quelques instants, je vais sortir, épie mon arrivée pour tenir la porte ouverte si je rentre un peu tard. Mais il se peut aussi que je sois ici avant une demi-heure.

Quelques minutes après Baltid ayant remis en pratique le talent tout particulier qu'il possédait pour se grimer, sortait absolument transfiguré.

A sa démarche, à son costume, à sa moustache bien cirée, tout le monde disait en le voyant :

— C'est un agent de police.

Il se rendit aussitôt rue Taitbout et demanda à la concierge de la maison de Durcourt, avec cette autorité que savent prendre les gens de police :

— Est-ce qu'il y a du monde là-haut?

— Non, monsieur l'agent, répondit cette femme, qui depuis quelque temps avait appris à reconnaître les agents de police rien qu'à leur tournure, à force d'en voir venir dans la maison.

Baltid monta sans remercier la concierge de son renseignement, mais au moment même où il allait sonner à la porte de Durcourt, il entendit du bruit sous la la porte cochère de la maison.

Bientôt il distingua les voix de quelques personnes, il se pencha un peu et aperçut deux ou trois agents, des médecins et un commissaire de police aux délégations judiciaires qu'il reconnut aussitôt, car il avait eu souvent affaire à lui.

D'un bond, Baltid fut à l'étage au-dessus, et il entendit alors distinctement le commissaire qui disait à un médecin :

— Alors, docteur, le délire a disparu ?

Et le médecin qui répondit.

— Absolument, et vous allez pouvoir l'interroger en toute sécurité.

— J'arrive trop tard, se dit avec désespoir Baltid, et dès que la porte de l'appartement de Durcourt fut refermée sur le commissaire, les médecins et les agents, il descendit vivement, et enfila en courant la rue d'Aumale.

— Il ne s'arrêta que très loin, presque au bout de la rue de Labruyère.

Le gredin avait peur, si peur même qu'il avait à peine la force de réfléchir.

Pourtant il fit un violent effort sur lui-même, et se dirigea un peu plus calme vers la rue de Provence.

Il n'avait plus qu'une ressource, fuir ! mais il ne fallait pas fuir comme un imbécile, et laisser derrière soi des traces de son passage. Quant à Gardiner, il n'avait pas le temps de le prévenir.

Il trouva Carmen qui l'attendait anxieuse.

—Je couche ici ce soir, fit-il ; puis il demanda à manger. Carmen alla chercher quelques plats dans un res-

taurant voisin... et jusqu'à minuit Baltid resta dans un fauteuil, absorbé par quelques pensées farouches.

L'agent Firmin, muni de ses mandats d'arrêts, se mit aussitôt à la chasse de Baltid. Il ne voulait le manquer à aucun prix.

Mais ce fut en vain qu'il resta en observation devant la porte de la maison de Léda jusqu'au soir. Baltid ne parut pas. Après avoir laissé ses hommes aux aguets rue de Moscou, Firmin reprit la poursuite du gredin.

Il fouilla en vain les cafés, les restaurants, les tripots où il savait pouvoir trouver Baltid. Enfin, le lendemain matin, un de ses agents lui déclara qu'un homme était venu, vers quatre heures, se promener dans la rue, et qu'apercevant quelques agents en observation, il s'était enfui en toute hâte, dans la direction de la gare de l'Ouest. Deux agents s'étaient élancés à sa poursuite, mais il leur avait échappé.

Firmin gourmanda ses hommes de leur maladresse et devinant où l'homme avait pu se réfugier, il arriva à la gare Saint-Lazare comme le premier train du Havre venait de partir, et interrogea les employés. Les voyageurs de ce train n'étaient pas nombreux; mais il s'en trouvait un qui était resté deux heures couché dans la salle d'attente, et qui avait un cache-nez autour du visage. L'agent se dit aussitôt que cet homme-là devait être Baltid.

Il entra alors dans le bureau du commissaire de surveillance et tous deux télégraphièrent à la préfecture de police. Quelques heures plus tard M. Barbot expédiait télégraphiquement au Havre l'ordre d'arrêter un individu nommé Bastia, dit Baltid, en donnant le signalement fourni par les hommes de la gare.

Mais le juge d'instruction fut très étonné de ne pas voir Firmin de toute la journée. — Voici ce qui était arrivé à l'agent :

Quelques instants après avoir télégraphié à la préfecture, il regardait machinalement les voyageurs descendre du train de Cherbourg, quand ses regards furent attirés par le chignon jaune d'une femme dont un long voile de gaze couvrait le visage.

Après un rapide examen, il se frappa le front, en se disant :

— Mais c'est Léda, la femme de Baltid.

Et il se mit à sa poursuite.

Il aurait pu l'arrêter au moment où elle arrivait à la gare de Lyon pour prendre le train de Fontainebleau, mais il préféra la laisser aller espérant ainsi peut-être arriver à découvrir Baltid.

... On a vu déjà quelles furent les suites de cette poursuite. Firmin arrêta Léda, mais ce fut Mme Benoît qu'il trouva auprès d'elle, au lieu et place de Baltid.

M. Massin, le chef de la sûreté, ne trouva pas M. Gardiner chez lui, avenue du bois de Boulogne.

M. Massin sut bien vite qu'il offrait ce soir-là *Au Lion d'or* un dîner à quelques amis. — Gardiner, en effet, jouant de toupet devant le danger, avait convié au célèbre cabaret deux banquiers anglais et deux agents de change parisiens avec lesquels il était en affaires. Le complice de Baltid s'était fait rapidement aux habitudes de Paris et, voulant traiter royalement ses hôtes, il avait choisi le fameux restaurant à la mode. Il avait commandé un splendide dîner et retenu le plus beau salon.

Au milieu de toutes les merveilles qu'on trouve dans cette curieuse résurrection des vieux cabarets français, Gardiner et ses convives se promenaient quelques instants avant le repas, examinant les tableaux rares, les bibelots précieux qui y pullulent.

On ne devait causer affaires qu'au dessert, car Gar-

diner avait à proposer à ses convives une émission pour des mines récemment découvertes en Écosse.

A ce moment, M. Massin arriva. — Voulant éviter un scandale, il fit demander l'Anglais par un maître d'hôtel ; se disant son homme d'affaires et prétextant une affaire pressée.

Gardiner crut que c'était Baltid qui le faisait demander, ayant sans doute accompli son œuvre chez Durcourt. Il accourut.

Il connaissait le chef de la sûreté, en le voyant il pâlit horriblement.

Néanmoins il fit bonne contenance, et demanda avec sang-froid à M. Massin, ce qui lui valait l'honneur d'une visite si inopinée.

Pour toute réponse, M. Massin lui montra le mandat d'amener.

— Il y a méprise, monsieur, dit l'Anglais en souriant, mais nul n'est plus que moi respectueux des formalités judiciaires. Je vous suis ; veuillez seulement me permettre de rentrer un instant dans le salon prendre congé de mes hôtes.

M. Massin y consentit. Ses agents gardaient toutes les issues du restaurant. Gardiner passa dans la pièce voisine, et un instant après, une détonation se fit entendre.

Le misérable venait de se brûler la cervelle.

Le lendemain matin tous les journaux de Paris furent remplis du récit de tous les événements que nous venons de raconter. Tous félicitèrent vivement et même sans ironie la police qui avait enfin découvert les auteurs de deux crimes abominables.

Pourtant, on n'annonçait qu'une arrestation, celle d'Auguste. — Celle de Léda n'était pas encore connue.

Avant de partir à la suite de la femme de Baltid. Firmin avait donné son mandat à un de ses collègues, et

le cocher avait été arrêté sans difficulté chez la Jonas au saut du lit.

Dans son trouble, il avoua tout, ce qui simplifia beaucoup à son égard la besogne de M. Barbot.

Quant à Baltid, il ne fut pas arrêté.

Les journaux du soir publièrent le même jour une dépêche du Havre ainsi conçue :

« Un des auteurs du crime de la Taverne Américaine « et de la rue Taitbout, un misérable nommé Bastia « Baltid fut arrêté au moment où il descendait du train. « Il se laissa faire sans résistance ; deux agents le firent « monter dans un fiacre et se placèrent à côté de lui. « Bastia, dit Baltid, était très gai ; il prétendait qu'il y « avait méprise et dès qu'il serait mis en présence d'un « magistrat, celui-ci se hâterait de le faire remettre en « liberté.

« Il avait l'air tout à fait éloigné d'avoir l'intention « de s'échapper, quand, au moment où la voiture pas- « sait devant le grand bassin, d'un bond il s'élança « hors de la voiture et se précipita dans l'eau avant « que les deux agents soient revenus de leur surprise.

« Il nageait avec adresse, mais de tous côtés des « barques se détachèrent, et on allait mettre la main « sur lui, quand tout à coup une péniche qui s'avan- « çait derrière lui, et qu'il ne voyait pas, lui heurta « violemment la tête, et le malheureux fonça.

« Il a été impossible de retrouver son cadavre ; les « écluses étaient ouvertes, et il a dû être emporté par « la marée. »

LE PROCÈS

L'instruction contre Auguste et Léda, ne fut pas longue. Les aveux du cocher simplifièrent la besogne des magistrats. — Quant à Léda elle passa tout de suite pour une victime.

Les débats des assises furent intéressants quoique privés absolument d'incidents mélodramatiques.

Le dossier de Baltid, quand on le lut à l'audience, stupéfia l'auditoire.

Les états de service du gredin étaient en effet édifiants.

Bastia, dit Baltid, dès l'âge de dix-huit ans, avait été condamné à deux ans de prison pour vol et escroquerie. A vingt-deux ans, il était recondamné à trois ans de réclusion pour attaque nocturne.

Puis il quittait la France, allait en Espagne, où il se signalait par de nouveaux exploits. C'est ainsi qu'il épousait une jeune et jolie danseuse de Madrid, nommée Carmen et exploitait sa prostitution.

Ayant un jour, pour le voler, frappé de deux coups de poignard un amant de sa femme, il était condamné à vingt ans de travaux forcés.

Mais depuis il était parvenu à s'évader, et était rentré en France, où il avait épousé Léda, — ce qui le rendait bigame — et où il avait joué le rôle que les lecteurs de ce livre connaissent.

Comme dans le procès il fut forcément question du rôle d'indicateur confié à Baltid par la police de sûreté, et du fameux tour joué par Gardiner, dans la prétendue surveillance des Irlandais, un journal profita de l'occasion pour montrer un certain nombre des imperfections de la préfecture de police.

Grâce aux aveux d'Auguste, on sut tous les détails des deux crimes commis.

La machination de l'assassinat de William Gardiner, était un véritable chef-d'œuvre.

James savait que son frère ne déshériterait jamais sa famille, et surtout sa mère. — A bout de ressources, il avait donc combiné de supprimer William dès son arrivée sur le continent. Ayant appris, par la dépêche adressée à Mme Gardiner mère, le jour du retour de son frère, le misérable avait d'abord simulé une fièvre cérébrale ; — puis, une nuit il avait quitté mystérieusement Londres, — ayant fait ordonner par son médecin qu'on le laissât seul dans sa chambre pendant au moins 48 heures. — Il s'était échappé par la fenêtre, avait pris le train et était arrivé à Paris fort bien grimé et absolument méconnaissable sous sa longue barbe blanche et sous sa perruque.

Baltid avait filé William de la gare de Lyon à son hôtel, et quand le malheureux était sorti le soir pour se promener quelques instants, il avait trouvé inopinément James devant lui, rue de la Chaussée-d'Antin.

La reconnaissance des deux frères avait été alors vraiment touchante, et James voulant se réconcilier absolument avec William, qui le trouvait prématurément vieilli par les chagrins, l'avait emmené dans plusieurs tavernes, le faisant boire, et versant même un soporifique dans son verre.

Comme Baltid connaissait bien la Taverne Améri-

caine, les deux complices avaient choisi cet endroit pour y commettre leur crime.

A moitié endormi par l'ivresse et les soporifiques, William avait été lié sans peine avec des cordes et des serviettes.

Puis, Baltid était allé cherché Lakmi. — Il avait dit à la jeune femme que son amant avait été frappé d'une attaque d'apoplexie subite, dans un restaurant. Folle de désespoir, la pauvre Indienne l'avait suivi sans méfiance.

Mais à peine était-elle entrée dans le cabinet, que les deux gredins se jetaient sur elle, la liaient et la bâillonnaient.

On sait le reste.

Baltid non moins habilement que James Gardiner, s'était ménagé un alibi. — Jusqu'au dernier moment il était resté dans son cercle de l'avenue de l'Opéra, feignant de dormir sur une banquette.

Puis, il s'était éclipsé sans être vu, s'était grimé, costumé dans la voiture même d'Auguste et avait retrouvé James et William devant la porte de la Taverne Américaine.

James l'avait présenté comme un ami, et William, dans son ivresse, avait fait à peine attention à lui.

Le crime commis, les deux assassins avaient retrouvé la voiture d'Auguste rue du Quatre-Septembre, Baltid avait repris son costume, enlevé sa perruque et ses frusques et était rentré à son cercle sans être vu, les garçons ronflant sur les banquettes.

Pendant ce temps, Auguste conduisait à la gare du Nord, James Gardiner qui prenait un train de marée et rentrait à Londres sans que personne se fût aperçu de son absence. — Le misérable avait à son service, un drôle qu'on ne put retrouver, un Irlandais qui avait avec lui quelque ressemblance.

Cet Irlandais était resté couché dans son lit quarante-huit heures, et personne, pas même sa mère, ne s'était aperçu de la substitution ! On avait cru que le malade dormait et comme le médecin avait bien recommandé qu'on le laissât seul, Mme Gardiner n'était entrée que pour porter des médicaments et des tisanes.

Quant aux bâillons qui avaient tant intrigué le public, ils avaient été rapportés des Indes par le malheureux William lui-même, et il sortait justement pour aller les offrir comme curiosité à un banquier qu'il connaissait à Paris et qu'il comptait surprendre, quand il rencontra son frère, son assassin.

La déposition de Durcourt fut très intéressante ; il raconta en détail son odyssée du bois de Boulogne ; mais depuis le moment où il avait senti qu'on l'étranglait, il ne se souvenait plus de rien.

Auguste, par ses aveux, compléta le récit du médecin. De Moussy et Durcourt, que Baltid croyait déjà morts, avaient été placés dans une voiture et portés rue Taitbout.

Léda sortit indemne du procès. Mme Benoît ne l'avait pas abandonnée, et elle fut défendue par le plus habile des avocats d'assises, qui parvint à établir qu'elle était une infortunée victime de son mari Baltid. Ses antécédents mêmes furent à peine effleurés par l'accusation. Elle n'avait, du reste, jamais été condamnée.

Tout ce qu'on raconta de sa vie amusa pourtant les chroniqueurs des journaux. C'est ainsi qu'on rit beaucoup quand on sut dans le public que la fille qui portait le pseudonyme gracieux de Léda, s'appelait de son vrai nom Mélanie Chantavoine, et était une des nombreuses filles d'un ancien fossoyeur du cimetière

Montparnassse, renvoyé de cette place pour cause d'ivrognerie.

Le père Chantavoine, devenu à la suite de ce renvoi un misérable ramasseur de bouts de cigares, parut comme témoin.

Il était tellement gris qu'on ne put tirer de lui que cette phrase :

— Ah! malheur, elle est rien chic, ma gosse!

Et il tomba à moitié endormi sur la barre.

Cet incident simplifia même beaucoup l'interrogatoire des témoins sur les antécédents de Léda, ce dont cette fille parut enchantée. C'est ainsi que le point de savoir si elle avait eu un enfant dans son extrême jeunesse, resta obscur.

Auguste fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il n'avait été que complice et n'avait pas frappé les victimes. Enfin, on lui tint compte de ses aveux.

Le misérable, en effet, avoua tout ce qu'on voulut; c'est par lui qu'on apprit pendant le procès même l'horrible affaire de la Salpêtrière, — le crime inutile commis par Baltid.

Il n'y eut qu'un point qui resta absolument ignoré : c'est la petite retraite particulière que Baltid s'était ménagée rue de Provence. La fille Carmen ne parut pas au procès, et personne ne se douta même de son existence.

Pierre Dubois et sa femme passèrent également en Cour d'assises. — L'ancien gardien de fous, condamné à perpétuité, partit pour la Nouvelle-Calédonie en même temps qu'Auguste! Sa femme fit dix ans de réclusion.

Il ne fut pas question de la Jonas pendant les débats. Ninette lui avait fait donner quelques billets de mille francs, et elle avait disparu inopinément, après avoir liquidé en secret son appartement meublé.

Quant à Henry Nangin, sa réhabilitation fut complète, ce fut même presque une apothéose, mais on ne parla pas de ses amours avec Ninette.

ÉPILOGUE

Ninette un instant fut la lionne de Paris.

Elle entra en possession sans difficulté de l'héritage de sir Gardiner, mais la pauvre jeune fille, malgré ses millions, n'en était pas plus heureuse pour cela.

Les preuves de sa naissance et de son origine avaient été apportées si évidentes par le père Marcel, qu'aucun héritier de la famille Gardiner ne souleva la moindre objection.

La vieille Mme Gardiner, revenue à Paris de Menton, où elle se trouvait, avait eu une attaque de paralysie terrible en apprenant les crimes et le suicide de son second fils; mais quand on lui amena Ninette cela lui fit plaisir — de voir la fille de son fils aîné. — Ninette s'installa auprès d'elle, se fit sa garde-malade, mais la jeune fille avait au cœur une grande douleur.

Quelques jours après l'épilogue de ce drame, sachant que depuis une semaine Henry Nangin était mis en liberté, Ninette cherchait une occasion, un moyen de revoir le jeune graveur, quand elle reçut une lettre ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai sur le « *Pereire*, en partance pour l'Amérique, où un jour-

« nal illustré vient de m'offrir un assez bel engage-
» ment.

« Je vous aime toujours, Ninette, et j'emporte dans
« mon cœur votre image adorée comme le seul bien
« qui me reste. Mais après le mal que je vous ai fait
« involontairement, je vous le jure, je ne me crois pas
« le droit de vous revoir.

« Et puis, il y a maintenant entre nous un nouvel
« abîme : vous voilà riche, immensément riche, et
« moi je suis si pauvre que je n'ai plus le droit de
« vous aimer.

« Adieu, Ninette, adieu. Quelles que soient mes
« fautes, pardonnez-moi, et soyez bien persuadée que
« je vous ai aimée plus que ma vie, que je vous adore
« encore, et que je n'aimerai jamais que vous !

« HENRY NANGIN. »

Ninette pleura beaucoup et si les nécessités de la succession de Gardiner ne l'avaient retenue à Paris, elle serait partie de suite pour l'Amérique. Chaque jour elle regardait les dates et les heures du départ des transatlantiques. Du reste, la pauvre enfant avait vu un Anglais, un flegmatique banquier, nommé son tuteur; et retenue auprès de Mme Gardiner mère, elle n'était pas encore cette fois la maîtresse de sa personne.

Nous vous dirons peut-être plus tard si elle parvint à se rendre en Amérique.

M. et Mme Benoît, au moment du procès, étaient allés faire un voyage en Italie. Le commissaire de police de Fontainebleau fut discret, et jamais personne n'a su dans quelles circonstances Léda fut arrêtée.

M. Barbot a reçu de l'avancement en récompense

de la façon habile dont il a mené l'instruction, du *crime de la Taverne Américaine* et de l'*assassinat de la rue Tàitbout.*

L'agent Firmin est passé brigadier — et le père Marcel, retiré des affaires, suit partout la baraque de la mère Christophe ; de cette façon, il est plus près de la jeune fille qui le nomme « mon parrain », et que lui parfois appelle « ma fille ».

Tout l'argent que lui a donné Baltid a servi à augmenter le bien-être de la famille et renouveler le matériel de la mère Christophe.

Mais le père Marcel est souvent inquiet. — La jeune fille qu'il aime tant a une trop grande passion pour le théâtre.

Quant à Ninette, elle n'a pas été ingrate envers ceux qui l'ont recueillie mourante, et elle vient les voir parfois ; elle a même promis une jolie dot pour sa petite amie.

— Mais la jeune fille lui a répondu qu'elle ne voulait pas encore se marier.

Durcourt ne se remit complètement qu'au bout de longs mois, et alla s'installer pendant sa convalescence chez une vieille tante qui habitait Nice.

Près d'une année s'était écoulée depuis le procès de Léda et d'Auguste, quand une nuit à la Taverne Américaine, Marie qui s'ennuyait, ne voyant pas venir de soupeurs, fut tout étonnée d'apercevoir Adèle entrant dans la grande salle, d'autant plus que depuis plusieurs mois cette fille avait disparu de la circulation.

— Qu'es-tu donc devenue, ma chère ? dit Marie en sautant au cou de son amie et en l'embrassant.

— Ah! ma chère Marie, je suis maintenant retirée des affaires! Et puis je suis amoureuse!

— D'un homme?

— Oui, d'un homme! cela te paraît extraordinaire, mais cela est pourtant; cet homme est même... un artilleur!

— Non, tu te moques de moi!

— Ma parole d'honneur, et c'est si vrai, que comme il vient de changer de garnison et d'être envoyé à Cherbourg, j'y suis maintenant installée, et j'y mange tranquillement mes petites rentes.

— Ma foi, tout cela me stupéfie!

— Eh bien! je vais te conter quelque chose qui va te paraître encore plus étrange!

— Quoi donc?

— Je suis arrivée ce soir de Cherbourg, pour régler quelques affaires. Avant de partir, j'ai acheté un journal du pays, et comme je m'ennuyais dans le chemin de fer, j'ai tout lu jusqu'aux annonces. Or, devine ce que j'ai vu dans les publications de mariage de la commune de Saint-Waast-la-Hougue?

— Je ne sais.

— Mélanie Chantavoine, notre amie Léda puisque le procès nous a appris son nom, qui épouse M. de Vieuval, ce vieil imbécile de commissaire de police qui venait souvent ici!

— Oh! la bonne histoire.

Le gérant s'était approché et avait entendu ce dialogue.

— Ah! la pauvre fille, fit-il avec commisération! Pauvre Léda! comme elle va s'ennuyer dans un trou de province avec ce vieux ramolli! Mais je parie bien qu'un jour ou l'autre nous la reverrons!

FIN

TABLE DES MATIÈRES



2895-83. — Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

